

Les 7 filles d'Avalon

Granger, Isa-Belle

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ISA-BELLE GRANGER

LES 7 FILLES D'AVALON

EDITIONS
MICHEL
QUINTIN



ISA-BELLE GRANGER

LES 7 FILLES
D'AVALON



ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

À Claude, mon roc.

Index des personnages

et arbres généalogiques

PERSONNAGES HISTORIQUES

Jeanne d'Arc, 1412-1431 : Surnommée la Pucelle d'Orléans, elle déboute les Anglais hors de France et conduit le dauphin Charles VI à son trône, à Reims. Elle sera pourtant vendue aux Anglais et accusée d'hérésie, pour finalement périr par le feu en mai 1431. Elle sera, des décennies plus tard, graciée, puis canonisée en 1920.

Isabelle I^{re} de Castille, 1451-1504 : Reine d'Espagne aussi appelée Isabelle la Catholique, elle gouverne le pays auprès de son époux Ferdinand II d'Aragon. Elle a marqué l'Histoire en réunifiant tous les royaumes d'Espagne (La Reconquista), en 1492, et, surtout, en instaurant l'Inquisition, qui chassa les Juifs hors du pays. Cette même année, elle parraina l'expédition de Christophe Colomb. Elle donna naissance à cinq enfants, dont Catherine d'Aragon, qui épousa le roi Henri VIII d'Angleterre.

Michel de L'Hospital, 1505-1573 : Homme de lettres, il étudia puis enseigna le droit en Italie, avant de s'installer en France, où il devint conseiller de Catherine de Médicis, en 1560. Il l'appuya dans sa quête de tolérance entre catholiques et protestants et œuvra pour la simplification du Droit français.

Catherine de Médicis, 1519-1589 : Orpheline à l'âge de huit ans, elle est éduquée d'abord à Florence, puis sous la tutelle de son oncle le pape Clément VII, à Rome. Elle épousa le roi de France Henri d'Orléans en 1533 et mit au monde dix enfants, dont sept survécurent. Trois de ses fils devinrent rois et deux de ses filles devinrent reines. Elle s'efforça, tout au long de son règne, d'instaurer la tolérance religieuse et de maintenir son royaume unifié. La culture était omniprésente à la cour de cette femme vive et raffinée, et c'est à elle que l'on doit le palais des Tuileries. Malgré sa personnalité humaniste, on la prétendait prête à tout pour conserver le pouvoir, consultant des

astrologues et ourdissant des assassinats.

James Stuart, 1531-1570 : Demi-frère de Marie Stuart, il était à la tête des protestants d'Écosse. Souhaitant plus que tout siéger sur le trône royal, il machina pour que sa sœur le prenne comme conseiller et fut nommé comte de Moray en 1564. Il complota tour à tour contre les deux époux de la reine et, au retrait de celle-ci, fut nommé régent d'Écosse en 1567. Il le demeura jusqu'à son assassinat.

Marie Stuart, 1542-1587 : Elle devint reine d'Écosse à l'âge de six jours. Elle fut élevée en France, sous l'égide du roi Henri II et de son épouse Catherine de Médicis. Elle épousa le dauphin François en 1558, accéda au trône français un an plus tard, mais devint veuve en 1560. Elle retourna en Écosse, où elle épousa son cousin, Henri Stuart et donna naissance à Jacques I^{er} d'Écosse. Après le décès nébuleux de son époux, elle se remaria avec celui que l'on soupçonnait être responsable de la mort d'Henri Stuart. Elle fuit l'Écosse en 1568 pour se réfugier en Angleterre, auprès de sa cousine la reine Elizabeth, tout en convoitant son trône. On l'emprisonna pour finalement l'exécuter, près de vingt ans plus tard.

La Vierge Marie : Mère de Jésus de Nazareth, ses données biographiques sont incertaines. Épouse de Joseph le Charpentier, elle aurait conçu le Christ grâce à l'intervention de l'Esprit Saint.

Etienne de Vignolles, dit La Hire, 1390-1443 : Homme de guerre fougueux, il se rallia à l'armée de Jeanne d'Arc en 1429 et la seconda en tant que capitaine. Il tenta de la délivrer lorsqu'elle fut livrée aux Anglais, en 1431, mais échoua. Il demeura au service du roi Charles VII et fut fait seigneur en 1436.

PERSONNAGES LÉGENDAIRES

Dame Igraine du Lac : Sœur de la Grande prêtresse de l'île d'Avalon et mère de Morgane et d'Arthur, elle jouissait de dons de voyance. Bien qu'élevée sur l'île sacrée, elle était également bonne chrétienne. Elle avait pour époux le duc Gorlois de Cornouailles, qui périt aux mains du Haut-Roi Uther Pendragon, qu'une grande passion pour elle dévorait. Un soir, elle l'accueillit dans son lit alors qu'il avait pris l'apparence de son mari, qu'elle croyait parti guerroyer, ignorant qu'il gisait mort, transpercé par la lame de son amant. Elle racheta cette faute en entrant au couvent, à l'abbaye de Glastonbury, et se consacra à la vierge jusqu'à sa mort.

Morgane La Faye : Demi-sœur du roi Arthur, elle est la fille du duc Gorlois de Cornouailles et de dame Igraine du Lac. Dotée de pouvoirs magiques exceptionnels, elle fut élevée sur l'île d'Avalon, où on enseignait l'Ancienne religion, le culte à la Déesse. Par un affreux subterfuge orchestré par Merlin l'Enchanteur et la Grande prêtresse de l'île, elle enfanta un fils, Mordred, qui n'avait pour géniteur nul autre que le roi Arthur.

Guenièvre de Léodegrance : Fille très chrétienne d'un puissant lord, elle est offerte en mariage au roi Arthur, à qui elle ne donna jamais d'héritier. Elle aurait entretenu une relation passionnée avec le premier chevalier de son époux, sire Lancelot du Lac. À la mort du Haut-Roi, elle aurait pris le voile et terminé ses jours à l'abbaye de Glastonbury, dans la région du Somerset, dans le sud de l'Angleterre.

Mordred : Fruit incestueux d'une union entre le roi Arthur et sa demi-sœur Morgane, il voua sa vie à détrôner son père et fut responsable de la chute de Camelot, ce royaume fort et uni qui faisait l'envie de tous les peuples. Il mourut à l'aube de la vingtaine en donnant lui-même la mort à Arthur.

Arthur Pendragon : Fils du Haut-Roi Uther Pendragon et de dame Igraine du Lac, il fut élevé par un chevalier et occupa les fonctions d'écuyer, jusqu'à ce qu'il trouve l'épée magique Excalibur et réussisse à la retirer de la pierre dont elle était prisonnière. Ce fait le sacra

Haut-Roi sur-le-champ et il régna sur la Bretagne en tant que monarque juste et respecté, véhiculant à la fois les préceptes de la Déesse d'Avalon et de Dieu. Guerrier redoutable, il repoussa les offensives incessantes des Saxons, entre autres, et sut maintenir la paix sur ses terres. Il périt par la main de son propre fils, Mordred, conçu avec sa propre demi-sœur Morgane, au cours d'une cérémonie de fertilité, alors que leurs deux visages étaient masqués.

Uther Pendragon : Haut-Roi de Bretagne, il eut recours à la magie de Merlin l'Enchanteur pour gagner le lit de dame Igraine, dont il était éperdument amoureux, bien qu'elle fut mariée au duc Gorlois de Cornouailles. Il engendra ainsi le futur roi Arthur. Favori de la Grande prêtresse de l'île d'Avalon, il s'était vu remettre Excalibur, une épée magique et bénie par la Déesse elle-même. À sa mort, il la ficha profondément dans le roc et proféra son ultime prophétie : seul son véritable successeur parviendrait à la déloger de sa prison de pierre, faisant indiscutablement de celui-ci le nouveau Haut-Roi du royaume.

Viviane du Lac : Grande prêtresse de l'île d'Avalon et intime complice de Merlin l'Enchanteur, elle est aussi la tante de Morgane La Faye. Représentante de la Déesse sur Terre, elle entrevoit la chute prochaine de l'Ancienne religion et met tout en œuvre pour que soit enfanté un Haut-Roi capable de perpétuer le règne de la Déesse, afin de contrer la montée incessante de la religion chrétienne. Avec Merlin, elle machine pour que sa nièce Morgane, qu'elle désigne pour marcher un jour dans ses pas de Grande prêtresse, conçoive ce précieux enfant avec le seul homme apte à accomplir ce destin : le roi Arthur.

PERSONNAGES FICTIFS

Jean-René Bonsaint : Sympathique chauffeur privé de Walleggh.

Philip Edward : Jeune trentaine, assistant de Walleggh, Université de Bristol.

Éloïse de Grandpré : 34 ans, Québécoise, étudiante à la maîtrise en littérature anglaise.

Fabrice de Grandpré : Jumeau d'Éloïse ayant une déficience intellectuelle.

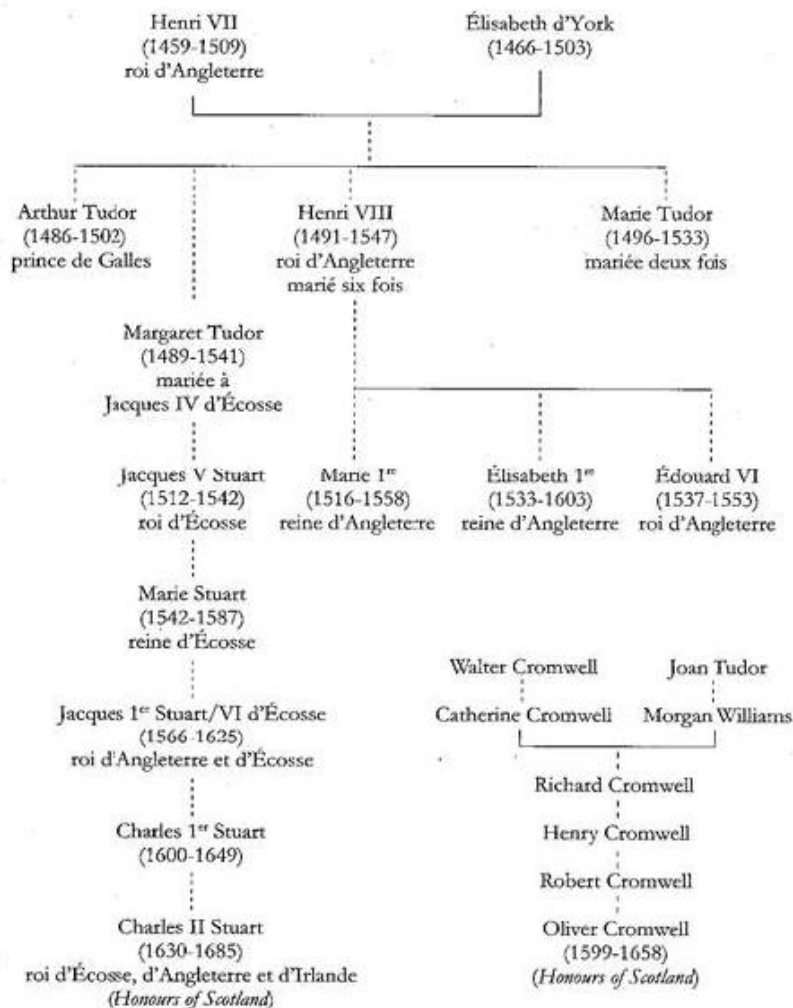
Walleggh Grovonovitch : Fin quarantaine, directeur de thèse, Université de Bristol.

Christophe Lafleur : Amant d'Éloïse, début quarantaine, intervenant en déficience intellectuelle.

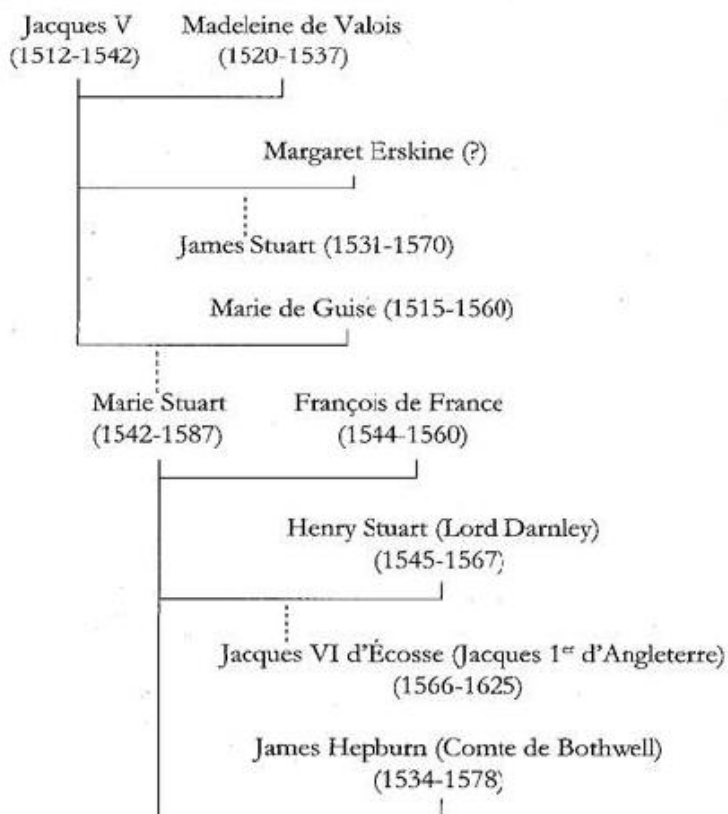
Maurice LeBreton : Très vieille et vile connaissance de Walleggh.

Mina : Intendante attentionnée du manoir que possède Walleggh.

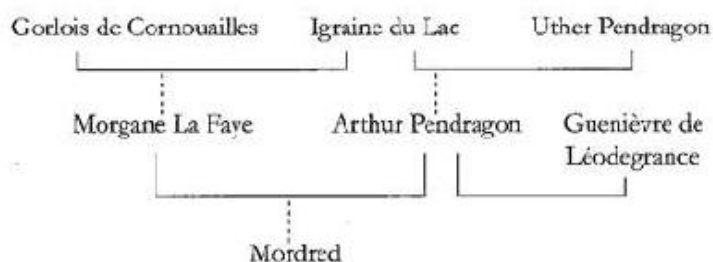
GÉNÉALOGIE DES ROYAUTES ANGLAISE ET ÉCOTSAISE



GÉNÉALOGIE DES STUART D'ÉCOSSE



PERSONNAGES DE LA LÉGENDE ARTHURIENNE



Prologue

Le hurlement des sirènes de police était assourdissant. Malgré les efforts de Fabrice pour réconforter Alfie, rien n'apaisait les interminables gémissements du chien. Il avait beau lui caresser les flancs et le derrière des oreilles en lui murmurant que tout allait bien, la pauvre bête n'arrivait pas à se calmer. En ce triste 21 mars, l'angoisse était presque aussi palpable que le nuage de brume qui enveloppait les murs gris du manoir. Cela faisait deux jours qu'Éloïse était portée disparue.

Tandis que les policiers examinaient des photos d'elle, Fabrice sentait le remords le ronger jusqu'au plus profond de son être. À cela se mêlait une certitude qui le hantait depuis quelque temps déjà : elle était morte. Le lien métaphysique inexplicable qui existait entre eux depuis toujours semblait rompu. Il ne percevait ni ne ressentait plus l'essence de sa sœur jumelle.

Plus les minutes s'égrenaient, plus le jeune homme devinait qu'il ne pourrait pas cacher son secret plus longtemps. Mais l'écouteraient-ils seulement, lui qui ne s'exprimait qu'à demi-mot et dont les idées s'entremêlaient à l'en faire bégayer ?

Tapi dans l'ombre, assis sur une des marches les plus hautes de l'escalier, il serrait un objet contre son cœur, tout en se berçant et en caressant le chien de plus en plus machinalement. Lorsque Christophe éclata en sanglots, Fabrice sut qu'il était temps. S'armant de courage, il fit signe à Alfie de rester là et descendit lentement l'escalier. La bête baissa les oreilles et gémit de nouveau, mais obéit.

Muet, Fabrice croisa les bras sur son trésor et avança d'un pas incertain jusqu'à Christophe, qui mit moins d'une seconde pour reconnaître le journal intime d'Éloïse.

— Fabrice, est-ce bien le cahier de ta sœur que tu tiens là ? lui demanda-t-il, en se raclant la gorge.

Le jeune homme baissa les yeux et hocha la tête. Une lueur d'espoir raviva enfin le regard de Christophe, qui se retint d'adresser un flot de reproches à Fabrice. Voilà des heures qu'ils fouillaient le manoir de fond en comble pour mettre la main sur ce journal !

— Est-ce que je peux y jeter un coup d'œil ?

Fabrice hésita mais, sachant que c'était la seule chose à faire, il lui tendit l'objet d'une valeur inestimable. Christophe ouvrit le journal sur l'écriture gracieuse et soignée de la femme qu'il aimait. La date

indiquait le 16 août, soit près de sept mois plus tôt.

Une série de jappements frénétiques retentit soudain et interrompit sa lecture. Tous les regards se tournèrent vers le setter irlandais, qui dévala l'escalier et courut droit vers la grande baie vitrée du vivoir. Le chien aboya de plus belle, tandis qu'une silhouette se dessinait peu à peu entre les voitures de police, nimbée d'un halo écarlate par les gyrophares. Le maître d'Alfie était enfin de retour. Si quelqu'un pouvait savoir où se trouvait la jeune femme, c'était bien lui.

Christophe posa le journal sur la table à café, se précipita vers la porte et l'ouvrit d'un geste prompt. Il s'arrêta presque aussitôt, les yeux écarquillés d'horreur.

Tel un automate, Philip Edward avançait vers le manoir, couvert de sang et tenant dans ses bras le corps inerte d'Éloïse.

1

LA THÈSE

Wallegh en était à la cinquante-troisième candidature lorsqu'il s'arrêta brusquement. Il étira ses lèvres en un demi-sourire, alors qu'une étincelle allumait son regard gris.

— Mon cher Philip, je crois que nous avons ici l'heureuse élue, murmura-t-il.

L'assistant releva la tête et haussa un sourcil, puis déposa négligemment le dossier qu'il examinait lui-même.

— Vraiment ? Faites-moi voir.

Il repoussa son fauteuil de cuir capitonné et défroissa sa chemise en un geste rapide et précis. Tout en contournant l'imposant bureau du directeur, Philip vit celui-ci sourire de plus belle et se redresser sur son siège, tandis qu'il scrutait le document attentivement. La date de naissance de la candidate lui sauta aux yeux : le 7 juillet.

— Une Québécoise qui a fait son baccalauréat à temps partiel, commenta le maître. Elle a fait ses lettres à l'Université d'Ottawa et se dît passionnée par tout ce qui concerne l'Angleterre médiévale. Elle prétend aussi posséder une connaissance et une compréhension approfondies de l'œuvre de Shakespeare. Le sujet qu'elle souhaite étudier est particulièrement intéressant...

— Laissez-moi deviner, le coupa son assistant. Serions-nous en présence d'une autre adepte inconditionnelle **d'Ophélie** ?

— Non, tu n'y es pas du tout. Vois par toi-même.

Par-dessus l'épaule de son supérieur, Philip lut l'entête du document, qui s'intitulait *Guenièvre de Léodegrance : femme ou légende ?*

— Et que se propose-t-elle de faire, au juste ? demanda-t-il, intrigué.

— Rien de moins que de trouver où repose l'épouse de l'illustre roi Arthur et de déterminer si elle a terminé ses jours écartelée ou dans un couvent. Qu'en penses-tu ?

Philip fit une moue, mais s'abstint de répondre. Il connaissait trop bien Wallegh pour savoir qu'il avait déjà arrêté son choix. Le directeur plissa les yeux et se caressa le menton d'un air songeur.

— Préviens Mina que nous lui aménagerons une chambre au manoir.

— Soit. Et dois-je également aviser le registraire que c'est elle qui

bénéficiera du Programme cette année ?

— Oui, marmonna Walleggh en s'attardant à la photographie jointe au document. Nous enverrons une réponse à notre candidate aujourd'hui même.

À cet instant, on frappa à la porte. Une étudiante ouvrit et entra dans le cabinet, les bras chargés d'une imposante pile de documents. À peine eut-elle le temps de faire trois pas que le directeur la rabroua.

— Ce n'est pas le moment.

— Mais ce sont les...

Walleggh fixa les yeux de l'intruse et articula clairement son ordre :

— Vous reviendrez plus tard.

Le regard soudainement devenu flou, la jeune femme acquiesça et recula hors du bureau, refermant la porte avec lenteur sans ajouter un mot de plus.

Satisfait, Walleggh esquissa un sourire discret. Puis, d'un geste de la tête, il signifia à Philip que leur entretien était terminé. L'assistant rassembla les dossiers des autres aspirants et se retira. Au moment où il allait sortir de la pièce, il se tourna vers son directeur et lui posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Croyez-vous réellement que ce soit celle qui...

L'œillade qu'il reçut lui confirma ses craintes.

16 août

J'ai toujours aimé l'odeur fraîche des pages encore vierges d'un journal intime tout neuf. Ce midi je me suis offert ce superbe cahier ; à la couverture ornée d'enluminures et aux pages d'un beige délicat. Voilà des années que je n'ai plus tenu un journal, mais voici que l'occasion s'y prête de nouveau.

Une lettre que j'attendais avec une impatience insoutenable m'est arrivée ce matin, par poste prioritaire. En apercevant l'estampillage du Royaume-Uni, mon cœur s'est arrêté. Ce ne pouvait être que ma réponse !

Je me suis machinalement dirigée vers la cuisine, où je me suis préparé un thé sans quitter l'enveloppe des yeux. J'ai tenté de calmer ma fébrilité en savourant lentement ma première gorgée, puis j'ai enfin ouvert l'enveloppe, pour découvrir que l'Université de bristol avait retenu ma candidature pour son programme de bourse étrangère !

J'ai été mise au courant de cette occasion par le Département des lettres de l'Université d'Ottawa, lorsque j'ai obtenu mon diplôme. Je n'ai pas pu résister : j'ai tenté ma chance. J'ai mis plusieurs années à terminer mon bac pour pouvoir m'occuper de mon frère – et cela m'a semblé une

éternité ! –, mais je constate aujourd'hui que mes efforts sont récompensés. Me voici donc sélectionnée pour aller faire là-bas ma maîtrise en littérature anglaise, toutes dépenses payées, en plus de bénéficier de l'assistance personnelle du directeur du département. N'est-ce pas fantastique ?

Le seul hic ; c'est Fabrice, mon frère jumeau. Cela fait plusieurs semaines que je le prépare à l'éventualité de mon départ ; mais comment savoir s'il saisit bien toute l'ampleur de ce que mon séjour là-bas représente ? Sa déficience intellectuelle n'est pas très profonde, je crois qu'il sait que je ne l'abandonnerai pas pour toujours, mais nous n'avons jamais encore été séparés pendant une période aussi longue depuis que je suis devenue sa tutrice légale. Il demeure avec moi de façon permanente depuis le décès prématuré de nos parents. J'ai peine à croire que dix ans se sont déjà écoulés...

Heureusement, je sais que je pourrai compter sur Christophe pour veiller sur lui. Je l'ai embauché à titre d'intervenant privé pour Fabrice il y a un peu plus d'un an, mais c'est comme s'il faisait partie de la famille. Il a même accepté d'entretenir la maison en mon absence.

J'ai pris des arrangements afin que Fabrice puisse emménager temporairement dans une résidence spécialisée où Christophe pourra l'accompagner. Son dépaysement ne sera donc pas total. Et puis je lui ai expliqué que nous pourrions communiquer régulièrement grâce à l'ordinateur, en plus d'avoir prévu qu'il vienne me rendre visite avec Christophe à Noël et à Pâques. Ensuite, je rentre. Ce n'est pas si mal, vu ainsi, non ?

Mais il s'agit tout de même de dix longs mois... Christophe a beau m'avoir assurée de son soutien et m'avoir promis de voir à ce que tout se passe bien, je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter. Je le paye à fort prix pour s'occuper de mon frère, mais ça ne me garantit pas qu'il tiendra parole et qu'il ne rompra pas son engagement en cours de route si la tâche devient trop lourde.

D'un autre côté, je ne peux pas, je ne VEUX pas laisser cette chance inouïe me filer entre les doigts ! J'ai bien le droit de penser un peu à moi. Nous avons trente-quatre ans et je me suis toujours consacrée à Fabrice sans me plaindre ni rien réclamer en retour. Il est temps que je fasse quelque chose qui ME plaise.

Cela dit ; je me demande pourquoi on a retenu MA candidature parmi je ne sais combien d'autres. Bien sûr, j'ai soumis un sujet de recherche palpitant et jusqu'ici inexploré, sans compter le fait que je suis une jeune femme intelligente et très éduquée, mais je crois surtout que le comité de sélection a dû remarquer ; dans mon profil, que mon défunt – et très respecté – père était PDG de la firme d'actuaire Carters... Peut-être s'attendent-ils à un généreux don de ma part une fois mon diplôme obtenu ?

Peu m'importe ; dans moins de trois semaines, je m'envolerai vers Bristol, où les somptueuses vallées de la campagne anglaise, les petits villages typiques du Somerset, le cream tea[1] et la pluie n'attendent que moi ! Comme il sera fascinant de passer des heures et des heures à scruter les manuscrits anciens, à visiter les innombrables couvents et cathédrales, les bibliothèques et les hauts lieux de la légende arthurienne ! Mais chaque chose en son temps. Commençons par annoncer à Fabrice que sa sœur jumelle s'en va vers son plus grand rêve... sans lui.

L'Angleterre. Là où germa la légende la plus fabuleuse qui fut ; celle du roi Arthur. On raconte que sa mère, dame Igraine du Lac, mère de la petite Morgane, épouse de Gorlois, duc de Cornouailles, et sœur de la grande prêtresse de l'île sacrée d'Avalon, fut bernée par le roi Uther Pendragon. Celui-ci, étant le Haut-Roi, bénéficiait d'une arme redoutable : Excalibur, la glorieuse épée de l'île mythique.

Une nuit, alors qu'il venait de tuer Gorlois au cours d'une bataille, Uther eut recours aux pouvoirs magiques de Merlin l'enchanteur afin de prendre les traits de son rival. Fou de désir pour Igraine, le roi se rendit chez elle, au château de Tintagel, dans les Cornouailles, et la fit sienne. Un garçon naquit de cette union.

Uther s'établit à Tintagel et prit Igraine pour épouse, devenant ainsi père d'Arthur et de la petite Morgane. Il mourut quelques années plus tard, laissant Igraine incapable de subvenir seule aux besoins de ses enfants. Morgane fut envoyée auprès de sa tante Viviane, sur Avalon, où elle fut éduquée. Pour sa part, le petit Arthur fut placé chez un des chevaliers du roi, sire Ector, qui le fit écuyer.

Les années passèrent sans que le frère et la sœur se revoient. L'année de ses dix-huit ans, Arthur assista à un tournoi de chevalerie où il secondait son frère adoptif, sire Kay. Ce dernier eut la malheureuse infortune d'égarer son épée. L'écuyer s'efforça bien sûr d'en dénicher une autre en remplacement mais, ne trouvant rien qui vaille, il s'éloigna du village. Arthur parvint à un sentier, à l'orée de la forêt, où il vit une épée plantée dans le roc.

Ne faisant ni une ni deux, le jeune homme s'en empara et la rapporta à sire Kay qui refusa tout net de la prendre. Tous les chevaliers présents reconnurent aussitôt Excalibur, que le défunt roi Uther avait fichée dans la pierre avant de rendre l'âme. Il était dit que seul le véritable successeur du Haut-Roi parviendrait à la retirer de sa stèle. Arthur fut reconnu comme tel et régna en monarque juste, puissant et respecté.

Au cours de la cérémonie de son couronnement, qui coïncidait avec les rites païens de la fête de Beltane[2], il se vit offrir une jeune femme vierge, élevée selon les croyances d'Avalon. Il ne savait pas qu'il s'agissait de Morgane, sa propre sœur. De cette union incestueuse allait naître Mordred qui, vingt ans plus tard, causerait la perte du grand roi.

Arthur épousa Guenièvre de Léodegrance, qui ne parvint jamais à lui donner d'héritier.

Le roi, cependant, était entouré par de fidèles et fiers chevaliers, dont le champion était sire Lancelot. Au cours de nombreuses guerres contre les hordes saxonnes, ce dernier prouva sa valeur et le Haut-Roi noua avec lui une solide amitié, Arthur ignorait toutefois que le chevalier se mourait d'amour pour la reine et que ce sentiment était réciproque.

Un jour, Merlin présenta à Arthur un jeune homme qu'il lui recommanda de prendre au sein de son armée. Il s'agissait de Mordred, son fils. Morgane, mise au courant de la paternité de son frère par l'enchanteur, voulut faire reconnaître son enfant comme héritier légitime du trône, ce à quoi s'opposa aussitôt la cour.

Mordred entra dans une violente colère, déclara la guerre à Arthur et finit par tuer ce père qu'il n'avait jamais connu. Sire Lancelot combattit sous l'étendard de son souverain, malgré que ce dernier l'eût chassé du royaume pour avoir commis l'adultère avec la reine. Il mourut aux côtés de son roi.

Quant à Guenièvre, elle se réfugia à l'abbaye de Glastonbury et prit le voile, dans l'espoir d'obtenir le pardon pour avoir trahi son époux, qu'elle affirmait aimer malgré tout. Dame Igraine, mère d'Arthur, fit de même.

La légende veut que Morgane, devant tout ce gâchis, ait pris le corps de son frère pour le ramener sur l'île d'Avalon, afin de le guérir, grâce à sa puissante et ancienne magie, de ses blessures pourtant mortelles.

Il est dit que, depuis, le roi Arthur sommeille au fond d'une grotte enchantée, en attendant de pouvoir un jour régner de nouveau sur l'Angleterre...

3 septembre

J'ai mon siège à côté d'un hublot. Voilà trois heures que j'admire l'océan qui défile sous nos ailes, calme et plat, aussi noir que le café de mon voisin. Trois heures que je me sens déchirée entre la joie et la tristesse.

Trois heures que je revois les yeux de Fabrice remplis de détresse. Ma seule consolation est de me dire que, pour lui, un an équivaut à une journée. Il n'arrive pas à s'orienter dans le temps, ce qui me laisse croire que la douleur de notre séparation finira par s'amenuiser et par disparaître peu à peu.

À mon grand étonnement, j'ai assez bien réussi à chasser ce petit pincement de culpabilité qui me tourmentait. Pour la première fois, je me permets d'être celle que je suis réellement, mais que je me suis souvent vue contrainte de refouler – avouons-le – à cause de Fabrice.

Lorsque nous étions enfants, j'avais l'impression qu'il fallait que je sois responsable, mature et forte pour nous deux, mon frère étant tout le contraire. Il était par contre mon meilleur compagnon de jeu, plongeant volontiers dans mon monde imaginaire, peuplé de magiciens, de fées, de preux et vaillants chevaliers, j'étais une puissante et redoutable prêtresse et lui, un grand et noble roi. À nous deux, nous conquérions de vastes royaumes et terrassions d'immondes dragons assoiffés de chair humaine ! Oh ! Combien d'heures avons-nous passées à lire des récits épiques, à tenter d'en rédiger nous-mêmes, à nous inventer de fabuleuses chasses aux trésors, à scruter l'épopée des Croisades et des Templiers ? Quelle façon exquise de fuir une réalité qui était tout autre... Enfin, pour nous deux, du moins. Je revois encore nos parents me reprocher de bourrer le crâne de mon « pauvre » frère avec de telles « sornettes ».

J'aime profondément Fabrice, rien ne changera jamais cela, mais je me demande si ma vie aurait été la même s'il n'avait pas été déficient... Souvent, j'ai dû limoger la fillette enjouée et rêveuse que j'étais pour « faire la grande fille ». Nos parents étant issus de la classe choyée de la société, disons-le ainsi, nous évoluions dans des cercles où l'image et le paraître revêtaient une grande importance. Quelle place une enfant téméraire, férue d'art et de légendes, y aurait-elle eue ? Valait mieux enfouir cette facette de ma personnalité et me fondre dans la masse, ce à quoi je dois sans doute l'image de femme discrète et rationnelle que je dégage. Puis, il y a eu le décès de nos parents, qui n'a fait que renforcer cette façade avec toutes les nouvelles responsabilités que cela a entraînées...

Ouf ! Un peu plus et on me prendrait pour la dernière des geignardes !

Mais... non. Je me rends tout simplement compte qu'il était grand temps que je m'accorde un répit, que je me permette un peu de vivre, de... de laisser ma grande prêtresse renaître, quoi ! À quoi sert un journal personnel sinon à y coucher nos états d'âme et nos observations les plus intimes ? Je ne me plains pas ; je constate. Mais assez de constatations pour l'instant. Vivons le moment présent !

Derrière moi, dans le couchant, les derniers jets d'orangé et de rouge s'étirent entre les nuages violacés. Le ciel étale son tapis rouge pour ma toute première visite en Europe... Quel spectacle fabuleux !

Malgré les recommandations unanimes qui m'ont été faites, je suis incapable de fermer l'œil. On m'a même suggéré de prendre un somnifère, afin d'arriver à Heathrow fraîche et dispose, mais cela va contre mes principes. Je m'imagine malfaire face à une éventuelle situation d'urgence l'esprit à moitié dans les limbes. De toute façon, je suis beaucoup trop fébrile pour dormir ! Je veux absolument vivre et savourer chacun des moments que je suis en train d'expérimenter. Par ailleurs, je suis jeune et en santé, alors je doute que le décalage horaire m'affecte beaucoup.

J'en profite donc pour lire et relire les détails concernant mon séjour à Bristol et comprendre en quoi consiste ce programme dont je vais bénéficier.

La lettre de l'Université mentionne que quelqu'un m'attendra à l'aéroport pour me conduire directement à ma résidence. Il appert que j'aurai « mes appartements » dans un manoir en retrait du campus. C'est d'ailleurs là que demeure également le directeur du Département de littérature. J'ai vraiment hâte de voir de quoi il en retourne ! Je me demande si ce sera monsieur Grovonovitch lui-même qui m'accueillera, ou s'il enverra quelqu'un. Je doute qu'un directeur se déplace pour ce genre de chose. À suivre !

Sur le petit moniteur de l'allée centrale, je peux suivre la progression de notre trajet. Nous survolerons bientôt les côtes de l'Irlande, que je me promets d'aller visiter si mon emploi du temps me le permet. Je m'amuse à constater les changements d'heure rapides provoqués par les différents fuseaux horaires que nous traversons ; à la maison, il est présentement 22 h, alors qu'il est 4 h où nous nous trouvons en ce moment. C'est inouï !

Tiens ! J'aperçois toujours ; par mon hublot, ce tout petit point rouge que j'ai remarqué tout à l'heure et qui se déplace parallèlement à notre avion... Est-ce que le pilote l'a repéré ? Et si une collision en plein vol survenait ? S'il s'agissait de terroristes ? Oh ! Par tous les saints, faites que non ! J'entends encore Fabrice me répéter sans cesse : « C'est dangereux, l'avion ! »...

Voilà vingt bonnes minutes que l'appareil suit le même trajet que nous, mais il ne semble pas se rapprocher. Il est vrai que Heathrow est un aéroport achalandé, alors il est normal que de nombreux vols en fassent leur destination finale.

Je dois cesser de me faire des peurs ! Je vais donc ranger mon stylo et me divertir en regardant le film qu'on s'apprête à diffuser. Cela me changera les idées.

J'ai soudainement de petits papillons dans le ventre ! La prochaine fois que je noircirai ces pages, ce sera au royaume de Sa Majesté la Reine !

L'appareil n'avait pas encore touché le tarmac qu'Éloïse se tenait déjà prête à détacher sa ceinture. Dans trois langues différentes, une voix automatisée remercia les passagers d'avoir choisi de voler avec cette compagnie et leur souhaita un agréable séjour. Mêlée à la marée de passagers qui déambulaient dans le long couloir les amenant jusqu'à la douane, Éloïse avait le cœur gonflé d'excitation. Contre toute attente, ce fut un soleil radieux qui l'accueillit en Angleterre. Une fois les vérifications d'usage et l'estampillage de son passeport jusque-là vierge terminés, elle récupéra ses bagages et se dirigea vers la sortie.

De nombreux voyageurs se jetaient dans les bras de parents ou d'amis, certains bousculaient les autres pour échapper le plus rapidement possible à la lente procession vers l'extérieur, alors que d'autres tentaient patiemment de repérer un visage connu.

Éloïse remarqua enfin le jeune homme bien mis qui tenait une petite affiche sur laquelle était inscrit son nom. Il lui souriait poliment, l'ayant sûrement reconnue grâce à la photographie qu'elle avait annexée à sa mise en candidature pour le programme. Elle bifurqua vers lui et, dans un anglais irréprochable, se présenta, tandis qu'il la saluait en inclinant la tête.

— Bienvenue en Angleterre, madame de Grandpré ! J'espère que vous avez fait bon voyage.

— Je vous remercie, le vol s'est très bien passé. Êtes-vous monsieur Grovonovitch ?

— Non, je n'ai pas ce plaisir. Je suis son assistant, Philip. Philip Edward, à votre service, dit-il avec courtoisie en lui tendant la main.

Éloïse lui rendit sa politesse et le laissa héler un employé pour s'occuper de ses bagages. Il lui prit ensuite le coude et la conduisit vers le mail principal, puis vers la sortie, où les attendait une luxueuse Mercedes-Benz classe E aux lignes effilées et gracieuses. Un chauffeur qui faisait stoïquement le pied de grue s'empressa de lui ouvrir la portière et l'invita, par une courbette, à s'installer. Philip monta à sa suite.

— Voici Jean-René, notre chauffeur. Il vous conduira là où vous désirerez aller. Cela vous évitera d'emprunter les transports en commun, apprit-il à Éloïse, qui s'étonna un instant de ce prénom français.

— Oh, mais je serais enchantée de me déplacer ainsi, au contraire ! argua-t-elle. J'ai l'intention de m'imprégner du poulx réel

de la vie britannique, pendant que je serai ici.

Philip haussa un sourcil et lui lança un regard de biais.

— Comme vous voudrez, mais sachez qu'il demeure à votre disposition malgré tout. Jean-René, au manoir, je vous prie.

— Bien, monsieur !

Le ton bonhomme du chauffeur plut immédiatement à Éloïse. Il ne correspondait en rien à ces clichés qui montraient les domestiques anglais froids, distants et réservés.

Par contre, elle ignorait si Philip se trouvait vexé par son commentaire, qu'il aurait pu juger impertinent.

Soudain, l'assistant étira le bras et toucha délicatement l'épaule du conducteur.

— Jean-René, j'ai une meilleure idée. Conduisez-nous au pub ; je vais offrir à notre invitée son premier repas typiquement anglais.

— Excellent, monsieur !

Éloïse gratifia Philip de son plus beau sourire.

— La route sera longue, alors autant faire le plein avant de nous rendre à Bristol. Qu'en dites-vous ?

— C'est une merveilleuse suggestion. Je vous en remercie très sincèrement !

Philip lui rendit son sourire. Dans son rétroviseur, Jean-René observait la scène discrètement, se réjouissant de voir qu'il y avait des atomes crochus entre le collaborateur de son maître et la jeune femme. Elle en aurait bien besoin, lorsque le temps serait venu.

6 septembre

« Je suis jeune et en santé, alors je doute que le décalage horaire m'affecte beaucoup. » IDIOTE ! Comment ai-je pu croire que je n'en ressentirais pas les effets ?

Tout est allé rondement, du moment où je suis descendue de l'avion jusqu'après le très agréable repas que nous avons pris au pub. Lorsque mon assiette est arrivée, je n'ai pas pu m'empêcher de sourire... Tout semblait si... fade ! Des rôties sans beurre, une espèce de galette de pomme de terre brunâtre, des champignons frits ; des fèves au lard et ce qui ressemblait à de la saucisse, mais en tranches carrées.

Un thé à la bergamote complétait cet ensemble obstinément brun, hormis la tomate frite, qui avait tristement perdu de son éclat. J'ai tout de même mangé avec appétit, stimulée par la conversation intéressante engagée par Philip. Il s'est révélé être un jeune homme très cultivé à l'intelligence vive et aiguë et au sens de l'humour digne

de ce qu'on raconte sur les Anglais.

Ensuite, nous avons repris la route vers Bristol, et c'est à ce moment que ça s'est gâté. Je m'étais assoupie dans la « Benz » – comme se plaît à le dire Philip – pour ne me réveiller qu'une fois la voiture immobilisée. Nous nous trouvions devant l'imposant grillage qui isole le manoir des différents bâtiments du campus. Quel spectacle splendide et impressionnant à la fois ! Je devais avoir l'air d'une fillette devant un sapin de Noël, tant j'étais éblouie par la somptuosité de la demeure.

Tandis que Jean-René s'occupait de mes effets, Philip m'a conduite à ma chambre, qui s'avère être en fait une suite des plus accueillantes. Il m'a présenté Mina, l'intendante, qui m'a semblé tout aussi affable qu'avenante.

Au moment où le chauffeur a déposé ma valise sur le Récamier, les premiers étourdissements sont apparus.

Comme nous étions vers le milieu de l'après-midi, Philip m'a suggéré de m'installer tranquillement et m'a annoncé que j'étais attendue à 16 h pour prendre le thé en compagnie de M. Grovonovitch. Il a pris congé et je suis demeurée dans ma chambre avec Mina. Elle me trouvait le teint blafard et m'a conseillé – pour ne pas dire forcée – de faire une petite sieste. Ce que j'ai fait.

GRAVE ERREUR !

À mon réveil, j'ai dû courir aux toilettes, où la réalité britannique m'a frappée de plein fouet. Tandis que je rendais mes pauvres entrailles malmenées, j'ai voulu actionner la chasse d'eau, pour m'apercevoir qu'il n'y avait pas de petite manette sur le réservoir de la cuvette. En fait, il n'y avait PAS de réservoir !

J'ai levé les yeux au plafond et j'ai alors compris tout le sens de cette expression bien de chez nous : « tirer la chaîne ». De peine et de misère, je me suis relevée et j'ai agrippé la chaînette qui pendait aux côtés du réservoir : Pourquoi diable l'avoir ainsi fixé au mur à cette hauteur ? Cependant, je n'étais pas au bout de mes étonnements en matière de plomberie...

Je me suis ensuite tournée vers le lavabo, pour me buter à mon horrible reflet dans le miroir. Cette femme qui ne me ressemblait plus était terriblement cernée sous ses yeux ternes, sans compter la couleur désolante de ses lèvres qui se fondait à celle de ses joues creuses. Bref, on aurait dit une morte !

J'ai eu la bonne idée de m'asperger le visage d'eau bien froide, aussi ai-je laissé couler le robinet quelques secondes avant de tremper mes mains en coupe. C'est à cet instant que j'ai découvert qu'ici, le robinet d'eau froide se situe à gauche et non pas à droite, comme chez nous. En plus d'avoir cette épouvantable nausée, je venais de me brûler les mains. Bravo ! Quel départ charmant !

Et l'heure du thé qui approchait... J'étais convaincue que je ne serais

pas en état de me présenter devant mon directeur de recherche, mais je ne voulais pas non plus me décommander. Plusieurs appels urgents m'ont par la suite ramenée au cabinet de toilette, tandis que mon niveau d'anxiété s'accroissait toujours un peu plus.

Puis, le coup fatal. Une véritable crise de panique en règle !

Je me suis soudain mise à penser à Fabrice. Étant jumeaux, mon frère et moi partageons un lien privilégié. Je sais quand il ne va pas bien et lui le sait aussi quand c'est moi qui va mal.

Ma gorge s'est nouée à l'idée qu'il ressentait mon malaise et qu'il était en proie à une crise d'angoisse à cause de moi. C'est à cet instant précis que mon esprit s'est mis à fabuler. S'il lui arrivait quelque chose de grave pendant mon absence ? Si Christophe ne parvenait pas à le rassurer ? À le raisonner ? S'il devait... le placer ? Jamais Fabrice ne supporterait d'être interné dans un hôpital psychiatrique. Et moi qui avais promis de veiller sur lui...

C'en était trop. J'ai regardé ma trop vaste chambre, déserte et silencieuse, et me suis convaincue que cette maîtrise à l'étranger était une erreur monumentale. Il n'y avait qu'une issue possible : je devais rentrer sur-le-champ. Je me suis ruée sur mes bagages pour consulter les documents de la compagnie d'aviation, dans le but de réserver une place sur le premier vol en partance pour Montréal ou Ottawa. Au diable la maîtrise et le programme ! Je venais, dans ma panique, de tirer un trait sur le rêve de toute ma vie.

J'étais tellement absorbée que je n'ai pas entendu Mina entrer. J'ignore combien de temps elle est restée là, à m'observer me démener et me parler tout haut, avant de me prendre par les épaules. Elle m'a alors regardée droit dans les yeux en me disant que ce n'était probablement que l'effet du décalage horaire et que j'étais sans doute déshydratée. Elle m'a ordonné de prendre de grandes respirations, de retourner m'asseoir sur le lit et de me calmer. Elle s'est ensuite éclipsée quelques minutes, pour revenir avec un plateau chargé d'un pichet de ce que je croyais être du jus d'orange, et d'une élégante coupe de cristal. Elle m'en a servi une généreuse rasade en me disant de tout boire, ce que j'ai voulu m'empresser de faire. J'avais effectivement très soif.

À peine avais-je porté la coupe à mes lèvres que je recrachais l'infâme boisson ! La bonne s'est esclaffée devant ma déconfiture et m'a expliqué que son « nectar », composé d'eau bouillie, de jus pur et de sel, avait pour but de me remettre sur pied. Merveilleux !

Voilà maintenant deux jours que j'observe ce régime immonde, et je commence tout juste à ingérer de nouveau de la nourriture solide. Inutile de dire que ma rencontre avec le directeur a été reportée, je dois d'ailleurs faire enfin sa connaissance dans quelques minutes, alors j'y vais. Souhaitons qu'il ne me tienne pas rigueur de ce petit contretemps...

Éloïse toqua trois petits coups sur la porte laissée entrouverte. Une voix grave l'invita à entrer. Elle fit quelques pas dans une grande pièce richement décorée, aux couleurs sombres et au plafond très haut. Le plancher de marbre ambré ajoutait à l'ambiance feutrée du cabinet de Wallegh Grovonovitch. Le directeur était assis derrière son bureau et Philip se tenait debout à ses côtés. À mesure qu'elle avançait vers eux, Éloïse eut la désagréable sensation d'être scrutée et examinée tel un tapis de Turquie qu'on hésite à acheter.

L'homme assis devant elle ne ressemblait en rien à son assistant ; il n'avait pas non plus son air sympathique et amical. Le directeur était un homme que l'on devinait raffiné : tout de noir vêtu, le physique élancé et les épaules larges, la mâchoire volontaire et les prunelles de glace. Le fait qu'il soit totalement chauve lui conférait une allure racée et ajoutait à sa prestance. Il avait de très beaux traits, certes, mais quelque chose chez lui indisposa Éloïse. Était-ce son regard de prédateur ou ce pli sévère qui creusait un sillon vertical entre ses sourcils ? Elle jeta une œillade rapide à Philip, qui lui adressa un sourire encourageant.

— Si je ne m'abuse, vous connaissez déjà notre assistant ?

— En effet, répondit-elle en s'efforçant de sourire à son tour.

Wallegh se leva pour l'accueillir, se présenta et, d'un geste de la main, désigna l'un des deux fauteuils devant lui en invitant Éloïse à s'asseoir. Elle déposa d'abord son porte-documents de cuir bordeaux et serra la main que son hôte lui tendait. Elle fut saisie par la chaleur enveloppante de celle-ci, qui contrastait singulièrement avec ce que le directeur dégageait.

— Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue à Bristol, madame de Grandpré. Nous sommes ravis de vous accueillir en ces murs.

— Je vous remercie. C'est réellement un plaisir et un honneur pour moi d'être ici, répondit-elle poliment, en retirant sa main.

— Mina nous a informés de votre... petit malaise. Comment vous portez-vous, à présent ?

— Beaucoup mieux, affirma-t-elle en sentant ses joues s'enflammer. Je me sens prête à entreprendre mes recherches et je tiens à vous assurer que j'y mettrai toute mon énergie.

— Nous ne nous attendions à rien de moins de votre part, très chère.

Le ton incisif du directeur déplut à la jeune femme autant que le fait qu'il parle de lui-même à la première personne du pluriel, mais

elle tacha de n'en rien laisser paraître.

Elle écouta Wallegh lui résumer le fonctionnement du programme de maîtrise assistée ; il lui indiqua aussi les différents délais qu'elle devait respecter. Elle apprit également que ses deux premiers mois en sol britannique seraient surtout consacrés à la lecture exhaustive de divers manuscrits littéraires, de livres d'histoire, et à la consultation de portails électroniques, afin d'étoffer son sujet de recherche. Cette perspective l'enchantait au plus haut point et elle l'avoua ouvertement.

— Ravi de vous l'entendre dire, conclut Wallegh. Mais dites-nous un peu pourquoi avoir choisi de vous pencher sur un sujet aussi inusité que Guenièvre de Léodegrance ? N'a-t-elle pas joué qu'un tout petit rôle dans la légende de l'illustre roi Arthur et de ses vaillants chevaliers ?

— Bien au contraire ! Il est de mon avis que ce personnage est largement méconnu et stéréotypé. En fait, à première vue, Guenièvre incarne le mythe de la jeune fille chaste et pure qui s'est vue forcée d'épouser un roi afin de sceller une sorte d'échange de bons services entre son père et le libérateur de celui-ci. En effet, quand le roi Arthur s'est porté à la défense de Caméliard sauvagement attaqué par...

— Oui, nous sommes bien au fait de ces guerres. Veuillez ne vous en tenir qu'à Guenièvre, la coupa Wallegh.

Elle le dévisagea un instant, le trouvant résolument arrogant. Philip s'éloigna pour se diriger vers un magnifique secrétaire de bois de rose sur lequel attendaient une carafe et des coupes de verre taillé. Il servit à son directeur un trait de vin rouge, sous le regard ahuri d'Éloïse. Il était à peine 11 h !

— Puis-je vous offrir du thé ?

La question de Philip la sortit de sa torpeur et elle s'empressa d'accepter. Wallegh s'empara de la coupe que son assistant lui tendait et se cala dans son fauteuil, priant la jeune femme de poursuivre.

— Oui... Je disais donc que Guenièvre est tantôt l'incarnation même de la femme pécheresse, tantôt un personnage qu'on a trop aisément laissé pour compte dans cette histoire où les hommes ont fini par prendre toute la place. C'est pourquoi le but de ma maîtrise est de rétablir son identité exacte. Il est pourtant évident que, malgré l'importance de Merlin, du roi lui-même et de ses acolytes, les rôles qu'ont eus à jouer tant Guenièvre que les prêtresses d'Avalon représentent la base de la quête du Graal, véritable enjeu de cette fabuleuse légende.

À ces mots, le directeur cilla imperceptiblement. Seul Philip, toutefois, sentit Wallegh se raidir. Ce dernier se força à sourire et encouragea Éloïse à continuer.

— Et que connaissez-vous exactement de l'île mythique ?

— Eh bien, enchaîna-t-elle, c'est là que s'enseignait et se pratiquait la magie de la Déesse. Certains prétendent qu'elle serait située près de Glastonbury, où quelques vestiges subsisteraient encore, dont l'impressionnant Tor[3]. D'autres croient qu'elle se situe au large du pays de Galles. J'ai également lu des auteurs qui prétendent que l'île elle-même n'existerait pas vraiment, mais que Merlin la faisait apparaître au cœur de la forêt de Brocéliande.

— Quelle est votre opinion là-dessus ? s'enquit Walleggh.

— Je crois que cette dernière hypothèse est plutôt farfelue, aussi pencherais-je davantage du côté de Glastonbury.

— Bien. Nous avons le plaisir de vous annoncer que vous aurez amplement l'occasion de vérifier vous-même ces différentes hypothèses car, en temps et lieu, vous aurez à vous rendre sur place pour étayer votre documentation.

Cette perspective réjouit Éloïse, qui comptait profiter de son séjour au Royaume-Uni pour faire ce genre d'exploration. Une question vint cependant assombrir son enthousiasme : M. Grovonovitch allait-il l'accompagner dans ces excursions ?

Comme s'il avait lu dans ses pensées, le directeur ajouta que Philip l'assisterait dans l'aspect technique de ses recherches, tandis qu'il verrait lui-même à la guider durant ses déplacements.

— Je possède, comme je vous l'ai mentionné plus tôt, une connaissance approfondie du cycle arthurien et je crois que mon expérience personnelle pourra vous être fort utile.

Étonnée tant par cette dernière remarque que par le fait qu'il parlât au « je » pour la première fois, Éloïse se rasséra en songeant qu'elle n'aurait pas à côtoyer le directeur avant plusieurs semaines, puisque qu'elle devait d'abord réaliser la partie technique de sa maîtrise et que celle-ci se ferait en compagnie de Philip.

Tandis que l'assistant présentait à Éloïse sa tasse de thé fumant, la jeune femme ne put s'empêcher d'admirer la délicatesse de la porcelaine et le détail raffiné des roses bordées d'or qui en ornaient le pourtour. La soucoupe sur laquelle elle reposait était tout aussi jolie et frêle. Walleggh s'amusa de son expression candide et engagea la conversation sur un plan plus personnel et désinvolte.

— Dites-moi, Éloïse... nous pouvons vous appeler Éloïse, n'est-ce pas ?

— Vous n'êtes pas le premier à commettre cette petite erreur, s'amusa-t-elle. Mais c'est Éloïse : il n'y a pas de tréma... Et, oui, vous le pouvez.

Walleggh se contenta de poursuivre.

— J'ai lu dans votre profil que c'est votre première visite en Europe, c'est exact ?

— Oui. Et pour tout vous dire, la Grande-Bretagne m'a toujours interpellée. J'ignore pourquoi, mais c'est ainsi. C'est comme si cela faisait partie de moi, ou l'inverse. Enfin, dit-elle en joignant ses mains sur son ventre, c'est difficile à expliquer, mais c'est comme un appel que je ressens, juste ici...

— Intéressant... murmura-t-il, en la fixant intensément Pourquoi n'êtes-vous pas venue avant, dans ce cas ?

Éloïse se racla la gorge, hésitant à parler de Fabrice de peur que le fait de l'évoquer ne réveille quelque angoisse à son sujet.

— Obligations familiales, répondit-elle brièvement.

Le directeur fronça les sourcils et ouvrit le dossier qui se trouvait devant lui.

— Rien n'indique que vous avez des enfants... s'étonna-t-il, en scrutant les divers formulaires.

Éloïse soupira, se voyant forcée de se justifier.

— Non, en effet, je n'en ai pas. C'est que j'ai la garde de mon frère jumeau.

— Un jumeau ?... balbutia Walleggh, en levant vers elle son regard de glace, cette fois empreint d'une expression indéfinissable.

Conscient du malaise de son maître, Philip toussota dans le but qu'il se ressaisisse et se tourna vers leur invitée.

— Pourquoi dites-vous en avoir la garde ?

Embarrassée, Éloïse expliqua succinctement que, leurs parents étant décédés dans un incendie près de dix ans auparavant, elle s'était vu désigner tutrice légale de Fabrice. Son frère était né en second, et il avait souffert d'un manque d'oxygène qui lui avait laissé des séquelles au niveau de certaines habiletés intellectuelles.

— Il est sot ? questionna brutalement Walleggh, apparemment remis de son trouble passager.

— Pas du tout ! s'offensa Éloïse. Quelle ignorance ! Il a une déficience intellectuelle, c'est très différent !

Un silence lourd de reproches s'installa et un duel visuel commença entre le maître et l'étudiante. Philip se leva avec élégance et s'empara de la tasse que tenait la jeune femme d'une poigne on ne peut plus crispée, tout en glissant une œillade réprobatrice à son maître. Celui-ci comprit le message.

— Oubliez ce que je viens de dire... murmura-t-il en fixant intensément Éloïse.

Sa maladresse risquait de compromettre sa quête. Mieux valait mettre un peu d'eau dans son vin et effacer cette bourde. Il avait besoin d'Éloïse.

La jeune femme, cependant, le toisait toujours avec furie. Walleggh constata qu'elle avait l'esprit plus coriace que la majorité des gens...

Sans toutefois se démonter, il inspira et replongea dans le regard de l'étudiante.

— Oubliez ce que je viens de dire... répéta-t-il lentement, sous le regard anxieux de Philip.

Rarement l'assistant avait-il vu quelqu'un tenir tête à son maître de la sorte. Éloïse devait effectivement être celle que Walleggh croyait...

Au moment où ce dernier s'apprêtait à psalmodier son commandement une fois de plus, les yeux d'Éloïse clignèrent puis se détournèrent du regard perçant du directeur pour se poser de nouveau sur le visage de l'assistant, qui reprit la parole comme si de rien n'était.

— Pour votre première journée, je me proposais de vous faire d'abord visiter la bibliothèque. Qu'en dites-vous ? suggéra-t-il calmement à Éloïse.

Légèrement hébétée, elle se rendit compte qu'elle avait les sourcils froncés et les poings serrés. L'étudiante ramena son regard vers le directeur, qui la scrutait étrangement. Elle crut avoir été victime d'un soudain vestige de ses récents malaises.

— Alors, qu'est-ce que vous en dites, Éloïse ? lui demanda encore l'assistant.

La question l'extirpa enfin du curieux brouillard qui l'enveloppait.

— Oh ! Euh... Oui, oui, bien entendu, c'est une excellente idée, balbutia-t-elle.

Sans la quitter des yeux, Walleggh se leva, signifiant ainsi que la rencontre était terminée. Il lui rappela qu'elle devrait lui rendre compte du résultat de ses diverses lectures vers la fin du mois d'octobre.

— D'ici là, évidemment, nous demeurons à votre disposition si vous aviez des questions, conclut-il d'un ton neutre, presque froid.

Et voilà qu'il avait repris le « nous » ! Ce détail agaça grandement Éloïse, qui eut du mal à rester impassible. Quelque chose clochait, mais elle n'arrivait pas à cerner de quoi il s'agissait.

L'étudiante se leva à son tour et, pour le bien de son projet de maîtrise qu'elle amorçait à peine, tenta une approche qui se voulait pacifique. La grande fille en elle fut fière de cette initiative, qui aurait sans doute fonctionné n'eut été d'une toute petite pointe de sarcasme que ne put retenir sa grande prêtresse intérieure.

— Merci, Walleggh. Nous pouvons vous appeler Walleggh, n'est-ce pas ?

Un sourire carnassier étira les lèvres pleines du directeur.

— Vous n'êtes pas la première à commettre cette petite erreur... Mon prénom se prononce *Valègue*. Et, oui, vous le pouvez, Éloïse.

Sans répliquer, elle pinça les lèvres, reprit son porte-documents et suivit Philip à l'extérieur de cette pièce où elle avait l'impression d'étouffer. Walleghe se rassit lentement dans son fauteuil. Il prit entre ses doigts sa coupe de vin et y fit danser sa dernière gorgée, les yeux fixés sur la silhouette qui disparaissait derrière la porte.

— Je ne me suis pas trompé, marmonna-t-il pour lui-même. Éloïse de Grandpré, tu seras notre délivrance.

ENTRE LE MYTHE ET LA RÉALITÉ

Éloïse était ébahie et sans mots, les yeux écarquillés d'extase. Elle avait l'impression que devant elle s'étalait tout le savoir du monde. Philip se rappela avoir eu exactement la même réaction en entrant pour la toute première fois dans la bibliothèque de l'université.

Le long des murs couraient d'innombrables rayons de livres. Les étagères montaient jusqu'au plafond et étaient ceinturées de huches de bois qui ajoutaient à la richesse de l'ensemble. La section des ouvrages anciens et plus rares était située sur une mezzanine, à laquelle on accédait par un grand escalier central.

Philip fit faire un bref tour d'horizon à sa compagne, en commençant par la section dédiée au Département de littérature, mais Éloïse ne put s'empêcher de ralentir le pas et de s'attarder à quelques-unes des reliures. Du bout des doigts, elle effleura les bouquins comme s'il s'agissait d'objets précieux, s'arrêtant çà et là sur les titres qu'elle connaissait et dont elle aurait pu réciter des passages entiers par cœur.

Au bout d'une allée, un jet de lumière rougeâtre attira son attention vers la gauche. Éloïse découvrit alors que les fenêtres en ogive étaient ornées de splendides vitraux. Par contre, les deux rangs de carreaux situés au-dessus de celles-ci étaient clairs, permettant à la clarté du jour d'inonder l'endroit d'un éclat plus franc, sans compter les nombreux lustres en forme de candélabres suspendus au plafond et la multitude de lampes de lecture disposées sur chacune des tables d'étude, qui assuraient un éclairage adéquat aux lecteurs qui venaient étancher leur soif de connaissances. Ce décor princier n'avait rien à voir avec les tubes au néon qui illuminaient crûment la bibliothèque de l'Université d'Ottawa.

— Oh, Philip, c'est fabuleux ! s'exclama-t-elle, émue. On se croirait dans une cathédrale !

— Je suis content que cela vous plaise. Ces lieux seront votre refuge pour les semaines à venir.

— Quand puis-je commencer mes lectures ? s'enquit Éloïse.

— Je comprends votre enthousiasme, mais je vous recommanderais tout d'abord de rédiger un plan de travail, qui vous servira également lors de vos rencontres avec le maître... avec Walleggh.

— Alliez-vous l'appeler « le maître » ? s'indigna la jeune femme.

— Bah, c'est une vieille habitude. Vous savez, Éloïse, il a beau vous sembler sévère...

« ... imbu de lui-même, prétentieux et arrogant », compléta-t-elle mentalement.

— ... Walleggh n'en demeure pas moins votre directeur de maîtrise. Vous devrez tôt ou tard le côtoyer et je vous conseille fortement de passer outre vos premières impressions.

— Je sais, soupira-t-elle, et je conviens que notre première rencontre ne s'est pas déroulée tel que je l'aurais souhaité, mais il a un je-ne-sais-quoi qui me met mal à l'aise. Ça ne clique pas, comme on dit chez nous. Si je puis me permettre, je me réjouis de savoir que c'est en votre compagnie que je passerai ces premières semaines.

— Je m'en réjouis également.

Éloïse songea qu'il était aussi facile de discuter avec Philip qu'avec un vieux copain. Il n'y avait pas ce malaise qu'elle ressentait avec Walleggh.

— Au fait, depuis combien de temps travailles-tu pour lui ? demanda-t-elle sur un ton plus léger.

— Il a été mon professeur de littérature et c'est avec lui que j'ai fait ma première maîtrise. Ensuite, il m'a suggéré de poursuivre au doctorat, toujours sous sa supervision, mais je ne me sentais pas prêt. Il m'a donc proposé de devenir son assistant, jusqu'à ce que je décide de quel côté orienter ma carrière.

— Tu as mentionné ta *première* maîtrise ; je présume que c'était en littérature ? Tu en as fait une autre par la suite ?

— En fait, j'ai une maîtrise en histoire de l'art.

Éloïse poussa une petite exclamation admirative. Ce domaine la fascinait autant que la littérature.

— Je me suis ensuite dirigé vers le programme de second cycle en langues, parallèlement à mon certificat d'enseignement des études supérieures.

— Mais ça relève du génie, tout ça en même temps !

— De la passion, je dirais, s'amusa-t-il. Mais je n'ai pas seulement étudié ; j'ai aussi un peu voyagé.

Il lui résuma les différents périples qui l'avaient mené tantôt en Asie, tantôt en Scandinavie, dans presque toute l'Europe et en Amérique centrale. Son intérêt pour les langues l'avait incité à prolonger ses séjours à l'étranger, afin de parfaire ses connaissances dans différentes langues et de perfectionner ses aptitudes à les parler. Éloïse buvait ses paroles.

— Quelle chance tu as eue de pouvoir te permettre tout ça !

Pendant cette petite conversation, Philip avait conduit Éloïse tout au fond de la bibliothèque. Il lui montra les cabines privées où elle

pourrait s'isoler et entamer ses lectures. Elle y aurait également accès à un ordinateur et au téléphone. L'assistant lui expliqua qu'elle devait tout d'abord réserver l'un de ces vingt espaces pour pouvoir en bénéficier, mais pour des périodes maximales de trois heures à la fois.

Il ajouta que la bibliothèque était toujours ouverte, pour satisfaire les besoins de ceux et de celles pour qui les journées s'avéraient trop courtes.

Il l'emmena ensuite au comptoir d'enregistrement, où on créa un dossier pour Éloïse. On lui attribua une carte à puce personnalisée qui lui permettrait d'emprunter des bouquins et de consulter les ouvrages de référence.

— À présent, si nous allions déjeuner, avant de visiter le reste de l'établissement et des alentours ? suggéra amicalement Philip. À moins, bien sûr, que tu souhaites te contenter du nectar de Mina ?...

Éloïse grimaça et s'empressa d'accepter l'invitation. D'un geste tout naturel, elle glissa son bras sous celui de Philip. Cette soudaine camaraderie plut aussitôt au jeune homme. Il lui emboîta le pas vers la sortie, le sourire aux lèvres.

14 septembre

Quel fouillis ! Je commence à peine mes lectures et je m'aperçois que mon sujet de recherche est bien plus complexe que je ne l'avais cru. Mais je ne m'attendais pas non plus à ce que ce soit facile. Le découragement ne pourra donc pas ralentir mes ardeurs.

Philip m'est d'une aide on ne peut plus précieuse. Ce matin, nous avons révisé la version définitive de mon plan de recherche, mais jamais je n'aurais imaginé mettre près de deux semaines pour le compléter ! Je me rends compte que les divers personnages de la légende du roi Arthur sont tous inter-reliés ; leur passé ou leur destin étant, à un moment de leur vie ou pour une raison quelconque, étroitement entrelacés.

Bien que le Programme m'assure une assistance privilégiée tout au long de ma maîtrise, je me demande néanmoins si j'arriverai bel et bien à déposer mon mémoire à la fin juin.

J'ai parlé à Christophe, tout à l'heure, et il m'a avoué que la nuit après mon départ, Fabrice a lui aussi été victime d'un malaise : il a été indisposé jusqu'au lendemain. Christophe l'a amené à la clinique, où l'on a décelé un virus passager qui est disparu au bout de deux jours. Christophe, lui, en a souffert quelques jours après. Cela m'indique donc que le décalage horaire n'avait rien à voir avec mes nausées !

Nous avons convenu, en plus de nos courriels réguliers, de

communiquer avec la webcaméra les lundis, mercredis et samedis soirs, afin que Fabrice ne s'ennuie pas trop de moi. Jusqu'ici, mon éloignement ne semble pas trop l'affecter. Il m'a relaté que son centre de jour prépare une sortie au Musée des civilisations, prévues dans deux semaines. Son intervenant l'a convaincu de s'inscrire aux soirées dansantes des vendredis, activités auxquelles Christophe ne l'accompagnera pas. Cela lui fera un répit, même s'il m'a affirmé que tout se passait bien jusque-là. Je ne suis cependant partie que depuis deux petites semaines ; on verra s'il en sera toujours de même dans quelques mois...

Je me suis bien gardée de brosser le sombre portrait de mon directeur à Fabrice. Peut-être craignais-je de semer en lui l'inquiétude ? Je suis donc demeurée neutre, pour ne pas dire évasive, jugeant bon de miser sur le positif. Par contre, j'ai avoué à Christophe que je n'avais aucun atome crochu avec le patron de Philip. Mes observations n'ont pas semblé lui plaire du tout et j'ai cru remarquer qu'il se renfrognait chaque fois que je lui parlais de l'assistant ! Je crois qu'il n'apprécie pas que je sois si enthousiaste lorsque je l'évoque. Cher Christophe... J'espère seulement qu'il ne s'est pas amouraché de moi. Ce n'est pas parce que nous avons batifolé ensemble à quelques reprises – chose que Fabrice ignore – qu'il peut prétendre à un droit sur moi.

Qu'est-ce que je peux y faire, moi, si le courant passe bien, entre Philip et moi ? Parlant du loup, je dois m'arrêter ici. Il m'a donné rendez-vous. Nous allons au théâtre, ce soir. Philip m'a également informée qu'un grand bal masqué aura lieu sur le campus ; à la fin du mois d'octobre. Ce sera un bal grandiose, selon lui. Il s'agit, au dire de plusieurs étudiants ; de l'un des événements annuels les plus populaires de l'université. Je devrai bientôt songer à mon costume, si je ne veux pas me retrouver avec les loques dont personne n'aura voulu !

Je me demande comment Philip sera déguisé. Je l'imagine facilement en noble, celui-là, avec ses manières raffinées et ses allures de jeune érudit mondain ! J'ignore cependant si Walleggh prendra part lui aussi à la soirée. Je me le représente plutôt mal en train de danser et de faire la fête. Je ne l'ai croisé qu'à deux reprises, depuis notre première rencontre. Il s'est montré poli, mais sans plus. Il s'est enquis de la progression de mon travail, me rappelant qu'il était là pour me venir en aide au besoin. Chaque fois, il était accompagné d'un petit groupe d'étudiants – d'étudiantes, pour la plupart –, ce qui réduisait au minimum nos entretiens. J'ai résolu de faire de mon mieux pour améliorer notre relation, car il m'escortera – enfin, je le présume – lorsque je visiterai Tintagel et Glastonbury. J'ai encore peine à croire que, d'ici deux mois, je foulerai le sol de ces lieux mythiques ! Quelle chance inestimable !

Allez cette fois, j'y vais !

Éloïse comprenait à présent pourquoi la bibliothèque était jour et nuit à la disposition des étudiants. L'éclairage doux de la lampe de travail dans la cabine qu'elle avait réservée projetait des ombres sur les pages fraîchement noircies de son cahier. Ses notes, qui respectaient un ordre rigoureux, se découpaient en plusieurs sections. Elle y avait regroupé les informations générales concernant Guenièvre de Léodegrance, puis les détails, dont les nombreuses variations avaient nécessité l'élaboration d'un système de légendes, afin que l'étudiante s'y retrouve sans trop de mal.

Éloïse s'étira de nouveau pour délasser ses épaules endolories par la fatigue et leur constante position voûtée au-dessus des livres étalés devant elle. Soudain, un petit tintement répétitif résonna dans sa cabine. Elle leva la tête vers la porte, où Philip lui souriait à travers la fenêtre. Dans une main, il tenait un petit plateau contenant deux grands verres en carton desquels s'échappait une délicate volute de fumée. Ravie, la jeune femme s'empessa de lui ouvrir.

— J'ai gagné mon pari ! Chuchota-t-il triomphalement.

Intriguée, Éloïse referma la porte du cubicule et libéra de ses effets personnels la chaise qui se trouvait à côté de la table d'étude.

— Viens, assieds-toi. Quel pari ?

— J'étais persuadé qu'avant même la fin de ton premier mois ici, tu compterais parmi les oiseaux de nuit de la bibliothèque ! Vu l'heure qu'il est, je t'ai apporté du renfort.

Éloïse s'empara du café odorant que lui tendait l'assistant, le remercia, puis consulta sa montre.

— Minuit ! s'exclama-t-elle. Je ne croyais pas qu'il était si tard ! Merci pour le café, c'est gentil.

— Il n'y a pas de quoi. Comme je ne dormais pas non plus, j'ai pensé que tu voudrais peut-être prendre une petite pause. À moins que tu ne préfères poursuivre ton travail ?...

— Non, pas du tout ! Reste, tu es plus que bienvenu !

Philip jeta un coup d'œil au cahier de notes, bariolé de codes de couleurs et de plusieurs flèches et astérisques destinés à indiquer et séparer les différentes sections de texte.

— Ça avance, à ce que je vois ?

— Oui, si on veut, mais pas aussi vite que je l'aurais souhaité... Plus je fouille, plus je me rends compte que les informations détaillées concernant Guenièvre sont plutôt rares et parfois même contradictoires. Tiens, par exemple, si on en croit la version du manuscrit de Malory, elle serait bel et bien la fille du roi de Léodegrance, de Caméliard, née en 497. Elle aurait reçu son éducation

au couvent de Glastonbury, puis aurait épousé Arthur Pendragon en 514, pour ne faire la connaissance de sire Lancelot du Lac que dix ans plus tard. Elle serait finalement morte en 573, au couvent d'Amesbury, alors que j'ai toujours cru que c'était à celui de Glastonbury.

— Et alors ?

— Eh bien, enchaîna-t-elle en consultant ses notes, nulle part ailleurs n'évoque-t-on des lieux et des dates avec autant de précision. D'autre part, une autre source indique qu'elle serait la princesse de Léonois, et non pas de Caméliard, qu'elle aurait terminé ses jours AVEC le chevalier Lancelot et non pas dans un couvent. On suggère aussi que leur passion n'aurait pas été consommée avant le trépas du roi Arthur, qui serait mort aux mains d'un chevalier déchu : Malagant. Or chacun sait que c'est de l'épée de son propre fils, Mordred, qu'il a perdu la vie.

— D'accord. Qu'as-tu découvert d'autre ?

— J'ignore si on peut parler de découverte, mais jusqu'ici, je n'ai trouvé aucune référence au fait que Guenièvre ait pu périr écartelée à la suite de son procès pour adultère. Par contre, on confirme que son époux l'aurait effectivement condamnée à être pendue, mais que Lancelot l'aurait secourue *in extremis*. Oh, attends !

Éloïse prit un des bouquins gisant au bas de sa pile, chercha la page qu'elle avait consignée dans son cahier de notes et lut rapidement le paragraphe afin de retrouver un détail qui l'avait déconcertée.

— Voilà, c'est ici ! Si l'on en croit ce volume, Guenièvre aurait été coupable de trahison envers le roi, et son complice n'aurait été nul autre que Mordred. J'avoue que c'est la première fois que j'entends parler de cette possibilité, qui m'apparaît complètement saugrenue !

— Pourquoi donc ? demanda Philip en arquant le sourcil.

Elle lui décocha un regard torve, comme si l'évidence de cette extravagance était aussi claire qu'un éléphant caché derrière un arbre. Philip constata alors que la jeune femme était totalement absorbée par son sujet.

— Pourquoi ? Mais parce que l'ouvrage prétend qu'elle se serait ainsi vengée de l'amour incestueux entre son époux et sa propre sœur, avec qui il avait conçu ce fils illégitime, alors que jamais elle-même n'était parvenue à donner au roi un héritier issu de sa chair.

— En quoi cette hypothèse te semble-t-elle si invraisemblable ? Moi, au contraire, je la considère tout à fait logique.

Éloïse hocha vivement la tête.

— Impossible, protesta-t-elle. S'il est une chose sur laquelle tous les ouvrages de référence, les films, les sites Internet et les livres s'accordent, c'est que Guenièvre était une âme pure et bonne.

Une interrogation moqueuse s'inscrivit aussitôt sur le beau visage de Philip.

— Bon, d'accord, elle aurait été infidèle, mais son prénom, en gallois, est *Gwenhwyfar*, ce qui signifie « esprit blanc ». Elle était profondément croyante, dévouée à l'Église et bonne pour son peuple. Je doute qu'elle ait ourdi un complot contre son mari, malgré l'inceste de ce dernier, crime dont il n'était d'ailleurs pas responsable. De plus, c'était avant qu'il ne l'épouse, alors...

Considérant tenir là un argument béton, Éloïse se tut et attendit la réplique de l'assistant.

— D'accord, concéda-t-il. Mais tu ne me feras pas gober qu'il a couché avec sa sœur contre son gré. L'homme doit tout de même être... comment dire... consentant pour...

— En effet, rigola-t-elle. Mais Igraine n'a-t-elle pas elle-même conçu Arthur avec Uther Pendragon, alors qu'un sortilège lui faisait croire que son amant n'était nul autre que son époux, pourtant mort à ce moment ?

Philip s'inclina une fois de plus. Il regarda Éloïse remettre de l'ordre dans ses bouquins et placer des signets çà et là dans les précieux ouvrages. Il ne put s'empêcher de sourire. Elle était comme lui : une passionnée.

De son côté, l'étudiante désespérait de démêler tout ce fouillis. Arriverait-elle enfin à déterminer qui avait réellement été Guenièvre de Léodegrance ?

— Je n'ai pas le choix, annonça-t-elle soudain. Je devrai dresser un portrait complet et exhaustif de tous les personnages principaux, si je veux parvenir à rédiger mon mémoire. Je ne peux pas concentrer mes recherches uniquement sur Guenièvre ; je n'ai pas suffisamment de matière pour appuyer quelque théorie que ce soit.

— Je crois que tu as raison. Et... l'épée ?

La question prit Éloïse de court.

— Quoi, l'épée ? Tu parles d'Excalibur ?

— Oui. Que comptes-tu en faire ?

— Euh... Rien de particulier. Ce n'est qu'une arme, pas un personnage.

— Évidemment... murmura-t-il. À présent, moi, je rentre au manoir, je sens le sommeil qui m'appelle. Et toi, restes-tu encore un peu ou si tu as ta dose pour aujourd'hui ?

Éloïse savoura sa dernière gorgée de café et décida qu'il était également temps pour elle de se mettre au lit. Philip lui donna un coup de main pour ranger son matériel et la raccompagna, bras dessus, bras dessous, jusqu'au manoir.

Sur le pas de la porte de ses appartements privés, Philip invita sa compagne à entrer un instant.

— J'aimerais te présenter celui qui partage ma vie. Un beau rouquin.

— Ah ! Euh, n'est-il pas un peu tard pour...

— Mais non, entre ! Tu vas l'adorer ! déclara-t-il, avec une étincelle dans l'œil.

Éloïse s'efforça de sourire, tandis qu'il ouvrait sa porte.

« Philip, gay ? Je m'en serais rendu compte avant, non ? » songea-t-elle.

Philip entra chez lui d'un pas assuré. Le vestibule était déjà éclairé par une jolie lampe de bronze, qui reposait sur une table d'appoint. Il déposa ses clés sur un crochet fixé au mur, sous une série d'interrupteurs, et fit quelques pas dans la vaste pièce.

— Alfie, tu es là ? C'est moi, je suis rentré.

— Peut-être est-il déjà au lit ?... risqua-t-elle en chuchotant.

À peine avait-elle posé sa question qu'un grattement enjoué résonna sur le parquet de bois vernis. Sous l'œil amusé de Philip, Éloïse vit accourir vers eux un magnifique chien à la robe lustrée et rougeoyante. Elle éclata d'un rire franc et déposa son porte-documents pour accueillir l'animal. Sans aucune hésitation, la bête flaira la main qu'elle lui tendait et la lécha. Ravie, la jeune femme caressa la tête et l'arrière des oreilles du chien.

— Tu vois ? Je t'avais bien dit que tu l'adorerais !

— J'avoue que tu m'as bien eue. Je présume que c'est ton petit tour préféré ?

Philip s'esclaffa.

— Bien sûr, puisque ça fonctionne à tout coup ! Allez, je te laisse rentrer chez toi. On se retrouve pour le petit-déjeuner ?

— Oui, à demain, dit-elle en se redressant. Et merci pour le café !

Ce ne fut que devant sa porte qu'elle se rendit compte qu'elle avait oublié sa valise chez Philip.

— Merde, mes clés !

Éloïse soupira de découragement et fit demi-tour. Elle pressa le pas, puisqu'elle devait traverser la moitié du manoir pour retourner chez Philip. Soudain, elle se souvint du raccourci que le jeune homme lui avait montré et qui lui éviterait de parcourir toute l'aile sud en sens inverse.

Elle descendit au rez-de-chaussée et se dirigea vers les cuisines, où elle comptait utiliser l'escalier de service qui aboutissait tout près des appartements de Philip.

Lorsqu'elle s'approcha de la vaste pièce où Mina régnait en maître, un bruit attira son attention. Elle entra sur la pointe des pieds et aperçut le chauffeur, le corps à demi plongé dans le réfrigérateur ! Son étonnement s'accrut lorsqu'elle l'entendit la saluer dans un français parfait.

— Tiens, si ce n'est pas notre gentille invitée d'honneur ! s'exclama Jean-René, qui se lécha le pouce tout en refermant la porte du frigo. Vous avez vous aussi un petit creux ?

— Non, je me rendais chez Phi... chez monsieur Edward.

— Quel dommage, j'aurais volontiers partagé avec vous ce délicieux pudding au caramel renversé, Personne ne sait le faire comme Mina !

— Pardonnez mon indiscretion, mais vous parlez un français irréprochable. Puis-je vous demander de quel pays vous êtes ?

— Ma mère vient des Antilles ; c'est là que j'ai grandi. Mon père, par contre, est Français. Nous nous sommes établis à Lyon quand j'ai eu vingt ans. Mon père m'a obtenu un poste de chauffeur chez un ami à lui, qui employait aussi un maître pâtissier...

Son regard pétillant était rivé sur la généreuse portion de dessert qui l'attendait. Éloïse ne put retenir son sourire. La gourmandise évidente du chauffeur ne le rendait que plus sympathique encore.

— Jean-René, j'adorerais bavarder plus longtemps avec vous, mais je dois vraiment partir. J'ai oublié mon porte-documents chez monsieur Edward, comme je vous le disais, et je crains qu'il soit déjà endormi.

— Dans ce cas, sauvez-vous ! Nous aurons bien l'occasion de faire causette une autre fois.

— Et ce sera avec plaisir. Au revoir !

Le chauffeur lui répondit par un simple grognement, la bouche pleine et les yeux fermés de plaisir. Sourire en coin, Éloïse gravit enfin l'escalier de service, souhaitant pouvoir récupérer sa mallette. Elle ne voulait pas se voir obligée de tirer Philip de son sommeil, mais c'était le seul moyen de recouvrer ses clés.

Elle consulta sa montre. Vingt minutes s'étaient écoulées depuis qu'elle avait quitté Philip. Il restait une mince chance qu'il soit toujours debout.

— Ce que je vais être fatiguée et cernée, moi, demain... maugréa-t-elle à voix basse.

Une fois en haut de l'escalier, Éloïse prit à gauche et se dirigea vers la deuxième porte sur sa droite. Un soulagement vint alors taire

ses inquiétudes : elle était entrebâillée. C'est alors qu'elle remarqua le chien de Philip, couché dans le couloir, les oreilles rabattues. La jeune femme trouva cela curieux et ralentit le pas. La bête la regardait fixement, mais demeurait immobile. Soudain, un éclat de voix retentit chez l'assistant. Le chien se renfrogna davantage.

À pas de loup, Éloïse longea le mur du couloir, s'arrêta près du chambranle et prêta l'oreille. Elle reconnut immédiatement la voix impérieuse du directeur de département. Que faisait-il chez Philip à une heure aussi tardive ?...

— Mais, Maître, puisque je vous dis que tout va bien !

— Et moi, je te demande de lui remettre le manuscrit ! La prophétie ne se réalisera que si elle comprend l'importance du rôle qu'elle doit jouer. Il est impératif qu'elle lise et comprenne les symboles de l'œuvre de Monmouth !

— Elle vous a pourtant dit qu'elle avait un frère jumeau, alors même si elle échouait...

— Il est simple d'esprit ! tonna Walleggh.

Le sang d'Éloïse ne fit qu'un tour. De quelle prophétie était-il question, et quelle importance revêtait le fait qu'elle ait un frère jumeau ?

— Pourquoi ne pas lui révéler tout de suite la vérité ? poursuivit Philip.

— Lorsque vous mangez du pain, cher ami, y allez-vous une bouchée à la fois ou si vous préférez vous enfourner la miche au complet d'un coup ?

Le ton était cassant, et l'allusion, on ne peut plus claire. Walleggh préférait jauger son étudiante avant de lui exposer la véritable raison pour laquelle il l'avait choisie. Le poids de cette révélation risquait de la faire fuir avant le temps. Il fallait être patient.

La jeune femme s'accroupit et repéra sa mallette, restée près de la porte. Elle risqua un coup d'œil à l'intérieur et vit Philip et son supérieur debout, face à face, tout près de l'âtre. L'assistant semblait profondément affligé, tandis que Walleggh, lui, le dardait d'un regard d'acier.

Du bout des doigts et avec une douceur infinie, il caressa soudain la joue de Philip, qui ferma les yeux. Le directeur fit courir sa main jusqu'à son cou délicat, qu'il empoigna solidement, d'un geste brusque et inattendu. Il approcha son visage dur de celui de l'assistant.

— Philip, j'ai besoin de toi pour qu'Éloïse m'aide à mener à terme cette quête, mais comprends-moi bien : si tu refuses de m'aider, je me verrai forcé de t'éliminer.

Des frissons d'horreur parcoururent l'échine de l'étudiante. Elle sut qu'elle ne devait pas s'attarder. Devant le chien qui s'était mis à

gémir sourdement, Éloïse glissa un bras dans l'embrasure et agrippa son porte-documents, priant tous les saints de l'empêcher de faire du bruit et de révéler ainsi sa présence.

Sans respirer, elle le souleva et le ramena vers elle. L'ouverture était tout juste assez grande pour lui permettre de le faire passer, aussi redoubla-t-elle de précaution. Une fois l'opération réussie, elle inspira profondément puis se releva. Elle allait tourner les talons lorsque, dans sa hâte de s'éloigner, elle heurta le mur avec le coin de sa serviette.

Dans la pièce, les deux hommes se tournèrent instinctivement vers la porte. La jeune femme se mordit la lèvre et balança un coup de pied au derrière du chien, qui bondit et pénétra dans la pièce. Sans demander son reste, l'étudiante se dirigea vers l'escalier par où elle était venue, souhaitant de toute son âme que l'irruption de l'animal dans la suite ait confondu le directeur et son subalterne.

Wallegh relâcha sa poigne et replaça le col de chemise de Philip.

— Crois-moi, mon ami, je préférerais ne pas avoir à en arriver là.

L'assistant déglutit et massa son cou meurtri.

— Il sera fait comme vous voulez, Maître, même si vous courez à votre propre perte.

Wallegh ne répondit rien. Il lui tourna le dos et sortit, non sans remarquer la disparition du porte-documents.

Le directeur siffla son verre de vin rouge d'un trait et s'installa sur son lit, jambes et bras écartés. Il fixa le plafond tout en modulant sa respiration, à l'affût de l'essence de la jeune femme. Lorsqu'il la capta enfin, un bref sourire naquit à la commissure de ses lèvres.

— À nous deux, gente dame...

Wallegh inspira profondément, visualisa son étudiante et ferma les yeux.

Éloïse verrouilla sa porte à double tour et se rua sur le téléphone afin d'alerter la police. Quand la sonnerie retentit dans le combiné, elle tenta de calmer sa respiration, son cœur battant la chamade. Quelqu'un répondit.

— Oui, allô, police ? Je dois... J'ai entendu... Il faut...

— Madame, dites-moi calmement ce qui se passe, lui intima la voix au bout du fil.

Elle aurait bien voulu, mais aucun mot ne franchit ses lèvres. Les

yeux perdus dans le vide, Éloïse tenta de se remémorer la scène dont elle avait été témoin. Avait-elle réellement entendu Walleggh proférer des menaces de mort ?

Vous êtes exténuée... Il est très tard...

D'où venait cette voix ? Éloïse inspecta furtivement la pièce des yeux : personne. Ces soucis la ramenèrent sur le combiné qu'elle tenait toujours. À l'autre bout, la police.

Le directeur voulant occire Philip ? Non, cela semblait si peu probable. Pourtant, elle l'avait clairement entendu dire qu'il...

Vous n'avez rien entendu du tout...

Là ! Encore ! Cette voix sortie de nulle part ! Mais d'où pouvait-elle venir ?...

Éloïse ressentit subitement une grande fatigue l'envahir. Sans qu'elle puisse s'expliquer pourquoi, la jeune femme sentit qu'elle ne devait signaler à personne les propos qu'elle avait surpris. Sa peur se transforma peu à peu en un engourdissement incompréhensible, qu'elle ne tenta pas de combattre.

— Je... Rien du tout. Je suis désolée, tout va bien. C'est une erreur.

Éloïse raccrocha le combiné.

— Oui, c'est ça. Ce doit être une erreur, balbutia-t-elle.

Le fait d'avoir passé la soirée entière plongée dans des récits de complots et de trahison avait probablement trop aiguisé son imagination. Éloïse se rendit à la salle d'eau, fit un brin de toilette rapide et s'enfouit sous ses édredons, convaincue que le sommeil lui ferait le plus grand bien.

3 octobre

J'ai fait un rêve complètement tordu, la nuit dernière. Alors que j'étais couchée, j'ai entendu un grincement provenant du fond de ma chambre. J'ai levé la tête pour voir ce dont il s'agissait et, comme il restait encore quelques braises dans le foyer, j'ai pu distinguer la silhouette qui se tenait au pied de mon lit. C'était Walleggh. J'étais sous la couette, mais j'étais nue. Je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle je ne portais pas mon pyjama, comme d'habitude.

Sans dire un mot, il s'est avancé vers moi et s'est glissé à mes côtés sans que je proteste. J'étais hypnotisée par son regard, d'un bleu froid et profond à la fois. D'un seul coup, j'ai senti mon corps s'enflammer tandis que Walleggh s'allongeait sur moi. Je le désirais et je répondais à ses caresses avec fougue, une fougue qui avait quelque chose de sauvage. Nous

avons fait l'amour comme si nos vies en dépendaient.

Je me suis réveillée hors d'haleine, le corps encore frémissant d'extase. J'en étais d'ailleurs toute moite, jusqu'à mon pantalon de pyjama qui était... Mais trêve de détails ! Se pourrait-il que l'éloignement de mon amant occasionnel commence à me peser ? J'aurais préféré que ce soit Christophe qui pimente ainsi mon rêve, pas l'autre !

Christophe, avec son grand corps robuste, ses cheveux blonds aux épaules et sa barbe cuivrée de trois jours, son sourire à la fois taquin et chaleureux... Il est tout le contraire de Walleggh.

Oh, merde ! Quelle tête ferai-je lors de notre prochaine rencontre ? L'ego de « mûsieur le directeur » serait beaucoup trop flatté de savoir que mon subconscient s'est amusé à faire de lui un amant irrésistible ! Son arrogance se portant déjà à merveille, inutile d'en rajouter ! Mais, comme ce n'est pas moi qui irai lui révéler les détails croustillants de ce rêve lubrique, il n'en saura jamais rien !

Je vais de ce pas en chasser les...

Holà ! Un instant ! Et si ce n'était pas un rêve ?... S'il était réellement venu me...

Pfff ! Mais, qu'est-ce que je raconte ? Je m'en serais tout de même rendu compte, non ? Et il aurait pris la peine de me rhabiller après sa petite baise illicite ? Non, ça n'a aucun sens. Il aurait fallu qu'il me drogue ou quelque chose du genre, or je ne l'ai même pas croisé de la journée ! Pourtant, ses caresses semblaient si réelles...

Allons, de Grandpré, tu as la tête trop pleine de complots et d'intrigues ! Voilà ce que ça donne, d'abuser de ses forces comme ça ! Il faudra que je m'impose une meilleure discipline en ce qui a trait aux heures passées à la bibliothèque.

Je disais donc que je vais de ce pas chasser les relents de cette nuit sordide sous la douche.

P-S. Je vais tout de même ouvrir l'œil, au cas où...

Comme prévu, Éloïse rejoignit Philip dans la verrière du manoir, où ils avaient l'habitude de prendre le petit-déjeuner ensemble. Elle ne croisait Walleggh qu'en de très rares occasions, toujours dans les couloirs de l'université et rarement au manoir, même s'il y habitait lui-même. Ce matin-là ne fit pas exception : le directeur n'était visible nulle part, au grand soulagement de la jeune femme.

Avant de s'approcher de lui, elle admira un moment Philip, qui sirotait un thé fumant tout en lisant les manchettes de la presse londonienne. Ce qu'il faisait dandy, avec ses cheveux de jais, courts et impeccables, son corps élancé, vêtu sobrement mais avec goût, et

arborant ce petit air presque hautain, un sourcil arqué ! Toujours le gauche. Quelle assurance il dégageait !

Puis, soudain, ce portrait réveilla chez elle des images contradictoires, troubles et diffuses, qui la clouèrent sur place. Elle vit Philip sous les traits d'un garçon soumis et vulnérable, son beau visage déformé par une terreur sourde.

L'impression ne dura qu'une seconde, mais lui parut interminable. Lentement, Éloïse reprit ses sens. Sa respiration se fit moins saccadée. Elle cligna des yeux et retrouva le Philip sûr de lui qu'elle connaissait. Mais d'où provenait cette vision incongrue ?

Ne trouvant aucune explication, l'étudiante s'efforça de la chasser de son esprit, mais elle y arriva difficilement. L'image avait quelque chose de trop net, de trop vibrant. Elle décida toutefois de ne pas laisser cette impression nébuleuse gâcher sa matinée, afficha un sourire et alla s'asseoir en face de l'assistant.

— Bon matin ! chantonna-t-elle sur un ton qu'elle voulait joyeux. Désolée d'interrompre ta lecture.

Avec son flegme habituel, Philip leva la tête vers elle.

— Non, non, il n'y a pas de mal, je t'attendais. Et comment a dormi notre tout nouveau rat de bibliothèque ?

— Euh... Pas assez, je le crains ! Je me suis bien juré d'éviter de répéter l'expérience, même si j'ai peur de ne pas avoir suffisamment de temps pour mener à bien mon projet. Mais mes recherches sont si captivantes, il est facile de perdre la notion du temps !

— Ah ! Je suis heureux que tu abordes le sujet ! s'exclama-t-il, en mettant son journal de côté.

Philip déposa ensuite sur la table un coffret de bois, sur lequel était sculptée une épée.

— De quoi s'agit-il ? lui demanda Éloïse, les yeux scintillants de curiosité.

— Vas-y, ouvre-le.

Elle avisa son sourire énigmatique, puis reporta son attention sur le boîtier, dont elle souleva le couvercle délicatement. À peine eut-elle posé les yeux sur son contenu que son sourire se figea. Elle sentit son cœur cesser de battre.

— Ça t'étonne, n'est-ce pas ? Je présume que c'est la première fois que tu en vois un authentique ?

L'expression dans le regard d'Éloïse ne trahissait pas l'étonnement, mais bien la terreur. Elle leva les yeux vers Philip, qui ne fit pas la distinction. L'étudiante avait devant elle le manuscrit original du récit de Sir Geoffrey de Monmouth.

— Lorsque tu m'as fait ton petit compte-rendu, hier soir, en mentionnant les dates citées par Malory, j'ai cru me souvenir de

quelque chose. J'ai donc fait un petit saut dans la section des ouvrages rares, tôt ce matin, et je t'ai dégoté ce trésor. Il n'en existe que cinq exemplaires et nous avons...

Mais Éloïse ne l'écoutait plus. La seule voix qu'elle entendait était celle de Walleggh, hurlant à son subalterne d'exécuter ses ordres.

MISES AU POINT

Où courez-vous ainsi, *Love* ? Quelque chose ne va pas ?

— Oui, Mina, quelque chose ne va pas ! Où sont les appartements de Wallegh ?

— Dans l'aile nord, au premier, mais, si vous le cherchez, il est déjà au département depuis...

Éloïse freina net sa course et bifurqua vers la sortie, sa fureur l'emportant sur sa raison. Sa petite voix, elle, lui disait qu'elle ne se trompait pas, mais la jeune femme devait en avoir le cœur net. Sans que Mina puisse la retenir, Éloïse s'élança, emportant avec elle le coffret de bois.

Philip fit peu après irruption dans le vivoir, la mine déconfite.

— Où est-elle ?

— Qu'avez-vous fait à cette enfant, tous les deux, pour qu'elle se mette dans un état pareil ?

— Je crains qu'elle n'ait avalé le pain au complet... maugréa-t-il. Où est-elle, Mina ?

— Ne me dites pas qu'il l'a déjà mise au courant ? Mais c'est bien trop tôt, elle arrive à peine !

Sans prendre la peine de répondre, Philip se précipita vers le vestibule.

Médusés, les chargés de cours étiraient le cou en direction des portes béantes du cabinet du directeur. Quelques minutes auparavant, une jeune femme était arrivée à l'étage au pas de charge.

Sans crier gare, elle était entrée dans la pièce et avait balancé son boîtier sur le bureau. Sans même prendre la peine de refermer la porte, Éloïse avait apostrophé Wallegh sans vergogne.

— Vous allez m'expliquer ce qui se passe !

— Bien le bonjour, très chère. Vous êtes pile à l'heure. Asseyez-vous, je vous en prie.

Elle s'était préparée à tout, sauf à cela. Le directeur la regardait avec un sourire narquois, les jambes croisées, les deux bras accoudés sur son fauteuil et l'extrémité de ses longs doigts joints devant sa

poitrine. La tasse dans laquelle Éloïse avait pris le thé lors de sa visite précédente était remplie, fumante et placée sur le coin du bureau. Visiblement, Walleggh l'attendait.

Voyant qu'elle restait debout, il enchaîna.

— Connaissez-vous la valeur du contenu de cette caisse, Éloïse ?

— Et vous ? s'insurgea-t-elle. Connaissez-vous la valeur de la vie de Philip ?

Walleggh se leva et alla fermer la porte de son cabinet, décevant les nombreuses oreilles indiscretes. Il s'y adossa et contempla Éloïse à travers ses cils.

— Ainsi, vous vous trouviez bel et bien là, hier soir. Je me disais bien, aussi, que les mallettes ne se volatilisaient pas toutes seules... Je vous en prie, fit-il en désignant la tasse, n'attendez pas qu'il refroidisse.

— Comment pouviez-vous savoir que je viendrais ce matin ?

— Ah, c'est que nous avons le téléphone, voyez-vous.

— Ne vous moquez pas de moi ! tonna-t-elle. Je vous ai entendu menacer Philip de le tuer !

Le sourire sardonique de Walleggh s'accentua. Il fut tenté de recourir à son habileté particulière pour lui faire oublier l'empoignade qu'elle avait surprise, mais à quoi bon ? De toute évidence, sa première tentative en ce sens avait échoué. Il profiterait donc de cette occasion pour voir de quel bois son étudiante se chauffait. Il aimait les femmes fougueuses.

Il marcha vers elle, posa la main sur le bras droit d'Éloïse et murmura dans sa nuque :

— Pendant votre séjour chez nous, je vous suggère fortement de perfectionner vos connaissances du sens de l'humour anglais.

Elle dégagea son bras d'un geste sec, étouffant rageusement les réminiscences du songe lubrique de la nuit précédente.

— Vous n'allez tout de même pas me faire croire que prendre quelqu'un par la gorge est censé relever de l'humour ?

Le directeur se dirigea d'un pas tranquille vers son petit bahut, se servit un verre de vin rouge sous le regard indigné de sa visiteuse inopinée et revint s'asseoir. Walleggh trempa ses lèvres dans sa coupe avant de répondre.

— D'accord, je veux bien admettre que ce petit écart était inapproprié. Mes paroles ont dépassé ma pensée, Philip m'est trop précieux ; jamais je ne lèverais la main sur lui. Soyez-en assurée.

Sa voix avait soudain pris une tonalité plus douce, mais Éloïse n'en fut pas émue pour autant.

— Ce n'est pourtant pas ce qui m'a semblé hier soir. Vous avez une façon bien particulière de lui témoigner votre appréciation,

répliqua-t-elle d'un ton acide.

— Permettez que je vous explique quelque chose. Ce fameux programme dont vous bénéficiiez jouit de l'appui de l'Assemblée des recteurs, mais cet appui ne tient qu'à un fil. Près du tiers d'entre eux ne croient plus en la valeur qu'il représente pour l'université et souhaitent le voir disparaître.

— J'en suis navrée, le coupa-t-elle, mais en quoi cela vous donne-t-il le droit de terroriser votre assistant ?

— Ce programme n'existe que grâce à une initiative de ma part. Sans compter, j'y ai mis labeur, temps et argent, et je refuse qu'il soit aboli. Cependant, un argument de taille joue en ma défaveur : depuis les huit dernières années, aucun étudiant étranger n'est parvenu à compléter son projet de recherche dans les temps et à présenter un mémoire digne de ce nom.

Éloïse ne cilla pas, bien qu'elle se soit reconnue dans les propos de Walleggh, et ce, même si elle n'en était encore qu'au début de son stage. Le directeur lui avoua avoir demandé à Philip de le tenir informé de sa progression, de sorte qu'il puisse intervenir si besoin était. La jeune femme, de son côté, dut admettre que le fait de pouvoir consulter le manuscrit qui avait donné naissance à la légende du roi Arthur lui serait d'un secours inespéré.

Le ton d'Éloïse se radoucit, mais elle demeura sur la défensive.

— Je peux comprendre vos angoisses, mais il est hors de question que vous fassiez le travail à ma place. Dois-je vous rappeler que la recherche fait partie intégrante de mon projet ?

— Vous avez entièrement raison. Cela dit, n'oubliez pas que je suis votre directeur de thèse. Puisque ce programme est basé sur une assistance personnelle, il était de mon devoir de vous remettre le manuscrit de Monmouth. Sachez par contre que si, à la fin de l'été prochain, votre rapport d'études n'est pas concluant, c'en sera fait de mon programme. Comprenez, très chère, que vous représentez ma dernière chance.

Éloïse le scruta un instant et constata qu'il avait l'air sincère. Elle sentit alors une certaine paix l'envahir, une sorte d'indolence bienfaisante. L'expression qu'affichait Walleggh la décontenançait, alors qu'il lui avait semblé d'une telle cruauté, la veille... Elle baissa les yeux pour fuir ce regard trop pénétrant. Le directeur admira la ligne fine de ses sourcils et le renflement délicat de ses pommettes encore colorées par l'émoi de ses récriminations.

— Éloïse, je crois que je vous dois des excuses pour vos traits qui m'apparaissent tirés, ce matin. Je présume que vous n'avez pas fermé l'œil de la nuit, après avoir été témoin de cette scène qui, je l'avoue, aurait suffi à troubler n'importe qui. Ai-je raison ?

En un éclair, elle revit le tableau torride de son rêve. Elle releva la tête et croisa son regard, une petite lance de feu lui narguant aussitôt les reins. Éloïse se racla la gorge pour chasser son malaise et affirma qu'en effet, elle avait eu une nuit plutôt... mouvementée. Puis, son instinct lui souffla une question qui s'échappa de ses lèvres :

— Et vous ? Vos soucis vous ont-ils empêché de trouver le sommeil ?

Elle voila son regard avec toute l'innocence dont elle était capable, tout en l'observant scrupuleusement.

Walleghe demeura impassible, mais ses yeux la détaillèrent intensément.

— À vrai dire, répondit-il, je n'ai pas très bien dormi. Après ma petite conversation avec Philip, je suis venu ici. J'avais besoin de me changer les idées et, comme vous pouvez le constater, le travail ne manque pas...

Il désigna une pile de documents sur le coin de son bureau.

— Vous avez travaillé toute la nuit ? s'exclama-t-elle.

— Bien sûr que non. Il m'arrive de dormir ici, lorsque je suis débordé. J'ai seulement voulu prendre un peu d'avance.

Éloïse jeta un rapide coup d'œil autour de la pièce et aperçut un canapé, garni de quelques coussins et d'un jeté. Il n'était donc pas au manoir cette nuit...

Walleghe la tira de ses réflexions en lui suggérant de prendre son avant-midi pour se remettre de ses émotions et lui présenta de nouveau ses excuses, arguant que la pression qu'il avait sur les épaules le rendait parfois irascible.

Éloïse acquiesça.

— J'en profiterai cependant pour jeter un coup d'œil au manuscrit, ajouta-t-elle.

À ces mots, le directeur se renfroigna. La mâchoire crispée, il empoigna le coffret et tourna le petit loquet d'étain qui le maintenait fermé. Malgré la bonne volonté dont il venait de faire preuve, il ne put s'empêcher de décocher un regard chargé de reproches à son étudiante. Il soupira et souleva lentement le couvercle, prêt à constater les dommages que le geste brusque d'Éloïse avait sans doute causés à la relique. En regardant à l'intérieur, il s'aperçut que le boîtier était vide. D'un geste vif, il releva la tête, les yeux remplis d'interrogation, de crainte et de soulagement à la fois. Pour la première fois depuis qu'elle avait fait sa connaissance, la jeune femme vit que cet homme imbu de lui-même pouvait aussi être vulnérable. Elle lui adressa un petit sourire en coin.

— Pendant mon séjour chez vous, je vous suggère fortement de perfectionner vos connaissances du sens de l'humour québécois. Le

manuscrit m'attend bien sagement au manoir. Bonne journée !

Elle reprit le coffre de bois et tourna les talons, plantant là un Wallegh franchement amusé. Éloïse sortit de son cabinet d'un pas leste et trouva Philip adossé au mur du couloir, directement devant la porte. Il tenait sous son bras le fameux ouvrage à l'origine de toute cette histoire, qu'il avait pris soin de protéger dans une pochette de cuir.

— Dois-je conclure que je n'aurai pas besoin de ceci ?... la taquina-t-il, en sortant de la poche de son veston un ustensile de cuisine.

— Et qu'aurais-tu voulu faire avec ça ? s'étonna-t-elle.

— L'expression « ramasser quelqu'un à la petite cuiller » ne vient-elle pas de chez toi ?

Éloïse s'esclaffa. Décidément, ce garçon était tout à fait charmant ! Elle lui assura que ce ne serait pas nécessaire, la dispute s'étant finalement transformée en une discussion, discussion qui avait éclairci ce qui n'était rien d'autre qu'un malentendu.

— Que j'aurais pu t'éviter, si tu ne t'étais pas sauvée ainsi, tout à l'heure ! Sais-tu que j'ai terminé mon petit-déjeuner en me faisant gronder par Mina ? précisa Philip.

Tandis qu'Éloïse ouvrait le coffret pour y remettre son précieux contenu, Philip coula une œillade à Wallegh, toujours assis derrière son bureau, à terminer sa coupe de vin. Ils échangèrent un regard empreint de connivence, qui n'échappa pas à la jeune femme. Les deux hommes avaient déployé de réels efforts pour la rassurer, mais aucun d'eux n'avait tenté d'élucider deux points demeurés obscurs : cette mystérieuse prophétie et l'importance que revêtait l'existence de son frère.

L'étudiante sentit de petits frissons parcourir ses avant-bras. Cette fois-ci, il ne s'agissait pas d'une histoire inventée pour fuir un quotidien trop lourd. L'énigme était bien réelle et Éloïse se retrouvait au cœur de celle-ci. Elle se dit qu'en jouant correctement ses cartes, elle saurait bien la déchiffrer.

— Regarde, Éloïse ! C'est mon nouveau chat ! C'est une femelle. Elle est toute blanche.

— Oui, Fabrice, je la vois sur mon écran grâce à la caméra, de la même façon que toi tu me vois. Elle est magnifique ! Comment l'as-tu appelée ?

— Gri... Gra... Euh...

Éloïse vit son frère se tourner vers Christophe, assis à côté de lui,

et le questionner du regard. Elle entendit une belle voix suave lui rappeler le nom du félin.

— C'est ça ! Gargouille ! s'exclama le jumeau.

— Gargouille ? C'est très très joli, s'amusa Éloïse, mais pourquoi as-tu choisi ce prénom-là ?

— Elle avait faim quand on l'a trouvée. Son ventre était très fâché !

— Eh bien, je suis certaine que tu prendras soin d'elle avec beaucoup d'amour, Fabrice. Tu me laisses un instant parler avec Christophe ? Je te reparlerai après, d'accord ?

Fabrice céda la place à son intervenant, tout en gardant son animal lové contre lui. Éloïse salua chaleureusement Christophe et lui demanda de lui dresser un compte-rendu des derniers jours, histoire de valider les dires de son frère. Elle fut satisfaite d'apprendre qu'effectivement, tout semblait se dérouler sans problème. Heureuse de converser avec lui, Éloïse résuma à son tour où elle en était rendue dans ses travaux, en omettant toutefois de mentionner l'étrange épisode avec Walleggh.

Elle lui fit part de son excitation concernant le grand bal masqué qui allait avoir lieu sous peu mais, comme elle l'avait anticipé, Christophe ne partagea pas son enthousiasme.

— Laisse-moi deviner : Philip t'a demandé de l'accompagner ?

— Il ne l'a pas encore fait, avoua-t-elle, mais j'ai l'intention d'accepter, s'il se décide à m'y inviter.

— Il se passe quelque chose entre vous deux ? demanda-t-il de but en blanc.

— Si tu considères l'amitié et la complicité comme étant « quelque chose », alors oui. Si tu fais référence à une relation, disons, plus intime, la réponse est non.

— Donc, j'ai encore une petite chance ? la taquina-t-il.

— N'avions-nous pas dit « pas d'attache » ? lui rappela Éloïse avec un demi-sourire.

— Bah, sait-on jamais ! Tu ne t'ennuies pas, là-bas, toute seule, sans personne pour réchauffer ton lit ? Je me ferais un plaisir de remédier à ça lors de notre visite...

— Arrête ! Il va t'entendre !

Christophe jeta un coup d'œil à Fabrice, toujours absorbé par son chat. Il s'approcha de la caméra et proposa à Éloïse de recourir à... une autre utilisation de l'appareil.

— Tu es incorrigible ! s'écria-t-elle, faussement scandalisée.

— Allons, c'était pour rire, dit-il avec un sourire doux-amer. Bon, je te laisse dire au revoir à ton frère.

Ils échangèrent de nouveau leur siège et Fabrice fixa ardemment

la caméra.

— Tu es prêt ? lui demanda sa sœur.

Son sourire ravi lui indiqua que oui. Simultanément, Éloïse et lui s'approchèrent de l'appareil, jusqu'à ce que leur nez le touche. Doucement, ils hochèrent la tête de gauche à droite tout en murmurant :

— Nez doux, nez doux, nez doux...

Le cœur lourd mais la tête déjà ailleurs, Éloïse mit fin à leur étreinte virtuelle.

— À samedi, frérot, tu es dans mon cœur !

26 octobre

J'ai résolu de jouer leur jeu. Il est évident que Walleggh me cache quelque chose, et il ne peut y avoir que deux raisons pour cela : soit il me sous-estime, soit il me jauge. Pourquoi ? Je l'ignore encore, mais ça me permettra de mener ma petite enquête parallèle sans qu'il se méfie, je suis ici pour faire des recherches, eh bien, c'est ce que je compte faire. Je découvrirai pourquoi il tique chaque fois qu'il est question de mon frère. Je jurerais que c'est directement en lien avec cette prophétie dont il a parlé chez, Philip, mais comment savoir ce qu'elle recèle ?

Je vais minutieusement éplucher le manuscrit de Monmouth, qui doit contenir quelques informations de premier plan, puisque Walleggh tenait à tout prix à ce que je mette la main dessus.

Tiens, je me demande si le sujet même de ma thèse a rapport avec cela... Je serais prête à jurer que si Walleggh a eu beau m'expliquer la menace qui planait sur son programme de bourse étrangère, mon petit doigt me dit qu'il ne s'agit là que de la pointe de l'iceberg. Je n'ai jamais cru au hasard. J'admets que mon court entretien avec lui, l'autre matin, s'est terminé au mieux, mais je n'arrive pas encore à bien le cerner. Il est entouré d'une aura de mystère qui m'indispose, chaque fois que je suis en sa présence... Au moins, je n'ai pas fait d'autre rêve charnel où il tenait la vedette !

Voilà presque deux mois que je suis partie. Mon frère me manque. J'ai vraiment très hâte aux vacances de Noël pour le retrouver enfin. Il restera ici près de trois semaines. Fabrice veut que je l'emmène faire un tour dans ce qu'il appelle « la grande Grande Roue ». Il ne parvient pas à retenir The London Eye. J'espère que le climat nous le permettra. Et dire qu'il a hâte de goûter à la cuisine d'ici ! Le pauvre, s'il savait !

Tiens, ça me donne une idée : je vais faire une petite surprise à Philip.

Je me demande seulement si je trouverai tous les ingrédients dont j'aurai besoin... Une chose me tracasse, à son sujet, par contre. J'ai la désagréable impression qu'il est de mèche avec Walleggh, même si je sens, même si je sais pertinemment que son amitié pour moi est sincère. Je saurai être patiente ; j'y verrai clair, un jour ou l'autre.

Éloïse déposa le plat de verre fumant devant Philip, qui examina son contenu à l'apparence douteuse d'un œil méfiant.

— Es-tu bien certaine que ça se mange ? questionna-t-il, le sourcil gauche arqué.

— Tu m'as bien fait subir ton satané *marmite*, toi !

— Quoi ? C'est très bon !

— Quelle horreur ! grimaça Éloïse. Qui a eu l'idée de tartiner ses rôties avec cette affreuse gelée de levure ? C'est tout simplement immonde !

Philip sourit et reporta son attention sur le mets qui sortait du four.

— Bon, d'accord, je veux bien me risquer. Qu'est-ce que c'est ?

— Un plat bien de chez nous, et tu dois apprendre à le prononcer en français et à la québécoise. C'est du *pâté chinois*, lui apprit-elle, en exagérant l'intonation de la première syllabe.

Éloïse lui en servit une généreuse portion, ainsi qu'à elle-même, et nappa la sienne d'une bonne couche de ketchup. Philip l'imita, sans toutefois se retenir de lui faire remarquer que la gibelotte avait toute l'apparence d'une déjection. Elle acquiesça avec un grand sourire et engouffra sa fourchette dans sa bouche, savourant ce plat somme toute banal, mais ô combien réconfortant. L'assistant se résolut à y goûter lui aussi, pour finalement vider son assiette, davantage par amitié que par gourmandise, et se garda bien de lui avouer qu'elle ne l'y reprendrait plus.

Par contre, quand vint le moment du dessert, il sut tout de suite que son sens du goûter n'opposerait aucune objection. Éloïse lui raconta tout le plaisir qu'elle avait eu à cuisiner ce *pudding chômeur*, en prenant soin d'en réserver une généreuse portion pour Jean-René, qui s'en délecta avec plaisir.

— Si jamais vous aviez d'autres savoureuses sucreries à partager, vous savez où me trouver ! ajouta-t-il sur une note joviale.

— Un de ces quatre, je vous préparerai des *pets-de-sœur*, lui promit-elle, laissant le chauffeur perplexe.

Pendant qu'elle servait le thé, Éloïse demanda à Philip de lui fournir quelques précisions concernant le bal masqué. Il lui révéla

qu'il s'agissait non pas d'un défilé ou d'une simple mascarade, mais bien d'un véritable bal costumé dansant, dans la plus pure tradition des bals de la Renaissance, que donnait jadis le Panthéon de Londres.

Les participants, vêtus de costumes absolument féeriques, évoluaient sur le plancher de danse, au son d'un ensemble symphonique qui accompagnait les valseurs tout au long de la nuit. De fabuleuses performances artistiques leur permettaient de temps en temps d'accorder un répit à leurs pieds, tout en maintenant l'ambiance de luxe mystérieux dans laquelle baignait la fête.

Cette description fastueuse enchantait Éloïse, qui avait toujours rêvé d'avoir un jour la chance de vivre une telle expérience. Philip renchérit en précisant que la salle de bal était illuminée de centaines de bougies qui intensifiaient l'effet du décor voluptueux.

— Où vais-je pouvoir me procurer une telle robe de bal ? s'enquit-elle soudain.

— Oh, ne t'en fais pas. La troupe de théâtre de l'université en possède plusieurs et elle les loue pour une vingtaine de livres environ.

— Ah ! Parfait ! Ça promet d'être merveilleux.

— Et puis, ajouta Philip, il y a bien sûr le somptueux banquet, l'alcool qui coule à flots, mais aussi... les alcôves.

— ...

— Allons, ne fais pas cette tête-là ! s'amusa-t-il. Toi qui es si friande de littérature, tu sais sûrement que tout bal digne de ce nom comporte aussi d'invitantes petits nids propices à l'éclosion de quelques frivolités passagères.

— Bien sûr que je suis au courant, mais qui te dit que j'aurais envie de...

— Pourquoi pas ? Ce serait l'occasion rêvée : tu es loin de chez toi, belle à ravir et, de plus, tu seras déguisée. Qui le saurait ?

— Moi, je saurais ! Je ne suis pas du genre à me payer une partie de jambes en l'air avec un inconnu.

— Allons, un petit flirt n'a jamais tué personne !

Éloïse le dévisagea un instant, s'étonnant de découvrir cette facette libertine que lui dévoilait son copain. Philip la regardait avec un sourire en coin, qui lui conférait un petit air coquin tout à fait irrésistible.

— Mais, *Mister Edward*, s'agirait-il d'une invitation de votre part ? s'exclama-t-elle subitement.

— Quoi, les alcôves ? Toi et moi ?

Philip fut à ce point saisi par la présomption d'Éloïse que sa voix en devint tout aiguë. Il partit d'un grand rire.

— Sans vouloir t'offenser, ça ne m'est même pas venu à l'idée !

— Comme c'est flatteur... le nargua-t-elle gentiment.

— J'en connais, par contre, qui ne se feraient pas prier pour jouir de vos faveurs, gente dame...

— Vraiment ? Et peut-on savoir qui ? À part toi, je ne fréquente personne, sur le campus.

— Bah... Je ne sais trop... Walleggh, peut-être ? risqua l'assistant.

Éloïse, qui venait de porter sa tasse à ses lèvres, faillit s'étouffer avec sa gorgée. Elle rétorqua que le directeur était probablement le dernier homme avec qui elle consentirait à une quelconque promiscuité, ce à quoi Philip répondit que la ligne était bien mince entre l'amour et la haine.

— Cliché ! riposta-t-elle vivement. J'avoue qu'il serait facile de tomber dans ce piège, encore faudrait-il que ça m'intéresse, je veux bien admettre qu'il est le genre à faire tourner des têtes, mais ton « maître » est également tout l'opposé de ce qui me séduit chez un homme et je...

Elle s'interrompit un instant devant l'air moqueur de son compagnon. Ses pensées pouvaient se lire sur son visage.

— Si tu oses me balancer que les contraires s'attirent...

Il s'esclaffa de nouveau, avant de reprendre un ton plus sérieux.

— Ça va ! Je hisse le drapeau blanc ! Par contre, tu as parlé d'invitation, tout à l'heure... J'aimerais bien être ton cavalier, enfin, si tu le permets.

— J'en serais ravie. Je commençais à douter que tu me le demanderais !

— Alors, c'est réglé ! Et ne t'en fais pas pour les alcôves : je veillerai sur toi et m'assurerai que ta réputation sera sauve, se moqua Philip.

— Oh, quelle grandeur d'âme ! Blague à part, fit Éloïse en reprenant elle aussi son sérieux, cela clôturera en beauté ton assignation auprès de moi. Tu sais, j'ai vraiment apprécié toute l'aide que tu m'as apportée depuis mon arrivée.

— Ce fut un plaisir, Éloïse. Et sache que je ne l'ai pas fait que par obligation. Je compte bien prendre encore le petit-déjeuner avec toi aussi souvent que tu le pourras.

— J'accepte volontiers !

Ils s'adressèrent un sourire ravi, l'instant d'une seconde, savourant l'étendue de leur complicité. Éloïse demanda ensuite à Philip comment il allait se costumer pour le bal, mais il refusa de le lui dévoiler. Il répliqua que l'un des plaisirs du bal consistait à deviner qui se cachait derrière la myriade de masques et de coiffes. Elle s'obstina et voulut savoir, dans ce cas, comment il entendait être son cavalier, s'il ignorait de quoi elle aurait l'air elle-même.

— Rien de plus facile : tu seras celle qui semblera totalement

démunie et qui saluera tout un chacun pour tenter désespérément de reconnaître ma voix. Alors, tel un héros, j'accourrai mettre un terme à ton humiliant supplice.

Elle le toisa de longues secondes, tandis que l'assistant lui souriait de toutes ses dents.

— Tu l'auras voulu : la prochaine fois, je te sers du ragoût de pattes !

DERRIÈRE LES MASQUES

31 octobre

Ça y est, je suis prête pour le bal ! Et, si je le suis, c'est uniquement grâce aux bons soins de Mina, qui m'a aidée à me préparer. Cette opération a tout de même pris près de trois heures. Mes hommages à nos valeureuses ancêtres de la haute, obligées de s'affubler ainsi chaque jour ! Mais cette laborieuse besogne en valait la peine : le résultat est saisissant.

J'ai choisi une superbe toilette, qu'on aurait dit tout droit sortie du film Les liaisons dangereuses. D'un savant mélange de soie et de taffetas rouge incarnat vibrant, elle est rehaussée de damas rosé très délicat ; cousu de fils nacrés. Le devant est fendu sur toute sa longueur, dévoilant un magnifique jupon en satin pourpre, orné de torsades adroitement entortillées à même le riche tissu. Les manches ceignent le coude et dénudent l'avant-bras à travers une cascade de satin et de dentelle ocre arborant les mêmes motifs que la robe.

Le corsage souligne ma poitrine de façon on ne peut plus flatteuse, avec ses lignes fines et son encolure large et rectiligne, garnie de dentelle couleur bois de rose. Un fabuleux collier serti d'opales enjolive la finesse de mon cou et complète à merveille cet ensemble digne de la royauté.

Le masque, cependant, m'a donné du fil à retordre. Je refusais de porter quoi que ce soit qui me couvrirait tout le visage et la tête, alors j'ai opté pour un astucieux compromis. Le loup que je porte est sur fond ivoire, avec des touches vermeilles qui prennent vie sur les pommettes et s'étirent jusqu'aux oreilles ; de plus en plus foncées. Son pourtour est orné d'un ruban tressé aux teintes de bronze, tandis que sur le contour des yeux dansent de fines arabesques violacées et dorées. Au centre du front brille un rubis, surmonté de larges plumes rouges et pourpres dessinant un éventail. C'est de toute beauté ! J'ai aussi pris soin de choisir une perruque blonde à coiffe haute, histoire de dissimuler ma propre tignasse, brune, courte et tout en boucles.

Afin de mystifier un peu Philip – pas question de lui faciliter la tâche ! –, Mina m'a maquillé tout le visage, de sorte à reproduire les volutes qui parent mon loup. Je pourrai ainsi enlever le masque tout en demeurant adéquatement déguisée.

Lorsque je me suis placée devant le miroir pour admirer le résultat de tout ce labeur, les mots m'ont manqué. J'en ai eu le souffle coupé, tellement l'effet était spectaculaire ! Je me voyais projetée dans le plus fabuleux des contes de fées ; avec la certitude que la reine du bal ne pouvait être nulle autre que moi. Mina s'est extasiée elle aussi, joignant les mains de ravissement sous son menton, avant de se retirer, me laissant à ma contemplation.

J'ai soudain eu très hâte de voir la réaction qu'aurait Philip quand il m'apercevrait, enfin, si toutefois il arrivait à me reconnaître ! J'ai été envahie par une formidable bouffée d'assurance, de confiance, qui m'a presque fait peur. La grande prêtresse venait de prendre toute la place, étouffant les mises en garde que tentait de me lancer la grande fille. Saurai-je garder la tête froide tout le long du bal ?

Comme il me restait encore quelques minutes avant que Jean-René ne me conduise sur le campus, j'ai voulu partager mon exaltation avec Fabrice. Son regard ébahi a suffi à me confirmer ce que le miroir m'avait déjà révélé. Quant à Christophe... Je n'ai pas pu m'empêcher de ressentir un intense contentement devant sa réaction. Je me sentais encore plus belle sous la caresse ardente de son regard admiratif. Puis, son sourire s'est figé, ses lèvres se sont pincées. Il aurait fallu être aveugle pour ne pas se rendre compte qu'il songeait avec amertume que c'était Philip et pas lui qui allait jouir de ma délicieuse compagnie, ce soir. Je me demande jusqu'où vont ses sentiments pour moi...

Mina me prévient à l'instant que Jean-René est prêt à me conduire au bal, où il a déjà emmené Philip. J'ai eu beau tenter de lui tirer les vers du nez, elle refuse catégoriquement de me dévoiler le moindre détail concernant la tenue de mon cavalier ! Elle m'a cependant remis une petite enveloppe attachée à un lys blanc, cachetée par un sceau de cire rouge comme cela se faisait à l'époque, geste que je trouve d'une galanterie savoureuse ! De sa plume fleurie, Philip dit qu'il espère que j'apprécierai chaque instant de ce bal et affirme que je saurai le reconnaître. C'est ce qu'on verra ! À demain pour la suite !

Sous le regard admiratif de Jean-René, qui lui ouvrit galamment la porte, Éloïse se tint un instant sur le seuil de la salle de bal, la fleur de lys à la main. Elle ne put retenir le sourire de ravissement qui se dessina sur ses lèvres devant l'opulence qui s'offrait à elle.

Le chauffeur l'informa qu'il rentrait au manoir et lui souhaita une bonne soirée. Elle lui fit une petite révérence et releva le menton en direction des invités, qui déambulaient sans presse de part et d'autre

de la grande pièce à l'ambiance feutrée. Avec un port de tête royal, elle avança entre les convives en admirant au passage l'incroyable diversité des costumes de ceux qui se tournaient vers elle à mesure qu'elle cheminait. Éloïse ne se sentait nullement intimidée de se retrouver seule parmi ces étrangers, bien au contraire. L'anonymat que lui conférait son masque lui donnait un sentiment proche de l'invincibilité.

Tandis qu'elle progressait, une rumeur s'éleva du fond de la salle. Les violons émirent de longues plaintes ; une fois qu'ils seraient accordés, la musique commencerait. Les yeux d'Éloïse se posèrent sur quelques courtisanes qui papillonnaient autour d'un homme. Celui-ci semblait totalement indifférent aux efforts qu'elles déployaient pour obtenir ses faveurs. Il n'avait d'yeux que pour la nouvelle arrivante. Il l'observait, aussi droit que la colonne aux côtés de laquelle il se tenait, un lys blanc entre les doigts. La jeune femme frémit de plaisir et exécuta une très plongeante gémulation à l'intention de son cavalier.

Il était d'une élégance exquise. Son pourpoint bleu nuit bordé de brandebourgs dorés, duquel émergeait le jabot garni de sa chemise en satin couleur crème, offrait un saisissant contraste avec le bleu royal de sa redingote et de ses hauts-de-chausses. L'homme à la posture assurée était ganté, portait une perruque blanche sous un tricorne bleu nuit, lui aussi bordé d'un fin ruban doré. Sur ses épaules était jetée une longue cape d'un bleu profond, qui touchait presque le sol mais dévoilait de longues bottes en cuir noires. Un simple masque ébène couvrait entièrement son visage, mais lui conférait une allure noble et on ne peut plus virile.

Il s'inclina vers Éloïse et lui tendit la main, évinçant ainsi ses admiratrices. L'élue fit les quelques pas qui la séparaient de lui et glissa ses doigts dans sa main gantée, qu'il porta aux lèvres de son masque. Il piqua joliment le lys que tenait la jeune femme dans la perruque de celle-ci, fixa le sien à sa boutonnière et l'entraîna parmi les danseurs qui prenaient déjà place sur le plancher de danse. Le directeur du petit ensemble symphonique donna quelques coups rapides sur son lutrin à l'aide de sa baguette, puis le silence se fit. Il leva ses bras et les immobilisa dans les airs une seconde, puis fit signe à ses musiciens, qui entamèrent aussitôt un branle double. Tous les danseurs se placèrent en cercle et enchaînèrent leurs pas de côté. Éloïse se laissa guider par son partenaire, qui se mouvait avec aisance et agilité et connaissait parfaitement les pas de cette danse somme toute fort simple, qui consistait à faire deux petits pas à gauche puis deux grands pas à droite.

La danse d'ouverture ne dura que quelques minutes. L'orchestre enchaîna par la suite avec une pavane, qui plut à l'ensemble des

danseurs. Tenant toujours la main de son cavalier masqué, Éloïse admira les initiés qui formaient un long cortège au centre de la salle, les dames à droite de leur partenaire. Éloïse sentit la main de son cavalier se poser au creux de ses reins, l'intimant à en faire autant. D'un geste empreint d'élégance, elle s'exécuta en tournoyant sur elle-même, pour finalement poser sa main sur celle de son compagnon. Au signal des musiciens, la procession s'élança avec grâce et traversa la grande pièce, en alternant une série de pas simples et doubles. Une fois parvenus à l'autre extrémité, les danseurs firent le chemin inverse en reculant. La jeune femme constata que son corps se mouvait contre celui de son partenaire en parfait unisson, et songea que Christophe avait peut-être raison de se méfier du jeune et bel assistant...

La pavane prit fin sur une révérence. Éloïse reçut un second baisemain de la part de son cavalier, qui la poussa ensuite doucement vers l'extérieur du plancher de danse. Elle lui adressa un regard chargé d'interrogations, mais elle s'aperçut que tous les autres couples faisaient de même. Seuls les hommes demeuraient au centre de la pièce. Rassurée, elle accepta de se retirer.

Un fou du roi serpenta alors parmi les dames, en leur présentant un plateau chargé de coupes remplies d'une liqueur rosée. Au moment où Éloïse allait s'emparer de l'un des rafraîchissements, un galant surgit sur sa gauche et intercepta la coupe qu'elle s'apprêtait à prendre. Il la lui offrit lui-même, sollicitant ainsi le privilège de la faire danser au cours de la soirée.

Surprise et flattée à la fois, Éloïse examina le prétendant. Presque aussi grand que son cavalier, il portait un magnifique pourpoint ivoire rehaussé d'une ribambelle de délicates fleurs violines et de vignes entrelacées. Sous son col de satin couleur prune émergeait un jabot de dentelle, identique à celle qui ornait l'extrémité de ses manches. Son haut-de-chausse était en velours noir, tout comme sa redingote, richement décorée de boutons dorés cousus sur une large bordure en soie pourpre et or. Contrairement au cavalier d'Éloïse, il ne portait pas de bottes, mais des chaussures surmontées d'une boucle, et un collant en soie violacé complétait l'ensemble. Sur sa tête, il ne portait qu'une perruque ébène, dont les longs cheveux étaient retenus par un ruban en soie prune également, et un simple loup noir qui ne couvrait que le haut de son visage. Éloïse ne mit qu'une seconde pour reconnaître la bouche fine de Philip.

Elle tourna aussitôt la tête en direction de l'élégant homme masqué, qu'elle avait pris pour lui.

— Alors, la note ?... Le lys ?... balbutia-t-elle, tout en spéculant qu'ils provenaient sans doute de Walleghe.

Elle n'eut pas le temps de questionner Philip, celui-ci ayant déjà

rejoint les autres danseurs sur les grandes dalles de marbre beige. L'orchestre entama une gaillarde, rapide et rythmée, pendant laquelle les hommes s'évertuèrent à déployer leur adresse devant leurs partenaires admiratives. Après les avoir contemplés un moment, une à une, les dames s'élancèrent parmi eux afin de réclamer celui qui était parvenu à les impressionner le plus. Éloïse comprit que cette gaillarde n'était rien d'autre qu'un jeu de séduction.

Elle reporta son regard sur ses deux prétendants, s'amusant franchement de les voir exhiber autant de technique et de virtuosité à la fois, dans l'ultime but d'obtenir sa préférence. Se rendant compte qu'on risquait de lui ravir Philip sous son nez, elle posa sa coupe sur une table, se précipita vers lui et le saisit par la main. Encore confuse de sa méprise, elle s'inclina devant Walleggh, qui la regarda en faisant un bref signe de la tête, alors qu'une demoiselle l'entraînait du côté opposé. Philip lui tendit à nouveau sa coupe et s'en procura une pour lui-même.

— Vous êtes absolument magnifique, gente dame ! la complimenta-t-il.

— Je vous remercie, *Lord Philip*. Puis-je me permettre d'ajouter que vous avez fière allure ?

Il s'esclaffa.

— J'ai toujours su que j'avais l'étoffe d'un noble ! Mais je dois avouer que cette satanée perruque me pique...

La jeune femme rit avec lui et acquiesça en portant la main sur sa propre coiffe. Elle effleura alors le lys piqué dans sa chevelure et reporta son regard sur Walleggh. Philip l'imita. Le directeur évoluait au son d'une volte, en faisant virevolter sa compagne avec grâce et assurance, la soulevant de temps à autre. Ses yeux, pourtant, demeuraient rivés sur Éloïse.

Jusqu'ici, elle n'avait vu en lui qu'un personnage froid et arrogant, mais elle dut admettre qu'il dégageait en cet instant beaucoup de charisme.

— J'ignorais qu'il possédait un tel talent de danseur.

— Oui, il bouge comme un dieu... murmura Philip.

Avec son loup qui lui couvrait une partie du visage, Éloïse ne put distinguer si son compagnon regardait son supérieur avec une simple et franche admiration ou si sa voix n'avait pas trahi quelque chose de plus personnel, de plus... intime.

Elle vida soudainement sa coupe d'un trait, le liquide rose et sucré lui chatouillant l'intérieur des joues, et retira des mains de Philip l'alcool qu'il n'avait pas encore goûté, le sortant ainsi de sa torpeur et émergeant du même coup de la sienne.

— Eh bien, *Lord Philip*, j'ignore toujours comment vous, vous

dansez. Alors, montrez-moi ! exigea-t-elle en souriant.

— Mais, diantre, où sont donc mes manières ? s'exclama-t-il théâtralement. Rien ne me ferait plus plaisir, Milady !

Ravie, Éloïse accepta le bras qu'il lui tendit et ils se faufilèrent parmi les valseurs. Dès qu'il l'eut enlacée, la jeune femme constata que son cavalier était d'une souplesse étonnante, lui qui avait toujours le dos et les épaules aussi droits qu'un tuteur en fonte. Elle se laissa guider tout au long de la danse, s'amusant de se prendre de temps à autre les pieds dans les jupons de sa somptueuse mais encombrante toilette. Le couple ne remarqua pas l'instant où Walleggh quitta la piste.

Les voltes firent bientôt place aux valse, plus aisées et conventionnelles. Lorsque l'orchestre se tut pour un premier répit, des crépitements retentirent dans la grande salle. Apparut ensuite une myriade d'étincelles furtives, révélant l'arrivée d'une petite troupe de saltimbanques qui jonglaient avec des feux de Bengale. D'un seul et même mouvement, les danseurs émerveillés libérèrent le plancher de danse, afin d'admirer le spectacle qui allait leur être offert. Certains d'entre eux se dirigèrent plutôt vers le buffet, leur appétit titillé par les efforts de la danse. Éloïse et Philip optèrent pour le meilleur des deux, comme la plupart des valseurs : ils se servirent quelques victuailles qu'ils dégusteraient tout en regardant les acrobates.

C'est à ce moment qu'Éloïse se rendit compte que Walleggh n'était visible nulle part. Tout en grignotant, elle questionna son cavalier sur les intentions de son directeur à son égard.

— Étais-tu de connivence avec lui, pour la note et la fleur ?

— Ah, je n'ai guère eu le choix. Non seulement me l'a-t-il demandé, mais j'ai aussi pensé que c'était une excellente occasion pour toi de le voir sous un meilleur jour.

— Peut-être, mais j'avoue qu'il me laisse encore perplexe. Il prétend faire des efforts pour améliorer notre relation, mais cela ne l'empêche pas de me cacher quelque chose. Et... je me doute que tu en sais plus que ce que tu veux bien laisser paraître, Philip.

Ce dernier la regarda dans les yeux et soupira longuement. Avant que cette Québécoise arrive au manoir, il n'avait jamais été question qu'un quelconque lien se développe entre eux. Or, dès qu'il avait fait sa connaissance, il n'avait pas pu empêcher l'affection qu'il avait aussitôt ressentie pour elle de se muer en une véritable et profonde amitié. Lui mentir ou esquiver sa question aurait été une insulte à son intelligence. Il consentit donc à lui révéler la vérité. Du moins, en partie...

— C'est bon, suis-moi. J'ai quelque chose à te montrer. Mais si tu lui dis que je t'ai parlé, tu auras ma mort sur la conscience.

Éloïse se raidit, tandis que se dessinait un petit sourire sur les lèvres fines de Philip. Satané humour anglais !

— Vous n'êtes pas drôle, Lord Philip ! lui reprocha-t-elle en se détendant. Mais vous avez ma parole : je ne vous trahirai point.

— Je vous en saurais gré, gente dame. Si Milady veut bien me suivre...

Ils se débarrassèrent de leur assiette et quittèrent le cercle de spectateurs. Philip prit sa compagne par la main et l'entraîna vers le fond de la pièce. Alors qu'ils passaient devant une alcôve baignant dans la pénombre, Éloïse reconnut les deux jeunes femmes qui papillonnaient autour de Walleggh à son arrivée au bal. Elle plissa les yeux et distingua une troisième silhouette dans la niche. Il s'agissait de son directeur, qui soutint son regard. Elle détourna aussitôt la tête en maudissant cette petite décharge qui irradiait ses reins et se pressa derrière Philip, sentant sur sa nuque un petit point la démanger. Ce ne fut que lorsqu'ils parvinrent derrière une colonne que l'ambiguë sensation disparut.

1^{er} novembre

J'ai cru qu'il m'attirait à son tour dans une de ces petites alcôves, mais j'étais loin de me douter de ce que Philip allait me faire découvrir.

Il m'a entraînée derrière le lourd rideau qui avait été installé autour de la scène de l'orchestre, dans une loge inoccupée où ne brillait la flamme d'aucun lampion. Il a senti mon hésitation à le suivre et m'a donc fait signe de l'attendre un instant. Sans cesser de me sourire, il a reculé jusqu'à ce que son dos percute le fond de la petite cavité. Il a ensuite donné trois petits coups de talon au mur ; à droite d'une cloison, et devant mes yeux s'est entrebâillée une porte cachée. J'osais à peine y croire !

Philip m'a invitée à le rejoindre tandis qu'il se glissait à l'intérieur de cette nouvelle pièce. Je me suis rapidement rendu compte que nous nous trouvions dans le hall de la bibliothèque ! Pourquoi ne m'avait-on pas parlé de ce raccourci ?

Il s'est amusé de ma déception, devinant que je m'attendais à arpenter quelque mystérieux passage secret comme on en voit dans les films.

Nous sommes montés au second étage, dans la section des ouvrages rares, ou il est allé directement à la section dédiée à la théologie. Il en est revenu avec un très vieil et très bel exemplaire de... la sainte Bible !

Il s'agissait en fait de l'Ancien Testament, qu'il m'a remis en me demandant ce que je savais de ces écrits, j'ai répondu que je connaissais en

gros le contenu des cinq Livres qui le composaient. Puis, il m'a questionnée plus précisément au sujet de la Genèse qui, pour moi, représente une fantastique série d'allégories sur la création de notre monde. Il a voulu savoir si je connaissais le lien qui unissait Adam et Ève, Noé, Abraham et d'autres illustres personnages qui donnèrent vie autrefois à mes cours d'enseignement religieux, pour culminer à celui qu'on appelait affectueusement « le p'tit Jésus ».

J'ai eu beau me creuser la tête, la seule réponse qui m'est venue était le sang, la lignée unique. Cela a paru plaire à Philip, qui a repris l'ouvrage et l'a feuilleté, révélant soudain une feuille jaunie, solidement coincée entre deux pages. Puis, il m'a tendu la Bible de nouveau. Penchée sur la feuille rectangulaire, je lui ai demandé de quoi il s'agissait. Pour toute réponse, il m'a enjointe de lire. J'ai pris soin de mémoriser les quelques lignes du texte afin de les retranscrire, convaincue que cela me servirait ultérieurement. Voici :

Il y eut à l'origine le Bien et le Mal.

Par sept fois sera vengée l'œuvre du Mal.

Sous le sein de la Mère se réfugiera le Bien.

Et seront engendrées sept filles, nobles et pures.

Aux mains de la Septième périra le Mal repentant.

Une énigme ? Une charade ? Une prophétie ? Qu'en sais-je ? Philip ne m'a pas dit ce que ce bout de papier signifiait, mais il m'a conseillé de scruter les saintes Écritures pour trouver la clé du mystère. Il ne m'a pas non plus révélé d'où provenait le parchemin, ni de quand il datait, mais il m'a cependant confirmé qu'il s'agissait bien d'une prophétie.

Je suis certaine qu'il s'agit de celle que Walleggh a évoqué le soir de sa dispute avec son assistant. Mais quel est son lien avec moi ? Je dois lui rendre compte du résultat de mes recherches préliminaires ce lundi, ce qui signifie que je devrai mettre ma petite enquête parallèle de côté jusque-là. Ensuite débiteront les excursions. J'avoue que j'ai vraiment hâte ! Je me demande ce qu'il m'emmènera visiter en premier. Les ruines de Tintagel, je suppose, puisque c'est là que tout a commencé, avec la naissance d'Arthur.

Pour l'instant, je me mets au lit, en espérant que le sommeil apaise mes sens exacerbés tant par la découverte de cette curieuse prophétie que par l'exaltation qui ne m'a pas quittée tout au long de ce fabuleux bal masqué. Cela a été l'Halloween la plus prodigieuse de ma vie ! Fabrice aurait adoré le faste de tous ces costumes, les numéros de saltimbanques et la musique d'un autre temps, mais Christophe, lui, se serait ennuyé à mourir, entre deux ou trois railleries de mauvais goût devant tous ces hommes en collants ! Tiens, c'est curieux que je pense à lui, tout d'un coup... Par ailleurs, s'il avait été là, peut-être aurait-il également perçu que

mon cher Philip ne représente aucun danger pour ma vertu... Dommage !

1^{er} novembre – 5 h 45

Encore ! Encore ce rêve langoureux qui me chavire les sens et qui semble si réel ! Et il a commencé de la même façon que le premier.

J'ai entendu un grincement puis, levant la tête, j'ai découvert Walleggh au pied de mon lit. J'étais une fois de plus nue sous un unique drap, alors que je dors habituellement chaudement vêtue sous une montagne de couvertures. Lui portait son costume de bal, mais il avait retiré son masque. Je me suis agenouillée dans mon lit pour l'accueillir. Sa cape doublée a glissé sur le sol en un froissement sourd. Je me souviens nettement l'avoir trouvé très attirant. Son regard m'a détaillée comme s'il posait les yeux sur mon corps frémissant pour la première fois, avec une lueur de désir animal.

L'instant d'après, il était nu lui aussi et s'était agenouillé derrière moi, caressant mes hanches et ma poitrine avec insistance. Il m'a ensuite plaquée contre lui en tordant mon bras derrière mon dos. J'ai renversé la tête en arrière, contre sa poitrine, sans pouvoir réprimer un petit cri de douleur, où pointait également mon désir. Walleggh a avidement embrassé mon cou ainsi offert, puis m'a forcée à me retourner. Sa bouche gourmande a goûté ma gorge qui palpitait et s'est emparée voracement de mon sein gauche. J'ai alors agrippé ses hanches et l'ai brusquement attiré vers moi. Je me suis laissée tomber sur le dos, toujours accrochée à lui. Il m'a prise aussitôt, fort. Ses mains ont saisi mes poignets et les ont écartés de chaque côté de ma tête, son regard ancré au mien. J'ai atteint l'orgasme avant lui, tandis qu'il se délectait du spectacle de ma jouissance.

Et c'est là que s'arrêtent les similitudes avec mes rêves précédents. Ce qui a suivi me laisse encore toute déconcertée. Walleggh a serré mes poignets plus fort, atteignant à son tour l'extase, puis il s'est lové contre moi en murmurant : « Tu es la septième fille d'Avalon ; délivre-moi... »

Je suis à présent assise dans mon lit, encore émoustillée par ce songe impudique, à tel point que j'aurais besoin de prendre une bonne douche... Ce que Walleggh m'a chuchoté a forcément un rapport quelconque avec la prophétie que Philip m'a fait lire, et sans doute aussi avec ma maîtrise, qui repose sur les personnages d'Avalon. Mais comment et pourquoi l'île sacrée aurait-elle un lien avec la Genèse ?

Je n'y comprends rien du tout, mais je commence à croire que ma présence ici n'a rien d'un hasard. Je dispose d'exactly deux jours pour tenter d'y voir plus clair avant ma rencontre avec Walleggh. D'ici là, je vais éplucher l'Ancien Testament afin de voir si quelque chose ne viendrait pas recouper le contenu du manuscrit de Monmouth. Jusqu'ici, je n'ai rien

remarqué de particulier dans cet ouvrage qui puisse m'aider. Mes idées seront sans doute plus nettes après m'être rafraîchie.

Éloïse referma son journal et s'étira pour le ranger dans sa table de chevet. Dans son geste, sa manche de pyjama découvrit son poignet. Un nœud de panique lui serra alors la poitrine. Incrédules, ses yeux fixaient une petite ecchymose trahissant la forme d'un pouce sur son bras.

BROUILLARD

Aucune concordance. Rien, dans tout le moteur de recherche de son ordinateur, ne mena à un portail où Éloïse aurait pu trouver de l'information au sujet des sept filles d'Avalon. Elle passa également de longues heures à scruter l'index de la bibliothèque, mais sans plus de succès.

Pendant des heures, ensuite, elle se remémora la fin de sa soirée, le moindre petit détail qui aurait pu infirmer ses craintes. Car là résidait son trouble : Éloïse refusait de croire que son directeur lui avait réellement fait l'amour sans qu'elle s'en rende compte.

Elle se souvint très distinctement que lorsqu'ils avaient quitté la bibliothèque, Philip et elle étaient retournés au bal jusque très tard dans la nuit, avant de rentrer pour un trop court sommeil. Ils étaient rentrés ensemble au manoir, à pied, et l'air vif de la nuit avait suffi à étioiler les dernières – et peu nombreuses – vapeurs de l'alcool que la jeune femme avait bu au cours de la réception. Son cavalier l'avait raccompagnée jusqu'à ses appartements et lui avait fait une longue et chaleureuse accolade avant de la quitter, mais sans plus. Walleggh n'était pas reparu et la jeune femme n'avait pas cherché à savoir où il était passé.

Éloïse se rappela avoir retiré avec regret sa superbe tenue de bal, laborieusement démaquillé son visage orné d'arabesques, pour finalement écrire quelques lignes dans son journal et se laisser sombrer dans un assoupissement fleuri d'images et de sons issus tout droit d'une autre époque. Mais, avant tout cela, elle avait la conviction d'avoir fermé à clé. Walleggh devait disposer d'un moyen pour entrer chez elle. Maître des lieux, il possédait assurément un double des clés, aussi résolut-elle de pousser dorénavant le verrou.

Soudain, la jeune femme cessa de caresser distraitemment son poignet meurtri. Elle n'y avait pas porté attention la première fois mais, à présent, elle ne pouvait plus nier l'évidence : ce qui humectait ses cuisses, à son réveil, n'était pas le fruit de sa propre excitation.

Cette pensée lui était insupportable. Plutôt que de l'affronter, elle la refoula aussi loin que son esprit le lui permit, sachant pourtant qu'elle devrait y faire face un jour.

Éloïse tenta une combinaison de plus dans son moteur de

recherche. Rien de significatif non plus pour « Genèse + Avalon + Filles ».

Comme ces recherches restaient vaines, elle se pencha davantage sur la Genèse, où elle ne découvrit pas grand-chose en lien avec la prophétie, sinon que le crime fratricide de Caïn avait dû être vengé par sept fois avant que celui-ci trouve le repos. C'était en tout point identique à la seconde phrase de l'énigme. Elle supposa que les notions du Bien et du Mal faisaient référence à l'Éden et au serpent qui avait incité Ève à croquer le fruit défendu, mais quel était le rapport avec Avalon ? En outre, il n'était fait mention nulle part de sept filles.

Découragée, elle leva les yeux vers la fenêtre, pour se rendre compte qu'il était assurément passé 20 h. Mina lui avait monté un plateau bien garni, mais elle y avait à peine touché. L'intendante venait tout juste de l'en débarrasser, se désolant de voir la jeune femme ainsi préoccupée. Elle s'était retirée en silence, la laissant perplexe devant son écran d'ordinateur.

L'instant d'après, Éloise éteignit l'appareil et s'empara de son journal intime.

— Elle n'a pas l'air bien du tout, maître...

— Merci, Mina, ce sera tout.

Walleghe vit la bonne pincer les lèvres, mais ne dit rien pour la rassurer. Il attendit qu'elle soit sortie, puis ferma les yeux en visualisant son étudiante.

— Bientôt, Éloise, mais le moment n'est pas encore venu...

Il n'eut aucun mal à s'immiscer dans ses pensées.

2 novembre

Il n'y a rien à faire. Je ne cesse d'être tourmentée par la possible provenance de cette petite empreinte sur mon poignet. J'essaie de me convaincre qu'il ne s'agissait que d'un rêve, que j'ai tout simplement dû me heurter sans m'en apercevoir, mais comment aurais-je pu me faire une telle ecchymose sans m'en rendre compte ?

Je nage en plein mystère. En triple mystère, en fait. Bien sûr, il y a Guenièvre, qui occupe la majeure partie de mes pensées, mais cette étrange prophétie commence à y prendre de plus en plus de place.

Jusqu'ici, j'ai passé le plus clair de mon temps à lire et farfouiller dans

plusieurs volumes pour étayer mon sujet de recherche, et j'ai même eu droit à un bonus : le manuscrit de Geoffrey de Monmouth. Philip me l'a remis peu avant le bal, mais sur ordre de Walleggh. Ce dernier prétend avoir voulu m'aider, mais je flaire une tout autre intention de sa part. La façon dont il a menacé Philip, le soir où j'ai oublié ma mallette chez lui, avait quelque chose de trop sinistre pour n'avoir été qu'un simple argument, comme il l'a affirmé.

De là me vient un autre questionnement : quel est son intérêt réel dans le fait que j'ai un frère jumeau ? Si je me souviens bien, lors de notre première rencontre, il a eu une drôle de réaction quand j'ai parlé de lui. Je ne m'explique pas comment Fabrice pourrait être lié à cette nébuleuse prophétie, et ni moi non plus, d'ailleurs.

Troisièmement, il y a les rêves. Il y a la marque sur mon poignet. Walleggh a murmuré que j'étais la septième fille d'Avalon. La prophétie en fait mention, mais je...

— Mais je n'en sais rien du tout, conclut-elle, en bâillant.

Éloïse ferma son journal et le rangea, soudain à court de raisonnement. En fait, plus elle tentait de réfléchir, plus c'était le néant. Un néant enveloppant, anesthésiant, qui finit par la convaincre de ne plus y penser. Elle ne put résister à cette force sibylline qui l'engourdit et fit taire ses tourments.

Trois petits coups retentirent à la porte de sa chambre. Éloïse plaça rapidement une boucle rebelle derrière son oreille et approuva le reflet que lui renvoya le miroir. Elle devait faire le compte-rendu de ses recherches préliminaires à Walleggh ce matin-là et elle était d'attaque.

— J'arrive ! lança-t-elle.

Elle inséra sa clé dans le canon de la serrure, la tourna, tira ensuite le verrou et ouvrit. Un sourire illumina son visage lorsqu'elle posa les yeux sur son visiteur. Elle exécuta aussitôt une jolie courbette.

— Lord Philip !

— Milady ! la salua-t-il à son tour.

Éloïse fit un élégant pas de côté pour lui permettre d'entrer.

— Depuis quand t'enfermes-tu comme ça ? demanda Philip en désignant la targette de la tête.

— Oh, vieille habitude ! prétendit-elle sur un ton nonchalant.

Il haussa le sourcil puis la suivit à l'intérieur. Elle lui mentait

délibérément. Toutes les fois où il était venu chez elle, jamais Éloïse n'avait verrouillé sa porte. D'ailleurs, personne, au manoir, ne le faisait ; ils n'étaient que cinq ! Qu'est-ce qui avait bien pu la pousser à se barricader ainsi dans sa chambre ? L'ébauche d'un doute chatouilla son esprit, mais Philip choisit de ne pas s'y attarder tout de suite.

— Tu sais, tu m'as manqué, hier matin, pour le petit-déjeuner !

— Oui, je suis désolée. J'ai préféré réviser ma présentation et mon plan de travail une dernière fois avant de rencontrer Dieu le père.

— Oh, et je vois que c'est la grande forme !

Éloïse lui décocha un petit sourire en coin et lui avoua qu'elle en avait également profité pour étayer davantage ses observations concernant le récit de Geoffrey de Monmouth, sur lequel elle estimait ne pas s'être suffisamment attardée. Elle savait que l'avenir du programme d'études de son directeur de thèse reposait sur ses épaules et, malgré le fait que Walleggh lui soit toujours aussi énigmatique, la jeune femme désirait mener son projet de maîtrise à bien, ne serait-ce que pour son propre sentiment d'accomplissement.

Elle s'assura une dernière fois que tout était prêt, puis boucla sa mallette. Ce sujet de recherche, elle le maîtrisait, le ressentait jusqu'au plus profond de ses os. Éloïse allait lui en mettre plein la vue, à ce Grovonovitch.

— Bon, je dois y aller. Tu m'accompagnes ?

— Non, je n'ai pas de tâche ce matin. Je suis juste monté te souhaiter bonne chance et te dire que Jean-René t'attend devant le manoir.

— Ah, pour quelle raison ? Je me suis toujours rendue sur le campus à pied !

— Descends, tu le sauras bien !

Elle émit un petit grognement amusé et referma la porte de ses appartements derrière elle, en vérifiant deux fois plutôt qu'une qu'elle était bel et bien verrouillée, éveillant une fois de plus la curiosité de l'assistant.

— Éloïse, qu'y a-t-il ?

— Mais rien du tout ! Pourquoi me demandes-tu ça ?

— C'est la première fois que je te vois fermer à clé...

— Et c'est interdit ? s'esclaffa-t-elle d'un petit rire nerveux.

Sans attendre sa réplique, elle s'élança vers l'escalier, mais Philip la retint par le poignet.

— Aïe ! Mais qu'est-ce que tu fais ? s'écria Éloïse.

— Tu ne m'as pas laissé te souhaiter bonne chance !

Elle tenta de dégager son bras, mais Philip, sans lâcher prise, lui demanda s'il lui avait fait mal, question à laquelle elle répondit un peu trop évasivement à son goût. Il eut alors la certitude qu'elle lui cachait

quelque chose. C'est à ce moment que le doute qu'il avait eu plus tôt refit surface. Il attira Éloïse vers lui et retroussa sa manche.

— Comment t'es-tu fait ça ? lui demanda-t-il en effleurant le petit nuage bleuté qui ornait son avant-bras.

— Je l'ignore, avoua-t-elle. J'ai dû me cogner quelque part. Ce n'est rien du tout, je te dis ! Il faut vraiment que je file !

Elle se hissa sur le bout des pieds et plaqua un rapide baisé sur la joue de Philip, en lui lançant qu'il connaîtrait les détails de sa rencontre le soir même.

Éloïse dévala enfin l'escalier, armée de son ordinateur portable, son indispensable fourre-tout en bandoulière et son porte-documents coincé sous son bras.

Le jeune homme était perplexe ; jamais auparavant sa copine n'avait été aussi optimiste devant un imminent tête à tête avec son maître. Il ne lui connaissait pas cette soudaine insouciance. Quelque chose clochait. Il se la remémora en train de s'assurer que sa porte était correctement verrouillée, puis se souvint qu'elle avait également pris soin de pousser le taquet pendant qu'elle était à l'intérieur de sa chambre. Philip ne côtoyait Éloïse que depuis très peu de temps, mais ce qu'il savait d'elle était suffisant pour croire que son comportement présent ne lui ressemblait pas. Et puis, il y avait cette marque sur son poignet, apparue sans que la jeune femme sache comment. Philip savait pertinemment que ce n'était pas lui qui la lui avait infligée en la retenant tout à l'heure...

Subitement, les morceaux du casse-tête s'unirent et Philip comprit que la funeste prophétie était déjà enclenchée.

Tout en réfléchissant, l'assistant se posta devant les grandes baies du second étage, qui donnaient directement sur l'allée centrale, là où était garée la voiture. Il vit le domestique saluer Éloïse et la soulager de son encombrant attirail. Lorsqu'elle se pencha pour pénétrer dans la voiture, elle freina net son élan, découvrant la surprise qui l'y attendait. La jeune femme porta instinctivement la main à son poignet meurtri. À cet instant, Philip sut qu'il avait raison. Il déglutit avec peine et balbutia pour lui-même :

— Elle sait. Mais en est-elle seulement consciente ?

RÉVÉLATIONS

Walleggh ? ! Mais que faites-vous ici ?

Le directeur semblait de fort bonne humeur. Fidèle à son habitude, il tenait dans sa main une coupe de vin rouge. Contrairement à son allure d'ordinaire plutôt classique et sobre, il portait un jean foncé et un tricot à col roulé noir, lui donnant un style étonnamment chic et décontracté à la fois. Tandis que l'étudiante s'installait, il l'informa qu'ils partaient sur-le-champ pour Glastonbury et qu'elle pourrait lui faire son compte-rendu pendant le trajet.

— Glastonbury ! Maintenant ? s'exclama-t-elle en trahissant à la fois son excitation et sa déception. C'est que je vous ai préparé une présentation numérique accompagnée de graphiques et d'histogrammes... J'ignorais que vous vouliez commencer les excursions dès aujourd'hui. Vous auriez dû me prévenir.

— Ne vous en faites pas. La Benz est adaptée pour recevoir de l'équipement informatique.

— Vraiment ? Dans ce cas, allons-y !

Éloïse s'engouffra dans l'habitacle et, sourire aux lèvres, entreprit de préparer le matériel dont elle avait besoin pour sa présentation. Voilà des années qu'elle rêvait de fouler le sol des hauts lieux de sa légende préférée et on allait lui servir cette cité mythique sur un plateau d'argent. Seule ombre au tableau : le temps était... tout à fait radieux ! L'image aurait été parfaite si elle avait pu découvrir les vals et les collines du Somerset nappés de ce brouillard lugubre et dense si propre à l'Angleterre. Novembre ne faisait que commencer, elle ne perdait sûrement rien pour attendre.

Le trajet fut relativement court, mais Éloïse eut tout le temps voulu pour exposer à Walleggh le fruit de ses longues heures de lecture, de recherche et, parfois, d'insomnie. Il sembla satisfait du résultat. Le directeur apprécia la justesse des liens que l'étudiante avait commencé à tisser entre les multiples descriptions des personnages de la légende. L'heure approchait où il pourrait enfin lui révéler qui avaient réellement été Arthur, Guenièvre et Morgane, dont Éloïse avait tracé un portrait des plus intéressants. Il aurait presque juré qu'elle éprouvait une certaine... sympathie pour celle que les siècles avaient rendue vile et méprisable.

— Nous y serons dans quelques minutes, Monsieur, annonça Jean-René.

Éloïse frémit et s'efforça de ne pas sourire à outrance, mais son enthousiasme était difficile à contenir. La campagne était tout simplement magnifique. Le soleil de ce début de matinée inondait la lande verdoyante et dévoilait peu à peu le petit hameau qu'était Glastonbury, niché au pied du légendaire pic rocheux. Puis, tout à coup, elle le vit : le Tor se dressait, fier et majestueux, dominant le paysage peu importe où l'on se trouvait. Éloïse distingua aussitôt l'imposante tour qui trônait au faîte du célèbre mont. Son cœur s'emballa, mais elle s'appliqua à n'en rien laisser paraître.

Assis à ses côtés, Walleggh espionnait sa réaction, très conscient du fait qu'elle était submergée par ses émotions. Avalon avait toujours eu cet effet sur ses filles...

La voiture emprunta enfin High Street et les conduisit tout droit au cœur du village. Jean-René avait de toute évidence reçu des instructions très claires : il immobilisa la voiture devant l'église St. John's. Éloïse n'avait aucune idée de l'itinéraire que Walleggh avait dressé pour la journée. Le chauffeur ouvrit la portière de la jeune femme, qui saisit son fourre-tout. Elle transportait dans celui-ci son magnétophone de poche, une bonne demi-douzaine de stylos, son épais cahier de notes à spirales et, bien sûr, sa caméra.

Tandis que Jean-René rendait la même politesse à son second passager, Éloïse admira l'architecture gothique de la chapelle. Déjà, elle plongeait la main au fond de son sac pour s'emparer de son appareil photo.

— Je vous retrouve ici à 16 h, comme convenu, Monsieur.

— Bien. Sinon, je présume que je saurai vous trouver chez mademoiselle Fay ?...

La jeune femme devina qu'il devait s'agir de la pâtissière ou de la boulangère locale. Elle s'assura toutefois que le reste de son matériel, qui demeurerait dans la voiture, ne risquait pas de se faire voler.

— Aucun danger, madame Éloïse ! Le salon de thé où je serai n'est qu'à deux pas d'ici. De toute façon, tout le monde, ici, sait très bien à qui appartient la Mercedes, et personne n'oserait tenter quelque chose d'aussi stupide ! s'esclaffa un peu trop rapidement le domestique, qui reçut un regard noir de la part de son maître.

Sans demander son reste, Jean-René rappela à Walleggh qu'il y avait dans le coffre un panier préparé à leur intention par Mina, puis il inclina prestement la tête et leur souhaita une bonne journée en balbutiant. Le directeur s'efforça de chasser sa contrariété et se dirigea vers l'entrée de l'église.

— Il n'y a pas d'office les jours de semaine, précisa-t-il, mais nous

pouvons visiter l'endroit. Le sommet de la tour de St. John's offre une vue spectaculaire sur les environs.

Éloïse lui emboîta le pas et, ensemble, ils pénétrèrent dans le sanctuaire. Elle aurait aimé arpenter les bas-côtés, mais Walleggh s'engageait déjà dans l'étroit escalier qui serpentait jusqu'en haut de la tour.

Le clocher, couvert çà et là de mousse verdâtre, ressemblait à une tourelle de château, où une toute petite plateforme permettait d'admirer le détail des sculptures qui en ornaient les pointes. L'une d'elles était surmontée d'une girouette dorée qui grinçait sous les caresses du vent.

— Oh ! Le monument du Tor, là-bas, au loin ! s'exclama Éloïse en l'apercevant entre les tourelles.

Elle immortalisa cette image dans son appareil photo et se tourna du côté opposé, afin de contempler le village qui s'étendait à leurs pieds. Elle eut le souffle coupé lorsque ses yeux se posèrent sur les ruines de l'abbaye de Glastonbury.

Satisfait de sa réaction, Walleggh posa la main sur son épaule.

— Venez, elles n'attendent que vous.

— Là ? Tout de suite ?

— Mais si ! Pourquoi ? Quelque chose ne va pas ? la questionna-t-il.

— Eh bien, je croyais que nous allions visiter tous ces endroits selon un certain ordre chronologique...

— Que voulez-vous dire ?

— Comme la plupart des ouvrages s'entendent pour dire que c'est ici que Guenièvre serait venue terminer ses jours, le fait de visiter les vestiges du couvent ne reviendrait-il pas à commencer par la fin ?

— La fin ? Détrompez-vous, Éloïse : c'est ici que tout a débuté.

5 novembre – 11 h

Dès la seconde où j'ai mis le pied sur le terrain de l'abbaye, je me suis sentie transportée dans un autre monde, un monde révolu, certes, mais étrangement encore très présent.

Il n'y a que très peu de gens sur les lieux, ce qui nous permet de nous attarder à notre aise autour des majestueuses ruines de ce qui a été, autrefois, le joyau de l'Angleterre. Enfin, tout de suite après Westminster, bien entendu.

L'abbaye a été construite au VII^e siècle, par le roi Ine de Wessex, mais elle a été détruite par un incendie en 1184. Sept ans plus tard, on

a trouvé ce qui semblait bien être la tombe d'Arthur et de Guenièvre. On raconte qu'un homme et une femme étaient ensevelis là côte à côte, et que le corps de la femme était entouré de ses longues tresses dorées. L'homme, lui, reposait au pied d'une grande croix de plomb, sur laquelle était gravé : *Hic iacit spultus inclitus rex Arturius in insula Avolonia*, ce qui veut dire : « Ici gît l'illustre roi Arthur, enterré dans l'île d'Avalon ».

Je ne sais trop qu'en penser... Une autre tombe semblable aurait été découverte près du pont Slaughter, en Cornouailles, sur la rivière Camel. Pourtant, Morgane aurait emmené le corps de son frère sur l'île sacrée, après la bataille de Camlann...

— Qu'est-ce que vous écrivez ? demanda Wallegh à Éloïse.

— Mes impressions. Je ne veux rien oublier de notre visite et plusieurs interrogations me sont venues en voyant la présumée tombe d'Arthur.

— Et quelles sont-elles ?

— Je me demande s'il ne s'agit pas plutôt d'un subterfuge inventé pour favoriser le tourisme, à la suite de l'incendie.

— Très intéressant...

En effet, plusieurs sceptiques croyaient que la « découverte » de la sépulture avait été orchestrée de toutes pièces afin d'attirer les curieux ainsi que les précieux deniers qu'ils déboursaient pour voir la tombe, permettant ainsi la reconstruction de l'abbaye, lourdement endommagée par les flammes.

Wallegh apprécia la déduction de son étudiante, même si elle était encore loin de la vérité.

— Oh ! On dirait une petite réplique de la bibliothèque du parlement d'Ottawa !

Éloïse se dirigea vers les vestiges de ce qui avait été la cuisine de l'abbaye, appelée *Abbot's Kitchen*. La petite structure de forme octogonale était encore intacte et on pouvait en visiter l'intérieur. Un couple de jeunes touristes s'y trouvait déjà et rigolait tout en tentant de se photographier au-dessus de ce qui semblait être un grand miroir circulaire sur table, qui permettait de contempler l'impressionnante voûte du plafond.

Wallegh laissa sa compagne admirer succinctement le four à pain, l'étal représentant les plantes aromatiques et la table où on avait reproduit pains et gâteaux de l'époque. Ils allèrent ensuite vers les bâtiments principaux et marchèrent sous les voûtes en ogive de ce qui avait été la porte nord de la cathédrale.

Tout en arpentant les dalles de béton et en effleurant du bout des doigts les colonnes qui soutenaient les arches en pierre étagées, Éloïse se laissa envelopper par le silence et l'étrange sérénité qui régnaient en ces lieux. Guenièvre avait-elle réellement foulé ce sol ? Était-ce ici qu'elle avait poussé son dernier soupir, avant de rejoindre son bien-aimé dans la mort ?

Cette pensée lui rappela une parole que Walleggh avait prononcée dans la tour de l'église St. John's.

— Que vouliez-vous dire, tout à l'heure, lorsque vous avez affirmé que c'est ici que tout a commencé ?

Walleggh se tourna vers le Tor et plissa les yeux pour l'observer. Son esprit fut envahi par une horde d'images et de souvenirs, les uns, joyeux, et les autres...

Les autres avaient fait de lui l'homme qu'il était devenu, sombre, amer et terriblement seul. Cela allait enfin cesser.

— Je vous suggère d'abord d'aller voir un peu ce que Mina a concocté pour dîner, puis nous escaladerons le Tor. Là, je vous raconterai.

5 novembre – 13 h 30

Quel heureux hasard que j'aie eu la brillante idée de porter mes bottillons à talons plats ! Nous venons d'atteindre le sommet du pic rocheux, après avoir escaladé un sentier, ma foi, plutôt abrupt ! Je me rends compte que je n'ai aucune endurance cardiovasculaire ! Tu es pitoyable, de Grandpré !

Le Tor mesure en tout 159 mètres. Des fouilles réalisées dans les années 1960 ont révélé les vestiges d'une grande forteresse du ve siècle. Apparemment, l'intérieur du pic serait composé de grottes et plusieurs le croient vide.

Certains prétendent que c'est ici que le chevalier renégat Malagant aurait séquestré Guenièvre, tandis que d'autres pensent qu'il s'agit de l'entrée d'Annwn, les enfers celtes. Toutefois, c'est à saint Michael qu'est dédiée la tour qui se dresse devant nous, majestueuse et fière. Saint Michael, soldat de Dieu et vainqueur du paganisme... Est-il venu anéantir le règne même de la Déesse d'Avalon ? Walleggh m'en dira sûrement davantage sous peu.

Il est parvenu au sommet avant moi, me laissant piteusement chercher mon souffle toute seule. Je n'ose pas le déranger ; il scrute l'horizon, perdu dans je ne sais quelles pensées. Quel intrigant personnage !

— L'île d'Avalon est aussi vieille que le début des temps, commença-t-il, d'une voix neutre. Quelque quatre siècles avant Jésus-Christ, le sommet de Glastonbury était entouré d'eau. C'était une île immense, coupée du reste du continent. Regardez plus bas, on peut encore voir les traces que la mer a laissées lorsqu'elle s'est graduellement retirée.

— C'est absolument fabuleux...

Éloïse contempla les versants de la colline, où l'on voyait clairement les endroits où les différentes marées avaient façonné le terrain. On aurait dit des vagues dansantes et arrondies, à même les flancs du monticule. La jeune femme jeta autour d'elle un regard circulaire pour finalement revenir sur le monument.

— Mais on raconte qu'un temple était érigé sur l'île sacrée... La tour pourrait-elle en être un vestige ?

— Non. Tout a été détruit. La mer a tout emporté avec elle.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

Il la jaugea un instant avant de poursuivre.

— Ces collines m'ont vu grandir ; elles n'ont aucun secret pour moi.

Éloïse se souvint alors de l'affirmation de Jean-René, selon laquelle les villageois savaient à qui appartenait la Benz. Wallegh possédait sans doute une connaissance approfondie des lieux actuels, mais sa réponse ne la satisfît pas.

— Il y aurait tout de même eu des traces quelconques, si un temple avait jadis été érigé ici, non ? Pourquoi ne resterait-il que cette tour ? demanda-t-elle en désignant le monument.

— Cette structure a été construite après la disparition d'Avalon.

Wallegh marqua une pause.

— Que dis-je ! reprit-il presque immédiatement. En fait, l'île sacrée est encore là, et elle le sera toujours. Que ressentez-vous, Éloïse, en votre for intérieur, depuis que nous sommes arrivés à Glastonbury ?

— Wallegh, vous ne pouvez pas me demander ça, mon opinion était déjà faite avant même d'y venir...

— Répondez à ma question. Prenez le temps d'y penser.

La réponse était toute simple : la jeune femme se sentait vibrer. Tout son environnement immédiat avait une teinte, un parfum, une luminosité dont elle n'avait jamais été témoin auparavant. Les poils de ses avant-bras trahissaient également cet état d'exaltation qu'elle ressentait. Elle n'eut à prononcer aucune parole ; le sourire contemplatif qu'elle adressa à Wallegh parla pour elle. Éloïse regarda

au loin.

— Vous avez raison, murmura-t-elle, je le ressens.

— Avalon est la source de vie primale de la Terre, Éloïse.

Elle haussa un sourcil, exactement comme Philip l'aurait fait, et réfléchit une seconde à cette étrange affirmation.

— Mais les premiers hommes sont apparus beaucoup plus au sud-est que...

— Je ne vous parle pas de géographie, mais de spiritualité. Tout, ici, n'est que symbole, Éloïse. Au temps des Romains, l'île s'appelait *Avalach*, du nom *aval*, qui signifie *pomme*. Et à qui associe-t-on ce fruit ?

— À Ève...

— Précisément.

— Prétendez-vous que le Jardin d'Éden était ici ?

— Bien sûr que non ! Mais cela explique pourquoi cette île mythique était vouée au culte de la Déesse, à la vénération du féminin. Les grandes prêtresses de l'île sacrée l'avaient compris. Depuis toujours, Avalon exerce son pouvoir sur ceux et celles qui ont la capacité de changer la face de la Terre.

— Par exemple ?

— Eh bien, Jeanne d'Arc, Marie Stuart, Isabelle d'Espagne, et même la Sainte Vierge elle-même, pour ne nommer que celles-là.

« Toutes des femmes... » remarqua Éloïse. Était-ce un hasard ? Des femmes touchées par la puissance de l'île magique... Des filles d'Avalon...

Wallegh poursuivait ses explications, mais la jeune femme était ailleurs, obnubilée par une phrase issue d'un songe. « Tu es la septième fille d'Avalon ; délivre-moi... » Dans son esprit se dissipèrent peu à peu les brumes qui l'engourdissaient depuis la nuit du bal masqué.

— Wallegh, l'interrompit-elle, ces femmes ont-elles un lien avec une prophétie où il est question de sept filles ?

Une petite veine saillit sur la tempe du directeur, qui crispa la mâchoire. Il se fit violence pour ne pas perdre contenance et effaça toute trace de son trouble en éludant froidement la question.

— Venez, nous devons partir si nous voulons avoir suffisamment de temps pour visiter le puits et le château de Cadbury.

Ils descendirent du Tor en silence, l'un muré dans son mutisme et l'autre plongée dans la perplexité. Pourquoi Wallegh évitait-il de lui répondre ? Éloïse sentit que le brusquer ne la mènerait nulle part. Elle

s'efforça plutôt de se souvenir des détails de cette prophétie et de comprendre pourquoi ils semblaient s'être effacés de sa mémoire, mais en vain. Éloïse se dit que si elle arrêta d'y penser, cela finirait par lui revenir.

Au bas de la colline se prélassait paisiblement un troupeau de vaches, de part et d'autre du sentier que Walleggh et Éloïse sillonnaient, sans qu'aucune clôture sépare les bêtes des touristes. Une fois de plus, la jeune femme prit son appareil photo pour capturer la scène, avec pour toile de fond une luxuriante végétation, d'un vert qu'elle aurait juré plus intense que celui de la flore québécoise.

Tout en marchant, Éloïse en profita pour jeter un coup d'œil sur les clichés numériques qu'elle avait pris jusque-là. Le charme de ce village résidait entre autres dans le fait que chaque boutique, chaque propriété, et jusqu'aux habitants eux-mêmes offraient aux visiteurs un cachet des plus pittoresques. Éloïse en était rendue à plus d'une vingtaine de photographies, déjà.

— Fabrice sera tout simplement ravi de voir ça ! s'exclama-t-elle candidement. On jurerait se trouver sur le *Chemin de Traverse* !

Walleggh la regarda de biais, mais sans mot dire. Croyant qu'il ignorait de quoi elle parlait, Éloïse entreprit de le lui expliquer, mais il l'interrompit.

— J'ai lu Rowlings, vous savez.

— Vraiment ?

— Je suis directeur du Département de littérature anglaise, très chère. Je lis à peu près tout ce que les plumes britanniques produisent, profession oblige, et cela inclut les aventures de Harry Potter.

Éloïse était satisfaite ; elle avait réussi à tirer Walleggh de son silence. Elle guetterait le moment propice pour aborder de nouveau le mystère des sept filles d'Avalon, à moins qu'il ne le fasse de lui-même, lorsqu'il le jugerait opportun.

Ils atteignirent la rue Chilkwell, immédiatement au bas du mont, qui les mena directement sur le site enchanteur de Chalice Well, où les accueillit un sympathique personnage à la barbe hirsute. Walleggh guida Éloïse le long du parcours et lui exposa brièvement les principales caractéristiques de l'endroit. Elle fut littéralement ravie par le charme des lieux.

5 novembre – 15 h

Chalice Well est un endroit absolument fabuleux ! Bien plus qu'un simple puits ; c'est un magnifique jardin situé juste au pied du Tor, qui a la

particularité de déverser une eau rougeâtre. À propos de cet endroit courent les mythes les plus absurdes ! Par exemple, on attribuerait le goût ferreux de son eau aux clous de la crucifixion du Christ, rouillés au fil des siècles. On raconte aussi que jadis, l'eau aurait jailli du lieu même où le Saint Graal a été enseveli. La rumeur la plus intéressante est sans doute celle voulant que l'eau ait de véritables propriétés curatives, celles-ci étant officiellement reconnues depuis le *XVI^e* siècle. Certains lui attribuent également des vertus magiques.

Pour ma part, tout ce que je sais, c'est que je me trouve dans un somptueux jardin, jalonné de jolis murets en pierre, de sentiers macadamisés et d'une variété surprenante de fleurs et de plantes, où l'on a envie de s'attarder. C'est un endroit tout à fait magnifique ! Des gens ont noué, çà et là, de petits rubans colorés aux branches ou aux tiges des plantes, telles autant de prières adressées à la Déesse. S'il n'en tenait qu'à moi, je passerais la journée entière en ce lieu féerique...

Tout à l'heure, nous prendrons la route vers le château de Cadbury... Camelot, en d'autres mots ! Ce sera notre dernier arrêt pour aujourd'hui.

En apercevant les deux bassins entrelacés dans lesquels s'écoulait l'onde rougeoyante, Éloïse s'accroupit et effleura la surface froide et frémissante. Elle y plongea la main en souriant, savourant la fraîcheur de l'eau sur sa peau.

Wallegh se tenait derrière elle, l'observant d'un regard intense. Les reflets du soleil faisaient danser dans les vasques des éclats luminescents, qui auréolaient la silhouette d'Éloïse d'un halo immaculé. La jeune femme mit sa main en coupe et porta l'eau à ses lèvres, ne pouvant résister à l'envie d'y goûter. Elle ferma les yeux et laissa la gorgée glisser dans sa gorge en renversant doucement la tête, constatant effectivement son goût ferreux. Une goutte étincelante coula le long de son menton. Elle sourit pour elle-même puis se releva, cherchant Wallegh du regard.

— Suis-je éternelle, à présent ?

Un muscle de la mâchoire du directeur sursauta. Il resta muet, mais ses yeux d'acier la transpercèrent. Wallegh franchit les quelques pas qui le séparaient d'elle et posa la paume sur la courbe de son cou. De son pouce, il essuya le menton ruisselant d'Éloïse. Il l'aurait prise, là, sur-le-champ, lui donnant une parcelle de ce qu'elle semblait désirer et se rapprochant lui-même peu à peu de sa propre délivrance. Mais l'heure n'était pas encore venue.

Éloïse recula d'un pas ; la chaleur de cette main sur sa peau lui semblait étrangement familière. Du coin de l'œil, elle distingua un

mouvement furtif qui la sortit de sa torpeur. Un couple et deux enfants s'approchaient. La femme en attendait très visiblement un troisième.

Wallegh prit sa compagne par le coude et l'invita à le suivre. Ils s'assirent sur l'un des bancs de bois qui bordaient les bassins circulaires.

— Vous m'avez posé une question, mais la réponse est non.

Éloïse le dévisagea avec surprise. De toute évidence, elle ignorait à quoi il faisait allusion.

— L'éternité, reprit-il. Vous êtes aussi mortelle que vous l'étiez il y a cinq minutes.

— Ah, ça ? Mais c'était pour rire...

Les traits de Wallegh devinrent graves. Il contempla le Tor, qui s'imposait sur la ligne d'horizon, puis plongea son regard dans celui de la jeune femme.

— Pour rire... Éloïse, cette quête mettra à rude épreuve votre ouverture d'esprit. Je suis parfaitement conscient que vous vous posez de nombreuses questions, mais sachez que je vous en révélerai les réponses en temps et lieu.

Éloïse allongea les jambes et croisa les chevilles.

— Allez-y, j'ai tout mon temps.

LA PREMIÈRE FILLE

Pensif, Wallegh observait les enfants qui batifolaient près de l'eau. Il fallait bien en arriver là un jour ou l'autre. Il ne pouvait pas tenir Éloïse dans l'ignorance indéfiniment. Il pèserait ses mots cependant, choisirait avec soin les bribes d'information qu'il s'appropriait à révéler à son étudiante. Après tout, ne l'avait-il pas fait venir d'Amérique précisément pour cela ?

— La clé, Éloïse, vous l'avez devant vous, poursuivit-il en désignant les gamins. Vous l'avez *dans* vous.

— Je ne vous suis pas, Wallegh.

— L'éternité se trouve non pas dans une goutte d'eau, mais bien dans une goutte de sang. Ces gamins portent en eux l'héritage de tous leurs ancêtres, qu'ils transmettront à leur tour à leurs propres enfants, puis à leurs petits-enfants, et ainsi de suite. En cela réside la véritable éternité.

— Oui, c'est une façon de voir les choses, concéda Éloïse, mais n'est-ce pas une explication un peu simpliste ?

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, si les chevaliers des Croisades l'avaient compris ainsi, croyez-vous qu'ils se seraient donné tout ce mal pour tenter de mettre la main sur le Graal ? N'est-il pas dit que quiconque boit à sa coupe aura la vie éternelle et guérira de tout mal ?

— Balivernes ! tonna Wallegh. Qui vous dit que la vie éternelle est une bénédiction ?

Il se leva d'un bond et fit quelques pas vers les vasques. Les enfants cessèrent leurs jeux et rejoignirent leurs parents, tout en lorgnant avec crainte le grand homme en noir. Éloïse, elle, n'était pas le moins du monde impressionnée.

— Qu'ai-je donc dit de si grave pour que vous réagissiez ainsi ? lui reprocha-t-elle.

— Je vous prie de m'excuser. Vous ne pouviez pas savoir.

— Savoir quoi, au juste ? Quand arrêterez-vous de vous dérober ?

Wallegh soupira, passa sa main droite sur son crâne lisse, puis se lança :

— Le Graal n'est pas ce que tout le monde veut bien croire. On le représente constamment comme étant la coupe dans laquelle le Christ

a bu lors de son dernier repas et celle qui, ensuite, a recueilli son sang pendant qu'il était sur la croix, mais rien n'est plus faux.

La jeune femme crut savoir où il voulait en venir et émit un petit rire.

— Allons, Walleggh ! J'ai lu Dan Brown, vous savez ?

— Vraiment ? Alors d'où pensez-vous qu'il tient son idée de génie ? Il a tiré cela tout droit de sa propre imagination, peut-être ?

Le ton était sifflant. Éloïse sut que son directeur était sur le point de s'emporter de nouveau. Elle le vit faire de gros efforts pour retrouver son calme, mais une petite veine sur sa tempe saillait toujours.

Soudain, une idée lui effleura l'esprit. En tant que docteur en littérature, il avait forcément creusé longuement la question, tirant de la somme de ses recherches ses propres conclusions. Avait-il essayé des revers en exposant à ses pairs des hypothèses extravagantes concernant le Graal, alors qu'en revanche, on encensait l'auteur du roman de fiction le plus célèbre de l'heure pour une semblable version des faits ?

— Je ne voulais pas vous insulter, Walleggh. N'importe qui aurait fait le rapprochement avec le *Da Vinci Code*.

— Vous avez entièrement raison. Vous aurez remarqué que j'ai tendance à m'emporter un peu trop rapidement. Vous en parlerez à Philip...

Stupéfaite, la jeune femme constata qu'il avait effacé toute trace de malaise, tant dans son expression que dans sa voix. Arriverait-elle un jour à cerner ce personnage ?

Walleggh suggéra à Éloïse de regagner la voiture. Jean-René les attendait sûrement. Chemin faisant, le directeur relança la conversation.

— Savez-vous qui, à l'origine, fit construire la chapelle de Glastonbury ?

— Eh bien, certains racontent que ce serait Jésus lui-même, au cours d'un long périple en Bretagne[4], mais...

— Très juste. Il n'avait alors que dix-sept ans. Sa mère lui avait parlé de l'île sacrée, du pouvoir et de la bienveillance qu'elle diffusait de par le monde, et elle lui avait expliqué comment Avalon l'avait touchée, elle, alors qu'elle n'était guère plus âgée que lui.

— Que me dites-vous là ? Il n'y a aucun rapport entre la Sainte Vierge et l'île sacrée ! Et vous prétendez que le Christ aurait effectivement fait le trajet depuis Nazareth jusqu'ici ? Allons, un tel

voyage, à cette époque, lui aurait pris des mois, sinon des années !

— Oh, mais ça lui a effectivement pris des mois ! Un an et demi, pour être exact. Avalon l'a reçu en digne Enfant qu'il était et l'a enveloppé de tout son savoir et de toute sa puissance. Ce n'est d'ailleurs qu'à son retour auprès des siens qu'il a commencé à prêcher.

— Bon, d'accord. En admettant que ce soit vrai, pourquoi ici ? Pourquoi Dieu aurait-il fait naître son Fils à l'autre bout du monde, si Avalon était réellement... la source de la Vie ou je ne sais trop quoi ?

— N'oubliez pas, Éloïse, qu'Avalon voue son culte à la Déesse. Chez les catholiques, Jésus est la personnification masculine de la divinité, tandis qu'on reconnaît la Vierge comme étant la mère du Christ, donc la mère de Dieu.

La jeune femme hocha la tête. Jusque-là, l'explication était claire. Wallegh poursuivit.

— Or, chez les adeptes du paganisme, Marie serait en quelque sorte l'équivalent de la Déesse elle-même. Dans l'ancienne religion, il n'y avait pas une seule divinité, mais bien deux : la Déesse et son Consort. Pour toute vie, toute chose, existe son opposé, son complément. C'est la dualité originelle.

— La lumière et les ténèbres, le feu et l'eau, le yin et le yang, voire même le bien et le mal, renchérit Éloïse.

— Exactement.

Une parcelle de la prophétie lui revint soudain en mémoire : *Sous le sein de la Mère se réfugiera le Bien...* S'agissait-il de la Déesse ou de la Vierge, lorsqu'il était question de la Mère ? Éloïse déduisit que les deux étaient assurément liées.

— Mais quelque chose cloche : Jésus n'a-t-il pas toujours prêché au nom de son Père uniquement ?

— Ah ! Certes, mais il s'agit là de ce que l'Église a bien voulu enseigner. Le Christ disait aussi qu'il fallait vénérer et glorifier Sa propre mère, la décrivant comme notre Mère à tous.

— À l'image de la Déesse d'Avalon... murmura Éloïse. Ils firent quelques pas en silence, Wallegh donnant le temps à sa compagne de bien assimiler ces précisions avant de pousser plus loin ses explications. À une vitesse inouïe, des liens se tissaient dans l'esprit de l'étudiante. Tel que le directeur s'y attendait, Éloïse revint à la charge.

— Vous disiez que Marie avait elle-même été touchée par le pouvoir de l'île sacrée ; comment ?

— Avalon a seulement la force vitale que la Déesse a bien voulu lui donner. Elle a fait de ce lieu son temple, son visage et sa voix. Elle savait, par contre, que la fin de son règne en tant que Grande Mère approchait. Souvenez-vous que Jules César venait tout juste d'envahir la Bretagne. Les jours du paganisme étaient comptés...

Brusquement, Éloïse se tourna vers Walleggh, le regard brillant.

— Elle aurait en quelque sorte... passé le flambeau à Marie, si je puis dire ? C'est bien ça ?

— C'est précisément cela, en effet. Elle a fait d'elle sa première fille. Ce n'est donc pas un hasard si Joseph d'Arimathie a choisi de revenir en ces lieux pour y établir notre famille.

— Je vous demande pardon ? fit Éloïse, perplexe.

— Euh, oui, enfin, je parle des catholiques, bien sûr. Lorsqu'il est revenu ici, en l'an 55, pour enfouir le Graal dans cette terre sacrée, le vieil homme savait fort bien que la rumeur de sa présence ici pousserait les croyants à tenter de retrouver le précieux objet, perpétuant ainsi la mémoire et les enseignements de Jésus.

— Mais ne venez-vous pas d'affirmer que le Graal n'était pas un calice ?

— Oh, mais il y a bel et bien eu une coupe, dont je vous parlerai une autre fois, si vous le voulez bien. Jean-René est déjà là.

5 novembre – 17 h

En quittant le village, nous sommes partis vers le sud, pas très loin, où nous avons... ou plutôt, où J'AI visité un grand fort en ruines, perché au sommet d'une colline. Walleggh n'a pas voulu m'accompagner. Il avait encore cette expression énigmatique, valant entre la douleur, la tristesse et la colère, comme au sommet du Tor... Je me réjouis par contre qu'il se soit un peu ouvert au sujet des sept filles d'Avalon. Oh, il ne m'a pas révélé grand-chose, mais je sais que ça viendra.

Toujours est-il que les vestiges du château de Cadbury sont réellement admirables. De tous les bastions de la Grande-Bretagne, c'est celui qui a fait l'objet de la plus importante fortification. C'est également celui que l'on considère comme n'étant rien de moins que Camelot lui-même...

En 1544, le château s'appelait Cameletum et, sur les cartes de l'époque, la ville qui l'entourait se nommait Camelleck. On raconte que sous le fort, que l'on présume creux, courait un réseau de grottes et de cavernes. Les archéologues y ont trouvé un important dispositif militaire, ainsi qu'un grand bâtiment ; qu'ils croient être une salle de banquet. De nombreux débris de jarres à vin méditerranéennes datant du V^e siècle y ont aussi été retrouvés.

Cette visite vient clore ma première journée d'exploration. Je suis absolument ravie d'avoir visité toutes ces ruines, mais mon esprit est trop préoccupé pour pouvoir pleinement l'apprécier. Il me tarde que Walleggh

s'ouvre davantage...

Éloïse rangea son cahier et son stylo, adressa un petit sourire à Jean-René, qui la regardait dans le rétroviseur, puis s'appliqua à contempler le paysage qui défilait par la fenêtre de la voiture. Les paroles de Wallegh dansaient encore dans sa tête.

Évidemment, Avalon et le Saint Graal étaient intimement liés et les informations que le directeur lui avait révélées étaient fort pertinentes, mais les pensées de la jeune femme demeuraient fixées sur un tout petit détail. Il avait dit que la Sainte Vierge était la *première fille d'Avalon*.

Qui étaient les six autres ?

Éloïse se demandait pourquoi Wallegh avait brusquement évité de lui répondre lorsqu'elle avait abordé le sujet, au sommet du Tor. Une nouvelle tentative en ce sens serait sans doute tout aussi vaine. Aussi décida-t-elle que la subtilité serait sa meilleure approche.

Tandis que le chauffeur annonçait à ses passagers que Bristol était en vue, Éloïse envisagea de questionner une personne qu'elle amènerait à parler librement, et elle savait exactement comment s'y prendre.

5 novembre – 18 h 30

Me voilà de retour au manoir. J'ai un de ces maux de tête, mais je ne dois pas m'y attarder !

J'ai téléchargé mes photos dans mon ordi et j'ai ensuite communiqué avec Fabrice pour lui raconter ma première journée d'excursion. Mon frère a beaucoup aimé les clichés que j'ai pris des rues de Glastonbury, qui l'ont transporté tout droit dans ses romans fantastiques !

J'ai discuté un peu avec Christophe, qui a tout de suite senti que je n'étais pas dans mon assiette... mais j'ai simplement prétendu que j'étais crevée. Pourquoi lui aurais-je avoué que Wallegh me cache quelque chose et que ce n'est sans doute pas pour faire ma maîtrise qu'il m'a fait venir à Bristol ? D'accord, je l'aime bien Christophe, mais ce n'est pas comme si je lui devais quelque chose. Quoi que j'aurais peut-être dû me confier... Il a toujours été une bonne oreille pour moi et il se serait fait un plaisir de tenter de me réconforter. J'ignore comment il fait, mais il possède cette capacité inouïe de me faire rire et... Hmmm... Se pourrait-il qu'il me manque plus que je veux bien l'admettre ?

On verra ça plus tard. Pour l'instant, je ne peux pas me permettre

de penser à autre chose. Je ne serai en paix que lorsque j'aurai fait la lumière sur ce mystère. Si je suis effectivement concernée par cette prophétie, je veux, je DOIS savoir de quelle façon. Et j'ignore toujours l'importance que pourrait avoir Fabrice dans cette histoire.

Je dois aller retrouver Philip pour le souper et pour lui raconter ma journée. Je tenterai de ne pas trop étirer la veillée, car je veux dès ce soir mettre mon petit plan à exécution. Avec un peu de chance – et beaucoup de charme ! – J'en saurai bientôt un peu plus sur Mûsieur mon directeur de thèse.

— Ah, Milady ! J'avais hâte que tu arrives ! Entre !

Le chien de Philip vint lui aussi accueillir Éloise, qui sortit de sa poche une petite gâterie. Elle laissa la bête l'engloutir joyeusement, puis suivit son hôte jusque dans le vivoir. Là l'attendait un plat de service garni de fromages fins, de craquelins, de raisins verts et de fraises fourrées au fromage à la crème. Il la laissa se servir et s'installer sur le canapé, puis lui versa une pinte de cidre.

— Eh bien, raconte un peu. Comment ça s'est passé ?

— Plutôt bien, admit-elle, mais tellement de questions demeurent sans réponses...

— As-tu vu le fantôme de Guenièvre ? Savais-tu qu'on peut l'apercevoir, de temps à autre, sur la colline du Tor ?

Elle lui rendit son sourire moqueur.

— Non, aucune apparition, désolée. En fait, c'est une tout autre femme qui retient mon attention, ce soir.

— Ah bon ? Et peut-on savoir de qui il s'agit ?

— La bienheureuse Mère de Dieu, lâcha-t-elle.

— La Sainte Vierge ! Mais quel est le rapport ?

— C'est bien ce que je me demande. Sais-tu quelque chose à son sujet qui pourrait m'être utile et qui m'éviterait de passer une autre nuit à la bibliothèque ?

— Peut-être bien, mais tout dépend de ce que tu recherches. Que dirais-tu de me raconter ta journée d'abord, et de garder Marie pour le dessert, devant un bon thé chaud accompagné de quelques scones ?

Éloise plissa le nez et fit une moue.

— Ça me va, mais ce soir, je me sens davantage chocolat chaud et tarte au sucre... Tes petits gâteaux sont désespérément monotones.

— Traître ! lui lança-t-il en feignant d'être offusqué. Allez, vas-y, je t'écoute.

Un bol de chocolat onctueux et fumant au creux de sa main gauche, Éloïse écoutait Philip lui résumer les bribes d'informations qu'il détenait au sujet de Marie de Nazareth. Une douillette couverture en laine d'Écosse lui couvrait les jambes, qu'elle avait repliées sous ses fesses, tandis qu'Alfie roupillait à ses côtés, son étroite tête rousse mollement posée sur ses cuisses. D'un geste discret, elle jeta un coup d'œil à l'horloge, sur le manteau de l'âtre. 21 h 30. Encore une heure puis elle devrait partir.

Éloïse n'apprit rien de plus que ce qu'elle savait déjà, soit que les adeptes de tous les grands courants religieux, tant les catholiques, les orthodoxes, les protestants que les islamistes, accordaient à Marie l'illustre titre de Mère de Dieu. Évidemment, l'importance qu'on lui attribuait variait d'un dogme à l'autre, mais l'essentiel y était.

— Personne ne semble toutefois avoir cru bon de tracer sa biographie complète, continua Philip. Après la mort de Jésus, les Écritures l'ont vraisemblablement laissée tomber dans l'oubli. Tout ce que j'en sais se résume à ce que l'on retrouve dans les Évangiles, qui omettent tous de détailler tant l'enfance de la Vierge que sa mort.

Éloïse but une autre gorgée de son chocolat puis hocha pensivement la tête. « Avalon avait fait d'elle sa première fille... Les sept filles d'Avalon... Elle aurait donc six sœurs... » Cette réflexion lui fournit une nouvelle piste à explorer.

— La question de la virginité perpétuelle soulève encore de nombreux désaccords, n'est-ce pas ? ajouta habilement la jeune femme.

Philip saisit la perche.

— Si je ne me trompe pas, saint Marc et saint Matthieu font état de quatre frères de Jésus, et ils évoquent aussi des sœurs, mais sans toutefois les nommer. Saint Jacques, lui, parle plutôt de cousins et de demi-frères, le mot « frère » étant sans doute employé au sens large du terme...

« Tout n'est que symbole », avait dit Walleggh. L'évidence était probablement là, juste sous ses yeux, mais les détails épars empêchaient Éloïse de voir le tout. La discussion se poursuivit encore quelque temps, jusqu'à ce qu'elle pose son bol vide et repousse le plaid de ses genoux. Le chien ouvrit paresseusement ses yeux, clos de contentement.

— Très cher Lord Philip, ce repas fut des plus agréables. Je vous en remercie.

— Tout le plaisir fut pour moi, enfin, pour nous. Tu sais que mon chien s'est réellement attaché à toi ?

Éloïse caressa une dernière fois le crâne soyeux de l'animal, sourit

puis se leva.

— Allez, je te donne un coup de main pour la vaisselle. Ensuite, je me sauve.

— Non, non, laisse. Je m'en occupe. Où Walleggh t'emmène-t-il, demain, déjà ?

— Tintagel. On doit y passer toute la journée.

— Dans ce cas, je te laisse aller prendre du repos.

Ils se firent la bise et une accolade, puis la jeune femme s'en alla, son esprit déjà occupé à peaufiner les détails du petit plan qu'elle allait à présent mettre à exécution.

À l'instant même où Éloïse accédait à la cuisine par le petit couloir que Philip lui avait révélé, un mur amovible s'ouvrait dans ses propres appartements. Walleggh s'introduisit dans la chambre de la jeune femme. La trouvant aussi vide que le château où il avait jadis passé certaines des plus belles années de sa vie, il ravala avec peine sa déception et tourna les talons. Comme il était venu, le directeur disparut derrière la cloison qui jouxtait l'âtre, au cœur de la pièce centrale.

Elle achevait de rouler la pâte lorsqu'il entra dans la pièce. Pile à l'heure. Éloïse sourit pour elle-même : première étape accomplie !

— Madame Éloïse ! Mais que faites-vous là ?

— Bonsoir, Jean-René ! J'avais envie d'une collation de fin de soirée et j'ai eu l'idée de me concocter une petite bagatelle de mon cru. Si vous patientez un peu, je partagerai volontiers avec vous. Ce sera prêt dans une vingtaine de minutes.

L'éclat soudain dans les yeux du chauffeur lui indiqua que la réponse était oui. Deuxième étape accomplie ! Éloïse avait découvert que, chaque soir, Jean-René avait l'habitude de prendre un goûter avant de se mettre au lit. Autant en profiter ! Le vieil adage ne disait-il pas que la meilleure façon d'atteindre un homme était de le prendre par le ventre ?

— Si vous nous prépariez un bon thé, tandis que j'achève ma recette ? suggéra Éloïse.

— Volontiers ! acquiesça-t-il.

Tout en mettant de l'eau à bouillir, Jean-René regarda la jeune femme étendre une bonne couche de beurre sur la pâte encore humide. Puis, elle saupoudra généreusement du sucre brun sur toute

la surface et ajouta de la cannelle, non sans humer avec un sourire l'effluve relevé de son épice préférée.

— Est-ce que c'est une sorte de tarte ? demanda le domestique, intrigué.

— Pas du tout. On doit le rouler pour le faire cuire. Après, on découpe en tranches, et c'est ce qu'on appelle des *pets-de-sœur*. Pourquoi ? Je l'ai déjà su, mais j'ai oublié. J'ai une amie qui, elle, appelle ça un *cochon*.

— Ah bon ?

— Lorsque vous y aurez goûté, vous comprendrez ! lui glissa-t-elle en souriant.

Pendant qu'elle disposait le rouleau en cercle dans l'assiette de verre, Éloïse engagea une conversation anodine, tout en s'appliquant à bien coller les deux extrémités ensemble. Elle mit ensuite le plat dans le four et tourna la minuterie.

Accoudée sur l'îlot de cuisine, Éloïse observa la réaction de Jean-René. Les yeux fermés, il savoura sa bouchée en laissant le tourbillon de sucre épicé lui chatouiller la langue et l'intérieur des joues. Il se lança ensuite dans une appréciation pointue de sa dégustation.

— Et je rajouterai même davantage de beurre, conclut-il, ravi. Madame Éloïse, c'est tout à fait divin ! Puis-je me servir une autre part ?

— Mais je vous en prie, faites !

Troisième étape accomplie ! Éloïse dirigea donc subtilement la conversation sur cette journée passée à visiter Glastonbury et ses environs.

— C'est toute une chance que M. Grovonovitch connaisse aussi bien la région. Est-ce qu'il accompagne toujours ainsi ses étudiants ?

— Oh non ! Seulement ceux qui se lancent sur les traces du roi Arthur.

— Vraiment ? Et y en a-t-il eu plusieurs ?

— Quelques-uns, mais personne n'a démontré autant de passion que vous.

Ce fut le moment qu'Éloïse choisit pour tenter un premier assaut.

— J'ai beaucoup appris jusqu'ici, bien plus que je ne l'aurais pensé, mais il me tarde que votre maître me dévoile en détail la prophétie des sept filles d'Avalon. Je n'en connais que les grandes lignes.

Le chauffeur retint son souffle et la dévisagea. La jeune femme le fixa d'un regard qu'elle souhaita honnête et afficha une expression

candide.

— Il vous en a déjà parlé ? Le maître avait donc raison : vous êtes l'élue ?

L'élue ?

Éloïse hocha la tête, s'ordonnant de demeurer calme devant cette révélation. Elle tenait enfin une des réponses à ses questions.

— Et... serez-vous capable de le faire ? risqua-t-il en chuchotant, comme s'il s'agissait d'un secret d'État.

La question la prit totalement au dépourvu. Faire quoi, au juste ? Jean-René enchaîna.

— Croyez-vous avoir la force d'aller jusqu'au bout ? Et le prix ne sera-t-il pas trop cher payé ?

— Trop cher payé ? Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, il vous a sûrement dit que lorsqu'il mourra, vous devrez conjurer la malédiction avec votre propre sang ?

— Mon sang ?... balbutia Éloïse, incertaine de bien comprendre les paroles qui venaient d'être prononcées.

— Mais oui. Votre sang, votre enfant.

Éloïse ne put qu'écarter les yeux. Elle avait l'impression que l'oxygène ne se rendait plus jusqu'à son cerveau.

Pourtant, elle devait se ressaisir. Il fallait qu'elle sache ce qui se tramait.

— Oui. Oui, bien sûr, murmura-t-elle en portant sa tasse de thé à ses lèvres.

— De ce côté-là, toujours rien ? demanda Jean-René en coulant son regard sur le ventre de la jeune femme.

Éloïse se retint pour ne pas cracher sa gorgée. Devait-elle comprendre par là qu'elle aurait dû être enceinte ?

C'en était trop. Elle posa sa tasse, prétextant que la journée avait été harassante et rangea au frigo les restes de son dessert.

— Madame Éloïse, ne vous en faites pas. L'équinoxe du printemps est encore loin. Tout se passera bien.

Malgré la colère et l'angoisse qui lui comprimaient la poitrine, elle s'efforça de lui souhaiter jovialement une bonne nuit, puis sortit de la cuisine. À peine était-elle disparue que Jean-René se ruait sur le réfrigérateur, sourire aux lèvres.

Les cheveux hirsutes et les yeux hagards, Philip lui ouvrit la porte. Éloïse se précipita dans l'appartement, les traits déformés par la fureur.

— C'est quoi, cette histoire de prophétie meurtrière à la con ? Je

sais que tu es au courant. Je viens de discuter avec Jean-René et tu as intérêt à cracher le morceau, Philip Edward !

Un coup de poing en plein visage lui aurait fait exactement le même effet. L'assistant balbutia gauchement quelques paroles inintelligibles et la fit passer dans le séjour.

— Ça va, je vais t'expliquer, mais laisse-moi d'abord aller me vêtir.

Éloïse baissa son regard enflammé sur son caleçon et son torse nu. Un muscle tressauta sur sa mâchoire et elle acquiesça furtivement.

Philip entra dans sa chambre, poussa la porte derrière lui et s'empara de son téléphone.

— Maître, il vaudrait mieux que vous montiez, et tout de suite.

LA GROTTTE DE MERLIN

Elle s'étira voluptueusement, heureuse de voir que le temps était digne de la réputation du pays. Éloïse repoussa la couette et entreprit de se préparer. Ce matin, Walleggh et elle mettaient le cap vers les Cornouailles. La jeune femme remua les tisons qui, au fond de l'âtre, n'émettaient plus guère de chaleur, puis elle ouvrit son ordinateur afin de vérifier ses courriels. Fabrice lui avait envoyé un poème et un cliché de lui-même, le nez enfoui dans le pelage de son chat. Plus que cinq petites semaines et il viendrait la rejoindre.

Éloïse avala son petit déjeuner en vitesse puis vérifia dans son fourre-tout qu'elle n'avait rien oublié. Elle ferma la porte de ses appartements et dévala l'escalier. Par la grande baie vitrée de la mezzanine, elle vit que la Benz était déjà devant le manoir.

Walleggh l'attendait, parapluie à la main, à côté de la portière ouverte.

— Bonjour, Éloïse.

— Bonjour ! Jean-René ne nous accompagne pas ? demanda Éloïse en remarquant que le chauffeur ne se trouvait nulle part.

— Non, pas cette fois-ci.

— Pourquoi ça ?

— Urgence familiale. Si vous êtes prête, montez. Nous partons.

Éloïse fronça les sourcils. Tout en glissant son sac sur le siège arrière, elle eut une impression étrange. Elle nota le ton légèrement sec de Walleggh, ainsi que sa façon soudaine d'éviter son regard. Elle s'assit à côté de lui et tenta d'engager la conversation, mais il se révéla peu loquace, préférant se concentrer sur la route.

Les souvenirs de la veille défilaient dans la tête du directeur.

Il devait être 1 h du matin lorsque la sonnerie de son téléphone avait retenti, mais Walleggh ne dormait pas. La voix de Philip l'avait d'abord pressé de monter immédiatement chez lui, puis, devant l'étonnement du maître, avait tant bien que mal chuchoté que la jeune femme venait de faire irruption chez lui, visiblement perturbée, et qu'elle faisait rageusement les cent pas devant son canapé.

D'un geste sec, Walleggh avait raccroché le combiné et était monté chez Philip. Celui-ci l'avait guidé jusqu'au vivoir, où Éloïse tentait à présent de se calmer en caressant le chien. Walleggh s'était approché

d'elle en silence, l'avait fait pivoter vers lui et, avant qu'elle n'ait eu le temps de dire quoi que ce soit, avait posé sa main gauche sur sa tempe et braqué son regard dans le sien.

— Tout va bien, Éloïse... Il est l'heure de dormir, maintenant...

Mais son ressentiment était coriace. La jeune femme lui avait craché sa rancœur, s'était débattue et avait résisté à son emprise. Wallegh, qui n'avait saisi que des bribes décousues de ce qu'elle vociférait, avait maugréé et enserré le visage d'Éloïse de ses deux mains, leurs figures n'étant qu'à quelques centimètres l'une de l'autre. Il l'avait forcée à le regarder.

L'étudiante s'était immobilisée et avait retenu son souffle. Surgies de nulle part, des paroles réconfortantes avaient alors retenti dans ses oreilles, sans toutefois que les lèvres du directeur bougent. Éloïse avait cillé mais n'était pas parvenue à se soustraire à ces yeux qui la pénétraient. Puis, un tambourinement lent et régulier lui avait empli la tête. Étaient-ce ses propres battements de cœur ou ceux de Wallegh ? Elle n'aurait su le dire. Doucement, au rythme de la voix chaude, elle s'était abandonnée, l'alarme qui lui criait de résister n'étant plus qu'un lointain et faible écho de sa conscience.

Le directeur avait massé son front encore quelques instants, jusqu'à ce que les traits d'Éloïse soient complètement détendus. Elle avait bredouillé quelque chose puis s'était assise sur la causeuse en réprimant difficilement un bâillement. La partie était gagnée. Wallegh s'était accroupi devant elle et avait posé la couverture de laine sur ses épaules.

— Dors, Éloïse... avait-il murmuré de sa voix suave.

Elle s'était recroquevillée sur le canapé et avait ramené le tartan sous son menton. Satisfait, Wallegh avait attendu un moment, puis l'avait prise dans ses bras. D'un petit geste du menton, il avait fait signe à Philip de l'accompagner. Sans échanger une seule parole, ils avaient ramené l'étudiante chez elle et l'avaient mise au lit.

Le directeur avait posé la tête d'Éloïse sur l'oreiller et retiré son avant-bras de sous sa nuque délicate. Puis, il avait laissé glisser ses doigts le long de son épaule, caresse qui n'échappa pas à son second. Philip avait dégluti et promené ses yeux sur l'homme voûté au-dessus de sa copine plongée dans un sommeil commandé.

Ce n'était pas la première fois qu'il voyait à l'œuvre le pouvoir de son maître et, chaque fois, l'expérience l'avait laissé ahuri et... émoustillé. Comment savoir s'il avait déjà lui-même été sous cette emprise diabolique ?

La voix de Wallegh l'avait tiré de ses fantasmes naissants.

— Au matin, tu auras tout oublié. Dors, Éloïse... avait-il répété une dernière fois.

Enfin, il s'était levé et avait ouvert la cloison secrète, enjoignant à son assistant de le suivre. Ils avaient descendu l'escalier en colimaçon, recouvert d'un épais tapis qui étouffait tout bruit de pas, et actionné un second mur dissimulé. Les deux hommes étaient ainsi parvenus dans la suite de Walleggh, qui s'était aussitôt servi un verre de vin rouge. Il l'avait calé d'un trait et s'en était versé un deuxième, après quoi il avait présenté la bouteille à Philip, en l'interrogeant du regard. Celui-ci avait acquiescé.

— Sais-tu ce qui a bien pu la pousser à surgir comme ça chez toi ? lui avait demandé le directeur.

Le jeune homme avait volontairement omis de lui révéler qu'Éloïse avait découvert ce qu'impliquait la prophétie et, à plus forte raison, d'avouer qu'il lui avait lui-même fait lire le parchemin, sachant pertinemment qu'en n'étant pas honnête avec Walleggh, il s'aventurerait en terrain miné.

— Non, pas le moindre indice. Nous avons soupé ensemble et elle ne semblait ni perturbée, ni irritée par quoi que ce soit.

— De quoi avez-vous parlé, au cours de la soirée ?

Philip avait relaté qu'outre la description de leur journée passée à Glastonbury, il avait noté l'intérêt marqué qu'avait subitement Éloïse pour la Sainte Vierge. Walleggh était devenu songeur. Le sujet avait effectivement été abordé, au bord du puits, mais pas suffisamment pour qu'elle en ait la puce à l'oreille... Il devait y avoir autre chose.

Il s'était alors souvenu de cette erreur qu'il avait commise, à la fin de sa dernière visite nocturne, lorsqu'il avait murmuré cette toute petite phrase au creux de son cou. C'était là une maladresse qui risquait de lui coûter cher. Pouvait-elle être à l'origine de tout ceci ? Il allait devoir se montrer plus prudent, la prochaine fois...

Mais autre chose le tracassait. Se pouvait-il que la vivacité d'esprit et le subconscient de la jeune femme parviennent à déjouer ses pouvoirs d'hypnose ? Presque personne n'y était parvenu auparavant, hormis les six autres femmes de sa trempe, ses sœurs lointaines. Walleggh se rendait bien à l'évidence qu'il avait dû recourir à une plus grande concentration pour l'engourdir, un peu plus tôt, chez Philip.

— Qu'a-t-elle dit au juste, lorsqu'elle est entrée chez toi ? avait demandé Walleggh, toujours songeur.

Philip avait hésité une seconde de trop. Il avait maladroitement balbutié qu'il ne savait pas vraiment et que son discours avait été plutôt échevelé. Les traits du directeur s'étaient figés et ses yeux s'étaient durcis. Visiblement, son assistant lui mentait. Walleggh s'était alors souvenu qu'Éloïse avait déblatéré quelque chose au sujet de Jean-René et de l'équinoxe du printemps. Ce qui s'était alors dessiné

dans son esprit l'avait mis hors de lui. Maîtrisant à grand-peine sa colère, Walleggh avait fait quelques pas vers Philip, qui n'avait pu soutenir son regard.

— Jean-René s'est donc livré à quelques confidences indiscrètes, c'est bien ça ?

Il avait presque hurlé sa question.

— Non ! avait aussitôt objecté Philip, ne pouvant laisser le chauffeur porter à lui seul le poids de sa désobéissance.

Enfin, si, elle l'a bien rencontré ce soir, et j'ignore ce qu'il a bien pu lui raconter, mais ce n'est pas entièrement sa faute...

Walleggh, médusé, fulminait.

— Poursuis, avait-il ordonné d'un ton acerbe. Livide, Philip lui avait avoué du bout des lèvres qu'il avait permis à Éloïse de lire la prophétie, le soir du bal.

Walleggh l'avait écouté sans broncher, mais ses poings serrés trahissaient sa fureur. Son silence avait cloué l'assistant sur place, celui-ci craignant que son maître ne se laisse emporter par un excès de rage irrémédiable.

Au bout de quelques secondes qui lui avaient semblé une éternité, Philip avait enfin obtenu une réaction. Walleggh lui avait saisi la mâchoire et avait planté son regard dans le sien, le scrutant jusqu'au fond de l'âme.

— Je déteste avoir à me répéter, avait-il sifflé en détachant soigneusement ses mots. S'il fallait que cette quête échoue...

Une petite goutte de sueur avait perlé sur le front de Philip, qui avait signifié par un clignement des yeux qu'il avait compris. Brusquement, Walleggh avait relâché sa prise et s'était détourné. L'assistant s'était massé le maxillaire et avait osé lui poser une question.

— Pourquoi ne pas tout lui avouer ? Ne serait-il pas plus aisé de...

Le directeur s'était esclaffé et était revenu vers lui.

— Tu veux rire ? dit-il sur un ton où perçait le cynisme.

Vois comment elle a réagi à la découverte de cette prophétie de malheur ! Non, Éloïse est peut-être très ouverte d'esprit, elle n'en demeure pas moins une femme extrêmement sanguine. Jamais je n'arriverais à la convaincre de s'acquitter de sa tâche en lui déballant tout d'un seul coup. Sa réaction de ce soir ne fait que me le confirmer.

— Vous avez raison, mais elle sait que quelque chose se trame et elle compte bien aller au fond de l'affaire.

— C'est également mon intention, l'avait coupé Walleggh, mais je lèverai le voile uniquement lorsque JE l'aurai moi-même décidé. Je croyais avoir été suffisamment clair sur ce point, il me semble...

Sa voix s'était durcie de nouveau. Philip avait acquiescé, mais n'avait pas baissé son regard, cette fois. Walleggh avait alors constaté à quel point l'amitié entre son assistant et Éloïse devait être profonde pour qu'il ose ainsi défendre les intérêts de la jeune femme. Il avait eu pour lui un élan de fierté qui avait tiédi sa colère, mais s'était toutefois demandé si sa subordination lui demeurerait indéfectible jusqu'au bout.

Le directeur savait qu'il ne pouvait pas repousser indéfiniment le moment où il révélerait enfin ses secrets à son étudiante. Le début des explorations avait favorisé un certain rapprochement entre eux, et il comptait bien poursuivre sur cette lancée, jusqu'au dévoilement ultime. En jouant d'adresse, il l'amènerait à ses fins sans qu'elle se rebiffe comme elle venait de le faire.

Mais, avant, il devait régler ses comptes avec son chauffeur trop bavard. Ce qu'il avait fait, tout de suite après le départ de Philip.

L'air salin des Cornouailles lui emplit les poumons. Éloïse respirait avec délice. Elle avait passé son ciré jaune ainsi que ses grandes bottes imperméables qui lui montaient presque jusqu'aux genoux. Leur premier arrêt fut près de la petite bourgade de Bolventor, au lac appelé Dozmary Pool.

Debout sur la rive, la jeune femme scruta les environs. Selon la légende, c'était dans ces eaux que Sir Bedivere, un des chevaliers de la Table ronde, aurait rendu l'épée Excalibur à Viviane, la grande prêtresse d'Avalon, après la défaite d'Arthur à Camlann, à quelque quinze kilomètres de là.

— Croyez-vous réellement que la Dame du Lac ait pu surgir ici, aussi loin d'Avalon ? demanda-t-elle à Walleggh.

— Pour être honnête, j'en doute, mais c'est pourtant ce qu'affirment certains récits.

— Pourquoi parcourir toute cette distance alors que la rivière Camel passait tout près du champ de bataille ?

On racontait en effet que la mêlée finale s'était déroulée à Slaughter Bridge, en amont de la rivière, à l'endroit précis où, au ^{xvi}e siècle, John Leland avait découvert des armures et des ossements datant de l'an 823.

— Pensez-vous qu'il s'agit d'Arthur et ses chevaliers ? Ne serait-il pas mort vers l'an 566 ?

— Selon cette version de l'histoire, si, mais les dates ne concordent pas toutes. Venez, je vous emmène voir ce fameux pont, justement. Mais, auparavant, j'aimerais que nous nous arrêtions dans

une petite boulangerie fort sympathique qui, je crois, saura vous plaire.

— Je vous suis !

Camelford, autre prétendant au titre de Camelot, se révéla un village fort accueillant, malgré son architecture terne et grise. Ses rues étroites rendaient la circulation en voiture on ne peut plus ardue et les automobilistes devaient faire preuve de patience et de courtoisie. Aussi Walleggh décida-t-il de stationner sa Mercedes en retrait du cœur du village et de se rendre à pied à la boulangerie.

Laissant à l'extérieur les trombes d'eau que le ciel lourd déversait sur leur tête, Éloïse et lui entrèrent dans le petit commerce, qui plut en effet tout de suite à la jeune femme. Elle repoussa son capuchon, jeta un regard autour d'elle et aperçut la dame derrière le comptoir. Une odeur alléchante vint presque aussitôt lui chatouiller les narines.

— Bonjour Lope, qu'est-ce qui vous ferait plaisir, aujourd'hui ?

Éloïse lui rendit son aimable sourire et examina les étalages, garnis de petits pots remplis de miel, de caramel, de chocolat à tartiner, de confitures aux fruits et de coulis divers. Elle se tourna ensuite vers les grandes corbeilles d'osier, chargées de pains, de croissants et de brioches à la cannelle. Juste à côté s'offraient d'appétissantes tartelettes.

— À quoi sont-elles ? questionna Éloïse, intriguée.

— Ça, ma jolie, c'est notre spécialité : la tartelette au *mincemeat*. Tenez, goûtez ; je vous l'offre. Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ?

— Non, je suis du Canada. Canadienne-française, en fait.

Éloïse mordit dans la pâtisserie et laissa fondre sur sa langue la garniture sucrée. Elle leva les yeux vers la dame et lui sourit, le goût exquis la propulsant tout droit dans sa patrie.

— Ça me rappelle un peu notre tarte au sucre ! Mon père en raffolait. Ça, et les...

Mais elle laissa sa phrase en suspens. Son regard se figea.

...et les *pets-de-sœur*.

Des images surgirent alors du fond de sa mémoire, des images qui semblaient lointaines mais qui ne l'étaient pas : Jean-René. Jean-René qui se délectait de ses sucreries, concoctées tout juste la veille. Pourtant, elle n'avait aucun souvenir clair de sa soirée, à partir du moment où elle était sortie de chez Philip après leur soirée tranquille...

Une affreuse sensation de déjà-vu l'envahit à mesure que les propos sordides du chauffeur lui revenaient à l'esprit.

— Est-ce que ça va ? lui demanda la boulangère.

— Qu'y a-t-il, Éloïse ? renchérit Walleggh.

Elle sortit de sa transe et déposa la tartelette.

— Je vous assure que c'est délicieux, s'excusa-t-elle, mais un tantinet trop sucré pour moi à cette heure-ci. Avez-vous des toilettes que je pourrais utiliser ? demanda Éloïse en s'efforçant de sourire.

— Bien sûr, juste derrière l'étagère, à gauche...

— Je reviens tout de suite, dit-elle à Walleggh, qui la détaillait de son air stoïque.

Elle lui tourna le dos et se dirigea vers le cabinet.

Dès que la porte fut verrouillée, elle ouvrit le robinet et s'empara de son sac fourre-tout. D'une main nerveuse, elle y farfouilla jusqu'à ce qu'elle trouve ce qu'elle cherchait. Elle s'assura que les piles de son magnétophone fonctionnaient et appuya sur le petit bouton d'enregistrement. À voix basse, elle confia à l'appareil les grandes lignes des révélations faites par le chauffeur la veille au soir.

Certaine de ne rien avoir oublié, Éloïse éteignit le magnétophone et le rangea, se promettant de retranscrire le tout dans son journal dès son retour au manoir. D'ici là, il était impératif qu'elle fasse bonne contenance.

Elle s'aspergea le visage et se contempla un instant dans le miroir, les yeux rivés dans leur reflet, s'efforçant de trouver la force nécessaire pour sortir du cabinet et faire comme si de rien n'était. Mais une peur sourde la tenaillait : le chauffeur avait-il réellement eu une urgence familiale ? Le moment où elle pourrait affronter Walleggh et lui arracher la vérité finirait bien par se présenter.

Éloïse ferma enfin le robinet et se composa un air qu'elle souhaitait posé. Elle rejoignit le directeur, qui discutait avec la boulangère. En la voyant venir, il l'aborda aussitôt.

— Tout va bien ?

— Oui, bien sûr !

Elle changea aussitôt de sujet en sélectionnant un feuilleté aux épinards et au fromage fort qui était, selon la commerçante, de fabrication régionale. Elle prit également des brioches au caramel, en affirmant qu'elles seraient délicieuses avec un bon thé bien chaud. Walleggh n'y vit que du feu. Ils quittèrent la boulangerie et affrontèrent de nouveau les caprices de dame Nature.

La falaise était balayée par la furie de la mer, cette même mer qui avait, par son unique force, scindé en deux la forteresse qui la dominait jadis. Les ruines du château de Tintagel se dressaient devant

eux, au terme du long et étroit sentier qui les y menait Walleggh invita Éloïse à le suivre. L'escarpement allait sans doute leur donner du fil à retordre, compte tenu des vents qui fouettaient la côte. Ils ne virent sur le chemin que deux autres touristes, qui affrontaient l'intempérie la tête rentrée dans les épaules.

Étonnamment, le tracé en pierre n'était pas glissant, ce qui facilita leur escalade jusqu'à ce qui avait été l'entrée du château. Éloïse s'abrita un instant sous le rempart de l'arche en pierre, puis poursuivit son ascension jusqu'à un petit appentis, dont la moitié du toit d'ardoise tenait toujours bon. Walleggh vint s'y abriter à son tour.

— Et puis ? Comment trouvez-vous les ruines, jusqu'ici ?

— Mouillées ! Quelle était cette partie du château dans laquelle nous nous trouvons ?

— C'était simplement un poste de garde, d'où l'on surveillait la plage, tout au bas des rochers.

Ils explorèrent les différentes sections de ce qui restait du célèbre château, tandis que Walleggh expliquait à quoi avaient servi les nombreuses pièces. Ils parvinrent à une structure qui laissait deviner une chambre mesurant un peu moins de quatre mètres carrés. Les murs qui faisaient face à l'ouest et au sud tenaient encore bon, même s'ils ne s'élevaient guère à plus de trois mètres de haut par endroits. Éloïse apprit qu'il s'agissait de la chambre de Morgane, alors qu'elle n'était qu'une fillette.

— J'ai bien aimé, lui dit le directeur, le portrait que vous en avez tracé. Qu'est-ce qui vous a amenée à si bien la nuancer ?

— Eh bien, il me semblait un peu... gratuit d'en faire la seule grande responsable de la chute du royaume de Camelot. D'après les écrits, elle aurait eu une enfance somme toute normale, jusqu'à la naissance de son petit frère.

— Oui, si on considère qu'avoir des visions, expérimenter des potions dites magiques et mater les éléments sont des activités normales...

Éloïse sourit. Effectivement, Morgane avait su à un très jeune âge que le sang d'Avalon coulait également dans ses veines, à l'instar de sa mère et ses tantes, Morgause et Viviane. Cette dernière voyait en sa nièce une excellente relève au titre de grande prêtresse de l'Ile, une fois son propre règne révolu.

— Je me demande quelle relation elle a bien pu avoir avec le roi Uther, réfléchit tout haut Éloïse.

— Pourquoi cette question ?

— Imaginez un instant que l'homme qui prend la vie de votre père s'organise par la suite pour faire un enfant à votre mère en adoptant ses traits, pendant que le corps inerte de son rival est encore

chaud...

Walleggh se contenta de hocher la tête en la laissant poursuivre.

— Elle a sans doute eu beaucoup de difficulté à l'admettre chez elle et à le reconnaître comme nouvelle figure d'autorité, sachant qu'il était responsable du décès de Gorlois, son véritable père.

— Et que croyez-vous qu'une gamine d'à peine sept ans aurait pu y changer ? s'esclaffa-t-il. En ces temps-là, une enfant ne pouvait rien faire à ce propos, peu importe les pouvoirs dont elle jouissait. Elle a subi le sacrilège, comme tous les autres.

— Selon les récits, elle avait clairement vu qu'il ne s'agissait pas de son père qui revenait du combat, mais bien du Haut-Roi. Comment se fait-il que sa mère, qui était elle aussi une...

Walleggh la secourut.

— Une sorcière. N'ayons pas peur des mots.

— Soit, une sorcière. Alors, comment se fait-il qu'elle se soit laissée bernée par cette imposture ?

— Igraine avait certains dons, mais n'oubliez pas que la magie de Merlin était extrêmement puissante. Au fait, suivez-moi. Je veux vous montrer quelque chose. Nous pourrions également nous protéger de la pluie.

Ils abandonnèrent le mince couvert des murailles érodées et empruntèrent un escalier abrupt et sinueux, qui serpentait jusqu'au bas de l'escarpement. Sur la berge, Walleggh désigna du doigt deux taches noires qui se dessinaient sur le roc. Éloïse repéra aussitôt l'entrée des deux grottes au sujet desquelles elle avait beaucoup lu.

— Venez, cria-t-il pour enterrer le vacarme de la tempête, la marée est encore basse. Nous avons tout juste le temps de les visiter sans crainte.

Éloïse le suivit tandis qu'il se dirigeait vers la plus grande des deux. Une fois à l'intérieur, elle constata que la caverne était très spacieuse, avec un plafond plutôt haut et des parois singulièrement lisses. Le fond de la grotte s'ouvrait sur une seconde percée, qui donnait directement sur la mer. La marée haute avait pour effet d'inonder complètement les lieux. Il tardait à la jeune femme de valider ce qu'on racontait au sujet de la seconde grotte...

— Bienvenue dans ce qui est connu sous le nom de la grotte de Merlin, commença Walleggh. On raconte que l'enchanteur y avait, bien avant Arthur, combattu et vaincu un dragon, ce qui lui avait permis d'être dans les bonnes grâces du Haut-Roi de l'époque et d'en devenir le magicien attitré.

— Il s'agissait d'Aurélius Ambrosius, n'est-ce pas ?

— Exactement, celui-là même qui désigna Uther Pendragon comme son successeur au trône de tout le royaume. Or Merlin

connaissait les destinées que la Déesse d'Avalon réservait à ses fidèles. La voie de la jeune Morgane et de son petit frère était toute tracée d'avance, longtemps avant leur naissance.

— Mais pourquoi ici, à Tintagel ? Merlin n'habitait-il pas la forêt de Brocéliande ?

— Il n'y demeurait pas, il s'y ressourçait. Merlin ne choisit Tintagel que parce que c'est ici que vivait Igraine. Il savait également qu'Aurélius allait faire d'Uther son héritier et que, sans lui, Arthur ne naîtrait pas.

— Mais il reste qu'il a dû commettre deux crimes pour y parvenir : le meurtre et le viol.

— Holà ! Comme vous y allez ! Uther était tout sauf un assassin et un violeur.

Éloïse ouvrit la bouche et le toisa un instant.

— Il a tué le duc de Cornouailles pour soulager son désir avec sa femme ! riposta-t-elle. Qu'était-il d'autre qu'exactement cela, un assassin et un violeur ?

— Il était compréhensif, généreux et aimant, lui répondit Walleggh.

Sidérée par ces qualificatifs qui allaient à l'encontre de l'idée qu'elle se faisait du personnage, Éloïse l'écouta relater ce que certains ouvrages racontaient au sujet d'Uther Pendragon, qui avait reçu une éducation chrétienne et avait également été élevé selon les croyances et les préceptes de la Déesse, ce qui faisait de lui un homme à l'esprit ouvert et équitable.

On affirmait par ailleurs que, dès leur première rencontre, un étrange courant était passé entre Igraine et lui, échange dont avait été témoin Gorlois. Le duc avait développé une vive jalousie envers Uther, qui s'était mutée en une haine profonde lorsque celui-ci avait accédé au trône. Il n'avait jamais digéré qu'Aurélius désigne son rival Haut-Roi à sa place.

Uther avait régné en monarque respecté et juste, aidé dans ses batailles par la puissance d'Excalibur, offerte par la Dame du Lac. La montée lente mais certaine du catholicisme au détriment du paganisme poussait le roi à tenter de maintenir l'équilibre entre les deux courants, mais l'un aurait tôt fait de surpasser l'autre. Merlin avait alors machiné la conception de cet enfant qui, élevé auprès de lui, assurerait la pérennité du règne de la Déesse. Car en cela résidait la clé du marché conclu entre le roi et le mage : Merlin avait permis à Uther de prendre les traits de Gorlois pour aller trouver Igraine dans son lit, en échange de quoi le Haut-Roi avait promis de lui confier son fils dès que le petit atteindrait l'âge de six ans.

— Jusqu'au moment de cette séparation anticipée, poursuivit

Wallegh, il fut un père tant pour son fils que pour la petite Morgane, contrairement à ce que prétendent la plupart des récits. Et je peux vous assurer qu'elle aimait son frère.

— Je serais tentée d'abonder en ce sens moi aussi, renchérit Éloïse. Mais j'ai déjà vu un film dans lequel on la présentait comme une gamine vilaine et hideuse, qui n'avait que très peu de contacts avec la cour...

— C'est absolument faux, elle était ravissante ! s'exclama le directeur.

Éloïse fronça les sourcils.

— Vous en parlez comme si vous la connaissiez personnellement...

Les muscles de Wallegh se raidirent et il détourna le regard. La jeune femme vit sa mâchoire tressaillir, comme lorsqu'il s'était rebiffé, à Chalice Well. Éloïse sentit le feu lui monter aux joues. Il allait encore s'esquiver !

Comme elle l'appréhendait, au lieu de répliquer, Wallegh se lança dans une description détaillée de la façon dont avait été forée la grotte, à l'aide d'outils métalliques, selon les experts. Excédée, Éloïse forgea à toute vitesse un plan qui le forcerait à parler. Le moment de valider la véracité des informations concernant la seconde grotte était venu.

Elle sortit de la caverne en courant puis bifurqua subitement vers sa droite, avec, telle qu'elle l'escomptait, Wallegh à ses trousses.

— Mais que faites-vous ? La marée monte ! Il nous faut regagner la plage immédiatement !

Elle demeura sourde à ses cris et se dirigea vers l'entrée de la seconde grotte, où l'eau n'avait pas encore commencé à s'infiltrer. Éloïse y pénétra et attendit quelques secondes que ses yeux s'habituent à la pénombre. Selon ce qu'elle connaissait de l'endroit, la fente devait se trouver à quelques mètres, sur la gauche...

— À quoi jouez-vous, bon sang ? tonna Wallegh, qui tentait de la rattraper.

Une brise tiède souffla sur le visage de la jeune femme, qui sut alors qu'elle avait trouvé ce qu'elle cherchait. De la main, elle palpa la paroi rugueuse de la cavité et parvint enfin à son but : une brèche qui était réputée avoir déjà servi de cachette pour les brigands. La plupart des touristes ignoraient ce fait et passaient devant sans même soupçonner son existence.

Éloïse se hissa dans l'ouverture et se glissa jusqu'au fond, sachant pertinemment que cette partie de la grotte était à l'abri de l'onde. Ce détail faisait partie des mystères qui entouraient la grotte de Merlin.

Le sol était humide et froid. Étrangement, elle ne percevait du

tumulte des flots qu'un faible grondement, malgré la mer qui se déchaînait au-dehors et prenait ses droits sur la plage, qui disparaissait peu à peu. Une ombre vint bloquer l'entrée de la faille, puis se dirigea vers la jeune femme.

Elle entendit puis sentit le souffle saccadé de Wallegh sur ses joues. Le directeur s'efforçait de contenir sa colère.

— Peut-on savoir ce qui vous a pris ? Je vous ai pourtant avertie, petite écervelée, que la marée montait ! Tenez-vous absolument à mourir noyée ?

Éloïse s'adossa plus solidement à la paroi derrière elle, son corps tremblant tant de froid que de frayeur. Elle rassembla son courage et leva les yeux vers Wallegh, dont le regard brillait d'une flamme alarmante.

— Je me réjouis de voir que vous vous inquiétez de mon sort, Wallegh, mais dites-moi... Est-ce par compassion ou par crainte que, si je meurs inopinément, la prophétie qui nous lie vous et moi ne se réalise pas ?

Il cessa de respirer.

— Je suis au courant, Wallegh, inutile de vous défilier. Je crois que vous me devez des explications.

Le directeur soupira et passa une main sur son crâne. Il tourna la tête en direction de la basse partie de la grotte, pour constater que l'eau s'y infiltrait déjà, les faisant prisonniers de la brèche jusqu'à ce que la marée se retire.

— Vous l'avez fait exprès, n'est-ce pas ? l'accusa-t-il.

— Évidemment ! Sinon, comment vous aurais-je amené à me parler franchement ? Wallegh, j'ai parlé à Jean-René, hier soir, j'en suis persuadée. Pourquoi, ce matin, ce souvenir était-il effacé de ma mémoire ? M'avez-vous fait prendre quelque chose pour que j'oublie ? Que voulez-vous de moi, au juste ? Et qui êtes-vous, en réalité ?

Il poussa un second soupir, un soupir résigné et impuissant. Il s'était laissé prendre comme un gamin.

— D'accord, je vais être honnête avec vous. Mais je ne vous révélerai pour l'instant que ce que j'estimerai être judicieux que vous sachiez et vous devrez vous en contenter.

Éloïse hocha la tête. Wallegh se tut un moment, cherchant par où commencer.

— Tout n'est que symbole, vous vous souvenez ? Eh bien, la légende d'Arthur et de Guenièvre est beaucoup plus que cela. Ils ont bel et bien existé, mais pas uniquement sous les traits que les manuscrits leur ont prêtés.

— Que voulez-vous dire ?

— Il y a plus de six cents ans, l'acolyte de Geoffrey de Monmouth,

qui l'assistait dans ses recherches, a fait une découverte disons... étonnante. Il l'a exposée à son collègue, qui a vu là matière à se voir excommunié et accusé d'hérésie. Aussi a-t-il transfiguré la réalité en légende, en prenant soin de laisser des traces de l'histoire originelle pour qui serait intéressé par la vérité.

— Dois-je comprendre que la menace venait directement de l'Église ? risqua la jeune femme.

— Tout à fait. Et que croyez-vous qu'elle a intérêt à tenir secret par-dessus tout ?

À nouveau, Éloïse eut une impression de déjà-vu, qui la plongea dans l'ambiance à la fois lourde et palpitante du *Da Vinci Code*. Elle fronça les sourcils et réfléchit un instant, tandis que Walleghe enchaînait :

— Je sais à quoi vous songez, mais vous n'y êtes pas. Pensez-y, Éloïse... Vous m'avez vous-même illustré Guenièvre comme étant l'incarnation de la pureté, de l'esprit blanc, la femme immaculée... Quant à Arthur, ce roi mort mais dont on n'a jamais retrouvé le corps et que Morgane aurait emmené à Avalon pour le soigner jusqu'à ce qu'il réapparaisse... Cela évoque-t-il en vous quelque chose de familier ?

— Ce que vous suggérez est pure démente, souffla-t-elle, interdite.

— Vraiment ? Moi, je n'y vois que pure logique.

— Et je présume que Morgane ne serait nulle autre que Marie-Madeleine ?

— Bravo !

— Mais ça ne colle pas ! Tout cela ne rime à rien, allons ! Qu'y a-t-il de si menaçant dans cette allégorie qui vaille à Monmouth des menaces d'excommunication ?

— Vous avez réfléchi, si je ne m'abuse, à la virginité perpétuelle de Marie. Quel est votre avis là-dessus ?

— C'est Philip qui vous a raconté ça ?

— Bien sûr ; c'est mon assistant, Éloïse. Cela fait partie de ses tâches.

— Ah, parce que colporter fait partie de ses tâches ? s'offusqua-t-elle.

— Ce n'est pas du colportage, pas si le dessein est d'abord, disons, pédagogique. Maintenant, répondez à ma question.

— Je suis désolée de vous décevoir, mais je ne suis pas théologienne. Je n'en pense rien du tout.

— Je ne vous crois pas.

— Je vous dis la vérité ; je n'en sais rien. Mais vous semblez, par contre, avoir une idée bien arrêtée sur le sujet...

— Tout juste. Je suis sûr que le secret le mieux gardé de l'Église ne réside pas dans toutes les sornettes hypothétiques que l'on raconte sur Jésus. Ce que les papes, cardinaux et autres guignols religieux du catholicisme s'efforcent de maintenir caché est le fait que Jésus n'était pas le fils unique de notre bienheureuse Mère à tous.

— Comment pouvez-vous affirmer être sûr de cela ?

— Chaque chose en son temps, Éloïse. En ce qui concerne Marie-Madeleine et Jésus...

— Nous y voilà. C'était son épouse, je présume ? acheva-t-elle sur un ton narquois.

— Le Christ était un saint homme, très chère. Jamais il n'aurait épousé sa propre sœur.

EXCALIBUR

7 novembre

J'ai très peu dormi, cette nuit. Pas tant à cause des courbatures infligées par ces quatre heures où nous sommes demeurés inconfortablement coincés dans la grotte que parce que je n'ai pas cessé de ressasser les propos délurés mais ô combien fascinants de Walleggh. Peu importe l'angle sous lequel je les envisageais, j'arrivais toujours à la même conclusion : c'est possible.

La question a longtemps fait l'objet de débats, de contradictions, de questionnements, mais rien, en réalité, ne prouve que Marie ait donné vie uniquement à Jésus. Et pour quelle raison n'y a-t-il aucun document qui relate la fin de sa vie, une fois son fils crucifié ?

« Les voies du Seigneur sont impénétrables », nous dit l'Église. Je crois plutôt que cette... excuse lui a d'abord permis d'éviter la transparence, surtout lorsqu'on sait que la survie de toute religion repose exclusivement sur la foi, voire la foi aveugle de ses fidèles.

Je suis heureuse que Walleggh se soit enfin ouvert un peu, que nous ayons discuté, mais je sais très bien qu'il n'est pas encore allé au fond des choses. Les indices qu'il me donne au compte-gouttes commencent pourtant à esquisser un portrait. De quoi ? Je ne le sais pas trop encore, mais je suis persuadée qu'il existe un lien étroit entre ma légende des légendes et le christianisme. Je dois le découvrir. Il y a forcément une raison pour laquelle l'histoire d'Arthur et Guenièvre me fascine et m'interpelle depuis toujours.

Il me reste encore à discerner en quoi je suis personnellement concernée par cette fameuse prophétie et à déterminer qui sont les sept filles d'Avalon. Puisque Walleggh refuse pour le moment d'éclairer ma lanterne, je me débrouillerai autrement. Il faut que je sache pourquoi il se défile chaque fois que j'aborde le sujet.

Jusqu'ici, si je résume ses révélations ; le Saint Graal ne consisterait pas en cette coupe qu'aurait utilisée le Christ lors de Son dernier repas ; le fait d'y boire n'assurerait pas la vie éternelle, car celle-ci se trouverait dans une goutte de sang et non d'eau sacrée ; et la Sainte Vierge ne serait autre que l'équivalent de la Déesse de l'ancienne religion. Notre Mère à tous, y compris Marie-Madeleine !

Pendant le trajet de retour, c'est lui qui m'a surprise avec une question. Il m'a demandé si je savais d'où venaient mes ancêtres paternels. Je me suis alors souvenue des armoiries que ma grand-tante affichait fièrement dans son salon et qui appartiennent à notre famille. Je lui ai donc dit que les de Grandpré venaient de France, mais qu'ils y étaient venus de l'Écosse au milieu des années 1600. À cette époque, nous étions des Grainpry. Le patronyme s'est depuis francisé.

Walleggh a semblé satisfait par ces révélations. C'est alors qu'il m'a annoncé qu'il m'emmènerait faire une petite escapade au pays du chardon et du tartan. Quelque chose me dit qu'il me révélera enfin ce qui me lie à cette prophétie... Nous partons dans deux jours.

Avant d'oublier, je note tout de suite ce que j'ai enregistré sur mon magnétophone :

— Jean-René m'a dit que je devais tuer Walleggh ;

— La clé de la prophétie résiderait dans mon éventuelle progéniture ;

— Se pourrait-il que Walleggh possède un quelconque pouvoir d'hypnose ?

Et puis... il y a cette autre question, aussi équivoque qu'improbable sur laquelle je ne suis pas prête à me pencher. D'où provient cette petite marque que j'ai découverte sur mon poignet, au lendemain du bal ? Walleggh est-il réellement venu me trouver dans mon lit ou ne s'agissait-il que d'un rêve ? S'il s'avérait que sa présence dans ma chambre était bien réelle, de un, je me maudirais d'avoir frémi dans ses bras et, de deux, je n'aurais alors aucun mal à accomplir la satanée prédiction ; je le tuerais sur-le-champ ! Mais je n'ai jusqu'ici aucune autre preuve que cette petite contusion sur mon bras et cette souillure douteuse entre mes cuisses, au lendemain de ces songes, je refoulerai donc pour l'instant cette hypothèse au fond de ma tête, mais garderai l'œil ouvert.

Je souhaite également élucider en quoi toute cette histoire peut bien concerner aussi Fabrice... Et qu'est-il arrivé à Jean-René ? A-t-il réellement dû s'absenter pour cause d'urgence familiale ? Je n'ose pas croire que Walleggh ait pu lui faire regretter de m'avoir révélé certains détails de la prophétie. D'un autre côté, il ne s'était pas gêné pour menacer Philip si les choses ne se déroulaient pas comme il le souhaitait...

Je sais, chaque chose en son temps, mais en aurai-je seulement, du temps ? Le chauffeur m'a parlé de l'équinoxe du printemps...

Enfin, un petit message à mon intention, pour ma prochaine séance d'écriture, au cas où Walleggh s'amuserait à manipuler mon esprit :

ME RELIRE À PARTIR DU 7 NOVEMBRE !!!

— Bon matin, *Love* ! Il vous attend.

— Merci, Mina. Ça sent divinement bon !

— Omelette poivrons-bacon et pain grillé SANS marmite.

Éloïse lui sourit et entra dans la verrière, où Philip achevait de verser le thé. Il l'accueillit avec un sourire, mais grimaça en voyant ses traits tirés.

— Qui a gagné la bataille ? L'oreiller ou toi ? la taquina-t-il.

— On a perdu tous les deux. Chez nous, on dirait que j'ai passé la nuit sur la corde à linge.

Il arquait son sourcil, tentant de se représenter la chose mentalement. Il haussa les épaules puis se servit de l'omelette. Éloïse fit de même.

— Tu étais au courant, pour la théorie de ton cher maître sur la possible fraternité de Jésus, n'est-ce pas ? C'est pour ça que tu m'as remis la Bible, le soir du bal ?

— Entre autres, oui.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit, chez toi, quand nous avons abordé le sujet ?

— Allons, tu sais très bien qu'il m'aurait étripé si je l'avais fait. Walleghe aime bien les coups d'éclat. Il n'aurait pas apprécié de se faire damer le pion par son assistant.

— N'as-tu pas l'impression de n'être que sa marionnette, parfois ? Qu'est-ce que tu retires à te plier comme ça à ses quatre volontés ?

Philip déposa sa fourchette et leva sur Éloïse un regard transparent. La pointe de ses oreilles prit une faible couleur rosée, qui n'échappa pas à la jeune femme. Elle écarquilla les yeux et murmura :

— Tu l'as dans la peau, c'est ça ?

Il ne put retenir un sourire coupable, avouant ainsi ce qu'Éloïse avait déjà deviné. Elle déposa son ustensile à son tour et lui empoigna la main.

— Oh, Milord ! Cet homme n'a rien à t'offrir, il ne vit que pour lui-même ! Ne sais-tu pas qu'il causera ta perte ?

— Oui, je sais tout cela, mais je n'y peux rien. C'est là, et c'est tout.

Éloïse soupira.

— T'a-t-il déjà donné quelque signe d'intérêt ? Je veux dire, est-ce qu'il...

— ... joue dans mon équipe ? Non ! Mais alors là, pas du tout !

— Alors, tu perds ton temps.

— Je ne le sais que trop. Mais je te l'ai dit : c'est plus fort que moi.

Elle l'observa un instant, constatant que toute la naïveté du monde se reflétait dans ses grands yeux verts. Éloïse lâcha enfin sa

main.

— On dit que le cœur a des raisons que la raison ignore, mais mon instinct, moi, ne me dit rien qui vaille. Il émane de lui...

Elle soupira de nouveau.

— Philip, je vais te poser une question et je veux une réponse franche, au nom de notre amitié.

Il la détailla quelques secondes.

— D'accord.

— Ma vie est-elle en danger, près de lui ?

Contre toute attente, il éclata d'un rire franc.

— Non, ma chérie, même que c'est tout l'inverse ! Ne t'en fais donc pas, Milady, chaque chose...

— Oui, oui, je sais.

— Je vais faire prendre l'air à Alfie, tu m'accompagnes ?

— D'accord, je veux bien.

— Il est chez moi. Allons le chercher.

Ils quittèrent la petite pièce vitrée, traversèrent le corridor qui longeait les cuisines et se dirigèrent vers l'escalier. Au moment où Éloïse posa la main sur la rampe, une voix sympathique et familière la salua. Elle fit volte-face.

— Jean-René ! Vous voilà de retour ! Comment allez-vous ?

— On ne peut mieux, Madame Éloïse. Mais puis-je vous demander d'où je suis censé être de retour ?

— Euh, je croyais que vous vous étiez absenté pour... Comment se portent vos parents ?

— Mes parents ? Ils se portent à merveille, merci de vous en informer.

— Vous n'étiez pas auprès d'eux, ces derniers jours ? Derrière elle, Éloïse entendit Philip se racler la gorge, mais elle ne vit pas le regard qu'il darda sur le chauffeur. Ce dernier comprit le message et répondit par l'affirmative, en bredouillant qu'il était allé visiter un cousin malade qui habitait le Lake District, au nord. Il fit ensuite un petit salut à la jeune femme et poursuivit son chemin en lui souhaitant une bonne journée. Éloïse le fixa jusqu'à ce qu'il ait refermé la porte derrière lui.

— Tu viens ? lui demanda Philip, pressé de mettre cet épisode derrière lui.

— M-hmm. En fait, je te rejoindrai dans les jardins. Je vais passer à ma chambre prendre ma veste.

— D'accord. À tout de suite.

7 novembre – 10 h

Je viens de croiser Jean-René qui, ma foi, avait l'air tout ce qu'il y a de plus en forme. J'élimine donc la possibilité que Walleggh s'en soit pris à son chauffeur après ma discussion avec lui au sujet de la prophétie. Cependant, il avait l'air franchement étonné que je lui demande des nouvelles de ses parents. Son excuse à propos de son cousin malade m'a par ailleurs semblé bien faible. Je serais curieuse de vérifier s'il a bel et bien de la parenté dans le Lake District... Et puis il m'a paru très surpris quand je l'ai salué en disant qu'il était de retour, comme s'il n'avait jamais quitté le manoir.

Par contre, s'il n'est allé nulle part, comment se fait-il que je ne l'aie pas vu, ces derniers jours ? Je n'ai pourtant pas rêvé : Walleggh m'a bel et bien dit que son chauffeur s'était absenté pour aller rejoindre sa famille. À moins...

À moins qu'il possède effectivement un don d'hypnose, le salaud !

Aurait-il manipulé l'esprit de Jean-René après lui avoir fait subir ses foudres ? Plus je me relis, plus la coïncidence m'apparaît trop grande. Mais peut-être le chauffeur m'a-t-il tout simplement menti ?

Non, Jean-René a toujours été très aimable et chaleureux avec moi, je doute qu'il m'ait leurrée intentionnellement. Cette fois-ci, il m'a paru ordinaire, voire distant. S'il avait été lui-même, il m'aurait demandé si je songeais à faire un gâteau ou quelque chose du genre prochainement...

Je suis certaine que Walleggh a effacé de sa mémoire l'épisode de l'autre soir, dans la cuisine, comme je le soupçonne d'avoir réprimé de la mienne les rêves érotiques et les sept filles d'Avalon... Il faudrait que je le prenne à son jeu, mais comment ? Peut-être notre petite virée en Écosse, demain, m'en donnera-t-elle l'occasion ? Ça reste à voir. Pour l'instant, je file, Philip va se demander ce qui me retient !

Le petit avion se posa tout en douceur sur la piste, sans que la pluie drue importune le pilote dans ses manœuvres. Il était visiblement habitué à de telles conditions. Il sortit du cockpit et vint saluer Walleggh, en lui confirmant qu'il serait prêt à décoller en début de soirée.

Pendant l'heure que dura le vol entre Bristol et Édimbourg, Walleggh dressa à sa compagne un bref tableau des grandes périodes de l'histoire écossaise, mais s'attarda principalement au temps des

premiers rois venus d'Irlande, établis à Dalriada, près de Scone. Il lui révéla la légende de la Pierre de la Destinée, relique de temps immémoriaux nécessaire au couronnement de tout monarque digne de ce titre.

La Genèse raconte que c'est sur cette pierre, un bloc de grès de cent cinquante kilogrammes, que Jacob reposait lors de son fameux songe illustrant une échelle montant jusqu'aux cieux, à Bethel. Des années plus tard, durant la construction du temple de Salomon, on voulut l'utiliser comme pilier, mais elle fut rejetée à cause d'une fêlure qui menaçait de la fendre en deux.

L'Évangile de Paul révèle que les Israélites, pendant leur errance de quarante ans dans les contrées sauvages les menant du pays d'Égypte à celui de Canaan, transportèrent inlassablement avec eux une énorme pierre, réputée avoir une grande signification spirituelle. On croit qu'il s'agissait de la Pierre de Jacob.

— On sait qu'elle fut ensuite apportée en Écosse par Scotta, expliqua Walleggh, la fille d'un pharaon qui avait été offerte en mariage à un valeureux Grec nommé Gatheleus, qui avait remporté une grande bataille au nom du père de la promesse.

— Scotta... répéta Éloïse, qui ne put s'empêcher de faire le lien avec le nom anglais de l'Écosse, *Scotland*.

— Vous avez deviné, c'est par affection pour son épouse et en son honneur que Gatheleus nomma ses sujets *Scottis*. Le couple avait voyagé depuis l'Égypte jusqu'en Écosse en passant par l'Espagne, avec la pierre, pour finalement s'établir en Ulster, ainsi qu'on appelait l'Irlande à l'époque.

— Mais ça remonte à très loin !

— En effet : au IX^e siècle. D'ailleurs, quand les *Scottis* ont investi la région de Perth, sous le règne de Kenneth Mac Alpine, bien après le règne des frères Mc Fergus, on a...

— Walleggh, l'interrompt Éloïse, je ne doute pas que tout ceci soit fascinant, mais je n'ai aucune connaissance de ces hommes dont vous me parlez. Quel est le lien de tout cela avec notre visite au château d'Édimbourg ?

Le directeur lui lança un regard qui trahissait son agacement. Il crispa les mâchoires une seconde, puis poursuivit son explication.

— Cette pierre est la raison même de notre escapade en sol écossais, très chère. Je disais donc que depuis la fin des années 800, tous les rois Scots ont été intronisés à Scone, non sans avoir obligatoirement été couronnés assis sur ce bloc de grès.

— Puis-je demander pourquoi ? risqua la jeune femme.

— Vous savez certainement que le culte des pierres remonte à la préhistoire. La pierre est le symbole de la solidité, du sol natal. On

croyait que cette pierre garantissait à celui ou celle qui s'asseyait ou se tenait debout sur elle une sorte de lien magique avec la Terre mère, lui assurant un règne prospère.

— Oui, je vois.

— Dans le cas qui nous intéresse, il y a plus. Beaucoup plus.

Wallegh ajouta que la dernière fois que l'on utilisa la pierre pour un couronnement fut en 1292. Par la suite, le roi Edouard 1^{er} d'Angleterre envahit l'Écosse et emporta à Westminster tout symbole de la royauté écossaise. Il fit construire un trône dans lequel on enchâssa la pierre.

Depuis 1307, donc, tous les rois d'Angleterre et, par la suite, ceux de Grande-Bretagne, furent couronnés assis sur ce siège. Ce n'est que quelque 700 ans plus tard que la pierre fut restituée à l'Écosse, le jour de la Saint-Andrew, le 30 novembre 1996. Depuis cette date, la Pierre de la Destinée est exposée aux côtés des trois autres symboles royaux écossais, dans un grand coffre en verre, dans l'une des salles du château.

— Par contre, la croyance populaire veut qu'il ne s'agisse pas de la vraie pierre, celle rapportée d'Égypte par la princesse Scotta, conclut le directeur.

Éloïse avait beau réfléchir, elle ne voyait pas en quoi ces informations allaient lui servir dans ses recherches. Elle adressa néanmoins un sourire à Wallegh, ne sachant quoi dire. Il devina son trouble et s'amusa un instant de la savoir dans le néant, avant d'ajouter la pièce qui manquait au casse-tête.

— Vous vous souvenez que la pierre était craquelée et qu'elle risquait de se fendre en deux ?

— Oui...

— Eh bien, au fil du temps, elle s'est bel et bien fractionnée et la pierre qui est exposée au château n'est en fait que la moitié du bloc initial. Savez-vous, Éloïse, ce qui a causé cette brisure ?

— Comment le saurais-je ? lâcha-t-elle, exaspérée par ce petit jeu de devinette.

Son irritation augmenta d'un cran devant le sourire satisfait de Wallegh.

— Eh bien ? Vous brûlez d'envie de me le dire. Faites-vous plaisir !

— La pierre a été fendue par Uther Pendragon, lorsqu'il y a emprisonné Excalibur.

Le Royal Mile s'étendait devant eux, avec, au sommet, le château

d'Édimbourg.

— Mais ça ne coïncide pas du tout ! s'obstina Éloïse. La pierre, que dis-je, le roc dans lequel le roi aurait planté l'épée est censé se trouver en Angleterre, pas en Écosse.

Wallegh ne répondit rien et acquitta les frais d'entrée. Le flot de visiteurs était peu important, mais constant. Le directeur entraîna la jeune femme à l'intérieur de la cour, où se tenait un imitateur dont le visage était bariolé de bleu et de blanc. Éloïse le détailla un instant et reconnut bientôt le personnage qu'il personnifiait. Elle eut un sourire rêveur devant cet homme vêtu d'un plaid au tartan brun et vert, appuyé sur son immense claymore[5]. Wallegh se pencha à son oreille et la tira de sa rêverie.

— Vous saviez que William Wallace n'était autre qu'un psychopathe reconnu comme tel par l'État et qu'il portait une vulgaire tunique verte qui l'indiquait ?

Éloïse se tourna vivement vers lui, médusée. Ce n'était pas du tout ce que prétendait le film ! Satisfait de l'effet de sa boutade, il en remit.

— Celui que vous connaissez sous le nom de Braveheart était en effet un provocateur éhonté, qui prenait plaisir à narguer l'autorité. Je lui concéderai le mérite d'avoir su rallier les clans afin de repousser les troupes anglaises, mais le vrai Wallace – qui n'était même pas un Highlander – n'a rien à voir avec cette image romanesque qu'Hollywood a bien voulu présenter au monde.

Sans un mot de plus, il tourna les talons et se dirigea vers la gauche, en direction d'une tourelle en pierre ornée de multiples vitraux représentant les armoiries de tous les rois d'Écosse. Éloïse lui emboîta le pas, en jetant un dernier regard sur l'acteur, qui amusait maintenant un garçonnet en maniant son épée gigantesque.

— Si le personnage de Braveheart est faux, pourquoi, dans ce cas, les Écossais lui ont-ils élevé un monument titanesque, à Stirling ? le questionna Éloïse.

Au lieu de lui répondre, Wallegh lança encore :

— Oubliez aussi les scènes romantiques entre Mel Gibson et Sophie Marceau ! La princesse Isabelle n'avait en réalité que six mois.

Elle soupira. Pourquoi cet homme prenait-il autant de plaisir à la narguer ainsi ?

Éloïse pressa le pas et rejoignit Wallegh, qui pénétra à l'intérieur de la structure ornée de gargouilles au long cou. Ils montèrent un petit escalier, qui les mena à une vaste pièce où seule une table vide trônait devant un large foyer blanchi à la chaux. Aucun feu n'y brûlait. Éloïse allait se diriger vers les vitraux pour les admirer, mais une main se glissa sous son coude et l'invita à prendre la direction opposée.

À gauche de l'âtre, une porte de bois garnie de montures en fer les amena dans une galerie où l'histoire du pays était expliquée et illustrée au moyen de grands panneaux. Ils résumaient, en fait, les propos que Walleggh avait tenus dans l'avion. Éloïse trouvait la visite plus qu'intéressante, mais une question trotta toujours dans son esprit : pourquoi Walleggh avait-il voulu l'emmener en ces lieux ?

À mesure qu'elle lisait les informations étalées sur les panneaux, la jeune femme attendait que quelque chose lui saute aux yeux. Walleggh, lui, se contentait de l'observer, sans prêter attention au décor. De toute évidence, ceci ne constituait pas sa première visite des lieux.

Après le montage qui relatait l'histoire de Marie Stuart, Éloïse se retrouva dans une autre pièce, où l'on avait recréé une scène : deux femmes portaient chacune une imposante gerbe de blé et semblaient se sauver de soldats anglais. À cet instant précis, elle sentit sur sa nuque un souffle chaud.

— Vous devriez lire attentivement la description de cette scène, Éloïse, chuchota Walleggh.

Elle se retourna et sonda le regard de son compagnon. Elle comprit qu'ils touchaient au but de leur visite. Curieuse de savoir ce qu'il voulait tant qu'elle découvre, Éloïse repéra le panneau qui ornait l'entrée de la pièce et s'en approcha, tandis que Walleggh la scrutait de plus belle. Sa réaction à ce qu'elle était sur le point d'apprendre allait être déterminante pour les événements à venir, mais il savait qu'il ne s'était pas trompé.

C'était en 1651. Deux ans auparavant, Olivier Cromwell avait fait exécuter le roi Charles 1^{er}, alors monarque à la fois de l'Angleterre et de l'Écosse, et Charles II était en campagne afin de reprendre le trône qu'occupait son père. Devant cet affront, Cromwell envahit l'Écosse. Le couronnement de l'héritier avait eu lieu à Scone, comme la coutume l'exigeait, mais la couronne, l'épée et le sceptre royaux qui avaient été utilisés pour la cérémonie ne pouvaient pas être rapportés à Édimbourg, le château ayant déjà été pris par les troupes anglaises. Le roi emporta donc avec lui les trois précieux symboles et les cacha au château de Dunnottar pendant huit mois, jusqu'à ce que la forteresse soit à son tour assiégée, malgré qu'elle fut juchée sur un escarpement entouré de falaises au-dessus de la mer.

— Qui était Olivier Cromwell ? demanda Éloïse à Walleggh, qui se tenait juste à côté d'elle. Je ne me souviens pas d'avoir entendu ce nom auparavant.

— C'était un puritain qui avait été élu par la Chambre des communes. Il était reconnu comme le chef des opposants à Charles 1^{er} et avait formé, à ses frais, un régiment de cavalerie qu'on appelait les

Côtes de Fer.

— Pourquoi s'opposait-il au roi ?

— Cromwell était un protestant exalté qui souhaitait faire du ménage, c'est-à-dire limiter les pouvoirs du roi et supprimer l'Église établie. Il a causé de nombreuses guerres civiles, tant en Écosse qu'en Irlande.

— Sympathique personnage...

Éloïse poursuivit sa lecture, pour apprendre que la minuscule garnison de soixante-dix hommes qui défendait Dunnottar ne pouvait pas tenir longtemps devant l'ennemi. Aussi leur commandant, qui était également le gouverneur du château, George Ogilvy de Barras, ordonna-t-il que les Joyaux, appelés *Honours of Scotland*, soient évacués des lieux puis mis en sûreté dans un endroit secret. Il élaborait un plan dans lequel étaient impliquées sa propre épouse et l'une de ses amies, la femme du révérend de Kinneff, un village voisin.

— Christiane Grainprie !... lut Éloïse dans un souffle, estomaquée.

Elle écarquilla les yeux et cessa de respirer quelques secondes, avant de se précipiter sur le panneau suivant. Les bras et la nuque parcourus par un millier de petits frissons, elle découvrit que son ancêtre avait contribué à la sauvegarde des symboles royaux de l'Écosse.

Éloïse reprit sa lecture.

Ce matin-là, Christiane Grainprie passa tout d'abord devant le château avec une servante soi-disant enceinte, puis se rendit au village de Stonehaven pour prétendument y acheter de l'orge et de l'avoine. À son retour, elle s'arrêta devant les soldats et, en sa qualité de femme de révérend, demanda la permission de pénétrer dans la forteresse pour rendre visite à son amie, la femme du gouverneur, et lui offrir quelques denrées. On autorisa la visite.

Une fois qu'elle fut à l'intérieur, on divisa les gerbes, on en garda la moitié et on dissimula le sceptre et l'épée dans ce qui restait d'avoine et d'orge. Puis, Christiane Grainprie enroula des documents officiels autour de sa taille, tandis qu'on retirait à la servante la bourrure sous ses jupons pour la remplacer par la couronne royale. Les trois femmes joignirent ensuite leurs mains pour prier Dieu et saint Andrew. Le plan devait fonctionner à tout prix.

L'épouse du gouverneur souhaita bonne chance à ses complices et les regarda partir.

Elles atteignaient tout juste la route lorsqu'un soldat les interpella et leur ordonna d'attendre un instant. Il les rejoignit au pas de course et s'empara du paquet que tenait la servante. Le sang de Christiane se figea dans ses veines mais, contre toute attente, le garde offrit de porter le fardeau de la « future maman ». Les femmes évitèrent de se

regarder et acceptèrent l'aide du soldat, tout en se remettant en selle le plus rapidement possible. Elles éperonnèrent leurs montures après de brefs remerciements...

Éloïse retourna examiner la scène qu'elle avait contemplée un peu plus tôt mais, cette fois, avec attention. En effet, en s'y attardant un peu, on pouvait distinguer, dans la gerbe que tenait le mannequin, la lame d'une épée et la dorure d'un sceptre.

— Félicitations, très chère, vous êtes la descendante de héros nationalistes qui ont été anoblis pour leurs actes de courage et de loyauté, susurra Wallegh à son oreille.

— Anoblis ?

— Le révérend James Grainptry et son épouse ont gardé les Joyaux sous une dalle de leur chambre pendant neuf ans, jusqu'à ce que soit réinstaurée la monarchie.

Pendant ces années, l'armée anglaise chercha en vain à mettre la main dessus. Or, en les rapportant à Édimbourg une fois la menace disparue, vos ancêtres se sont vu remercier en recevant une généreuse bourse et un titre de noblesse.

Renversée, Éloïse se demanda si sa grand-tante était au courant de cette formidable épopée. Si tel avait été le cas, l'histoire se serait sans doute transmise de génération en génération... Pourtant, elle n'en avait jamais entendu parler auparavant. La jeune femme se promit donc de lui raconter ce qu'elle venait d'apprendre dès son retour à la maison.

Et Philip qui se plaisait à l'appeler Milady... Il n'était pas si loin de la vérité, après tout !

Wallegh glissa la main sous son bras pour l'inciter à se rendre dans la pièce suivante. Le moment qu'il attendait depuis des lunes était enfin arrivé. Il s'efforça de contenir les émotions qui l'assaillaient.

— Si Ma Dame veut bien se donner la peine... Mais je vous préviens, Éloïse, ça va donner un grand coup.

— Que voulez-vous dire ?

À quelques centimètres de son visage, il la fixa profondément, sans parler. Son regard la couvrait tout entière, si bien qu'Éloïse sentit ses joues s'enflammer.

— Mais, enfin, Wallegh... Dites quelque chose, soufflât-elle.

La main du directeur quitta le coude de la jeune femme et effleura sa mâchoire. Dans ses yeux se lisaient à la fois un désir ardent et une angoisse presque palpable.

— Venez, dit-il seulement.

Ils franchirent le seuil de la pièce adjacente pour découvrir un immense coffre en verre dans lequel étaient exposés la couronne, le

sceptre et l'épée, ainsi qu'un bloc en pierre aux teintes ivoire. Éloïse en eut le souffle coupé. L'émoi l'envahit d'un seul coup, la réduisant au silence. Elle en cessa même de respirer. Les larmes aux yeux, elle parvint à articuler :

— Vous auriez dû me prévenir !

Puis, elle s'approcha lentement de la caisse en verre, sous le regard attentif du garde de sécurité. Les autres visiteurs présents déambulaient devant le coffre et sortaient à l'autre bout de la salle, sans plus d'émotion. Pour Éloïse, c'était différent. Elle fit le tour du présentoir une seconde fois et s'arrêta devant la couronne, résistant à l'envie de poser ses mains sur le verre qui l'en séparait.

— Circulez, je vous prie ! grogna le garde de son fort accent écossais.

Walleggh se tourna alors vers lui et braqua son regard dans celui de l'homme.

— Laissez-nous. Sortez.

Absorbée par la contemplation de la couronne au velours d'un bourgogne intense, Éloïse ne vit pas le pauvre homme s'exécuter machinalement, sous l'emprise entière de son directeur. Le garde pria les derniers visiteurs de le suivre, sortit à son tour et ferma la porte derrière lui.

À présent, Walleggh et Éloïse étaient seuls devant les symboles de la défunte monarchie écossaise. Il se plaça derrière elle.

— Vous ignoriez ces informations sur votre famille, n'est-ce, pas ?

— Totalement, je dois l'avouer. Pour ce qui est de donner un grand coup, c'est réussi ! J'ai peine à croire que j'ai devant moi les précieux objets qu'ont préservés mes ancêtres.

— Regardez bien l'épée, Éloïse. Voyez comme elle resplendit...

Elle s'attarda à la lame, longue de un mètre, surmontée d'une garde et d'un pommeau d'or ciselé.

— Elle est magnifique, murmura-t-elle.

— Je suis ravi qu'elle vous plaise.

Puis, dans un souffle, Walleggh révéla enfin la vraie raison de leur présence au château d'Édimbourg.

— Vous avez devant vous l'objet qui a pourfendu la Pierre de la Destinée.

Éloïse mit quelques secondes à saisir la portée des paroles que son directeur venait de prononcer. Incrédule, elle se tourna vivement vers lui, se butant à son regard grave. Il semblait sérieux.

— Êtes-vous en train de me dire que cette épée ne serait nulle autre que...

— Excalibur. Tout à fait.

Avant qu'elle puisse ajouter quoi que ce soit, Walleggh mit un

doigt sur ses lèvres tremblantes.

— Le sang d'Avalon coule aussi dans vos veines, Éloïse. Bientôt viendra le jour où vous devrez honorer cet héritage.

Avant de rentrer à Bristol, Walleggh l'emmena souper dans un restaurant situé au pied du château, The Witchery. Pourtant, le raffinement de cette chic verrière nimbée de lumière et aux multiples plantes vertes ne sut détourner de l'esprit d'Éloïse les questions qui l'assaillaient encore. Elle en était à sa quatrième lecture du menu, sans avoir la moindre idée des plats qu'on y suggérait.

Le garçon de table déposa devant le grand homme tout de noir vêtu une bouteille du meilleur vin rouge de la maison, ainsi que deux coupes. Walleggh se prêta volontiers au jeu du fin connaisseur et approuva la qualité du cru d'un bref mouvement de la tête. Le serveur remplit alors les deux coupes en demandant à ses hôtes s'ils avaient fait un choix quant au repas. Devant un nouvel élan d'hésitation de la jeune femme, avenant et compréhensif, il leur laissa quelques minutes supplémentaires.

Une étincelle dans le regard, Walleggh observa sa compagne se plonger dans le menu pour une cinquième fois. Quelque chose en elle avait changé. Éloïse était sortie de l'enceinte du château comme si elle en avait été la régente. Tandis qu'elle déambulait dans les rues, son allure et sa démarche trahissaient une fierté nouvelle, une présence plus assurée. Plusieurs têtes s'étaient d'ailleurs retournées sur son passage, sans toutefois que la principale intéressée s'en rende compte, tout absorbée qu'elle était par ces révélations qui ajoutaient quelques pièces de plus à son casse-tête.

— Mais c'est complètement fou ! s'exclama-t-elle dans son accent natal, en déposant vivement la carte sur la table.

— Que voulez-vous dire ?

— Les panneaux ne disaient-ils pas que l'épée avait été offerte par le pape au roi Jacques V en 1507 ? Et n'a-t-elle pas été conçue et créée par un artisan Italien ? Ne sommes-nous pas ainsi tout à l'opposé de cette fameuse Dame du Lac, la présumée gardienne de l'épée sacrée d'Avalon ? N'oubliez pas que, selon ce que nous savons, Excalibur existait déjà depuis mille ans, dans les années 500. Walleggh, ne voyez-vous pas que cela n'a ni queue ni tête ?

Le directeur prit le temps de réfléchir avant de lui répondre.

— Je vous raconterai le parcours qu'a suivi la relique depuis la chute du roi Arthur jusqu'au moment où elle est parvenue sur la terre de vos ancêtres, mais une époque à la fois.

Les yeux d'Éloïse témoignaient de sa soif, de son avide désir de savoir. Une telle flamme brûlait en elle ! À cet instant, Wallegh sut qu'il allait, dans un avenir très rapproché, la faire sienne une fois de plus. Il refoula cette pensée dans un coin de son esprit et dissipa la chaleur qui montait en lui en empoignant sa coupe avec assurance. Il incita Éloïse à en faire autant.

— Buvons à la mémoire de Marie Stuart, pour qui, lors de son couronnement, on utilisa les Joyaux tous ensemble pour la première fois.

Tel un écho lointain, Éloïse se souvint que Wallegh avait évoqué le nom de cette reine déchue lorsqu'ils étaient au Tor, à Glastonbury. Elle porta sa coupe à ses lèvres, attendant avec une impatience contenue que lui soient révélés les secrets de cette autre possible fille d'Avalon.

MARIE STUART, REINE D'ÉCOSSE

Elle ne régna que très peu de temps. La fille unique de Marie de Guise et du roi Jacques V, roi d'Écosse, naquit en 1542 et fut reine à l'âge de six jours. Son père étant mort, sa mère l'envoya vivre en France, sa patrie.

Catherine de Médicis et son époux, le roi Henri II, consentirent, en 1548, à unir la petite Écossaise à François, leur dis héritier. L'éducation de la fillette se fit donc à la cour du roi, années pendant lesquelles sa mère Marie de Guise assura la régence du pays.

Dix ans passèrent puis Marie Tudor, devenue reine d'Angleterre en 1557, déclara la guerre à la France. Le jeune dauphin français et sa promise furent mariés, union qui scella l'alliance entre le pays assiégé et l'Écosse. Peu de temps après les épousailles, la souveraine anglaise mourut sans postérité et Élisabeth, sa sœur cadette, fut alors couronnée. Toutefois, la nouvelle souveraine était, selon l'Église en place, le fruit d'une union déclarée illégitime entre Anne Boleyn et Henri VIII.

Élevée dans l'aisance et la facilité, Marie Stuart finit par développer une vanité et un orgueil farouches qui la poussèrent à réclamer, en plus du trône de la France et de l'Écosse, qu'elle posséderait éventuellement, celui de l'Angleterre, dont elle se jugeait plus digne que sa bâtarde de cousine. Malgré ses efforts, celle qu'on considérerait comme une étrangère fut écartée au profit d'Élisabeth.

L'année suivante, le roi Henri II mourut accidentellement, faisant de Marie Stuart une double souveraine. Elle ne put savourer cette gloire longtemps ; le sort fit bientôt d'elle une orpheline puis une veuve. Sa mère et son époux étant décédés, elle rentra enfin en Écosse, où l'attendait un personnage dont le statut de bâtard n'atténuait en rien la soif de pouvoir : James Stuart. Il était son demi-frère aîné, et se montrait hanté par le désir d'occuper lui-même le trône écossais. Le fils illégitime du roi réussit à se hisser jusqu'au titre de premier ministre. Il machina également pour que Marie convole de nouveau et joua de son influence pour qu'elle épouse une personne qui lui ferait perdre sa couronne. L'heureux élu était son propre cousin, Henry Stuart, comte de Darnley. De lui, la reine eut un unique enfant, un fils qui allait devenir à la fois Jacques 1^{er} d'Angleterre et Jacques VI

d'Écosse.

Lui-même très avide de pouvoir, le consort de la souveraine fit l'erreur d'écarter James Stuart de l'échiquier. Ce dernier n'hésita pas à ourdir son assassinat et, une fois le gêneur éliminé, il s'employa de plus belle à trouver une façon de ravir le trône à sa demi-sœur. Son esprit machiavélique trouva la ruse parfaite : lui faire épouser l'homme qui avait organisé le meurtre d'Henry Stuart. Le plan était infaillible. Jamais le peuple et l'Église ne toléreraient que la reine d'Écosse marie l'assassin de son défunt époux ! Cet homme était James Hepburn, compte de Bothwell et duc d'Orkney.

La population se souleva effectivement contre cette relation inacceptable et le couple dut fuir le pays. Le prince Jacques hérita du trône, mais ce fut à James Stuart que l'on confia la régence du pays, tel qu'il l'avait si habilement orchestré. Bothwell, qui s'était enfui au Danemark, fut intercepté puis emprisonné.

Quant à Marie Stuart, alors âgée de vingt-six ans, elle commit la plus grave erreur de sa courte vie. Elle tenta de trouver refuge auprès de sa cousine Elisabeth, la reine d'Angleterre qui n'avait rien perdu de sa haine envers sa rivale déchu.

Au lieu d'être accueillie par celle qu'elle appelait non sans sarcasme « sa très chère sœur », Marie Stuart fut placée en résidence surveillée pendant dix-huit longues années. Au cours de cette période, et à son grand étonnement, Elisabeth vit son peuple manifester de sincères élans de sympathie pour sa captive. Ce mouvement s'étendit jusqu'en Écosse, lui faisant craindre une réelle menace de guerre, de même qu'une dangereuse remontée du catholicisme, l'Écossaise étant papiste. Coincée dans cet étau infernal, la reine ne perçut qu'une unique solution : éliminer la source de tous ces périls.

Le 8 février de l'an 1587, Marie Stuart mourut décapitée, en lançant cette tirade funeste : « En ma fin gît mon commencement ».

Le petit avion traversa un trou d'air puis reprit sa trajectoire sans broncher. Le pilote annonça qu'ils toucheraient le sol de Bristol dans une vingtaine de minutes.

— Mais quel est le lien entre Marie Stuart et Avalon ? hasarda Éloïse, qui avait suivi le récit de Walleggh avec toute l'attention dont elle était capable. Vous n'en avez pas encore glissé un mot.

— C'est pourtant l'évidence même, rétorqua-t-il. Premièrement, elle était papiste. La reine vouait à la Vierge un véritable culte.

La jeune femme se souvint du parallèle qu'il avait fait entre la Déesse et la Mère de Dieu.

— Mais encore ?

— Étant souveraine, elle avait directement accès aux Joyaux de l'Écosse, dont l'épée championne de l'île sacrée. Si elle avait su s'en servir adéquatement, son règne aurait sans doute été à mille lieues de ce qu'il fut.

— Vous n'insinuez quand même pas que tout son sort reposait sur une épée ? En admettant, d'abord, qu'il s'agisse bel et bien d'Excalibur...

Il la regarda droit dans les yeux.

— Il ne s'agit pas que d'une simple épée, très chère. Il s'agit de celle qui assura le règne du roi Arthur et de son père avant lui.

— Mais n'ai-je pas lu, au château, qu'elle avait été offerte au roi Jacques IV en 1507, par le pape lui-même, et qu'elle avait été conçue par un artisan italien ? Comme je vous l'ai déjà fait remarquer, mille ans séparent cette époque et celle d'Arthur...

— Permettez-moi de préciser un petit détail : Domenico da Suttri n'en a conçu que la garde et le pommeau. Il n'a eu qu'à y insérer la lame déjà existante, lui redonnant ainsi une nouvelle vie.

— L'épée aurait été brisée ? demanda Éloïse. La légende ne veut-elle pas qu'après sa chute, Arthur ait remis Excalibur à la Dame du Lac ?

— C'est ce qu'il a voulu faire croire. La véritable force de cette arme spectaculaire résidait non pas dans sa poigne, mais bien dans son âme[6].

— Qu'en a-t-il fait, alors ? questionna encore Éloïse, ahurie par cette nouvelle révélation. Où a-t-elle été conservée, pendant toutes ces années ?

— À vous de le découvrir, très chère.

Éloïse se retint tout juste de lui faire une moue. Elle le fixa à son tour, persuadée qu'il lui avait raconté l'histoire de Marie Stuart pour une raison bien précise. Ne restait plus qu'à la trouver.

— Admettons que ce soit bien Excalibur, la reine savait-elle seulement ce qu'elle avait entre les mains ?

Visiblement satisfait de sa question, il lui adressa un de ses sourires énigmatiques et vida son verre de vin rouge. Il tenait son étudiante là où il la voulait.

— Souvenez-vous qu'elle a reçu toute son éducation en France. Elle n'avait aucune idée de la réalité écossaise. De plus, sa chère belle-mère s'était bien gardée de lui révéler l'existence du trésor qui gisait à Scone.

— Comment Catherine de Médicis pouvait-elle être au courant qu'il s'agissait de l'épée d'Avalon ? s'exclama-t-elle.

Il esquiva la question en alléguant que la jeune reine ignorait en

effet la valeur réelle de la relique. Pour elle, le Sceptre, la Couronne et l'Épée ne servaient qu'à couronner ses éventuels successeurs, bien que certaines occasions protocolaires très précises requéraient leur utilisation. Wallegh admit cependant qu'effectivement, quelqu'un, à la cour, connaissait le secret de la lame bénie.

— Qui donc ? voulut savoir Éloïse.

— Réfléchissez... Qui voulait désespérément obtenir le trône ? Qui manigança, dès le début de son règne, la perte de Marie Stuart ?

— La reine Elisabeth ?

— Mais non, s'impatientait-il en balayant sa réponse du revers de la main. Elle était déjà reine d'Angleterre.

Cependant, vous y êtes presque : c'était bien quelqu'un de lié à elle par le sang.

Elle fronça les sourcils un instant, s'efforçant de reconstituer les détails du récit de son directeur au sujet des Stuart. Elle trouva rapidement.

— James. James Stuart, son demi-frère.

— Exact. Le comte de Moray.

Au même moment, l'avion toucha terre. Wallegh invita Éloïse à poursuivre la discussion dans la voiture, pendant le trajet de retour au manoir. Elle accepta volontiers. La jeune femme savait qu'il n'était pas encore allé au bout de cette histoire qui s'était jouée au pays de ses ancêtres quelques siècles auparavant, histoire à laquelle elle était elle-même liée, désormais.

— Jamais il n'accepta que celle qu'il considérait comme une fillette montât sur le trône à sa place. Il était de onze ans son aîné et estimait que la Couronne lui revenait de droit, malgré qu'on le considérât comme un bâtard.

— Il était pourtant bien le fils de Jacques V, n'est-ce pas ? demanda Éloïse.

— En effet.

— Mais sa mère n'était-elle pas Madeleine de Valois ?

— Non. La première épouse du roi est décédée tout juste six mois après leur mariage.

Éloïse croyait qu'elle était morte en couches, mais ce n'était pas le cas, de toute évidence. Elle trouva curieux que le fils illégitime du roi ait adopté le patronyme royal de son père, sachant fort bien que jamais il n'hériterait de la Couronne.

— Il fut quand même proclamé régent de l'Écosse ; les lords n'auraient jamais laissé leur pays aux mains d'un bâtard... argua-t-

elle.

— En effet, mais James Stuart était un homme intelligent, un fin manipulateur qui travaillait constamment dans l'ombre. Il savait tirer les ficelles de qui servait ses intérêts et écartait subtilement tout imprudent qui osait entraver ses plans.

« Tiens donc ! Ça me rappelle quelqu'un ! » se dit Éloïse en jetant un regard de biais à l'homme assis à sa droite.

Mais rien de tout cela n'indiquait encore comment le demi-frère de Marie Stuart avait pu être au courant de ce qu'était en réalité l'épée royale, aujourd'hui exposée dans son écrin, tel le bijou qu'elle était.

Une autre interrogation surgit alors dans l'esprit d'Éloïse, lui envoyant une petite décharge électrique le long de l'échine. Elle se racla la gorge avant de formuler sa question, presque certaine de la réponse qu'elle recevrait.

— Lorsque vous avez choisi ma candidature pour votre programme, étiez-vous déjà au courant, pour Christiane Grainpry ? Pour mon propre lien avec l'épée ?

Walleggh émit un soupir. D'aise ? De soulagement ? Peu lui importait. Enfin, la jeune femme avait établi un premier lien entre cette courte visite à Édimbourg et le sujet de sa maîtrise, qui la ramenait éventuellement vers l'arme si ardemment convoitée.

— J'avais un doute très favorable, en effet, pour ne pas dire une certitude...

— Mais comment pouviez-vous savoir cela, alors que je l'ignorais moi-même ?

— J'ai établi la généalogie de vos ancêtres.

C'est ainsi qu'il avait appris que James et Christiane Grainpry avaient eu deux fils. Iain, l'aîné, avait quitté le noyau familial très jeune et s'était établi en France, où il avait gagné sa vie comme ferblantier. Laurens, le cadet, afin d'échapper au souhait de son père de le voir suivre les mêmes traces que lui en tant que révérend, avait vécu en nomade, ça et là, jusqu'à ce qu'il rejoigne son frère en France. Il y était demeuré quelque temps puis, de Plymouth en Angleterre, s'était finalement embarqué pour le Nouveau-Monde, sur un navire appelé *Satisfaction*. Il était débarqué à Port-Royal le 1^{er} mai 1657, après les événements de Dunnottar. Il avait alors vingt ans.

— Voilà qui explique la francisation de notre patronyme... murmura Éloïse.

Mais cela n'expliquait rien du reste, de tout le reste. Walleggh n'avait toujours pas abordé la teneur de cette prophétie au cœur de laquelle, apparemment, la jeune femme se trouvait. L'idée qui voulait qu'elle fût elle-même une fille d'Avalon se précisait de plus en plus. Le directeur n'avait-il pas d'ailleurs affirmé que le sang d'Avalon coulait

dans ses veines ? Si tel était le cas, l'histoire de Christiane Grainprie ne lui aurait-elle pas été révélée avant ? Éloïse décida de réfléchir à cela plus tard, dans l'intimité de ses appartements. Il lui tardait de confier ses interrogations à son journal.

— Vous ne m'avez toujours pas dit comment il se faisait que James Stuart sache, pour Excalibur... demanda-t-elle, en souhaitant que Walleghe prenne la perche qu'elle lui tendait.

Il la saisit volontiers, trop heureux de pouvoir se rapprocher enfin de son but ultime. Il se félicita d'avoir pris le temps de présenter tous les éléments un à un à son étudiante. La jeune femme se révélait extrêmement intéressée, curieuse, et son esprit de synthèse forgeait sans problème les liens qu'il souhaitait voir découler des informations qu'il lui transmettait. Aussi jugea-t-il que le temps était venu de lui présenter une autre pièce du casse-tête.

— À l'aube de l'adolescence, le jeune James fut envoyé en France rendre visite à sa demi-sœur, qu'il n'avait jusque-là aperçue que lorsqu'elle était encore au berceau. Marie de Guise avait jugé bon que les enfants se rencontrent et se côtoient quelque temps, étant donné que sa fille allait un jour régner sur le pays.

— Il frayait donc avec la haute, malgré son statut de bâtard ?

— Son père l'adorait. Physiquement, il était son reflet même. Jamais Jacques V n'aurait pu le renier, même s'il ne pouvait pas le reconnaître officiellement comme son fils. Il prit néanmoins l'enfant sous son aile, l'introduisant très vite tant aux intrigues du trône qu'à son fonctionnement, son protocole et ses privilèges. Le garçon avait hérité du charisme de son père, ce qui lui attira la sympathie à la cour.

— Il ne sut jamais qui était sa mère ? demanda Éloïse.

— On croit qu'il s'agirait d'une certaine Margaret Erskine, une fille de lord. On raconte aussi que le roi ne se gênait pas pour satisfaire son désir et ses instincts avec qui bon lui semblait. Il a ainsi engendré plusieurs enfants, qui sont nés bien avant son héritière officielle. Mais peu importe, l'essentiel demeure qu'aux yeux du monarque, j'étais son fils.

Walleghe sentit sa compagne se raidir. Il avait prononcé ces mots délibérément, laissant transparaître une parcelle de ce grand secret qu'il cachait.

— Répétez un peu ce que vous venez de dire ?

La voix d'Éloïse était aiguë, comme chaque fois que l'émotion l'emportait sur sa raison. Walleghe plongea dans son regard béant, sans souffler mot. Tétanisée, Éloïse perçut un battement de cœur, lent et régulier. Était-ce le sien ?

— *Vous m'avez très bien entendu, et vous y réfléchirez plus tard...*

Les paroles valsèrent avec lenteur dans l'esprit d'Éloïse, qui fronça

les sourcils. Une vague intuition lui intima de résister, de se concentrer et de ne pas céder à la langueur. Lorsqu'elle détourna les yeux, Walleggh reprit son discours en ramenant le sujet à la cour de France.

Tandis que la future reine passait le plus clair de son temps en compagnie de celles qu'on appelait les « Quatre Marie », quatre nobles gamines écossaises issues des familles Beacon, Fleming, Livingston et Seaton, James, lui, observait et, surtout, écoutait. Un jour, bien avant que sa demi-sœur épouse le dauphin François, il entendit Catherine de Médicis parler à l'un de ses conseillers. Elle l'entretenait à propos de cette arme invincible qui allait assurer à son fils la victoire sur les protestants, une fois que sa destinée serait unie à celle de sa future bru. La France et l'Écosse ainsi jointes, jamais plus les deux pays ne s'en laisseraient imposer par leur ennemi commun : l'Angleterre.

— Je vois... acquiesça distraitemment Éloïse, qui apercevait au loin les grilles du manoir.

Leur expédition au pays du chardon et du tartan prit fin sur cette note française. La jeune femme remercia son directeur pour cette journée exceptionnelle, plus que forte en émotions, tout en se promettant de pousser ses recherches du côté de la régente de France. Avant qu'elle ne le quitte, Walleggh la retint par le bras.

— Je crois que vous avez amplement de matière pour étayer davantage vos travaux. Avec les nouvelles informations d'aujourd'hui concernant Excalibur, je vous suggère de revoir certaines de vos hypothèses au sujet d'Arthur et de Guenièvre.

— C'est ce que je ferai, promit vaguement Éloïse, l'esprit à des lieues de sa légende favorite, qui revêtait pourtant, à présent, un voile de réalité.

La jeune femme gravit l'escalier de la demeure et se hâta de gagner sa chambre, portée par une soudaine et presque insoutenable fébrilité. À peine eut-elle refermé et verrouillé la porte qu'elle se précipita vers sa table de travail, où elle s'empara vivement de sa plume et de son journal pour gribouiller que Walleggh avait parlé de ce James Stuart au « je ».

— Est-ce que ça veut dire que je suis un prince ? demanda Fabrice, qui avait écouté avec émerveillement sa sœur lui raconter les actes héroïques de leurs ancêtres.

— Non, pas tout à fait, frerot ! s'esclaffa Éloïse, assise devant son ordinateur.

Elle poursuivit son récit avec ferveur et passion, mais se garda

toutefois de lui révéler que l'épée sauvegardée par James et Christiane Grainpry était en réalité celle du roi Arthur. Elle voulait tout d'abord confirmer hors de tout doute cette hypothèse saugrenue, qui risquait de changer bien des choses à l'Histoire telle que le monde la connaissait.

Éloïse bavarda encore de longues minutes avec son frère, lui promit de l'emmener voir « l'épée de ses ancêtres » lors de sa visite prochaine, avant Noël, puis lui demanda de céder sa place à Christophe. Quand il apparut à l'écran, elle fut submergée par une soudaine envie de l'avoir auprès d'elle, de se sentir enveloppée par son affection, par la chaleur de ses bras. Éloïse subissait son premier coup de nostalgie depuis son arrivée au pays du roi Arthur. Elle s'efforça de cacher son émoi et engagea la discussion.

— Plus que quatre petites semaines et vous serez là ! J'ai dit à Fabrice que Wallegh m'avait offert de nous prêter sa maison dans les Cotswolds pour la durée de votre séjour. Nous y serons plus à l'aise que dans mes appartements.

Christophe nota que, pour la première fois, elle avait laissé tomber le « monsieur » et appelait le directeur simplement par son prénom.

— As-tu accepté son offre ?

— Oui. Il prétend que nous y serons un peu à l'étroit, mais que tout sera aménagé pour nous y recevoir confortablement.

— Jamais je ne me plaindrais d'être à l'étroit avec toi, Éloïse. Tu me manques beaucoup, tu sais...

Elle garda silence quelques secondes et lui avoua qu'il lui manquait aussi.

— Mais ne va pas te faire d'idées ! se ressaisit-elle aussitôt.

— Moi ? Jamais ! se moqua Christophe. Alors, tout se passe bien ? Tu ne regrettes pas d'être là-bas ?

— Non, bien au contraire ! Si tu savais tout ce que j'apprends ! s'anima Éloïse. C'est absolument fascinant ! Et je me rends compte qu'il existe un lien inextricable entre l'histoire et la littérature. Je découvre que, derrière les légendes, se cache un fond de vérité. C'est inouï !

Elle lui confia que ses recherches allaient la mener à déposer un mémoire de maîtrise saisissant, qui dévoilerait un tout autre visage de sa légende préférée. Cependant, Éloïse n'en révéla pas davantage. Elle le ferait, mais seulement une fois chaque pièce du casse-tête à sa place.

Les yeux brillants, Éloïse raconta aussi sa trop brève visite en Écosse.

— Tiens, ça me rappelle quelque chose... murmura Christophe,

lorsqu'elle eut terminé son résumé. Où ai-je entendu ça, déjà ?... Dans un film, peut-être, ou était-ce dans un livre ? Bah, peu importe. Ton directeur t'a-t-il parlé des problèmes de santé des Stuart ?

— Problèmes de santé ? Non, je ne vois pas. De quoi s'agit-il ? l'interrogea-t-elle.

— Il semble que, dès leur puberté, on observait certains symptômes comme de violentes douleurs au ventre, ou encore des changements d'attitude subits qui évoquaient ce que nous connaissons maintenant comme étant la bipolarité. Mais le symptôme le plus révélateur résidait dans leur urine, d'une teinte anormalement foncée.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Leurs mictions étaient souvent d'un rouge porto, précisa Christophe. Surtout lorsqu'on les exposait à la lumière.

— Et cela signifie que...

— Si je ne m'abuse, Marie Stuart était atteinte de porphyrie.

13 novembre

Je dispose de très peu de temps, avant l'arrivée de Christophe et Fabrice, pour élucider le rôle que Catherine de Médicis a bien pu jouer dans toute cette saga. Serait-elle l'une des sept filles d'Avalon ? Jusqu'ici, j'aurais identifié trois d'entre elles – enfin, quatre, si je me compte parmi ces femmes –, soit la Sainte Vierge, Marie Stuart et cette reine de France, dont, j'en suis convaincue, Walleggh ne m'a pas parlé par hasard. Qui sont les trois autres ? Igraine ? Morgane ? Guenièvre ?

Mais, plus encore, il me tarde de découvrir la réelle identité de Walleggh. Je n'ai pas rêvé ; il a bien dit qu'il ÉTAIT le fils de Jacques V d'Écosse, qui a pourtant vécu il y a 400 ans ! Soit il est complètement dément ; soit il est réellement le...

PPFF ! Comment admettre une telle possibilité ? Comment l'expliquer ? La réincarnation ? L'eau magique de Glastonbury ? Walleggh serait-il en possession du Graal ? Il m'a prévenue que mon ouverture d'esprit serait mise à rude épreuve, mais là, tout de même !

Par contre, c'est la seconde fois qu'il me tient ce genre de discours nébuleux. J'ai eu la même impression lorsqu'il m'a parlé de Joseph d'Arimathie, à Glastonbury. Et il y a aussi sa façon personnelle, voire intime, de m'avoir dépeint le portrait d'Uther Pendragon et de Morgane... C'est curieux, pour ne pas dire louche.

J'entends profiter du fait qu'il nous prête sa maison pendant le temps des fêtes pour tenter de découvrir, chez lui, quelque indice. Ma petite voix me dit qu'il nous y a invités non pas par bonté et générosité – ça ne lui

ressemble pas du tout ! – mais bien par nécessité. C'est l'impression que son geste me donne, qu'il ne s'agit là que d'un calcul bien précis.

Ma prochaine rencontre avec lui n'est prévue que dans deux semaines. Ça me laisse donc un peu de temps pour revoir mes notes concernant l'existence d'Arthur, de fouiller davantage au sujet de sa fameuse ép...

Eh ! Un petit instant ! Je me souviens que Philip m'a questionnée pour savoir ce que j'avais découvert sur l'épée, le soir où il est venu me rejoindre à la bibliothèque ! Il était donc au courant, le vilain petit dandy ! Que sait-il d'autre, qu'il me cache encore ? Comment parvenir à le faire parler ? Pour lui, ça prendra plus que des sucreries...

Au fait, Jean-René n'a pas encore repris du service. Il se contente de demeurer au manoir. Je crois qu'il prépare tranquillement la demeure pour l'hiver, bien que son poste officiel soit bel et bien celui de chauffeur. C'est d'ailleurs Walleggh lui-même qui a conduit du manoir au petit aéroport de Bristol, ainsi que pour en revenir. Comme s'il tenait à ce que j'évite tout contact avec son domestique... Mais le tort est déjà fait : ses révélations sont bien inscrites, tant dans ces pages que dans ma tête, et j'irai au bout de tout cela.

À propos, je crois que je peux à présent confirmer mes soupçons : Walleggh est capable de manipuler la pensée d'autrui. Je sais maintenant que c'est sa voix qui résonnait dans mes oreilles, dans la voiture, quand nous sommes rentrés au manoir, et ce battement cardiaque qui battait dans mes oreilles était le mien. Il ne sait pas que je suis au courant et que j'ai réussi – bon, d'accord, de peine et de misère – mais tout de même réussi à lui résister. J'ignore comment, mais c'est comme s'il s'infiltrait directement en moi, comme s'il prenait le contrôle... Est-ce de cette façon qu'il s'y prend pour venir me rejoindre dans mon lit ?

Non, je devrais dire « serait-ce de cette façon ». Je n'ai pas de preuve. Pas encore. Je vais tenter de résoudre le mystère sans avoir à affronter Walleggh directement. J'ai imaginé un stratagème qui saura me dire s'il se paie de petites visites nocturnes à mon insu, je sais bien que c'est improbable – voire impossible ! –, mais la question ne cesse de me hanter. Alors, voilà ; j'ai déposé un très long brin de fil de soie dentaire sur le sol, tout autour de mon lit. Si je le découvre déplacé un bon matin, j'aurai ma réponse. Sans doute est-ce mon esprit qui me joue un très mauvais tour mais, si ce n'est pas le cas, comment l'affronter ? Mon sang se glace juste à y penser.

Rassurée de constater que le fil translucide n'avait pas bougé d'un poil, Éloïse descendit rejoindre Philip. Comme à l'habitude, ils prirent le petit-déjeuner dans la verrière qui, ce matin, leur réservait une surprise : les jardins du manoir étaient recouverts d'une fine couche de duvet immaculé.

— Mais elle ne restera pas, affirme Philip. C'est beaucoup trop tôt.

— Dis-moi donc, ô toi qui sais tout mais qui ne me dis rien, que sais-tu au sujet de la royauté écossaise ?

Il fronça son sourcil et entoura sa tasse de thé de ses deux mains, comme pour les réchauffer.

— Eh bien, ça dépend de ce que tu veux savoir.

— Est-il vrai que les Stuart étaient atteints de porphyrie ?

Éloïse eut du mal à prononcer ce mot sans laisser paraître son trouble. Philip s'en rendit compte et s'en amusa.

— Ouuuh... Tu veux savoir s'ils étaient... des vampires ? se moqua-t-il.

— Réponds à ma question !

— Eh bien, la réponse est oui. Toute sa vie durant, Marie Stuart a souffert d'épouvantables crises de douleurs abdominales et de troubles psychiques intermittents.

— Comme... ?

— Oh, on raconte qu'elle pouvait passer d'un état d'agitation extrême à un abattement profond en très peu de temps, que ses sautes d'humeur n'avaient rien de ces caprices qui sont souvent caractéristiques de ceux qui jouissent d'un statut privilégié – la royauté, dans ce cas-ci. Marie Stuart était tantôt vive et déterminée, tantôt léthargique et même catatonique.

— Et sait-on si elle souffrait de problèmes de peau, comme c'est souvent le cas pour cette maladie ?

— Non, mais il y avait autre chose...

Il confirma que les urines royales avaient une curieuse teinte rougeâtre, qui virait de temps à autre au bordeaux. On prenait à tort ces symptômes pour les signes de sombres tentatives d'empoisonnement, mais on les observa également chez Jacques IV d'Écosse, le fils de la reine déchu, ainsi que chez Henriette d'Angleterre, la fille de celui-ci. Elle mourut de ces crises à l'âge de vingt-neuf ans, crises qu'on attribua encore une fois à un empoisonnement. Or sa propre fille, Marie-Louise, épouse du roi Charles II d'Espagne, rendit l'âme dans les mêmes circonstances.

— *Coïncidence ? I think not !* conclut-il. Et puis, il ne faut pas oublier la lignée anglaise, dont le plus célèbre représentant fut le roi George III, que tous s'accordaient pour décrire comme fou à lier... Je t'épargnerai la brochette de descendants qui subirent également les effets de la maladie, mais certains affirment que la porphyrie serait toujours présente tant chez les Stuart que chez les Hanovre.

— Sait-on ce qui cause cela ? s'enquit Éloïse.

— Tout ce que j'en sais, reprit Philip, c'est que la responsable

serait une sorte de mutation sanguine. Quelque chose à voir avec les enzymes et le métabolisme de la porphyrine... Je ne suis pas certain. Ce que je sais, par contre, c'est que ces symptômes ont eu des conséquences désastreuses sur le règne de ces monarques, surtout lorsque certaines de leurs décisions étaient cruciales...

Éloïse acquiesça.

— En pleine possession de ses moyens, Marie Stuart aurait sans doute connu un tout autre sort...

Éloïse se demanda alors quelle importance revêtait la présence d'Excalibur dans sa vie si, dès le départ, sa condition physique la vouait à l'échec ?

INTRIGUES À LA COUR DE FRANCE

Merci, Mina, je ne sais pas ce que je ferais sans vous !

— Ce n'est rien, *Love*. Tâchez de ne pas veiller trop tard !

Éloïse saisit le plateau que lui tendait la bonne, d'où fleurait une délicieuse odeur de bergamote. Son thé de fin de soirée était devenu pour elle non seulement un petit rituel, mais également un allié qui lui donnait l'énergie de pousser beaucoup plus tard ses lectures virtuelles, bien qu'elle se soit promis cent fois de cesser ces pratiques abusives.

Elle déposa son goûter sur un coin de sa table de travail et tartina la moitié d'un scone d'une généreuse portion de *clotted cream*, ce divin et riche beurre de crème typique du sud de l'Angleterre. La jeune femme y ajouta une cuillerée de marmelade et se lécha le pouce en remerciant mentalement une fois de plus Mina de lui avoir servi ces gâteries auxquelles elle était devenue accro.

— À présent, Votre Majesté, révélez-moi vos secrets... murmura Éloïse en lançant sa recherche.

Catherine de Médicis était issue d'une richissime famille de marchands italiens, qui sut se hisser au sommet de la république oligarchique qu'était, au ^{xv}^e siècle, la ville de Florence. Côme l'Ancien en devint le maître et établit un véritable empire commercial sur toute l'Europe. Les Médicis étaient à ce point riche qu'ils prêtaient de l'argent aux rois. Cependant, au cours de nombreuses guerres, ils furent tantôt chassés, tantôt rappelés au pouvoir, et ce, sur une période de deux siècles.

Pendant cette période, Pierre le Goutteux, fils de Côme l'Ancien, scella une entente avec le roi Louis XI, régent de la maison de France alors en guerre contre la maison de Bourgogne. Lorsqu'il eut persuadé les Médicis de ne plus financer les campagnes de sa rivale, le roi décréta en retour que Florence était dorénavant sous la protection de la France.

Plus tard, la famille jouit non seulement de cette alliance avec la Cour, mais aussi du soutien d'un allié de taille ; le Saint-Siège. Jean de Médicis devint le pape Léon X. Ayant l'intérêt et la prospérité des siens à cœur, le souverain pontife négocia avec le roi de France, François 1^{er}, les mariages tant de ses frères que de ses neveux.

C'est ainsi que Laurent de Médicis fut reconnu chef de la

république florentine et se vit octroyer le duché d'Urbino, obtenant ainsi un titre héréditaire. Léon X convainquit le roi de lui céder, en 1518, la main de Marguerite de la Tour d'Auvergne, qui avait du sang royal de par sa mère. De cette union naquit Catherine de Médicis, qui perdit toutefois sa mère lors de sa naissance. À peine un mois plus tard, son père la fit orpheline, perdant la bataille contre une tuberculose avancée. Il légua tous ses avoirs et ses titres à sa fille unique.

La fillette fut éduquée à Rome, sous l'égide du pape, son oncle, mais celui-ci mourut quelques années plus tard, laissant le Saint-Siège à un Flamand assujetti à l'empereur d'Italie. Catherine perdit alors son duché mais, fort heureusement pour elle, ce nouveau pape ne régna que très peu de temps. Après son décès, un second Médicis monta sur le saint trône. Jules de Médicis fut élu sous le nom de Clément VII. Il reprit sa nièce auprès de lui, ainsi que deux neveux, dont l'un était en fait son fils illégitime.

Mais une terrible période de tourment entre la France et l'Italie réduisit considérablement le pouvoir qu'exerçait le pape, et le tout Florence en profita pour se dresser contre la régence des Médicis, qu'elle jugeait outrageusement puissante. Les deux garçons furent expulsés, mais on envoya Catherine au couvent, où les religieuses poursuivirent son éducation. Elle avait alors onze ans.

— Intéressant, mais ça n'éclaire pas encore ma lanterne, soupira Éloïse.

Elle fit une pause et sirota son thé un moment, tout en résumant dans son cahier de notes les grandes lignes de sa lecture. Déjà, la date où Excalibur avait été remise au roi d'Écosse était dépassée... L'ébauche d'une possibilité se tissa alors dans l'esprit de la jeune femme.

— Et si c'était ça, le lien ?... se demanda-t-elle, en lançant une nouvelle recherche.

Quelques secondes plus tard, l'écran de son ordinateur affichait en ordre chronologique les noms des différents papes du XVI^e siècle. Elle constata, non sans déception, que celui qui avait offert l'épée à Jacques V était Jules II, le souverain pontife qui avait régné juste avant Léon X. Convaincue, toutefois, que sa piste était bonne, Éloïse engloutit sa dernière bouchée de tartine et se remit à sa lecture.

À quelques mètres sous ses pieds, Wallegh était assis devant l'âtre qui réchauffait ses appartements dénudés. La tête renversée vers l'arrière, il faisait machinalement tourner son vin rouge dans la coupe

qu'il tenait du bout des doigts, l'esprit branché sur celui de son étudiante. Il savait que cette transe allait l'épuiser, mais cela ne lui importait guère.

Ainsi, son élue était sur les traces de l'impétueuse Catherine... Il exprima un mince sourire et se laissa envahir par ses souvenirs.

— Croyez-vous vraiment, ma très chère reine, que cet enfant chétif ait l'étoffe, pour devenir un jour votre digne successeur sur le trône de France ? D'après moi, il ne fera pas de vieux os...

Michel de l'Hospital aimait provoquer la souveraine, qui rétorquait inmanquablement à ses attaques.

— Sachez, mon très cher chancelier, que mon fils, aussi fluët soit-il, suivra mes traces et accédera à la couronne, tel que le prédit son rang. Venez, marchons.

Ils se dirigèrent vers les jardins, où un petit groupe d'enfants s'amusait à faire voler des cerfs-volants.

— Et avec laquelle de ces ravissantes gamines votre fils doit-il un jour convoler ? demanda le conseiller.

La reine indiqua celle qui portait une voilette couleur crème rosée, de sous laquelle s'échappait une abondante chevelure dorée.

— Voilà Marie Stuart, l'unique héritière du trône de ce pays de... de barbares sans culture.

— Oh, mais je crois deviner que l'intérêt que vous portez à cette union dépasse largement ce petit détail... ironisa-t-il, sourire en coin.

— Avec une telle alliance, l'Angleterre cessera définitivement de représenter une menace tant pour la France que pour l'Écosse. Il y va de notre intérêt commun, évidemment.

— Voilà une bien noble pensée, mais que dois-je faire, moi, en attendant que votre fils devienne roi ? En supposant que sa santé le lui permette un jour... Et si l'épée venait plutôt rejoindre sa future souveraine ?

La reine leva le nez et esquissa une moue réprobatrice.

— Michel, ne jouez pas à ce petit jeu avec moi. Il est hors de question que je m'abaisse à faire quelque demande que ce soit à Marie de Guise. L'épée demeurera en Écosse jusqu'à ce que François devienne roi à son tour. Et roi il deviendra !

— Vous comptez donc me faire languir encore toutes ces années ? lui reprocha-t-il. Mais vous savez pertinemment, belle Catherine, que je ne puis m'acquitter de la besogne moi-même. Et croyez-moi, ce n'est pas faute d'avoir essayé...

— Mon cher Michel, rien ne me ferait plus plaisir que d'accéder à

vosre souhait moi-même, mais je ne le puis. Combien de fois devrais-je vous le répéter ?

C'est à cet instant qu'il remarqua la présence du garçon. Il était un peu plus âgé que les autres enfants et semblait las des jeux puérils des fillettes. Le gamin les épiait, le chancelier en était persuadé.

— Qui est-ce ? demanda-t-il tout bas à la reine.

Elle avisa le garçon et pinça les lèvres.

— C'est James Stuart, le demi-frère de ma jeune bru, C'est un bâtard.

— Le roi a eu un fils ?... marmonna-t-il, soudainement plus intéressé.

— Quelle importance ! s'impatients Catherine de Médicis. Ce n'est pas lui que le dauphin épousera. Ce va-nu-pieds a été envoyé ici pour faire plus ample connaissance avec sa sœur. La belle affaire ! Pendant ce temps, c'est sous MON toit que loge ce moins que rien.

Tandis que la reine tempêtait sur l'affront que lui faisait subir, selon elle, la maison de Guise, le conseiller, lui, échafaudait un plan qui lui permettrait peut-être d'atteindre son but sans le concours de cette souveraine qui savait trop bien résister à ses pouvoirs. Il lui fallait un esprit moins combatif. Il fixa le garçon intensément et, lorsque celui-ci baissa les yeux, Michel de l'Hospital sut que son entreprise réussirait.

Il admira de longs instants le visage endormi de James Stuart, se disant que cette apparence lui plairait bien. Il avait de beaux traits et une constitution qui semblait promettre un corps adulte robuste et séduisant. Cela ne pouvait que lui servir.

Il allongea le bras et caressa les cheveux du garçon, qui ouvrit lentement les yeux. Découvrant auprès de lui la présence de l'étrange chancelier, le gamin se redressa, en proie à une terreur obscure. Les courtines de son lit n'étaient pas tirées et il distinguait très clairement l'éclat sauvage dans le regard de l'homme qui lui souriait tel un serpent devant une souris.

— Bonsoir, jeune homme, commença ce dernier.

— Que me voulez-vous ? questionna l'adolescent d'une voix à peine audible.

— Ce que *je* veux ? Non, c'est plutôt ce que *nous* voulons. Ne t'ai-je pas vu, cet après-midi, en train d'espionner notre conversation, à la reine et à moi ?

— Non... je... balbutia maladroitement James Stuart.

— Allons, tu es un garçon intelligent. Ne te détourne pas de ce

que tu es. Je l'ai vu dans ton regard, cette envie de compter véritablement parmi les hauts rangs de la royauté. Avoue-le : n'aimerais-tu pas toi-même monter sur le trône de ton père, au lieu de gentiment le céder à cette gamine insouciante qui n'a aucune idée de la vie dans ton pays ?

Le jeune homme ferma la bouche et quelque chose dans ses yeux étincela. Le rapace tenait sa proie. Satisfait, le conseiller poursuivit son soliloque.

— Mais toi, tu sais. Tu connais la rudesse de ta contrée, ses hommes, ses femmes, ce qu'ils pensent, ce qu'ils veulent, ce qu'ils réclament, ce dont ils ont grandement besoin depuis le trépas de ton père.

— Mais il y a les lords qui...

— Oublie les lords ! le coupa-t-il. Ils n'en ont que pour eux-mêmes ! Et ils en profiteront tant et aussi longtemps que cette chère petite sœur qui est la tienne ne prendra pas le pouvoir. Mais nul ne la respectera, elle qui grandit éloignée de sa patrie.

Michel de l'Hospital caressa la mâchoire du gamin et s'approcha de son visage.

— Mais, toi... Toi, mon garçon, tu as la véritable étoffe d'un roi d'Écosse... Et, moi, je peux t'offrir le moyen de le devenir. N'aimerais-tu pas prendre la couronne, à la suite de ton père, celui-là même qui t'aimait tant ? susurra-t-il, certain de voir succomber le jeune homme.

James Stuart déglutit et acquiesça discrètement. Des sentiments contradictoires l'assaillaient. D'un côté, la culpabilité qu'il ressentait à l'idée de trahir la petite Marie lui donnait envie de vomir et, de l'autre, le souhait d'être reconnu par tous pour ce qu'il était réellement, le fils du roi, rallumait les braises rougeoyantes d'un feu qui couvait en lui. On le tolérait, au château, mais pour ensuite mieux murmurer dans son dos qu'il n'était que le bâtard d'Écosse. Sa jeune carapace ne réussissait pas encore à le protéger complètement de cet infâme sobriquet.

Il leva le regard vers le chancelier de la reine et demanda :

— Que dois-je faire ?

L'homme accentua son sourire.

— Rien du tout. Ferme les yeux et laisse-moi faire. Cela ne durera que quelques secondes...

À son réveil, le chancelier eut du mal à comprendre pourquoi il se trouvait dans la suite du demi-frère de la future reine de France. Il se redressa et se buta au regard à la fois amusé et glacial de l'adolescent.

— Par tous les saints ! s'exclama-t-il. Que fais-je chez vous ? Que s'est-il passé ?

— Vous n'avez rien à vous reprocher, brave homme, rassurez-vous. Mais, si j'étais vous, je me hâterais de regagner mes propres appartements, avant qu'on croie que vous avez un penchant pour les garçons... Et je ne glisserai mot de cette malencontreuse histoire à personne.

Michel de L'Hospital s'en fut sans demander son reste. James Stuart sortit du lit et s'étira, savourant la souplesse de ce corps juvénile. Il se dévêtit et fit quelques pas dans la pièce pour s'approprier sa nouvelle anatomie, heureux de constater qu'elle était solide et fiable. Aucune douleur, aucun malaise. Que force et vitalité. Il apprécia ses muscles, fit rouler ses épaules, effleura son sexe puis caressa sa poitrine et son ventre. Il inspira un grand coup puis posa les mains sur ses hanches et s'avança jusqu'à la fenêtre, où il vit les cinq Marie entrer dans la chapelle pour les prières matinales. Sa frangine allait-elle remarquer qu'il n'avait plus le même éclat dans les yeux ? Qu'il avait une posture beaucoup plus assurée ? Il lui tardait de le découvrir. Aussi se hâta-t-il de se vêtir et d'aller la rejoindre.

Après avoir essuyé un échec de plus avec Catherine de Médicis, il allait dorénavant jeter son dévolu sur Marie Stuart. Son épée se trouvait maintenant en terre d'Écosse, dont la future reine représentait son nouvel espoir de se racheter. Mais, avant d'en arriver là, il devait attendre que la gamine grandisse. À présent dans le corps de James Stuart, il avait tout son temps.

Walleggh émergea de sa transe en nage, haletant et son désir exacerbé. C'était toujours ainsi, lorsqu'il se remémorait les corps qu'il avait pris. Il avait aimé être James Stuart, même si cela ne lui avait pas permis d'accéder à cette délivrance qu'il souhaitait si ardemment.

Toutefois, il y avait Éloïse. Éloïse, qui était là, juste au-dessus de lui, si vive, si prometteuse, si délicieusement sur ses gardes, mais qui s'abandonnait à lui avec tant de volupté...

Il se leva lentement, luttant contre le tournis qui s'emparait de lui, et alla vers le muret caché qui le mènerait vers celle qui le régénérerait.

Éloïse s'assura qu'il n'y avait plus de trace de neige sur ses bottes et entra dans la bibliothèque. Elle était fascinée de constater que les

visages qu'elle y croisait à ces heures tardives étaient presque toujours les mêmes. Aussi adressa-t-elle de la tête un petit salut amical à quelques-uns de ses confrères et consœurs noctambules.

Elle se dirigea vers les rayons qui traitaient d'histoire et sélectionna quelques ouvrages consacrés à la monarchie française du ^{XVI}^e siècle. Internet lui avait permis de dresser un portrait sommaire de Catherine de Médicis mais, étant de la vieille école, Éloïse préférerait de loin les détails que lui procuraient les bons vieux livres.

Elle s'installa dans ce qu'elle appelait dorénavant « son petit coin », c'est-à-dire la cabine qu'elle réservait toujours depuis son arrivée, et ouvrit le premier volume. Son but était surtout de déterminer lequel de ces bouquins lui semblait le plus pertinent, pour ensuite l'emprunter et le rapporter au manoir. Elle n'avait pas l'intention de s'éterniser à la bibliothèque.

Ce qu'elle vit d'abord ne lui plut guère. Le livre dégageait une odeur rance et l'écriture était minuscule. Elle le referma et ouvrit le second ouvrage, qui lui parut nettement plus invitant. Les chapitres paraissaient bien étoffés et les portraits de certains monarques y étaient reproduits, notamment celui de la reine qui l'intéressait.

Elle jeta un coup d'œil au troisième volume, qui semblait lui aussi suffisamment détaillé, sans toutefois comporter d'illustrations, détail qui plaisait à la jeune femme. Elle fixa donc son choix sur le second livre.

Éloïse revint au portrait de Catherine de Médicis, que l'on avait représentée avec quelques membres de sa cour.

— Mon Dieu, elle passerait presque pour Marie Stuart ! s'étonna-t-elle, devant la similitude des poses prises par les deux femmes et la sévérité de leurs traits.

Puis, un personnage du portrait capta son attention. Elle lut son nom, mais celui-ci ne lui dit rien. Il s'agissait du chancelier de la reine. Pourtant, cet homme avait quelque chose de vaguement familier. Elle s'approcha de l'image pour mieux l'examiner. L'homme se tenait bien droit, derrière la reine mais de biais avec elle, de sorte qu'on pouvait voir la moitié de son corps. Éloïse reçut à cet instant une décharge au cœur. Elle lâcha une abominable série de jurons et ferma le livre avec plus d'énergie qu'il n'en fallait.

Sans prendre la peine de replacer les autres volumes, elle sortit de sa cabine et reprit d'un pas décidé le chemin du manoir. Dans sa tête passait et repassait l'image pas si lointaine d'un bel inconnu masqué, adossé à une colonne dans la salle de bal de l'université, qui l'attendait avec un lys blanc à la main et qui portait exactement le même habit que le chancelier de Catherine de Médicis.

— Non, pas cette fois-ci ! ragea Walleggh.

Il franchit en quelques enjambées l'espace qui séparait l'entrée secrète du lit d'Éloïse, pour constater qu'il était effectivement vide. Il s'efforça de ne pas laisser libre cours à la colère qui enflammait ses veines, mais sa frustration était trop grande. Il avait besoin d'elle, là, tout de suite. Il ferma les yeux et inspira un grand coup. Au lieu de le calmer, cela aiguïsa ses sens davantage. Tout, dans cette pièce, sentait Éloïse et la lui rappelait. Il pouvait presque goûter le sel délicat de sa peau perlée, souvenir exquis qui, en ce moment, le torturait.

C'est en posant les yeux sur la table de travail qu'il devina qu'elle se trouvait à la bibliothèque : son écran d'ordinateur était encore ouvert sur une page relatant la vie de sa vieille amie française.

— C'est bien, Éloïse, voilà qui est tout à ton honneur, mais fallait-il que tu choisisses ce moment précis pour t'esquiver ? maugréa-t-il avec férocité.

Il rebroussa chemin et regagna ses appartements, pour en ressortir aussitôt. Walleggh savait qu'il ne pouvait pas demeurer dans cet état. Le temps pressait. Mais, sans Éloïse, que pouvait-il faire ?

Sa réflexion ne fut pas longue. Il trouva tout de suite où il pourrait obtenir ce qui lui faisait si cruellement défaut.

Walleggh dut s'y prendre à trois fois avant qu'on réponde aux coups qu'il frappait à la porte, coups qui s'intensifiaient à mesure que la crainte de se buter à un appartement vide une fois de plus s'insinuait en lui.

— J'arrive ! J'arrive ! grommela enfin une voix endormie derrière la porte obstinément close.

Puis, un dédie se fit entendre et la porte s'ouvrit sur Philip, hirsute et torse nu.

— Walleggh ! s'exclama-t-il. Mais que...

Il vit l'éclat dans les yeux de son maître, qui glissa sur son corps dévêtu un regard où se lisait un désir à peine contenu. Sans hésiter, il recula pour le laisser entrer, sans remarquer que son chien allait se terrer en silence dans le vivot.

Walleggh referma la porte et avança vers Philip sans le quitter des yeux. Le jeune homme avait déjà le feu aux joues, les reins transpercés par des lances ardentes.

— Je t'ai dit de ne jamais entretenir d'espoir à mon sujet, commença Walleggh d'une voix rauque, et je le maintiens encore.

Les yeux brillants, l'assistant se contenta d'acquiescer. Depuis le temps qu'il imaginait un tel moment, qu'il fantasmaït sur cet homme qui avait érigé une barrière entre eux et qui, à présent, venait lui-même cueillir ce qu'il lui avait toujours refusé, Philip n'allait certainement pas gâcher cet instant par des paroles.

Wallegh déboutonna sa chemise blanche, qui épousait parfaitement les muscles de sa poitrine et dont les manches étaient roulées jusqu'aux coudes.

— Ce sera la seule fois, poursuivit-il, alors que son assistant se retrouvait dos au mur.

— Alors, je ne demanderai qu'une chose : laissez-moi me souvenir.

Le torse de Wallegh frôlait à présent celui de Philip, qui respirait de façon saccadée, ayant du mal à contenir ses propres pulsions.

— Tu sais très bien que je ne peux pas te le permettre, rétorqua-t-il dans un souffle tout aussi court.

Philip ne réfléchit qu'une seconde, songeant que s'il insistait, Wallegh risquait de tourner les talons.

— Soit. Dans ce cas, je profiterai de chaque instant.

Philip saisit le visage de Wallegh entre ses mains et plaqua ses lèvres contre les siennes.

Éloïse referma sa porte derrière elle et la verrouilla. Elle se débarrassa de son manteau en le laissant tomber sur la chaise, retira ses bottes sans prendre le soin de les aligner sur le tapis d'entrée puis se précipita vers son secrétaire. Dans sa hâte, elle omit de faire la vérification qu'elle s'imposait chaque fois qu'elle quittait ou rentrait dans sa chambre, c'est-à-dire vérifier si le fil dentaire était bien en place. Cette fois-ci, une seule chose comptait : vérifier la véracité de ce qu'elle croyait avoir découvert à la bibliothèque.

Elle ouvrit de nouveau le volume qu'elle avait rapporté et constata qu'elle ne s'était pas trompée. Sa première impulsion fut de filer tout droit chez Philip pour lui faire part de ce qu'elle venait de découvrir, mais la jeune femme se ravisa à la dernière seconde. Il valait mieux décortiquer tout ça dans le calme et le silence de ses appartements.

C'est donc sans se douter des ébats qui avaient cours à l'autre bout du manoir qu'elle examina longuement le portrait où l'on voyait Catherine de Médicis en compagnie de Michel de l'Hospital. Bien que les traits de l'homme fussent légèrement différents de ceux de Wallegh, tout, dans son maintien et dans son regard, était identique à

la prestance que le directeur affichait. À même le portrait, on percevait la force étrange et le pouvoir brut qui émanaient du chancelier.

— Il n'y a aucun doute, c'est bien Walleggh, murmura Éloïse, estomaquée. Mais comment est-ce possible ?

Soufflée par l'excitation de cette illumination, Éloïse fit une courte recherche au sujet de cet homme, pour découvrir une facette insoupçonnée de son directeur. On le décrivait comme un homme « reconnu pour l'étendue de son esprit, la rectitude de son jugement et sa modération ». Il avait activement participé aux tentatives de réconciliation des catholiques et des protestants en France et s'était employé à la simplification du Droit français.

— Ça n'a rien à voir avec la personnalité de Walleggh... conclut Éloïse, perplexe.

Elle revint au portrait dans le volume et l'étudia une fois de plus. Il s'agissait bien de la même tenue que celle qu'il portait le soir du bal. Cela ne pouvait-il être qu'une pure coïncidence ? Plusieurs étudiants étaient vêtus de costumes rappelant ceux de personnages anciens célèbres. Il aurait très bien pu en être ainsi pour Walleggh également, mais quelque chose lui disait qu'elle ne faisait pas erreur.

Elle consulta de nouveau son moteur de recherche et demanda des images de Michel de l'Hospital. Ce qu'elle vit la laissa plus troublée encore. Les effigies le montraient plus âgé, serein, affichant un visage d'où émanait sagesse et bonté. Plus rien ne transpirait de la superbe qu'illustrait le volume de la bibliothèque.

— C'est à devenir fou, soupira Éloïse.

Elle décida tout de même de noter ce fait insolite dans son journal. Elle éteignit son ordinateur et se dirigea vers la table de chevet, où était rangé son cahier personnel. En s'en approchant, Éloïse remarqua, l'estomac noué, que le fil de soie qu'elle avait posé par terre avait été déplacé.

15 novembre

Je suis en train de me taper une autre nuit blanche. Quelqu'un s'est approché de mon lit en mon absence et je sais que ce n'est pas Mina ; le plateau de service se trouve encore sur ma table. Il ne peut s'agir que de Walleggh. Cette pensée m'empêche de fermer l'œil. Et s'il revenait ? Il possède assurément un double de ma clé et pourrait surgir à n'importe quel moment. Vais-je devoir commencer à veiller toutes les nuits au cas où Mûsieur se permettrait une petite intrusion nocturne ? Ça n'a aucun sens !

Mais, sinon, comment le prendre sur le fait ?

Il sera bientôt 5 h du matin. Quand le soleil se lèvera, je tenterai de dormir un peu. Walleggh sera parti au département et je pourrai fermer l'œil tranquille.

À mesure que les minutes passent, je ressasse les deux découvertes ahurissantes que je viens de faire en rapport avec lui. D'abord James Stuart, ensuite Michel de l'Hospital. Comment les trois pourraient-ils ne faire qu'un seul et même homme ? Personne ne peut vivre aussi longtemps ! Mon hypothèse sur la réincarnation serait-elle la clé ? À moins qu'il soit réellement en possession du Graal ? Est-ce là ce qu'il cherche à m'avouer, à me faire découvrir ?

Ce qui m'angoisse le plus, c'est que je suis seule avec mes appréhensions ! À qui puis-je parler de cela sans craindre de passer pour une détraquée ? Je suis condamnée à ne me fier qu'à moi-même.

Comme je m'efforçais de demeurer éveillée, j'ai poursuivi ma lecture sur Catherine de Médicis dans l'espoir d'en savoir plus sur son conseiller ou peut-être d'édifier d'autres liens entre la régente et l'épée d'Avalon.

J'ai donc lu qu'elle fut mariée au fils cadet du roi par le truchement de son oncle, le pape, qu'elle mit du temps à concevoir un héritier, mais qu'elle eut en tout dix enfants. Sept survécurent, dont trois furent rois de France, et deux de ses filles furent reines de par leur propre mariage. Tout comme son chancelier, elle était en faveur de l'équilibre et de l'humanisme.

Tout ce que j'ai appris à propos de Marie Stuart a été confirmé par cette nouvelle recherche, sauf qu'il semble que la maison de Guise était beaucoup plus influente et importante que ce que j'avais d'abord perçu, voire menaçante pour la Couronne. Ses membres auraient même orchestré un terrible massacre de protestants.

Catherine de Médicis était cependant réputée pour avoir eu recours, au long de son règne, à des méthodes peu orthodoxes. On dit qu'elle consultait volontiers des astrologues, qu'elle se servait de jeunes filles pour séduire certains personnages importants de son royaume, parfois même des ennemis potentiels, et qu'elle n'hésitait pas à utiliser l'assassinat pour réaliser ses desseins. Les historiens relatent aussi de nombreuses guerres de religion et de pouvoir.

Somme toute, l'histoire du trône de France n'est pas différente de celle des autres...

Mais voilà : je me retrouve à la case départ. Je ne sais toujours pas comment Catherine de Médicis pouvait bien être au courant, pour l'épée du roi Arthur. Je soupçonne ses aïeux florentins d'avoir quelque chose à y voir, puisque c'est un artisan italien qui a conçu l'épée royale écossaise, mais je n'ai encore rien trouvé à ce sujet.

Tant de questions demeurent encore obscures, tant de liens ne demandent qu'à être établis... Je dois rencontrer Walleggh la semaine

prochaine et je ne cesse de me demander comment je ferai pour ne pas broncher. Pour ne pas lui balancer un bouquet d'injures et d'accusations par la tête. Mais je ne le ferai pas. Je semble être liée à lui par le biais de cette prophétie et je n'aurai l'esprit en paix que lorsque je serai allée au fond du mystère. Si je suis liée à Avalon, je veux savoir de quelle façon. C'est la seule chose qui m'empêche de prendre un vol direct pour la maison.

D'ici là, je vais tâcher de dormir un peu. Mais saurais-je seulement lui résister, si Walleggh ose me rendre une petite visite intime ?

Il referma lentement la porte derrière lui, laissant Philip endormi dans ses draps chiffonnés. Walleggh traversa le manoir et, à pas de loup, passa devant la chambre d'Éloïse. Tout doucement, il appuya la paume de sa main contre la porte et ferma les yeux. Il perçut aussitôt l'essence de la jeune femme. Elle ne dormait pas. Dans un gémissement à peine audible, il tourna les talons, hanté par ces vers qu'il ne connaissait que trop bien :

Il y eut à l'origine le Bien et le Mal.

Par sept fois sera vengée l'œuvre du Mal.

Sous le sein de la Mère se réfugiera le Bien.

Et seront engendrées sept filles, nobles et pures.

Aux mains de la Septième périra le Mal repentant.

LE SECRET DE REDMILL

— Entrez, je vous en prie, l'invita Walleggh.

Sans sourire ni cérémonie, Éloïse prit place dans le fauteuil qu'elle occupait habituellement lorsqu'elle le rencontrait dans son bureau. Le directeur l'écouta avec intérêt lui exposer ses avancées et ses questionnements, tout en notant qu'elle n'avait pas l'air aussi à l'aise que lors de leurs derniers entretiens.

— Vous semblez tendue, Éloïse. Y a-t-il quelque chose qui vous tourmente ? lui demanda-t-il.

— Non, tout va très bien, répondit-elle un peu trop sèchement.

Il se recula dans son fauteuil et l'observa quelques secondes. Il lut dans son regard un mélange de méfiance et de colère. Walleggh ignorait ce qui avait pu provoquer ce changement d'attitude à son égard, leur relation commençant tout juste à devenir harmonieuse. Leur récente visite à Édimbourg lui avait du moins laissé cette impression, mais ils ne s'étaient pas revus depuis.

Il posa de nouveau ses coudes sur son bureau et inclina son torse vers l'avant.

— Vous savez que vous pouvez tout me dire, Éloïse, je suis là pour ça.

— Ah, parce que, vous, vous me dites tout, peut-être ? s'emporta-t-elle.

Il se raidit, son regard se durcit, mais l'étudiante se reprit aussitôt. Elle devait conserver son flegme.

— Je suis désolée. Mon frère arrive dans quelques jours à peine et cela me rend plutôt fébrile, s'excusa-t-elle.

Walleggh trouva sa feinte fort habile, mais il ne fut pas dupe. Un incident quelconque avait déclenché chez elle cet état de défensive et il se promit d'en trouver la source. En attendant, il saisit l'occasion qu'il avait de changer de sujet.

— À ce propos, il y a quelques précisions que j'aimerais vous donner concernant votre séjour à Redmill. Enfin, si vous souhaitez toujours en profiter, bien sûr.

— J'ai déjà prévenu Fabrice que j'avais accepté votre offre, acquiesça-t-elle, avec ce qu'il interpréta comme étant une pointe de regret dans sa voix.

— Vous savez, vous n'êtes pas obligée d'y séjourner. Comme je serai moi-même à l'étranger pour la période des fêtes, j'ai pensé vous en faire bénéficier en mon absence. Je me suis dit que vous y seriez plus confortable qu'au manoir, mais ne vous croyez pas obligée de...

— Je vous assure que ce sera parfait. C'est très gentil à vous de mettre votre maison de campagne à notre disposition. Je vous en remercie, le coupa Éloïse, mais d'une voix plus douce.

Elle se cala à son tour dans son fauteuil, lui indiquant qu'elle attendait qu'il lui fasse part de ses recommandations. Cependant, à mesure qu'il lui parlait, elle se rendit compte qu'elle ignorait à peu près tout de cet homme. Il venait de lui dire qu'il partait à l'étranger, mais sans préciser où exactement. Allait-il rejoindre des amis ? Des proches ? Avait-il de la famille ? Des frères ? Des sœurs ? D'où était-il originaire ? Un patronyme tel Grovonovitch n'était certainement pas anglais...

— ... jusqu'à ce qu'ils arrivent. Cela vous convient-il ?

La question qu'il lui posa la sortit brusquement de ses interrogations.

— Oui, très bien, balbutia-t-elle, incertaine.

— Parfait. Dans ce cas, nous irons les accueillir ensemble et je laisserai Jean-René vous conduire jusqu'au petit village d'Ashtall, tandis que je prendrai l'avion. La maison sera prête pour votre arrivée.

Éloïse le remercia une fois de plus et mit fin à leur entretien. Elle sortit du bureau de Walleggh comme elle y était entrée, avec une neutralité déconcertante.

La veille de l'arrivée de son frère, Éloïse fut conviée à souper dans la somptueuse salle à manger du manoir, qu'elle n'avait pas encore eu l'occasion de visiter. Mina s'était surpassée en préparant un festin digne de ce nom, avec tous les plats traditionnels chez les Anglais pour le repas de Noël. Bien que ce ne fût que la mi-décembre, les pensionnaires du manoir avaient décidé de célébrer la fête ensemble à ce moment, puisque personne ne serait là à la fin du mois. Le maître du manoir était assis au bout de la table, Philip et Éloïse se faisaient face, et Mina et Jean-René occupaient les chaises les plus près de la porte, afin que l'intendante puisse assurer le service efficacement.

Après ce repas bien arrosé, constitué de potage, de dinde farcie aux fruits, de canneberges et du fameux pudding, on servit le thé à l'autre extrémité de la pièce, où des fauteuils étaient disposés tout autour de l'âtre. Éloïse s'installa près de Philip et glissa un regard vers Walleggh qui se joignit à eux, vin rouge à la main. Était-elle la seule à

avoir remarqué qu'il n'avait pas touché au contenu de son assiette ? Il s'était contenté de couper et tasser les aliments lentement, créant l'illusion que l'assiette se vidait peu à peu.

Philip tendit le petit pot de miel en verre ciselé à la jeune femme, la tirant de son observation.

— Éloïse, raconte-nous comment vous célébrez la fête de Noël, chez toi, la pria-t-il.

Le visage de la jeune femme s'illumina d'un sourire où perçait un brin de nostalgie. Elle s'exécuta toutefois avec entrain, relatant les réveillons, la messe de minuit, les réjouissances en famille, les cadeaux, et leur parla aussi du temps où les paroissiens se rendaient à l'église en calèche, avec des pierres chauffées et des fourrures en guise de couvertures pour contrer le froid mordant. Elle coula un regard à l'extérieur, où le parterre du manoir n'était couvert que de quelques centimètres de neige.

— Chez moi, au plus fort de l'hiver, la température peut facilement atteindre les quarante degrés Celsius sous zéro.

Horriifié, Jean-René la dévisagea.

— Mais, par tous les saints, pourquoi habiter dans un tel endroit ?

Sa remarque provoqua le rire de tous, à l'exception de Walleggh, dont le regard était perdu dans les flammes.

L'espace d'une seconde, il plongea dans une autre vie, dans un salon de la noblesse russe, où il avait été engagé par ces quatre vieilles dames colorées qu'il avait baptisées « Le club des quatre A ». Katarina, Anna, Hannouchka et Isadora, cousines éloignées de la famille royale, appréciaient la musique et les beaux-arts. Walleggh s'était particulièrement plu dans son rôle de musicien attitré à la cour de Martha Skavronskaïa, alors connue sous le nom de Catherine I^{re}. C'est à cette époque qu'il avait adopté le patronyme qui était dorénavant le sien.

Les quatre femmes passaient les longues soirées d'hiver à jouer aux cartes, aux dames ou à tout autre jeu les distrayant des rigueurs de l'interminable saison, mais toujours au son mélodieux et envoûtant du violon de Walleggh.

— L'hiver canadien n'est rien, comparé aux bourrasques du fin fond de la Russie... glissa-t-il dans un murmure.

Éloïse se tourna vers lui et constata l'état second dans lequel son directeur était plongé. Un voile de tristesse masquait son regard bleu.

— Et vous, Walleggh, comment fêtez-vous Noël ? demanda-t-elle doucement...

Il sortit de sa torpeur et la fixa comme s'il ne la voyait pas.

— Je ne le fête pas.

Il se leva sans rien ajouter. Sans s'excuser non plus, il abandonna

sa coupe sur la table et se retira. Dans un malaise général, Mina et Jean-René en firent autant, prétextant gauchement devoir débarrasser la table. Interloquée, Éloïse se tourna vivement vers Philip.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? s'écria-t-elle en déposant le miel qu'elle tenait toujours.

— Rien. Ce n'est pas ta faute, rassure-toi. Pour lui, le temps des fêtes est une période difficile à passer. Il y a belle lurette qu'il n'a plus de famille.

Éloïse éprouva un élan de sympathie envers Walleggh, ne pouvant s'empêcher de se demander dans quelles circonstances il avait perdu ses proches. Cette révélation éliminait par contre l'éventualité que le directeur parte à l'étranger retrouver les siens. Éloïse doutait fort qu'il soit du style à s'exiler pour faire le vide sur une plage du Sud...

— Dans ce cas, où passe-t-il le temps des fêtes ? murmura-t-elle pour elle-même.

L'assistant ne répondit pas. Il avait suivi son maître des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu, déchiré de ne pas pouvoir alléger son trouble. Jamais Walleggh ne lui avait permis, auparavant, de s'immiscer dans son cœur et, malgré leur proximité grandissante, Philip savait qu'il n'était pas à la veille d'y changer quoi que ce soit.

Le jeune homme se ressaisit, chassa son propre désarroi et se composa un air badin. C'était Noël ; il n'allait pas gâcher cette soirée en se laissant envahir par un vague à l'âme. Il se tourna vers sa compagne, se leva et lui prit la main.

— Venez, Milady, j'ai quelque chose pour vous !

Trop heureuse d'échapper elle aussi au malaise, Éloïse se prêta au jeu avec bonheur.

— Pour moi ? fit-elle, en exagérant sa surprise. Mais, Milord, vous n'auriez pas dû !

Ils se rendirent chez le jeune homme, après avoir fait d'abord un court arrêt chez Éloïse. Les bras chargés de sacs et de paquets, ils s'installèrent au vivoir, repoussant sans cesse la truffe curieuse du setter irlandais.

— Si tu le permets, lança Éloïse, je commencerai par ce petit impatient.

Philip acquiesça par un sourire et la regarda ouvrir pour son chien une boîte contenant quelques jouets de caoutchouc colorés, un foulard triangulaire arborant un tartan bleu marine, vert forêt, rouge et jaune, qu'elle noua au cou de la bête, ainsi qu'une petite ration de biscuits. Ravi, Alfie les engloutit en quelques bouchées. Puis, elle se tourna vers Philip.

— À ton tour, maintenant.

— Non, toi d'abord, se récria-t-il. *Ladies first !*

— D'accord ! consentit-elle, avec l'entrain d'une gamine.

Il lui tendit un sac d'où émergeait une jolie gerbe de papier de soie orné de flocons de neige. Elle le retira avec précaution et découvrit deux paquets emballés individuellement. Avec délicatesse, elle en choisit un au hasard et l'ouvrit, sous le regard avide de Philip.

— Ohhh ! C'est magnifique... s'exclama-t-elle, émue.

Elle tenait dans sa main une tasse en fine porcelaine authentique, bleu royal, arrondie au centre et évasée au col. Son anse sinueuse était recouverte d'or véritable et son intérieur arborait des roses délicates, peintes à la main avec adresse. Éloïse posa l'objet raffiné sur la table à café et prit, au fond du sac, le second emballage, qu'elle devina être la soucoupe assortie.

— Philip, je suis tout à fait ravie, le remercia-t-elle, en contemplant son cadeau exquis.

Elle l'étreignit chaleureusement puis lui tendit la boîte qu'elle lui réservait. Il souleva le couvercle, orné d'un énorme chou de ruban qu'il donna à son chien, et glissa les doigts entre les feuilles de papier de soie soigneusement repliées. Il savoura son plaisir et s'amusa à apprécier la texture de l'étreinte pour tenter de deviner ce que c'était.

— Tu m'as tricoté des pantoufles ? lui lança-t-il pour rigoler.

Il sortit enfin l'objet de son emballage et constata qu'il s'agissait d'un très long foulard en laine d'agneau, rayé des mêmes couleurs que celui d'Alfie. Philip poussa un léger grognement teinté de joie et enroula aussitôt l'écharpe autour de son cou, rehaussant ainsi son petit air aristocrate.

— Si tu savais depuis combien de temps je me promets de m'en offrir un ! Merci, Éloïse, je suis vraiment content. Allez, viens là.

De nouveau, ils s'étreignirent en se souhaitant un très joyeux Noël. Puis, se libérant de leur accolade, la jeune femme répéta la question qui la titillait depuis le souper.

— Crois-tu que Walleggh passe toute la période des fêtes reclus ? Sans personne pour célébrer ?

— Ah, j'ai dit qu'il n'avait plus de famille, mais cela ne signifie pas qu'il soit seul.

— Dans ce cas, où s'en va-t-il, pendant tout ce temps ? Tu dois certainement être au courant... l'encouragea-t-elle.

— Pourquoi veux-tu savoir cela ? esquiva habilement Philip, curieux à son tour.

— Simple curiosité, c'est tout. J'ai toujours éprouvé de la tristesse pour les gens qui n'ont personne avec qui célébrer...

Elle s'interrompit et se mordilla les lèvres, hésitant manifestement à formuler le fond de sa pensée. D'un haussement de sourcil, Philip lui indiqua qu'il attendait la suite. Elle se ressaisit puis se lança :

— J'ai longuement tergiversé à savoir si je devais lui offrir un présent ou non... Sachant ce que je sais maintenant, je regrette de ne pas l'avoir fait.

— Oui... Quoi que lui-même ne t'ait rien offert non plus, lui fit-il remarquer.

— En effet, tu as raison. Mais... entre vous ?

Philip baissa les yeux et un sourire énigmatique éclaira son visage.

— J'ai déjà eu droit à mon cadeau.

Préférant visiblement en garder la teneur pour lui-même, il se lança dans le résumé de ses propres projets, qui consistaient à visiter sa sœur, à Londres, pour ne revenir qu'au début du semestre suivant.

Éloïse consulta l'horloge, qui indiquait 22 h. À la maison, il était 17 h, ce qui lui permettait d'avoir une dernière conversation virtuelle avec Fabrice et Christophe avant leur arrivée le lendemain. Elle remercia encore Philip pour son incomparable présent. Les deux jeunes gens se quittèrent sur des souhaits de ferventes retrouvailles et se firent la bise une dernière fois.

— C'est dangereux, l'avion ! s'obstinait-il à répéter à sa sœur.

Éloïse fit de son mieux pour faire taire les appréhensions de son frère, efforts qui renforcèrent le discours semblable que son intervenant entretenait depuis déjà plusieurs jours, afin de bien préparer Fabrice à son tout premier vol transatlantique.

— Je t'attendrai à l'aéroport. Tout se passera bien, tu verras. Plus que quelques heures et nous serons réunis. Tu me manques beaucoup, tu sais, frerot...

— J'ai fait une boule de Noël pour toi, lui annonça-t-il. Elle est dorée, avec...

— Chuuut ! l'interrompit-elle. Ne gâche pas ma surprise ! Tu me la donneras demain, d'accord ?

Fabrice acquiesça et approcha pour une dernière fois son nez de la petite caméra. Éloïse l'imita, puis put enfin parler avec Christophe, qui appréhendait la réaction de son protégé, une fois à dix mille mètres au-dessus du niveau de la mer.

— Le fait de voyager en première classe aidera sûrement, l'encouragea Éloïse, sans grande conviction toutefois.

— Souhaitons-le. Sinon, j'ai tout de même pris soin d'emporter ses capsules de valériane. Peut-être réussira-t-il à dormir un peu ?

— C'est une bonne idée. Au pis-aller, tu pourras toujours en ingurgiter quelques-unes toi-même...

— Très drôle ! rétorqua-t-il. Je veux juste que tu saches que tout est prêt et que Fabrice est entre bonnes mains.

— Je n'en ai jamais douté, Christophe. Tu es quelqu'un de très bien. J'avoue que j'ai hâte de te revoir.

— Et moi donc... Je te promets que tu manqueras de souffle, tellement je te couvrirai de baisers.

Wallegh ne vit le fil de soie qu'au dernier moment, dans un rayon de lune. Il s'immobilisa aussitôt et ne mit qu'une seconde pour comprendre qu'Éloïse savait. Était-ce la raison de son changement d'humeur à son égard ? Il la sentait constamment sur ses gardes depuis leur rencontre après cette visite en Écosse.

Wallegh dut admettre que l'idée du fil était ingénieuse.

Depuis quand Éloïse avait-elle recours à ce stratagème ? Était-il là la dernière fois ? L'aurait-il malencontreusement déplacé ?

La seule certitude qu'il détenait, c'était qu'il allait être séparé du flux vital de son étudiante pendant plusieurs semaines. Il devait la prendre, ce soir.

Son sang s'éveilla dans ses veines. Il inspira profondément avant de se pencher sur elle.

— Viens à moi... lui intima-t-il, dans un souffle.

Il la sollicita ainsi à quelques reprises avant qu'Éloïse n'émerge de son sommeil. Dès qu'elle souleva les paupières, Wallegh braqua son regard dans le sien, s'assurant ainsi d'avoir le contrôle sur son subconscient.

Sous son emprise, elle se moula contre son corps et lui tendit ses lèvres. Il les caressa d'abord de la langue, avec lenteur, puis augmenta sa pression afin de les entrouvrir. Il récolta son baiser tel un fruit mûr, la moiteur de cette bouche offerte aiguisant subtilement l'envie qu'il avait d'elle. Curieusement, Wallegh n'éprouvait pas cette envie pressante, cette urgence de la faire sienne qui avait motivé ses visites précédentes. Quelque chose était différent.

Sans qu'un seul mot sorte de sa bouche, il amena Éloïse à se dévêtir puis s'enhardit à baiser ses seins, tout en se repaissant du spectacle de la petite veine qui palpitait dans son cou, qui attisait son désir. Il s'attarda un instant à cette nuque invitante, sentant monter en lui ce besoin qu'il ne pouvait refréner, à mesure que la jeune femme s'éveillait à ses caresses. Tandis que ses doigts exploraient savamment les profondeurs de son intimité, ses lèvres exploraient les courbes aguichantes du corps d'Éloïse, jusqu'à cette fleur éclore qui ne demandait qu'à être cueillie. Elle cambra les hanches et manifesta son

désir par de petits gémissements. Wallegh ne répondit pas tout de suite à cet appel, pourtant irrésistible. Pour la première fois depuis qu'il avait fait de son étudiante sa fontaine de jouvence, il souhaita prolonger son propre plaisir et, plus inhabituel encore, celui de son amante.

Mais Éloïse ne l'entendait pas de la sorte. Elle agrippa les épaules de Wallegh, se hissa elle-même sur ses cuisses et lança ses reins dans une danse lascive et provocante. Il l'enlaça et se glissa en elle. Sitôt qu'il fut enveloppé par le velours et la chaleur de cette caresse sublime, son vœu de faire durer leur enivrement s'évapora. Il émit un grognement puis, d'un coup de bassin, fit basculer Éloïse sur le dos et la prit avec avidité. Elle renversa la tête sur son oreiller, dévoilant une fois de plus sa jugulaire, saillante sous l'excitation et les halètements. Wallegh y accrocha son regard. Il entendit le pouls accéléré d'Éloïse battre à ses oreilles, devinant le sang qui s'échauffait dans ses veines et gonflait son sexe d'extase. Son ardeur en fut décuplée et il se retint à la dernière seconde de mordre ce cou tendu. Il refoula cette impulsion violente de toutes ses forces, puis se concentra sur les mouvements de leurs deux corps. Sa nature profonde prit vite le dessus et dès lors ne compta plus que l'extase qui l'attendait à l'issue de ce va-et-vient frénétique.

Après le long spasme de volupté qui le transperça, veule et repu, Wallegh posa son front perlé de sueur au creux de l'épaule d'Éloïse. Il savoura cet état de divine léthargie puis, après, de longues minutes, se dégagea de la jeune femme, qu'il s'empressa de replonger dans un sommeil sans rêves. Il effaça de son esprit toute impression tangible de leurs ébats. Il était loin de se douter que son étudiante avait déjà consigné ses doutes par écrit, dans un cahier qui se trouvait à moins de un mètre de lui...

Wallegh se leva et se rhabilla sans se presser, sachant qu'elle ne risquait pas de le surprendre auprès d'elle. Il lui tourna le dos et fit quelques pas vers l'âtre. Puis, se souvenant d'un détail, il recula et s'assura que le fil de soie était bien là où Éloïse l'avait posé avant que la literie défaite ne le déplace. Sans se retourner, il disparut derrière la cloison murale secrète.

Ce n'est qu'une fois entre ses propres draps que le directeur se rendit compte qu'il était passé à un cheveu de commettre une erreur monstrueuse. S'il ne s'était pas contenu, ses instincts l'auraient poussé à commettre cet acte ignoble qu'il savourait jadis, mais duquel, à présent, il cherchait désespérément à s'affranchir. Il avait failli tuer la seule personne qui pouvait lui apporter sa délivrance.

Mais, ça, c'était sans compter le jumeau de son étudiante... Wallegh s'endormit en songeant que, dans quelques heures, il saurait

si le sort lui accorderait une seconde chance, advenant un échec avec Éloïse.

Comment Éloïse aurait-elle pu deviner que les piles de son réveil matin choisiraient ce matin-là pour capituler ? Elle terminait ses bagages lorsqu'un carillon retentit depuis le vestibule, signifiant que Jean-René était prêt à les conduire, Walleggh et elle-même, à l'aéroport. Au même moment, Mina entra dans la chambre, un sac à goûter à la main.

— Tenez *Love*, vous prendrez votre petit-déjeuner en chemin.

— Mina, vous êtes une vraie perle !

— Pressez-vous ! Vous ne voulez pas être en retard !

— J'arrive ! J'arrive !

Éloïse fourra à toute vitesse sa trousse d'accessoires personnels dans le sac laissé ouvert pour ses articles de dernière minute, s'en empara et prit aussi sa valise remplie de cadeaux. Elle eut l'impression désagréable d'avoir oublié quelque chose, mais elle n'avait plus le temps de s'y attarder. Suivie par Mina, qui transportait le manteau et les bottes de la jeune femme, elle sortit de la suite et s'élança dans l'escalier. Elles remirent les bagages au chauffeur, qui faisait le pied de grue dans le vestibule, puis Éloïse chaussa rapidement ses bottes. Mina l'aïda à enfiler son manteau et lui remit le sac à goûter.

— Joyeuses fêtes *Darling*, tâchez de vous reposer un peu !

— C'est gentil, Mina ! Au revoir !

Éloïse dévala l'escalier de pierre et se hâta vers la voiture, dont Jean-René lui tenait la portière. Elle allait s'y engouffrer quand elle se souvint de ce qu'elle avait oublié. Son cahier était demeuré dans sa table de chevet.

— Que se passe-t-il ? s'impatiente Walleggh.

— Un oubli, fit-elle, mais rien de grave.

Elle grimpa dans la Benz en se disant que, de toute façon, elle aurait certainement mieux à faire, pendant sa relâche, que de passer son temps à relater le détail de ses vacances en famille dans son journal intime. La monotonie du retour à la normale qui suivait souvent la frénésie des fêtes lui donnerait assurément l'occasion de le faire, une fois Fabrice et Christophe rentrés au Québec. De plus, personne ne serait au manoir pendant les semaines à venir. Ses notes étaient en sécurité.

Wallegh la sentit nerveuse, mais constata que son humeur était différente de l'air belliqueux qu'elle avait affiché lors de leur dernier entretien en tête-à-tête. Il avait une fois de plus réussi à évincer de l'esprit de son étudiante toute trace de soupçon. Du moins le croyait-il.

Pendant le trajet entre le manoir et l'aéroport, ils n'échangèrent qu'une conversation anodine, surtout après la tentative d'Éloïse d'aborder le délicat sujet qui avait fait si fortement réagir son directeur, la veille, après le somptueux souper de Mina.

— Philip m'a raconté, pour votre famille, amorça-t-elle, en se raclant la gorge.

— Je vous demande pardon ? rugit-il. Qu'est-ce que cette petite vermine vous a rapporté, au juste ?

— On se calme ! se défendit-elle, déconcertée par cette réaction brutale. Il m'a seulement dit que vous aviez perdu tous les membres de votre famille et que, pour vous, Noël éveillait de douloureux souvenirs. C'est tout. Il n'est entré dans aucun détail.

Il observa Éloïse un instant et s'aperçut qu'elle disait vrai. Wallegh se radoucit et s'excusa, tout en se demandant s'il avait finalement bien fait, après s'être d'abord opposé à sa requête, de permettre à Philip de conserver le souvenir de leur nuit d'ébats. Était-ce ainsi qu'il l'en remerciait ?

S'il fallait que son assistant dévoile son passé à Éloïse avant le moment opportun, toute son entreprise s'en trouverait compromise. Le cas échéant, le châtiment à son endroit serait irrémédiable, malgré l'affection que Wallegh avait su développer pour Philip. Le directeur savait que le jeune homme avait le bégain pour lui, ce qui lui faisait croire en sa loyauté indéfectible. Mais qu'en était-il de la profondeur de l'amitié évidente qui le liait à Éloïse ?

Il reporta son attention sur le paysage enneigé, tandis que Jean-René les examinait discrètement dans son rétroviseur. Devant le mutisme de la jeune femme, il tenta d'alléger l'atmosphère en lui demandant si elle avait hâte de retrouver les siens. De là s'ensuivit une conversation plus légère, mais qui ne dissipa pas tout à fait le trouble de son maître.

Wallegh dut admettre que les retrouvailles d'Éloïse et de son frère étaient touchantes. Sitôt que les portes coulissantes leur permirent de traverser la douane, ils formèrent un étroit cocon de tendresse et de sourires mêlés de larmes d'émoi contenu. Il remarqua un homme aux cheveux clairs et ondulés, ramassés en une courte queue de cheval, les joues et le menton recouverts d'un chaume valant entre le châtain et

le roux. Son regard bleu azur dévorait littéralement son étudiante. Ce devait être celui qui accompagnait Fabrice. Lorsque celle-ci se tourna enfin vers lui, elle lui sourit et lui ouvrit les bras. Le grand blond ne se fit pas prier et l'enlaça en fermant les yeux. Walleggh serra les dents et devina que l'intervenant ne se limitait pas à prodiguer ses bons soins au jumeau taré d'Éloïse.

Il attendit patiemment que les étreintes se fassent moins fébriles, puis s'avança vers eux trois et toussota avec discrétion.

— Si je puis me permettre, j'ai réservé un petit salon où nous pourrions discuter à notre aise, les invita-t-il avec courtoisie, mais sans chaleur.

Éloïse s'accrocha au bras de son frère et fit les présentations. Lorsque Fabrice aperçut l'imposant homme chauve derrière elle, il le dévisagea un instant puis recula d'un pas derrière sa sœur, baissant les yeux. Walleggh fit mine de ne lui accorder aucune importance. Quant à l'intervenant, il constata qu'il était de belle stature, avec un regard vif et honnête. Il lui déplut immédiatement.

Les deux hommes se toisèrent un instant puis se serrèrent la main. Christophe, habitué de par son travail à composer avec différents types de comportements plus ou moins excessifs, ne fut nullement impressionné par cette étincelle d'arrogance qu'il vit luire au fond des yeux perçants du directeur.

Walleggh se dirigea vers la pièce privée, où il pourrait jauger davantage ce jumeau auquel Éloïse semblait de toute évidence grandement attachée. Ayant pris les devants du petit groupe, il n'entendit pas le commentaire que Fabrice murmura à sa sœur.

— Il est mort.

— Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes là ? lui souffla-t-elle sur le même ton, avec une pointe de reproche dans la voix. Tu vois bien qu'il bouge comme toi et moi ?

— Oui, mais il ne sent pas pareil...

— Le vol t'a sans doute fatigué. Un bon thé chaud te remettra les idées en place. Viens.

Elle lui fit les gros yeux, lui signifiant ainsi de bien se tenir, Christophe haussa les sourcils, perplexe, connaissant suffisamment Fabrice pour savoir qu'il n'aurait pas formulé une telle chose sans d'abord avoir été convaincu de dire vrai.

Au bout d'une heure, après une conversation polie agrémentée d'un thé fumant et de sablés, et au cours de laquelle Walleggh se montra élogieux pour la qualité du travail d'Éloïse, il fut convenu qu'il

était temps de se dire au revoir.

Éloïse souhaita tout de même un joyeux Noël à son directeur, qui en fit autant, et Christophe lui offrit une solide poignée de main, salutation que lui refusa catégoriquement Fabrice. Walleggh feignit de ne pas s'en formaliser, mais il se rendit compte que s'il échouait sa rédemption avec Éloïse, il n'y aurait aucun espoir possible du côté de ce frère inespéré mais vain.

Il les regarda s'éloigner, se remémorant encore le goût de la jeune femme, avide et émoustillée, la veille, entre ses bras. Sa mâchoire se crispa à l'idée qu'elle allait probablement s'ébattre avec ce Christophe dans sa propre demeure, entre ses propres draps. La chimie entre eux était indéniable. Il prit conscience qu'Éloïse ne lui appartenait pas. Pire, qu'il allait la retrouver... souillée, à son retour, ce qui risquait de compromettre la réalisation de la prophétie. Mais c'était trop tard.

Walleggh chassa ces pensées saumâtres et se dirigea vers la passerelle où l'attendait le pilote privé.

— Bienvenue à bord, Monsieur. Le ciel semble clément ; nous aurons un bon vol. Et nous mettons toujours le cap sur...

— Oui, Robert, la Cisjordanie.

En apercevant la demeure, Éloïse comprit immédiatement pourquoi son propriétaire l'appelait Redmill. Elle réveilla Fabrice et Christophe, qui avaient sommeillé pendant le trajet, afin qu'ils puissent admirer eux aussi l'endroit. Il s'agissait d'un ancien et vaste moulin à vent converti en résidence, fait de pierres aux teintes taupe clair, et dont le toit de bardeaux ainsi que les cadres de fenêtres et la porte d'entrée étaient d'un rouge écarlate. L'édifice, datant du XVII^e siècle, avait même conservé ses quatre pales d'éolienne, celles-ci étant retenues au mur par des tiges de fer forgé.

— C'est tout à fait fabuleux ! s'extasia Éloïse, ravie à l'idée d'y séjourner pendant le prochain mois.

— Monsieur Walleggh sera heureux d'apprendre que cela vous plaît, lança Jean-René, qui s'empessa d'aider les vacanciers à transporter leurs bagages à l'intérieur.

— Monsieur Walleggh accorde-t-il souvent de tels privilèges à ses étudiants ou s'en tient-il seulement à ceux qui s'avèrent être de jolies jeunes femmes ? murmura Christophe, qui reçut un petit coup de coude et une moue réprobatrice de la dame en question.

À l'intérieur, Éloïse fut sidérée par ce qu'elle découvrit. La chaleur que dégageait Redmill, tant par sa décoration raffinée que l'insusité de ses pièces rondes, ne ressemblait en rien à ce qu'elle

connaissait de Wallegh. Pourtant, l'aménagement était bel et bien le sien. Éloïse reconnut d'ailleurs dans l'ameublement et la disposition du mobilier les mêmes tendances que l'on retrouvait dans le cabinet du directeur, sur le campus. Il y régnait également la même odeur de bois et de cuir.

Le vestibule, étroit mais accueillant, donnait sur un premier étage à aire ouverte, où le vivre, la cuisine et la petite mais chaleureuse salle à manger se partageaient près de six mètres carrés d'espace circulaire. Un violon était exposé dans une caisse de verre, au-dessus d'un petit âtre en pierre, à même le mur de la demeure. Les murs étaient ornés d'étagères bondées de livres, ainsi que de tableaux de plusieurs peintres célèbres, dont une toile illustrant – fort à propos – des gens près d'une rivière au pied d'un moulin à vent. Christophe s'en approcha et l'examina. Au bout de quelques instants, il émit un petit sifflement admiratif.

— Eh bien, dis donc ! Rien n'est trop beau pour ton directeur !

— Que veux-tu dire ? le questionna Éloïse.

— Ce Rembrandt n'est pas une reproduction : c'est l'original.

La jeune femme se tourna vivement vers le chauffeur, qui acquiesça d'un signe de tête.

— Comment tu sais ça, toi ? demanda-t-elle à Christophe.

— Ne me dis pas que tu as oublié comment on a fait connaissance ?

Éloïse se souvint en effet qu'il animait des visites de groupe au Musée des beaux-arts d'Ottawa, offertes pour le compte de l'association pour personnes ayant une déficience intellectuelle dont Fabrice faisait partie. C'était peu après qu'elle était devenue tutrice de son frère.

— Si vous voulez bien me suivre, proposa Jean-René, je vous ferai visiter le deuxième étage.

Christophe s'effaça pour le laisser monter, puis invita Éloïse à passer devant lui, effleurant au passage la courbe de ses hanches et humant son parfum délicat. Le regard qu'il lui offrit en disait long sur son envie de se retrouver seul avec elle. Éloïse sentit le rouge lui monter aux joues et une volée de papillons lui traverser la poitrine.

Ils empruntèrent un escalier en bois qui s'élevait en serpentant le long de la paroi et que quelques étroites fenêtres judicieusement réparties inondaient de lumière. L'étage s'ouvrit sur un vaste espace, principalement occupé par un grand lit à courtines, surmonté par une riche literie d'un pourpre profond. Un deuxième foyer s'y trouvait, plus petit que celui du rez-de-chaussée, et une fenêtre de belle dimension offrait une agréable vue sur un champ enneigé.

— C'est absolument charmant, commenta Éloïse, mais où sont

censés dormir mon frère et Christophe ?

— Pour Monsieur Fabrice, c'est plus haut, les rassura Jean-René. M. Walleggh a cru bon lui aménager ses quartiers au grenier. Il a pensé que Monsieur Christophe pouvait, quant à lui, utiliser le sofa-lit du rez-de-chaussée.

— Quelle délicate attention de sa part... marmonna-t-elle.

— Non, laisse, Éloïse, la rassura Christophe, ça me va parfaitement.

— Monsieur Walleggh s'est dit que, comme ça, personne n'empiéterait sur l'intimité des autres, conclut le chauffeur, en baissant la voix et en coulant un regard entendu à la jeune femme.

Elle pinça les lèvres sans relever l'allusion et suggéra que l'on monte tout de suite voir le troisième étage. Elle craignait tout à coup que son frangin ne veuille pas dormir seul dans un endroit qui lui était complètement étranger, mais ses craintes furent chassées dès qu'ils atteignirent les combles.

— Une chambre de chevalier ! s'écria-t-il, en apercevant deux armures de part et d'autre du lit, recouvert d'une couette en satin marron. Regarde, Éloïse !

Il s'élança vers le mur, où était exposée une impressionnante collection d'épées et de boucliers.

— Ça sent bon, ici...

— Ah bon ? fit Éloïse. Et qu'est-ce que ça sent ?

— Sais pas. Une sorte de fleur, je pense... Est-ce que notre épée est là ? reprit-il.

— Non, s'amusa Éloïse. Souviens-toi : je t'ai expliqué qu'elle était dans un château en Écosse. Nous irons la voir dans quelques semaines.

— Ah... fit-il distraitement, tout absorbé qu'il était à admirer les nombreux glaives étincelants.

La jeune femme s'approcha à son tour et lui posa une main sur l'épaule pour capter son attention.

— Fabrice, écoute-moi bien. Mon directeur nous prête très gentiment sa demeure pour nos vacances et je lui ai dit que nous allions prendre grand soin de sa maison. Je lui ai promis qu'il la retrouverait telle qu'elle était lors de notre arrivée. S'il te permet de dormir ici, c'est parce qu'il te fait confiance. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Oui. On regarde avec les yeux, récita-t-il docilement.

— Précisément. Et que fait-on avec les mains ?

— On les laisse dans nos poches, concéda-t-il, visiblement à contrecœur, tout en imaginant le plaisir qu'il aurait à manier l'une de ces véritables épées, comme les chevaliers de la Table ronde.

— Très bien, le félicita Éloïse. Allez, raccompagnons Jean-René

au premier, qu'il puisse lui aussi profiter de son congé. Ensuite, je te ferai goûter à ce fameux *cream tea* dont je t'ai parlé.

Le chauffeur resta finalement pour la collation. Éloïse n'eut pas à insister très fort pour qu'il accepte de se joindre à eux. Pendant le thé, il leur expliqua comment se rendre au cœur du village, qui n'était qu'à une dizaine de minutes à pied.

Un peu après le souper, la jeune femme, son frère et Christophe décidèrent de se promener un peu aux alentours et leurs pas les menèrent finalement au cœur du hameau. Mi-figue, mi-raisin : voilà l'expression qui décrirait au mieux leur première réaction en découvrant la petite bourgade de Ashtall.

Ils explorèrent ses quelques rues et ses boutiques, toutes joliment décorées pour Noël, repérèrent l'église St. Nicholas, où ils célébreraient la messe de Noël et, malgré l'heure tardive pour l'endroit, firent quelques emplettes. Ils admirèrent sans se lasser l'architecture pittoresque des constructions en pierre à chaux de couleur miel et furent séduits par les murets qui délimitaient les propriétés, sur la plupart desquels couraient des branches de lierre fanées et figées par le froid. Le village était entouré par une multitude de champs de pâture recouverts de neige, qui ajoutaient à la féerie du paysage. Les deux hommes comprirent l'engouement d'Éloïse pour cette région de l'Angleterre.

Seul hic à cette tournée : la froideur des villageois à leur égard et la méfiance qui se lisait dans leurs regards. Éloïse mit ces comportements sur le compte du fait qu'ils étaient des étrangers, sans plus se préoccuper de cet accueil particulier.

Tout juste avant d'emprunter la fourche qui menait à Redmill, les trois promeneurs furent salués par une femme qui, un grand sac bleu sous le bras, se dirigeait vers le village. Elle les aborda d'un sourire jovial.

— Bonjour ! Je ne me souviens pas vous avoir rencontrés auparavant... Vous êtes en vacances dans le coin ?

— Exactement, confirma Éloïse en lui rendant son sourire. Nous passons la période des fêtes ici.

— Et de quel endroit êtes-vous ? Je crois déceler chez vous un charmant petit accent...

— Nous sommes Canadiens-Français. Je me nomme Éloïse. Voici mon frère Fabrice et Christophe, un bon copain.

— Enchantée de faire votre connaissance ! Je suis Julia, mais tout le monde, ici, m'appelle Lily. Qu'est-ce qui vous a incités à séjourner à

Ashtall ? demanda-t-elle. C'est un si petit village ! Si vous souhaitiez visiter un peu les alentours, il aurait mieux valu choisir un gîte à Burford ou encore à Witney.

— Ah, c'est que nous demeurons chez... un ami. Je suis étudiante à Bristol et mon directeur de thèse m'a proposé de me prêter sa maison pendant quelques semaines.

À ces mots, Fabrice se souvint du regard insistant et dérangeant que le grand homme chauve avait posé sur lui, comme s'il tentait de sonder son âme. Il eut un frisson et fronça les sourcils, puis se pressa légèrement contre sa sœur. Cet homme lui inspirait de la crainte.

Julia, tout comme Éloïse, remarqua son soudain trouble et eut une intuition.

— Bristol, dites-vous ? Votre domaine d'études ne serait-il pas la littérature anglaise, par hasard ? questionnât-elle, sur un ton qu'elle voulut naturel.

— Si, justement ! Dans ce cas, j'en déduis que vous connaissez mon directeur, Wallegh Grovonovitch ?

Les traits de Julia se durcirent imperceptiblement. En effet, elle le connaissait. Tout le monde, ici, le connaissait... Devant le malaise évident de Fabrice, elle fit de son mieux pour taire ses sentiments.

— Oui, bien sûr. Vous logez donc à son domaine de Redmill, c'est bien ça ?

— Tout à fait ! affirma Éloïse.

Julia leur annonça qu'ils étaient pratiquement voisins. Elle leur indiqua, à quelques mètres de là, une résidence à deux étages, derrière laquelle on devinait un verger. La propriété semblait des plus accueillantes, à l'image de sa propriétaire. Puis, elle regarda fixement Éloïse et lui dit que si elle avait besoin de quoi que ce soit, de ne pas hésiter à venir la voir. La jeune femme eut soudainement l'impression que l'offre de Julia ressemblait davantage à un conseil qu'à une invitation.

— Quant à vous, jeune homme, dit-elle à Fabrice, ma mère, qui demeure chez moi, fait les meilleurs carrés au caramel de la région ! Si vous avez envie de venir y goûter, vous serez le bienvenu.

Il la remercia par un sourire timide, à l'instar d'Éloïse, qui vit son frère se détendre. Elle avait bien remarqué, dès leur arrivée à l'aéroport, son refus d'établir tout contact avec Wallegh. Il avait aussi émis ce commentaire étrange en affirmant que le directeur était mort et, à présent, il avait eu cette réaction curieuse à sa seule évocation. Elle admit pour elle-même que Mûsieur était, à ses heures, un homme caractériel, voire intimidant, mais de là à le craindre... Elle avait vécu jusqu'ici des hauts et des bas avec lui, mais elle avait également appris à apprécier sa vive intelligence, son savoir et, elle dut le reconnaître,

son raffinement et sa culture.

La jeune femme résolut de ne pas importuner son frère avec cela, à moins qu'il ne reproduise une fois de plus ce comportement. C'est alors qu'une interrogation la titilla. Comment se faisait-il que Redmill, qui était pourtant la demeure de Walleggh, ne provoquât point cette réaction de frayeur chez Fabrice ? Au contraire, il semblait parfaitement à son aise dans ce moulin des plus particuliers...

— J'adorerais rester et papoter plus longtemps avec vous, mais mes pauvres pieds vont geler ! s'exclama Julia dans un rire charmant, tirant Éloïse de ses pensées.

Ils se souhaitèrent tous bonne soirée, promirent de se revoir bientôt et chacun reprit son chemin.

Lorsque Fabrice eut compté cinquante pas, il se retourna, pour constater que Julia les regardait toujours et n'avait pas bougé.

Bien au chaud, enfoui sous la couette et deux couvertures de laine, Fabrice n'entendit rien des soupirs et des gémissements étouffés qui provenaient de l'étage d'en dessous. Son attention était ailleurs. Subjugué, il observait la femme aux longs cheveux d'un blanc presque argenté déambuler lentement dans sa chambre, caressant amoureusement au passage chacun des boucliers qui ornaient les murs. Il ignorait par où elle était arrivée. Elle était là, tout simplement.

Ses pieds menus n'émettaient aucun bruit et ses gestes étaient empreints de grâce et de délicatesse. Et il y avait toujours cette délicieuse odeur qui embaumait la pièce...

Comme si elle ne le voyait pas, la visiteuse passa devant Fabrice et vint se prosterner devant chacune des armures qui encadraient son lit. Ahuri mais nullement effrayé, il se redressa sur ses coudes pour mieux l'apercevoir. Fabrice vit alors son regard, infiniment triste, mais où la bienveillance même brillait. Puis, la dame toute de blanc vêtue lui tourna le dos, se dirigea vers le bouclier situé directement en face du jeune homme et disparut.

La gracile apparition revint la nuit suivante, puis l'autre encore, ainsi que celle d'ensuite. Les trois fois, elle effectua la même ronde, effleurant du bout des doigts les boucliers et les épées, pour terminer sa courte visite par une révérence devant les armures de part et d'autre du lit. Pas une seule fois elle n'entra en contact avec Fabrice.

Ce matin-là, Éloïse annonça à son frère qu'elle avait une surprise pour lui.

— C'est aujourd'hui que nous allons visiter Londres !

— Ah bon, fit-il seulement.

— C'est tout l'effet que cela te fait ? s'exclama-t-elle. Te sens-tu en forme ? Tu sais que nous marcherons beaucoup... As-tu bien dormi ?

— Oui. L'ange était là.

— Excellent ! Dans ce cas, prépare-toi. Nous partons dans une heure.

Éloïse lui sourit, sans se préoccuper davantage des propos de son frère.

— Je n'aime pas Londres.

La déclaration du jeune homme amusa Éloïse et Christophe, qui se doutaient que le rythme de la capitale anglaise l'indisposerait. Il apprécia toutefois la promenade en autobus à deux étages, qui lui révéla les principaux attraits de la ville. Bien que le palais de Buckingham le déçût par son dépouillement et la fadeur de ce qu'il qualifia tout bonnement de « gros blocs de ciment gris », il fut ravi par les taxis londoniens, les fontaines de Trafalgar Square, la conduite à gauche et ce fameux *London Eye* qu'il lui tardait tant de voir en vrai.

Le carillon de Big Ben le fit sourire, mais sans plus. Le repas pris au pub le réconcilia un tant soit peu avec cette cité que l'ami de sa sœur appelait affectueusement « Planète Londres », mais il lui tardait de rentrer à Redmill, où les préparatifs de Noël lui semblaient de loin plus intéressants.

Ils choisirent un sapin de petite taille et l'installèrent au pied de l'escalier. Christophe avait fait à Éloïse la surprise d'emporter avec lui de la musique folklorique québécoise, attention qui la réjouit et eut pour effet d'engourdir ce mal du pays qui lui pesait depuis quelque temps. Au son des violons, de l'accordéon et des « tapeux du pied », ils décorèrent l'arbre, joignant leurs voix aux chansons à répondre traditionnelles qui résonnaient dans le moulin. Christophe ouvrit une bouteille de vin blanc pour agrémenter l'activité qui, de par sa nature même, égayait la maisonnée. Éloïse suspendit la boule dorée que son frère avait mis temps, minutie et amour à confectionner, tout au faîte du sapin, près du petit ange lumineux. La place de choix.

Lorsque la décoration fut complétée, Christophe éteignit toutes les lumières et demanda à Éloïse et à son beau-frère de prendre place sur le canapé. Il leur fit fermer les yeux, brancha les jeux de lumières

et vint s'asseoir à son tour.

— Ça y est ? Vous êtes prêts ? On ouvre les yeux dans trois, deux, un.

D'une seule voix, ils s'extasièrent devant la beauté de l'arbre, scintillant de mille feux. Instinctivement, ils plissèrent les yeux et examinèrent leur travail, tentant de déceler si des trous étaient apparents entre les branchages, mais la lumière produite par les ampoules colorées était parfaitement équilibrée. Aucune retouche n'était nécessaire.

Ils contemplèrent tous les trois leur œuvre de longs instants, dans un silence admiratif. Lorsqu'Éloïse eut terminé son vin, elle offrit à Fabrice de parer son grenier de branches de sapin enjolivées de boucles et de guirlandes de perles vermeilles. Il acquiesça et se choisit quelques décorations à emporter avec lui tout là-haut.

Éloïse examina la pièce et attacha une première branche près de la lucarne, puis en fixa une seconde directement à la tête du lit. Mais quand elle lui suggéra d'accrocher la troisième sur le bouclier face à celui-ci, Fabrice s'opposa vivement.

— Non ! Pas là ! Elle ne pourra peut-être plus passer...

Éloïse stoppa net son geste et demanda à son frère de qui il parlait.

— De l'ange qui vient me voir avant que je m'endorme.

— Il y a un ange qui vient te voir lorsque tu te mets au lit ?

— C'est ça.

Éloïse se souvint alors que, le matin même, il avait effectivement mentionné un ange qui veillait sur lui. Elle s'assit sur le lit et invita Fabrice à l'y rejoindre, se forçant à prendre un air compréhensif. Sa curiosité était piquée et la dernière chose qu'elle voulait était que son frère se réfugie dans son mutisme.

— Et comment est-il ? questionna-t-elle aimablement.

— Elle. C'est une fille. Elle est très belle ! Elle porte une longue robe toute blanche, comme ses cheveux, mais elle n'est pas vieille.

— Et est-ce qu'elle te parle ? A-t-elle un nom ? Voulut savoir Éloïse.

— Je ne sais pas. Elle ne dit jamais rien.

— Ah, parce que tu l'as vue souvent ?

— Tous les soirs depuis qu'on est arrivés.

— Elle est gentille avec toi ? s'enquit-elle encore.

— Elle ne s'occupe pas de moi. Elle a beaucoup de peine...

— Comment sais-tu cela ?

— On dirait qu'elle pleure, mais sans larmes.

Éloïse ne sut quoi penser de ces révélations. Que se passait-il donc, dans cette demeure ? Wallegh aurait-il omis de lui révéler

certains détails ? Lui revint alors l'étrange comportement de Julia, lorsqu'elle avait découvert qu'ils séjournèrent à Redmill.

Une drôle d'impression, qu'elle n'aurait su distinguer d'une intuition, lui procura de petits frissons le long de l'échine et sur les bras. C'était comme une expérience de déjà-vu, mais très floue... Elle fronça les sourcils et reporta son regard sur le bouclier en question.

— Tu dis qu'elle arrive et repart par là ? demanda-t-elle en pointant l'énorme pavois.

Fabrice hocha la tête. Éloïse se leva et s'en approcha. D'abord, elle le détailla minutieusement et découvrit qu'il était usé et orné d'un dragon dressé sur ses pattes arrière. Elle ne mit qu'une seconde pour reconnaître la signification de l'effigie.

— L'emblème du roi Arthur, murmura-t-elle en suivant du bout des doigts les contours de la forme sculptée à même le bois.

Jusque-là, elle n'avait point prêté attention aux armes qui constituaient le décor de la chambre, mais les frissons qui la parcouraient de nouveau la pressèrent de le faire. Elle s'aperçut que le grenier comptait au total douze pavois, exactement comme le nombre des chevaliers du Haut-Roi...

Excitée, elle les scruta tous un à un, pour se rendre compte qu'ils arboraient tous les emblèmes et les écus de ceux-ci. Cela ne pouvait pas être un hasard. Éloïse se promit de noter cette découverte dans son journal intime dès son retour au manoir.

Elle eut soudain la conviction que Wallegh savait ce qu'il faisait, en lui offrant de passer quelque temps chez lui. Mais comment s'était-il procuré ces reliques de guerre et pourquoi n'étaient-elles pas dans un musée ? En les examinant, l'étudiante fut convaincue qu'il s'agissait de boucliers authentiques et non pas d'imitations. Cette découverte ne pouvait mener qu'à une seule conclusion : le roi Arthur avait réellement existé.

Éloïse revint au bouclier du célèbre monarque.

— Es-tu absolument certain que ton ange apparaîtrait dans le grenier comme si elle sortait directement de là ?

— Oui, affirma Fabrice, mais il n'y a pas de porte.

Éloïse arpenta le mur de chaque côté du pavois et ne put que donner raison à son frère. Puis, suivant une impulsion, elle glissa les mains sous le bouclier et farfouilla derrière. Elle toucha alors un objet dur et froid. Elle tenta d'écarter le pavois du mur, mais la relique était très lourde et solidement fixée aux pierres.

— Comment ces hommes arrivaient-ils à guerroyer avec de tels poids dans leurs mains ? maugréa-t-elle.

Elle tira encore un peu et colla son visage au mur pour tenter de distinguer ce qui était retenu derrière le bouclier. Juste comme elle

allait abandonner, un frottement métallique se fit entendre. Le mystérieux objet fut libéré de sa cachette et tomba sur le sol avec fracas. Inquiet, Christophe monta les rejoindre.

— Que s'est-il passé ? Est-ce que tout va bien ?

Éloïse le rassura par quelques mots et se pencha pour ramasser ce qui s'avérait être un pommeau d'épée. Elle l'empoigna et le retourna pour l'admirer. Il était lourd, mais maniable. Sa garde était d'argent massif et un rubis circulaire en ornait l'extrémité.

— Je veux voir ! s'exclama aussitôt Fabrice, fasciné par la beauté de l'objet.

Il l'empoigna tout naturellement et mima quelques touches de combat. À son tour, il détailla le pommeau avec attention, déçu que la lame soit absente. Puis, il remarqua un élément qui l'intrigua.

— Pourquoi la pomme, là ? fit-il en montrant le rubis à sa sœur.

— Une pomme, dis-tu ?

Elle reprit le manche et constata qu'en effet, le rubis taillé avait la forme d'une pomme. Son sang ne fit qu'un tour. La pomme était le symbole de l'île sacrée d'Avalon ! Éloïse se revit alors à Édimbourg, devant ce que Walleggh affirmait être Excalibur, tout en précisant qu'il ne s'agissait que de la lame de la fameuse épée...

— De quoi s'agit-il ? intervint Christophe, intrigué par le silence de la jeune femme.

— Si je ne me trompe pas, je viens de mettre la main sur... une très vieille pièce de collection, répondit-elle, résolue à lui cacher la vérité.

Elle ne pouvait tout de même pas lui dire qu'elle venait de trouver une partie de l'épée du roi Arthur ! Jamais il ne l'aurait crue. Elle expliqua que l'objet datait probablement de la fin de l'ère romaine et qu'il était en excellente condition.

Christophe fit remarquer que le directeur devait assurément jouir de ressources impressionnantes pour ainsi posséder de telles pièces, dont le Rembrandt qui décorait le rez-de-chaussée.

En l'écoutant d'une oreille distraite, Éloïse fit quelques pas. Elle osait à peine croire qu'elle tenait entre ses mains l'autre moitié de l'épée mythique. Ne lui restait qu'à résoudre pourquoi elle était cachée chez Walleggh. C'est alors que lui vint à l'esprit que le directeur l'avait sûrement mise là en souhaitant qu'elle la trouve. C'était tout à fait plausible, mais comment expliquer les apparitions dont parlait Fabrice ? « L'ange » avait assurément un lien avec l'épée.

Éloïse ne pouvait pas répondre à ces questions, mais quelqu'un d'autre le pouvait peut-être. Elle remit le pommeau à sa place et se tourna vers son frère.

— Allez, c'est l'heure de se mettre au lit. Demain, que dirais-tu si

nous allions offrir une belle tarte aux pommes à notre voisine Julia ?

Lorsque les légers ronflements de Christophe furent constants et réguliers, Éloïse quitta la chaleur douillette de leur nid et s'esquiva sur la pointe des pieds. Elle gagna l'escalier et le gravit avec précaution, les mains devant pour se guider. Arrivée sur la dernière marche, elle s'accroupit et passa la tête à l'intérieur du grenier, repérant aussitôt la silhouette allongée de son frère. Puis, Éloïse reporta son regard au-delà du lit.

— Mon Dieu, il avait raison ! s'étrangla-t-elle dans un souffle.

Devant ses yeux écarquillés, la silhouette immaculée glissait sur le sol, les doigts de sa main droite tendue devant elle. Celle que Fabrice appelait « l'ange » caressa au passage le bouclier orné d'une croix rouge sur fond blanc, qu'Éloïse avait reconnu plus tôt comme étant celui de sire Galahad, le chevalier dit loyal. Il s'agissait du dernier pavois. Tel que son frère le lui avait décrit, la dame aux longs cheveux blancs se prosterna ensuite devant l'armure qui trônait à droite du lit. Sa révérence terminée, elle contourna lentement la couche de Fabrice et allait s'incliner devant la seconde armure quand, soudain, elle freina son geste. Elle tourna la tête et regarda Éloïse droit dans les yeux. Celle-ci n'osa pas bouger, clouée sur place tant par la peur que par la fascination. La jeune femme lut, elle aussi, une grande tristesse dans ce regard infiniment bon, à tel point qu'elle eut envie de pleurer.

La silhouette lui adressa le plus beau et le plus doux des sourires, puis s'en retourna avec lenteur et grâce vers le bouclier d'Arthur Pendragon. Vers Excalibur.

Prise d'une certitude subite, Éloïse ne put retenir un appel de franchir ses lèvres tremblantes. – Viviane[7] ?

La dame blanche fit une pause, tourna à peine son visage céleste vers elle et la corrigea : – Morgane.

DE POMME ET DE CANNELLE

Éloïse prit le heurtoir entre ses doigts gantés et frappa trois petits coups secs. La porte s'ouvrit peu de temps après sur le visage toujours aussi cordial de Julia.

— Bonjour ! la salua Éloïse. Nous arrivons sans nous annoncer ; est-ce un mauvais moment ?

— Mais non, pas du tout, entrez, je vous en prie ! Quelle belle surprise !

Elle s'effaça pour libérer le vestibule et accueillit la jeune femme et les deux hommes avec un plaisir évident. Elle allait offrir de débarrasser ses invités de leurs manteaux, ravie d'avoir de la compagnie, lorsqu'elle découvrit ce que Fabrice tenait dans ses mains.

— Serait-ce pour moi ? s'enquit-elle, devant une tarte aux pommes encore fumante.

— Oui, confirma Éloïse. Nous avons pensé vous l'offrir en échange de ces carrés au caramel dont vous nous avez parlé, l'autre jour...

— Ce n'était pas nécessaire ! s'esclaffa Julia. Je vous aurais reçus avec autant de joie si vous étiez arrivés les mains vides. Cependant... puisque vous l'avez confectionnée expressément pour moi, je me vois donc obligée de l'accepter, n'est-ce pas ? Quel malheur !

Séduite par le sens de l'humour de son hôtesse, Éloïse se félicita de son initiative.

Julia prit plaisir à utiliser sa porcelaine fine pour servir le thé à ses invités, extravagance que sa mère, Jane, trouva fort inconvenante. On était en pleine semaine et il s'agissait de trois purs étrangers, pas de Sa Majesté la reine ! Par ailleurs, comment sa fille osait-elle ouvrir sa maison à des gens qui logeaient dans cette demeure damnée ? Elle se retira sans cérémonie ni excuse.

Tandis que le thé infusait, Julia, Éloïse et Christophe papotèrent de tout et de rien, leur conversation étant surtout axée sur la fête de Noël, à deux jours de là. Fabrice perçut tout à coup un mouvement furtif derrière la cloison qui séparait la cuisine du salon. Presque aussitôt, un chat blanc apparut.

— Oh ! Comme Gargouille ! s'exclama-t-il, enthousiaste.

Il s'agenouilla et présenta sa main au félin, qui vint se tortiller à

ses pieds sans hésitation. Ravi, Fabrice le prit dans ses bras et l'étreignit.

— Eh bien ! Je dirais que vous avez un don exceptionnel, mon cher, car ma Zsa-Zsa ne se laisse habituellement prendre par personne d'autre que moi !

— Elle est comme mon chat, mais je ne pouvais pas l'emmener.

Éloïse souffla alors à Julia que ce devait être elle qui possédait un don, puisque son frère n'osait s'exprimer devant les étrangers qu'en de rares occasions, et plus rarement encore s'adressait-il directement à eux. Christophe appuya ses dires et en profita également pour préciser qu'il n'était pas qu'un simple ami, mais bien le thérapeute personnel de Fabrice. Par la force des choses, il était devenu très proche du petit noyau que formaient le frère et la sœur.

— Oui, on voit bien que vous êtes... très attachés, acheva l'hôtesse en coulant un regard éloquent vers Éloïse.

Celle-ci ne put s'empêcher de rougir et de s'assurer que Fabrice ne les écoutait pas.

— Écoutez, Julia, vous avez vu juste, mais il n'est pas au courant et je tiens à ce que ça reste ainsi. Je ne veux pas briser son équilibre en mêlant les affaires et le cœur, vous comprenez ?

— Bien sûr, ne vous en faites pas. Et d'ailleurs, de quoi je me mêle, me direz-vous ?

— D'accord, si vous y tenez... railla gentiment Christophe, qui devina que Julia n'avait pourtant aucune malice.

Elle voyait tout simplement clair.

Cette révélation donna une idée à l'hôtesse. Tout absorbé qu'il était par les ronronnements de la chatte, Fabrice n'entendit pas la suggestion qu'elle fit à sa sœur.

— Si vous le souhaitez, il peut demeurer chez moi pour l'après-midi, à s'amuser avec Zsa-Zsa...

Elle n'eut pas besoin de leur faire un dessin.

Songeuse, Éloïse hésitait à confier son frère à une pure étrangère, mais elle se dit également que c'était le meilleur moment pour fouiller la maison à la recherche d'autres indices prouvant la véracité de la légende d'Arthur et d'Avalon. Mais comment ne pas éveiller les soupçons de Christophe ? Elle pourrait toujours lui demander d'aller faire quelque course de dernière minute avant le réveillon, mais fort était à parier qu'il ne voudrait pas se passer de sa présence. Elle eut cependant une idée qui s'avérerait plus efficace et lui éviterait de se séparer de son frère, alors qu'ils avaient été éloignés l'un de l'autre si longtemps, ces derniers mois.

— C'était très gentil à vous de l'offrir, dit-elle à sa voisine, mais je vais devoir décliner votre offre.

Christophe fit de son mieux pour cacher sa déception, mais il se doutait bien que la réponse d'Éloïse serait négative. Il aurait été très surpris qu'elle consente à laisser Fabrice tout seul chez Julia.

Ils discutèrent encore un moment, puis Julia leur offrit de prendre un autre carré au caramel. Poliment, Éloïse refusa mais, avec candeur, elle lui dit qu'ils étaient effectivement les meilleurs qu'elle ait goûtés.

— Serait-il possible de vous demander la recette ? se risqua-t-elle, mais avec une tout autre idée derrière la tête.

— Mais bien sûr ! s'exclama l'hôtesse. Suivez-moi, c'est dans la cuisine.

— Christophe, tu viens ?

— À bien y penser, fit-il, rieur, je vais vous laisser causer popote entre femmes !

Christophe alla rejoindre Fabrice au salon et s'agenouilla pour caresser Zsa-Zsa, qui s'étirait en ronronnant. Éloïse le remercia intérieurement et suivit Julia.

— Tandis que vous transcrirez votre recette, si vous le permettez, j'aurais peut-être deux ou trois questions à vous poser au sujet de Redmill...

— Sans problème. Je me demandais d'ailleurs quand vous vous décideriez à le faire.

Une verrière jouxtait la cuisine, qui donnait sur le verger de Julia. Jane y était assise et lisait. Elle laissa les deux femmes s'installer en feignant de ne leur accorder aucune attention, mais elle tendit discrètement l'oreille pour ne rien manquer de leurs propos.

Au cours de leur bref entretien, Éloïse apprit que Walleggh ne fréquentait plus le village d'Ashtall depuis belle lurette et que personne ne pouvait déterminer clairement le moment où Walleggh avait mis la main sur Redmill. Julia lui expliqua cependant que, jadis, l'homme qu'il affirmait être son arrière-arrière-grand-père avait contribué à l'essor économique de la région en faisant l'élevage de moutons Lions, au lainage si prisé. C'est dans des enclos appelés *cots* qu'on les comptait et les nourrissait, et ces *cots* étaient parsemés çà et là dans les *wolds* – les collines des alentours –, ce qui avait valu le nom de Cotswolds à la région. Elle lui révéla aussi qu'autrefois, Redmill comprenait non seulement le vieux moulin, mais également un superbe et spacieux cottage.

— Pourquoi ne s'y trouve-t-il plus ? demanda Éloïse.

— J'y viendrai, *dear*, ne vous en faites pas.

On venait de partout pour se procurer la laine particulière que ces

bêtes produisaient. Le cheptel était rentable et les gens du coin étaient reconnaissants envers son propriétaire de leur fournir de l'emploi, tant pour l'élevage même du troupeau que pour les activités de transformation du précieux mohair après la tonte. Malgré cela, on racontait de cet homme énigmatique qu'il avait tout du loup vêtu d'une peau de brebis.

— Il était le diable en personne, comme tous ceux qui sont venus à sa suite, c'est moi qui vous le dis... maugréa la mère de Julia, jusqu'alors silencieuse.

Julia décocha un regard lourd de reproches à Jane, puis reprit son discours. L'économie d'Ashtall allait bon train, jusqu'au jour où l'on trouva le corps inerte et sanguinolent d'un jeune berger. On crut d'abord à l'assaut d'un loup solitaire, mais cette hypothèse fut écartée lorsque, peu de temps après, ce furent de nombreuses carcasses de moutons qui furent découvertes, et ce, à intervalles réguliers. Leurs corps à peine mutilés étaient cependant vidés de leur sang.

— Tout le monde, ici, sait que ce ne sont pas les loups qui ont fait ça ! pesta à nouveau Jane. C'est plutôt l'œuvre du démon lui-même et de sa sorcière ! Je vous le dis !

— Maman, je vous en prie ! fit Julia, avant de lui intimer de se taire.

— Quelle sorcière ? ne put s'empêcher de demander Éloïse.

— Jadis, l'aïeul de votre directeur demeurait avec sa sœur.

Elle portait le nom de Mary-Ann. Elle était très pieuse et se rendait tous les jours à l'église pour prier et déposer des fleurs aux pieds de la statue de la Vierge. Selon la rumeur, elle possédait un don de guérisseuse. D'ailleurs, on faisait souvent appel à son talent, à défaut d'avoir un cabinet de médecin près du village. C'est elle qui trouva le jeune berger sans vie, dans le champ derrière le cottage, mais, arrivée trop tard, elle ne put rien pour le sauver. Certains la soupçonnèrent d'être liée à cette mort violente, tandis que d'autres affirmèrent qu'elle en éprouvait une peine immense. Puis, un jour, on ne la revit plus. On ne sut jamais ce qui en était advenu, mais le bruit courut qu'elle était morte de chagrin.

Éloïse se rappela le regard infiniment triste de la jeune femme spectrale qu'elle avait aperçue dans la chambre de Fabrice. Elle fronça les sourcils, mais réprima aussitôt l'hypothèse qui se formait dans son esprit. Elle avait dit s'appeler Morgane, pas Mary-Ann...

Une partie du domaine de Redmill recelait un verger, dont Mary-Ann s'occupait avec passion. Or, après sa disparition, plus rien n'y poussa. On raconta même que la source qui abreuait les pommiers s'était tarie.

Au cours de la nuit de Samhaia[8] de cette année-là, son frère mit

feu au verger, que les flammes rasèrent complètement, emportant du même coup le troupeau entier de moutons. Cependant, le cottage fut épargné. L'ancêtre de Walleggh quitta Redmill au lendemain de ce terrifiant épisode, laissant planer à son sujet une kyrielle de clabaudages.

— Ce fut la nuit où le Mal incendia l'Éden, commenta Jane une fois de plus, de sa voix éraillée.

Éloïse en frissonna. C'était effectivement ainsi que la mémoire collective d'Ashtall désignait la tragédie de Redmill. Pendant près de trente ans, la propriété demeura inhabitée, bien qu'on la dise hantée par le fantôme de Mary-Ann.

Un jour, un homme se pointa au village en se proclamant héritier du domaine que lui léguait celui qu'il affirma être son grand-père, avec en main tous les documents qui appuyaient ses dires. Il prétendit être un éminent collectionneur d'œuvres d'art et un proche collaborateur du conservateur de la Galerie nationale de Londres. De fait, ses allures guindées, ses manières sophistiquées, ses habits raffinés et la voiture à moteur qu'il utilisait lors de ses déplacements témoignaient de son prestige.

— Voilà qui expliquerait le Rembrandt ! de s'exclamer Éloïse.

Julia poursuivit sans commenter. L'homme ne séjournait à Redmill que pour de très courtes périodes à la fois, son temps étant pris par de fréquents voyages à l'étranger dans le cadre de son soi-disant travail. Lorsqu'il y était, cependant, il donnait des soirées de lecture et de poésie, agrémentées d'une musique exquise.

Pendant les premières années, la fine classe des environs s'y retrouvait avec délectation. Celui que tous appelaient « l'héritier » avait réussi à faire s'estomper graduellement le souvenir du sombre passé de son domaine.

Puis arriva un visiteur qui prétendit être son cousin. Il fut reçu et hébergé à Redmill, et côtoya, à l'instar de son hôte, la haute société des Cotswolds. Rapidement, la rumeur courut que pendant les périodes d'absence de l'héritier, le nouveau venu tenait des soirées privées on ne peut plus lubriques. Des personnages qui avaient en tout point l'apparence de gentilshommes y prenaient part, mais ils étaient en réalité tout sauf cela. Il devint notoire que ces assemblées n'étaient pas passées à jouer au whist, ni aux cartes ; elles n'étaient que prétextes à assouvir leurs instincts libidineux en compagnie de femmes aux mœurs légères.

Or le fils du boulanger, intrigué par les ragots entourant ces fameuses soirées, se terra un soir derrière le cottage et, à la nuit tombée, se hissa jusqu'à une fenêtre pour espionner à l'intérieur. Il fut alors témoin d'une scène de débauche indicible, où l'on déflora sans

vergogne une jeune fille terrifiée qu'il n'avait jamais vue auparavant. Cela avait tout l'air d'un rituel, d'un sacrifice. La pièce n'était illuminée que par quelques bougies réparties en quatre points stratégiques du plancher. Les ombres dansant sur les murs en pierre évoquaient un ballet macabre et funeste. Au terme de ce viol collectif, l'un des individus trancha froidement la gorge de la victime et se pencha sur la plaie béante, aussitôt imité par ses pairs.

Révolté devant l'abominable spectacle, le fils du boulanger se vomit les tripes et dégringola de son poste d'observation. Il détala aussi vite qu'il put et courut alerter son père. Sans faire ni une ni deux, ce dernier se précipita à l'église et fit retentir les cloches, appelant ses concitoyens à la rescousse. Munis d'armes et de torches, ils se rendirent aux limites du village dans le but d'évincer du domaine ses occupants non désirés, mais ils se butèrent à une demeure déserte. Seul le corps de la pauvre fille s'y trouvait, vulgairement démembré, les yeux toujours ouverts témoignant encore des atrocités qu'elle avait subies. Ils n'hésitèrent pas à incendier les lieux. Le corps de l'inconnue fut enterré la nuit même, dans un coin reculé du petit cimetière derrière l'église St. Nicholas, où l'on ne planta qu'une simple croix de bois.

Lorsque l'héritier rentra enfin, il constata l'état de son cottage et entra dans une grande colère en apprenant la cause du sinistre. Rien ne pouvait excuser les agissements de cet homme qu'il avait admis chez lui et, s'il n'eût déjà pris la fuite, il l'aurait lui-même trucidé.

Sa demeure n'était plus qu'une triste et sinistre ruine mais, fort heureusement pour lui, il gardait les plus précieux de ses objets de collection dans le vieux moulin. Le principal de sa fortune fut donc sauf, mais c'était là une bien mince consolation devant le rejet systématique qu'il subit de la part des villageois. Dès lors, on refusa de lui adresser la parole, on changea de trottoir quand on le croisait et les commerçants refusèrent même de le servir.

— Tiens donc... murmura Éloïse, qui comprit tout à coup pourquoi, lors de leurs premières courses au village, la plupart de ceux qu'ils rencontrèrent les traitèrent comme s'ils avaient tous les trois la peste.

La rumeur que des étrangers séjournaient à Redmill s'était répandue dans tout Ashtall comme une traînée de poudre, ravivant ainsi l'horreur de ces vieilles histoires que l'on s'efforçait d'oublier. Ils étaient à la veille de Noël et la dernière chose que désiraient les villageois était de nouvelles tribulations.

Éloïse eut une pensée cynique pour Walleggh, qui avait manifestement négligé de lui relater ces quelques informations... Devant son air songeur, Julia osa questionner son invitée.

— Dites-moi, depuis votre arrivée, n'avez-vous pas été témoin de quelque phénomène particulier ?

Éloïse étira le cou et coula un regard vers Fabrice, qui semblait à mille lieues de leur conversation. Elle désirait à tout prix éviter qu'il révèle la présence de cette dame blanche dans le grenier du moulin. Aussi s'empressa-t-elle de répondre par la négative, même si elle eut préféré ne pas mentir à Julia. Jane y alla alors d'un commentaire bien de son cru :

— Si vous voulez mon avis, seule une fille du Mal pourrait habiter ce domaine maudit et être à l'abri de ses maléfices !

— Cette fois-ci, maman, vous y allez trop fort ! s'offusqua Julia. Ces gens n'ont rien avoir avec toutes ces vieilles histoires ; ils sont du Canada ! Il n'y a aucun lien entre Redmill et eux. Si vous préférez vous retirer, bien libre à vous ! Sinon, je vous prierais de faire montre de courtoisie envers mes invités !

Jane fit aussitôt mine de se lever, mais Éloïse fut plus rapide qu'elle.

— Écoutez, Julia, je crois que j'en ai suffisamment entendu pour aujourd'hui. Je vous remercie de tout cœur pour le thé, c'était très agréable, et merci aussi pour la recette, mais nous nous sommes déjà attardés plus longtemps que je ne le prévoyais. Nous allons rentrer.

— C'est comme vous voulez, et je vous assure que tout le plaisir fut pour moi. Vous savez que je suis juste à côté, si vous avez besoin de quoi que ce soit, répondit-elle en regardant sévèrement sa mère.

Éloïse alla prévenir son frère que c'était l'heure de dire au revoir à la petite chatte. À son tour, Christophe remercia Julia pour le thé et tendit son manteau à Éloïse, qui s'appliquait à masquer sa hâte de quitter les lieux. Jane, quant à elle, demeura dans la verrière, à ronchonner.

Ils marchaient en silence, leurs pensées n'ayant pour écho que le crissement de leurs pas sur le duvet étincelant.

Dans la tête d'Éloïse, les dernières paroles de Jane résonnaient encore. Elles avaient ravivé les mots de la prophétie d'Avalon, qui évoquaient entre autres la notion du Mal avec un grand M. Si ce que lui avait raconté sa voisine était vrai, la lignée de Walleggh en serait issue. La prophétie disait : « Il y eut à l'origine le Bien et le Mal. » Se pouvait-il que le Bien dont il était question soit la dame blanche du grenier ? Morgane ? Cependant, rien des révélations de Julia ne s'approchait, de près ou de loin, de la légende du roi Arthur. Aucune indication ne lui permettait non plus de comprendre d'où provenaient

les reliques qui ornaient la chambre de Fabrice et qui semblaient à mille lieues des atrocités qui lui furent dépeintes.

Déjà, Redmill se dressait devant eux. Éloïse frissonna. Le récit qu'elle venait d'entendre avait de quoi déranger. Elle évita de poser le regard sur le champ qui s'étendait derrière et pressa le pas. Elle se rendit compte que Julia n'avait pas eu le temps de lui révéler dans quelles circonstances Wallegh avait converti le moulin en résidence, ni comment se terminait l'histoire de celui que tous appelaient l'héritier. Peut-être les fouilles qu'elle entendait faire dans la vieille tour en pierre lui fourniraient-elles des réponses ?

Ces fouilles, elle voulait les faire seule. Le moment de mettre à l'épreuve l'excuse qu'elle avait ébauchée plus tôt était venu. Il était tombé quelques centimètres de neige pendant la nuit, le prétexte était valable.

Elle leva enfin la tête et rencontra le regard inquisiteur de Christophe. Avant qu'il n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche, Éloïse prit la parole.

— Julia nous invite à nous joindre à elle pour la messe de minuit, demain soir. Qu'en dis-tu ?

— Elle m'a semblé très sympathique, pourquoi pas ?

— D'accord, dans ce cas. Elle en sera ravie.

— Et sa mère rayonnera de bonheur également ! se moqua-t-il. Je n'ai pas entendu votre conversation, mais Jane n'a pas semblé très accueillante.

— Non, en effet. Mais bon, tu sais ce que c'est : elle est née et a grandi ici. Elle n'est pas à l'aise avec les étrangers. Encore heureux qu'elle ait accepté que Julia me donne sa recette préférée !

Fabrice poussa la petite barrière qui délimitait le terrain de Redmill et la tint ouverte pour sa sœur. Éloïse le remercia mais, au lieu de marcher vers le moulin, elle fit aux deux hommes une suggestion :

— Que diriez-vous de débayer l'entrée avant que la neige ne s'accumule trop ? Il me reste deux ou trois petits trucs à préparer pour le réveillon, alors j'en profiterais pour les terminer...

— C'est une surprise ? supposa Fabrice, le regard pétillant.

— Je dirais plutôt que c'est un secret, acheva-t-elle en chuchotant.

Christophe lui jeta une œillade interrogatrice, mais il dut se contenter, pour toute réponse, du clin d'œil qu'elle lui adressa.

— Donne-moi une heure, murmura-t-elle du bout des lèvres.

Éloïse embrassa Fabrice sur la joue, pénétra dans la maison et suspendit son manteau près du foyer. Elle huma les délicieux effluves de pomme et de cannelle qui subsistaient dans la pièce, puis posa les

poings sur ses hanches et soupira, Par où commencer ?

Elle entendit un grattement irrégulier, dehors. À deux, ils n'allaient pas prendre plus de trente minutes pour pelleter le peu de neige qui était tombé pendant la nuit. Elle devait s'y mettre.

Éloïse jeta un regard circulaire sur la pièce du rez-de-chaussée et, outre les œuvres d'art qui s'y trouvaient, ne vit rien qui semblait avoir un quelconque rapport avec ce que Julia venait de lui raconter.

Elle fit néanmoins le tour de la pièce, à l'affût de tout indice, ouvrant les portes et les tiroirs des secrétaires, bureau, bahut, armoires et vaisselier qui meublaient le rez-de-chaussée. À mesure qu'elle en scrutait les moindres recoins, Éloïse toquait çà et là de petits coups sur les surfaces de bois, espérant déceler quelque inespéré double fond. Mais, rapidement, force lui fut d'admettre qu'elle ignorait totalement ce qu'elle cherchait.

Dehors, le concert discordant des pelles s'élevait encore.

Par curiosité, elle grimpa jusqu'au grenier pour inspecter, à la lumière du jour, la chambre où se manifestait cette Morgane. Vue ainsi, la pièce semblait beaucoup moins feutrée que dans la pénombre du soir. Éloïse arpenta la pièce en examinant chaque bouclier attentivement.

Peut-être découvrirait-elle, à l'instar du pavois du roi Arthur, quelque chose qui se cachait derrière l'un d'eux ? Mais cette tactique ne mena à rien.

Éloïse revint au bouclier central et dégagea le pommeau d'épée dissimulé derrière. Elle s'assit un instant sur le lit et contempla la garde, en caressant du doigt la pomme sculptée à son extrémité.

Bien sûr, le Somerset était réputé être la région par excellence de la fameuse légende qui l'avait amenée en ces lieux, mais pourquoi Wallegh y serait-il lui-même lié ? Pourquoi ne pas lui avoir révélé qu'il était en possession de cet objet ? Objet qui, par surcroît, était censé être disparu au fond d'un lac et s'avérer, depuis, introuvable ? Pourquoi lui avoir dévoilé le secret de l'épée de la Couronne écossaise, mais pas celui-ci ?

À présent, il y avait l'autre secret, celui de Redmill. À sa base, il y avait Morgane. Fabrice avait affirmé l'avoir chaque soir saluée, lors de ses apparitions, mais sans qu'elle daigne lui répondre. C'était comme si elle ne le voyait pas du tout. Pourtant, Éloïse avait eu un franc contact visuel avec la dame blanche, et l'avait bel et bien entendue lui parler. Pourquoi elle et pas son frère ?

De toute évidence, Wallegh s'attendait à ce qu'elle découvre la seconde moitié d'Excalibur, mais dans quel but ? Elle douta que ce fut uniquement pour étayer son projet de thèse. Elle eut la conviction que tout ceci concernait les sept filles d'Avalon, parmi lesquelles elle

incluait dorénavant Morgane. Et qu'avait voulu dire Walleggh, à Édimbourg, en insinuant que bientôt viendrait le jour où elle devrait honorer l'héritage de son ancêtre, Christiane Grainpry ?

Comme elle faisait tourner la garde de l'épée entre ses mains, une autre interrogation lui vint, Éloïse serait-elle capable de communiquer de nouveau avec la dame blanche ? Comme elle ne se manifestait qu'une fois la nuit tombée, il lui faudrait attendre jusqu'au soir pour le savoir.

Elle se leva et rangea le pommeau derrière le bouclier, puis se rendit à la fenêtre pour admirer le domaine. La neige recouvrait entièrement les champs avoisinants, mais quelques aspérités du terrain laissaient deviner l'endroit où, autrefois, le cottage était érigé. Éloïse réprima un frisson de dégoût. Sa visite chez Julia s'était terminée sur un récit d'horreur au sujet de Redmill. Un ignoble meurtre avait jadis été commis, juste là, sur cette colline enneigée. Personne n'a jamais su qui était cette pauvre jeune fille. Le fantôme qui se manifestait dans le grenier pouvait-il être le sien ?

Non, Éloïse savait que ce n'était pas le cas. La dame blanche avait un lien avec Avalon, avec la prophétie. Cette jeune inconnue sacrifiée dans le cottage n'avait rien à voir avec tout cela, malgré le sort épouvantable qu'elle avait connu.

Le charme féérique des vallons et du moulin s'était envolé. Éloïse n'avait plus qu'une seule envie : quitter Redmill et rentrer à Bristol, loin du sinistre passé du domaine. Le manoir était bien assez spacieux pour accueillir aussi son frère et Christophe.

De toute façon, elle avait trouvé le pommeau d'Excalibur. Qu'est-ce qui la retenait encore dans cet endroit lugubre ?

Soudain, par la fenêtre, elle vit Christophe apparaître. Il courait, en essayant d'esquiver les balles de neige que lui lançait Fabrice. Les deux hommes riaient.

Éloïse ébaucha un sourire empreint de dépit. S'ils partaient maintenant, elle gâcherait le Noël de son frère. Elle devrait leur expliquer les raisons de leur départ précipité. La jeune femme se résigna donc à demeurer à Redmill encore quelques jours, en songeant qu'elle aurait peut-être la chance de voir Morgane une seconde fois.

Elle descendit au rez-de-chaussée, se composa un air enjoué et sortit les retrouver. Le temps était froid sans être toutefois mordant. La température aurait été parfaite si ce n'avait été de cette humidité permanente qui transperçait même la plus serrée des laines d'agneau. Éloïse n'avait fait que quelques pas lorsqu'un pincement sec sur le bras gauche lui arracha un cri de surprise. Elle se retourna et aperçut Christophe qui ricanait avec Fabrice, fier de son coup. Le projectile avait fait mouche.

— Et tu trouves ça drôle ? Attends un peu, tu vas voir ! Elle ramassa une poignée de neige qu'elle façonna rapidement en boule et s'élança vers eux, sourire aux lèvres. Fabrice se sauva mais Christophe l'intercepta. Ils basculèrent et s'affalèrent sur le sol poudreux. Il la retint un instant contre lui, tout en la barbouillant de flocons épars.

— Comme ça, tu me considères comme étant plus que ton amant occasionnel ? murmura Christophe, dans un souffle saccadé.

— Quoi ?

— Chez Julia, tu as dit que tu ne voulais pas mêler les affaires et le cœur...

Éloïse rigola et se tortilla, en tentant de s'échapper.

— ... c'est donc que j'y ai une petite place, dans ton cœur ?

Elle se débattit de plus belle, en lui enfouissant de la neige dans le collet de son manteau.

— Si tu continues comme ça, par contre, je te bannis ! Fabrice, un coup de main ! appela-t-elle.

Christophe s'écarta et laissa sa prisonnière se relever. Il la regarda courir vers son frère, le cœur léger.

Minuit pile. La chorale entonna de splendide façon le *Sainte nuit*, mais les magnifiques harmonies du petit groupe passèrent inaperçues aux oreilles de plusieurs paroissiens, dont l'attention était dirigée sur le banc occupé par Julia et les trois étrangers. Quel toupet ils avaient de se présenter en ce lieu sacré qu'était la petite église St. Nicholas, alors qu'ils demeuraient dans cet endroit damné ! Et que dire de Julia, qui s'affichait ainsi ouvertement avec eux ? Apparemment, la chaleur humaine qu'inspirait habituellement Noël ne réussissait pas à faire taire les médisances et les préjugés.

Jane, quant à elle, avait choisi de s'asseoir quelques bancs devant eux, où l'on s'empressa de lui soutirer quelque juteux cancans à propos des nouveaux amis de sa fille. Elle ne se fit pas prier pour révéler que « le garçon » était gentil, quoique taré, que « le barbu » n'était pas l'époux de sa sœur et que celle-ci menait des recherches occultes, transformant ainsi la réalité à son avantage. La vie à Ashtall était à ce point monotone que tout ce qui était susceptible de raviver un tant soit peu le quotidien était bienvenu. Or la venue de ces Canadiens et le fait que sa fille les ait reçus sous son toit faisaient de Jane le principal point d'intérêt de la petite communauté.

L'accueil des paroissiens ne fut pas meilleur, en cette nuit de Noël, que le jour de leur arrivée au village. Éloïse, parfaitement consciente d'être le centre d'attraction de l'assemblée, se félicita

d'avoir décidé de rentrer à Bristol, mais elle résolut cependant d'attendre le lendemain pour l'annoncer à Fabrice.

Après le lait de poule relevé de muscade et une dernière portion de pudding, ils se mirent au lit, attendant le matin pour ouvrir les étrennes qui patientaient sagement au pied du sapin. Éloïse invita Christophe à l'attendre dans sa chambre tandis qu'elle borderait son frère pour la nuit. Elle ne lui avait pas révélé la présence de la dame blanche et n'avait pas non plus l'intention de le faire. Elle lui avait par contre raconté ce que Julia lui avait appris au sujet de Redmill et lui avait avoué qu'elle ne souhaitait pas prolonger leur séjour au domaine.

— C'est pour ça que tu avais l'air songeur, quand nous sommes partis de chez elle ? lui demanda-t-il.

— Oui. Mais je ne voulais pas t'en parler devant Fabrice.

— Je comprends. Quand vas-tu lui dire que nous écourtons nos vacances à la campagne ?

— Demain. Je lui permettrai de faire ses adieux à Julia et sa Zsa-Zsa, puis nous rentrerons. J'ai laissé un message au manoir pour demander à Jean-René de venir nous chercher.

— Que lui donneras-tu comme raison ?

— C'est là le hic : je ne sais pas encore. Mais j'aurai bien une idée. D'ici là, toi, ne bouge surtout pas de là...

Elle l'embrassa langoureusement et le laissa se glisser sous les couvertures, réchauffant le lit pour son retour.

Éloïse gravit l'escalier et rejoignit son frère qui l'attendait.

— Tu crois qu'elle viendra ? lui demanda-t-il, les yeux rivés sur le bouclier devant lui.

— Je l'ignore, répondit Éloïse, en se blottissant à ses côtés. Tu sais, c'est Noël pour elle aussi... Peut-être a-t-elle pris congé ?

Au moment même, Fabrice perçut, comme chaque fois auparavant, comme une odeur de tilleul, qui échappa totalement à sa sœur.

— C'est elle... murmura-t-il, les yeux brillants.

— Mais, qu'est-ce qui te fait dire...

Éloïse ne put terminer sa phrase. Devant eux naissait peu à peu une lueur. Puis, lentement, elle s'amplifia, jusqu'à remplir la pièce en entier. L'éclat fut si vif qu'ils détournèrent le regard une seconde. Puis, l'instant d'après, elle était là, devant eux, dans toute sa splendeur. Le spectacle auquel ils eurent droit fut différent des précédents. Cette fois-ci, la dame blanche était nimbée d'un reflet doré. Bouche bée, ils

la contemplèrent, tandis qu'elle glissait sur le sol en accomplissant sa routine singulière. Ce n'est que lorsqu'elle fut face à eux que Fabrice remarqua le salut qu'elle adressa de la tête à sa sœur.

— Elle te voit ! s'écria-t-il, ahuri.

Éloïse prit sa main dans la sienne, en la pressant doucement, tant pour le rassurer que pour qu'il reste calme.

— Nous vous souhaitons le bonsoir, Lady Morgane, risqua Éloïse d'une voix tremblotante.

— Myriam, rectifia cette dernière, avant de se retourner vers le bouclier central.

— Non, attendez ! la supplia Éloïse. Je vous en prie, ne partez pas ! Je voudrais savoir qui vous êtes...

Mais c'était trop tard. De l'apparition, il ne subsistait plus rien. La jeune femme comprit que tout espoir de conversation avec elle était vain. Le frère et la sœur s'étonnèrent que l'un puisse humer son odeur et que l'autre puisse non seulement se faire voir, mais également se faire entendre et obtenir, en retour, une réponse. Mais une réponse qui rimait à quoi, au juste ? Éloïse en vint à se demander si elle avait mal compris la dame blanche, lorsque celle-ci s'était nommée la première fois. Avait-elle dit Morgane ou Myriam ? Qui était donc ce fantôme qui hantait le moulin ?

C'est alors que le prénom de Mary-Ann surgit dans son esprit. La similitude phonétique entre les trois prénoms lui donna la chair de poule. Il s'agissait d'une seule et même personne. Éloïse en était sûre.

Puis, comme un rayon de soleil à travers le brouillard, elle se souvint de l'analogie que Walleggh lui avait exposée, à propos de Jésus, Marie-Madeleine et Marie, qui n'était autre que... Myriam. Or, en faisant ses recherches sur la Vierge et en consultant la Bible que lui avait prêtée Philip, Éloïse avait appris que Jésus appelait simplement la pécheresse Marie.

Éloïse demeura encore quelques instants auprès de Fabrice, après quoi elle lui souhaita joyeux Noël et descendit se lover contre Christophe, en sentant tout le poids du passé nébuleux de Redmill lui peser.

— Serre-moi fort, demanda-t-elle à son amant.

— Que se passe-t-il ? Tu m'as l'air bouleversée...

— Ce n'est rien. La fatigue, tout simplement.

Christophe glissa une main sur la nuque d'Éloïse et plongea son regard dans le sien.

— Rentre à la maison avec nous. Avec moi.

— S'il te plaît, Christophe... Tu sais ce que je pense de ça. On était d'accord...

— Eh bien, j'ai changé d'avis. Je t'aime, Éloïse, je ne peux rien y

faire. Je croyais pouvoir m'accommoder du fait que tu partages mon lit de temps à autre seulement, mais ce n'est pas suffisant. Sois honnête : tu ne peux pas nier que tu ressens aussi quelque chose pour moi.

— Là n'est pas la question, répondit Éloïse en caressant son visage. Pour l'instant, c'est impossible. Je dois aller au bout de ceci.

— Est-ce si important ? Il ne s'agit que d'un diplôme, d'un bout de papier...

Elle réprima un rire amer.

— Non, c'est beaucoup plus compliqué que cela.

— Si c'est à cause de Fabrice, laisse-moi te dire que tu le sous-estimes.

— Ce n'est pas à cause de lui.

Christophe se tut. Il déglutit et lui posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— C'est à cause de Philip ? Tu es amoureuse de lui, c'est ça ?

Elle releva aussitôt la tête, à la fois médusée et outrée par la question.

— Mais qu'est-ce que tu vas chercher là ? J'ai en effet énormément d'affection pour lui, mais ça s'arrête là ! De toute façon, son cœur bat pour quelqu'un, lui apprit-elle, en accentuant le masculin intentionnellement.

Il saisit tout de suite l'allusion.

— Ah bon ?

Christophe ne put s'empêcher de lui faire un sourire en coin.

— Eh bien, tant mieux pour moi ! souffla-t-il en cueillant un baiser sur ses lèvres. Dans ce cas, dis-moi ce qui te tracasse ainsi...

Elle hésita. Christophe était un homme rationnel. Il lui fallait choisir soigneusement ce qu'elle pouvait lui révéler... À cette pensée, elle grimaça et roula les yeux. C'était exactement ce que Walleggh faisait avec elle !

— Que me vaut cette charmante expression ?

— Oh, je pensais à Walleggh...

— Et ça t'arrive souvent de penser à lui pendant que tu es dans mes bras ?

— Non, pas du tout ! protesta-t-elle. Je repensais à ce que Julia m'a révélé au sujet de ses aïeuls. Il ne m'a jamais rien dit de sa famille, de ce qui s'était passé dans l'ancien cottage et, pourtant, il m'envoie ici en sachant – ou du moins en se doutant – que je mettrais la main sur le pommeau de l'épée, au grenier.

— Quel est le rapport ?

Éloïse soupira. Elle sonda de nouveau le regard de Christophe puis résolut de se lancer. Si elle décidait un jour de vivre une relation

plus profonde avec lui, il fallait qu'elle soit totalement honnête.

— Tu sais, ce manche d'épée, là-haut, eh bien, je crois qu'il est celui dont parle la légende du roi Arthur.

Il fronça les sourcils.

— Et pourquoi ton directeur l'aurait-il en sa possession ?

— C'est ce que je ne cesse de me demander. J'ai découvert une prophétie qui pourrait, euh, qui pourrait le lier à l'île sacrée d'Avalon.

Christophe la fixa un instant, hésitant entre le rire et l'incrédulité.

— Mais encore ?

— Que dirais-tu si je te disais que... que le grenier est peut-être hanté par le fantôme de Morgane La Faye ?

Cette fois, le regard de Christophe se durcit.

— Je dirais que si tu n'as pas envie de me confier ce qui te contrarie réellement, tu n'as qu'à me le dire au lieu de me balancer des sornettes. J'aurais aimé que tu te sentes suffisamment à l'aise avec moi pour me parler ouvertement. Je suis assez bon pour être le thérapeute de ton frère et ton amant quand ça fait ton affaire, mais tu n'iras pas plus loin, c'est bien ça ?

Éloïse n'aimait pas du tout la tangente que la discussion menaçait de prendre. Elle avait vu juste, Christophe était trop terre à terre pour recevoir ses propos sans réagir. Mais qui le pourrait ?

— Je t'en prie, ne le prends pas comme ça. Je t'ai dit que ce n'était que de la fatigue, alors oublie ce que je viens de dire. Et je t'interdis de croire que je me sers de toi quand ça m'arrange. C'est faux et tu le sais très bien.

C'était Noël, il n'allait pas gâcher le moment en se renfrognant, mais il avait tout de même sa fierté.

Il embrassa Éloïse et sortit du lit.

— Tout à l'heure, tu as dit que *pour l'instant*, nous deux, c'était impossible. Il me reste donc une chance pour plus tard. Ça te laisse encore un peu de temps pour te rendre compte que je suis la perle rare, à moins qu'une autre s'en aperçoive avant toi.

Il enfila son peignoir et se pencha pour poser les lèvres sur la tête d'Éloïse.

— Ton frère se lèvera sans doute très tôt pour ouvrir ses présents et nous ne voulons pas qu'il me surprenne dans ton lit. Je vais descendre dormir en bas. Bonne nuit.

Elle le regarda sortir de la chambre sans mot dire, la gorge nouée par l'impression d'avoir commis une bourde.

Au lieu d'emprunter l'escalier pour se rendre au rez-de-chaussée, Christophe monta au grenier. Sans faire de bruit, il glissa la tête dans l'embrasure de la chambre de Fabrice et jeta un coup d'œil. Pas un

son, pas un mouvement. Que la respiration régulière de son protégé.

Il tourna les talons et descendit, pour la première fois, déployer le sofa-lit.

— Un chien rouge ! s'écria Fabrice.

Éloïse s'approcha de la fenêtre et aperçut Alfie qui batifolait dans la neige. Derrière lui s'amenait Philip, tout sourire, le long foulard de laine qu'elle lui avait offert noué autour du cou.

Il avait téléphoné à Redmill, la veille, pour lui souhaiter joyeux Noël et lui dire qu'il était de retour au manoir.

— Ne devais-tu pas passer le temps des fêtes chez ta sœur à Londres ? lui avait-elle demandé.

— Si, mais dois-je te rappeler qu'elle a TROIS enfants ?

Il avait écouté les messages sur la boîte vocale et ainsi découvert qu'Éloïse désirait elle aussi revenir à Bristol. Philip s'était proposé pour aller les chercher tous les trois. Elle avait accepté avec joie, tenant du même coup l'excuse dont elle se servirait pour annoncer à Fabrice qu'ils allaient partir. Elle prétendrait tout simplement vouloir lui faire rencontrer son copain avant le petit séjour qu'ils avaient prévu faire à Édimbourg. Fabrice avait eu du mal à cacher sa déception ; la petite chatte de Julia allait lui manquer et il ne voulait pas abandonner son bel ange dans cette demeure isolée, mais sa sœur lui avait dit que Philip avait un chien très particulier qu'il allait adorer. Il ne s'était plus opposé à partir.

Par ailleurs, au cours de la journée de Noël, l'ambiance festive avait fait en sorte que Christophe et Éloïse retrouvent leur camaraderie habituelle. Ils avaient déballé leurs présents et s'étaient fait la bise devant Fabrice, qui n'en avait fait aucun cas. Éloïse avait songé qu'effectivement, elle le sous-estimait peut-être.

Fabrice enfila rapidement son manteau et sortit voir le chien. Philip, qui le suivait de près, sourit à Éloïse. Une bouffée de joie lui envahit la poitrine et elle sortit l'accueillir.

Ils se firent une longue accolade puis rentrèrent. Christophe assista à la scène sans pouvoir réprimer un petit pincement au cœur. Au bras de ce grand jeune homme mince et bien mis, Éloïse rayonnait, alors qu'elle semblait si triste et désespérée, l'avant-veille au soir... Il chassa vite cette pensée en se rappelant que le jeune homme préférerait la gent masculine. L'assistant de Walleggh n'était pas un rival.

Après des présentations on ne peut plus chaleureuses, Philip leur demanda s'ils étaient prêts pour le départ. Éloïse consulta Christophe du regard et affirma que oui. Tandis qu'ils chargeaient les bagages

dans la voiture, Fabrice s'amusa avec la bête couleur cannelle, qui courait après les balles de neige qu'il lui lançait. Quand la dernière valise fut rangée dans le coffre arrière, Éloïse rentra dans le moulin une dernière fois, pour s'assurer de ne rien avoir oublié. Jamais plus elle n'y remettrait les pieds, alors valait mieux vérifier avant de quitter les lieux.

Elle sonda le rez-de-chaussée, le second étage puis grimpa au grenier. Plus aucune trace de leur passage ne subsistait. Puis, juste avant de redescendre, elle fut prise d'une envie irrésistible, un véritable appel. Mue par son intuition, Éloïse marcha droit sur le bouclier du roi Arthur.

Elle ressortit de la demeure quelques instants plus tard, verrouilla la porte et vérifia qu'elle était bien fermée. Sans un regard derrière, elle se dirigea d'un pas ferme vers la voiture.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Christophe, en désignant l'objet qu'elle avait enroulé dans une serviette et mis dans un sac.

— Mon héritage.

Pendant le trajet, il fut décidé que Philip les accompagnerait à Édimbourg. Il y avait célébré les fêtes du millénaire quelques années auparavant, avait adoré l'expérience et s'était promis de la répéter un jour. Aussi, lorsqu'Éloïse lui fit part de leur projet d'aller visiter le château et les environs, il leur suggéra de devancer d'une semaine leur périple afin de passer le Nouvel An là-bas.

— C'est réellement l'une des plus grosses célébrations de tout le Royaume-Uni. Des gens viennent de partout pour y prendre part.

— Vraiment ? s'enquit-elle.

— Oh, absolument ! C'est grandiose ! Des milliers de personnes sont massées sur le Royal Mile, à attendre le fameux décompte des dix secondes avant le coup de minuit, qui retentit au son de dizaines de cornemuses ! Tu adoreras !

« Tiens donc, il sait ça, lui ? » ne put s'empêcher de songer Christophe, qui n'était pas au bout de son agacement.

Prise d'un enthousiasme soudain, Éloïse suggéra que Philip se joigne à eux, puisqu'il semblait si bien connaître à la fois l'emplacement et le déroulement des célébrations. Le visage de Christophe se crispa et Éloïse se rendit compte de son malaise, mais il était trop tard. Philip le perçut également, ce qui augmenta d'un cran l'embarras qui prenait toute la place dans l'habitacle étroit de la voiture. Seul Fabrice paraissait désintéressé, demandant simplement si le chien rouge allait lui aussi être de la partie.

Ce fut Éloïse qui rompit le silence gêné.

— J'ai parlé sans réfléchir. Philip a sans doute d'autres plans...

— Euh, oui, en effet, je... C'est-à-dire que... Non. En fait... balbutia le principal intéressé, incertain de la façon de se sortir de ce borbier sans offenser l'un ou l'autre de ses passagers.

Contre toute attente, Christophe affirma que l'idée était excellente et qu'il serait ravi que le jeune homme les accompagne. Pas question qu'il passe pour le rabat-joie ! De toute façon, ne voyageait-on pas mieux en paires ? Comme ils ne comptaient passer que trois jours en Écosse, Christophe se dit qu'il aurait sans doute l'occasion de s'offrir quelques moments d'intimité avec Éloïse avant de rentrer au Canada, après l'Épiphanie, moment ingrat qu'il appréhendait déjà.

Philip s'assura que la proposition était sincère puis finit par accepter l'invitation.

— Parfait ! conclut Christophe.

Éloïse lui coula un regard qui sembla lui poser la même question puis, voyant son expression franche, elle lui adressa un sourire reconnaissant et sut qu'il ne lui tenait pas rancœur pour leur petit froid du réveillon. Christophe, quant à lui, devina qu'il venait de marquer des points auprès de sa bien-aimée.

Il détourna subtilement la conversation en lui demandant ce qu'elle avait rapporté de Redmill et qu'elle avait refusé de mettre dans le coffre, avec les autres bagages.

— C'est le manche d'épée qui est tombé du bouclier.

Christophe se souvint qu'Éloïse avait affirmé qu'il pouvait réellement s'agir du pommeau d'Excalibur.

— Pourquoi as-tu dit qu'il s'agissait de ton héritage ?

— Parce que je suis une passionnée. Je suis convaincue que Wallegh s'attendait à ce que je le trouve et je veux le questionner à ce sujet. Je crois que cette magnifique relique me sera d'une grande inspiration pour la rédaction de ma thèse.

— Et ça ne le dérangera pas que tu l'aies tout simplement emporté avec toi ?

— Rassure-toi ; je n'ai pas l'intention de le voler ! De toute façon, jamais on ne me laisserait passer la douane avec ça dans mes bagages.

Dans le rétroviseur, Philip souriait.

Mina les accueillit avec enthousiasme, et informa Éloïse qu'elle avait préparé une chambre pour Christophe et une autre pour Fabrice, à deux pas de ses appartements. L'intendante fit fièrement visiter le manoir aux nouveaux occupants et les aida à monter leurs effets à

l'étage. Philip et son chien les accompagnèrent.

Mina avisa Éloïse qu'elle avait également rafraîchi sa chambre.

— En faisant le ménage, cependant, j'ai trouvé un très long fil par terre, autour du lit, ajouta-t-elle. Savez-vous ce que c'est ?

— Un fil ? s'étonna Éloïse. Ça ne devait être qu'un ruban dont je me suis servie pour emballer les cadeaux.

— Je ne crois pas ; c'était fin comme du fil à pêche.

— Aucune idée, Mina, je regrette, conclut Éloïse en fronçant les sourcils.

Quelque chose au fond de sa mémoire remua, mais l'appel était trop faible pour qu'elle y accorde de l'importance.

Éloïse fit donc visiter ses propres quartiers à ses invités et, entrant dans la suite, Christophe fut saisi de constater combien la pièce était spacieuse et richement décorée.

— Ça n'a rien à voir avec la résidence que je partageais avec trois copains du temps où j'étais au collège ! Ça donne presque envie de retourner aux études !

— Ah, détrompe-toi, intervint Philip. Le manoir n'est réservé qu'aux étudiants de marque, dont je fais moi-même partie, bien sûr !

Ils rigolèrent tous un bon coup. Soudain, Alfie, qui avait suivi Fabrice à l'intérieur, se mit curieusement à renifler le sol et à gémir. Il semblait suivre une piste, qui l'amena près du foyer, où il s'arrêta. Le chien flaira le mur à sa gauche et gémit de plus belle, ce qui attira l'attention de tout le monde. Sans crier gare, il se leva sur ses pattes arrière et gratta le mur. Aussitôt, Philip se rua sur lui.

— Ça suffit ! Arrête ça tout de suite ! Au pied ! ordonna-t-il fermement.

Il attrapa la bête par le col et la força à faire demi-tour, le feu aux joues. Son chien avait failli révéler l'escalier secret de son maître !

— Je crois que c'est sa façon de me dire qu'il doit aller faire un petit tour dehors... Je vous prie de m'excuser un moment.

Juste comme l'assistant allait sortir, Fabrice demanda à Éloïse s'il pouvait l'accompagner.

— Seulement si Philip est d'accord. Pendant ce temps, je déferai les bagages, conclut Éloïse.

Heureux d'avoir évité la catastrophe, Philip acquiesça.

— Est-ce que je pourrai tenir sa laisse ? ne put s'empêcher de lui demander Fabrice.

— Bien sûr. Allons-y !

Il sortit sans jeter de regard sur la cloison masquée.

Les deux semaines qui suivirent leur retour à Bristol défilèrent rapidement, semaines pendant lesquelles Christophe découvrit en Philip un esprit vif et une personnalité fort agréable. Il constata également l'étendue de la franche amitié qui unissait Éloïse et l'assistant et dut se rendre à l'évidence qu'il ne risquait pas de perdre celle qu'il aimait au profit du jeune homme.

Après la courte mais fort enrichissante et divertissante virée en Écosse, ils écoulerent le plus clair de leur temps dans le confort du manoir, déjeunant ensemble dans la verrière. Éloïse avait également insisté pour faire visiter Bristol à Fabrice et Christophe. Elle leur fit découvrir les plus jolis recoins de la ville, dont très peu d'endroits avaient résisté aux féroces attaques allemandes lors de la Seconde Guerre. Dans certains quartiers toutefois, des bijoux d'architecture anglo-saxonne étaient toujours intacts, tandis que le style géorgien primait dans d'autres.

Le calendrier de Fabrice indiquait qu'il lui restait de moins en moins de jours auprès de sa sœur avant qu'ils soient de nouveau séparés, alors bien peu lui importait où elle l'entraînait. Il se réjouissait de chaque moment passé en sa compagnie. Afin d'alléger sa tristesse, Éloïse lui permit de garder dans sa chambre le pommeau qu'elle avait rapporté de Redmill. La veille de leur départ, son frère lui révéla que la dame blanche s'était de nouveau manifestée, et ce, malgré l'absence des boucliers de chevaliers qui ornaient le grenier du moulin. Éloïse en déduisit, comme son intuition le lui avait suggéré, qu'il y avait un lien direct entre l'épée et la jeune femme aux yeux tristes. Elle se pencherait sur cette énigme dès que son frère et Christophe seraient repartis.

Comme Walleggh n'était attendu au manoir qu'après la fête des Rois, elle devrait patienter jusque-là avant de pouvoir l'interroger au sujet du fantôme mystérieux et des reliques qu'il possédait. Elle aurait sans doute pu questionner Philip là-dessus, mais elle estimait qu'il revenait à Walleggh seul de répondre à ses questions. Elle préféra profiter pleinement de ses vacances avec Fabrice.

Arriva l'inévitable journée des adieux. Philip les conduisit à l'aéroport, où Fabrice cajola le chien rouge pendant qu'Éloïse discutait avec Christophe.

— Tu sais, il faut que je te remercie, lui dit-elle.

— Pourquoi ?

— Parce que tu me permets de mener à terme ce projet, et parce que tu t'occupes admirablement bien de mon frère. Je l'apprécie énormément et je tenais à te le dire. Tu es mon roc, tu sais ça ?

— Ton roc ?

— C'est grâce à toi que je garde les pieds sur terre, tandis que j'ai

la tête dans les nuages.

— Dois-je interpréter ceci comme une déclaration d'amour ?

Le sourire d'Éloïse fut sa réponse. Christophe prit son visage entre ses mains et fixa dans sa mémoire le regard amoureux qui le contemplait. Il prit ses lèvres avec une grande douceur puis la blottit contre lui.

— Ça me laisse douze dimanches pour expliquer à ton frère qu'à ton retour, mes pyjamas vont traîner au pied de ton lit.

— Tu es incorrigible !

— Je sais, tu me l'as déjà dit.

Ils se détachèrent l'un de l'autre et Éloïse alla rejoindre Fabrice. La séparation fut difficile. Le jumeau trouvait injuste que sa sœur puisse rester au pays du roi Arthur et pas lui.

— Gargouille sera très heureux que tu reviennes, lui rappela Éloïse.

— Tu m'as enlevé l'épée...

— J'en ai besoin pour terminer mes recherches ; c'est mon travail. Toi, l'encouragea-t-elle, il te faut reprendre tes activités et t'occuper de ton chat. N'oublie pas que nous nous reverrons dans à peine un peu plus de deux mois, ce sera très vite passé !

Éloïse le serra dans ses bras et lui assura qu'elle veillerait sur le pommeau aussi bien qu'il l'avait fait lui-même ces derniers jours. Elle lui fit jurer une fois de plus de ne pas rappeler l'existence de la dame blanche à Christophe, qui avait plutôt mal réagi lorsqu'elle avait tenté de lui en parler, à Redmill. Le fait qu'elle lui ait avoué son amour ne changerait rien au fait qu'il était un homme très rationnel. Son frère devait garder le secret. Finalement, elle s'engagea à lui donner des nouvelles du chien de Philip et à continuer de communiquer régulièrement par caméra Web.

— Ce sera comme si j'étais avec toi... La neige doit s'être déjà beaucoup accumulée ; tu vas pouvoir reprendre tes leçons de ski. Tu n'auras pas le temps de t'ennuyer de moi.

Fabrice ne put qu'abdiquer.

Christophe posa sa main sur son épaule, signifiant qu'il était temps. Les jumeaux se firent une dernière et longue accolade et ils se frottèrent le nez comme ils le faisaient depuis toujours.

— À bientôt, frère. Tu es dans mon cœur.

Éloïse s'en alla sans se retourner.

À l'extérieur de l'aéroport l'attendait Philip, un sourire réconfortant aux lèvres et une boîte de mouchoirs à la main.

Il lui offrit de souper avec elle, mais elle déclina l'invitation. Éloïse avait envie d'être seule, de se retrouver un peu après ces vacances mouvementées. Elle comptait les heures qui restaient au vol de retour de Christophe et de son frère, attendant le moment où elle recevrait le signal de leur branchement à Internet. Son ordinateur était déjà prêt. Comme elle estimait avoir encore trois bonnes heures à patienter, elle décida de se faire couler un bain chaud.

Une fois ses muscles détendus et sa peine effacée, elle s'enduisit de la lotion corporelle que lui avait offerte Christophe pour Noël, aux effluves délicats de vanille et de canneberge. Elle enfila son peignoir et se rendit compte qu'elle avait faim. Elle appela Mina pour lui demander s'il restait quelque chose à se mettre sous la dent et l'intendante s'empessa de lui monter un petit gueuleton. Pendant qu'elle mangeait, Éloïse s'informa des vacances de la domestique, appréciant finalement le fait d'avoir de la compagnie.

Lorsque Mina se retira avec le plateau vide, Éloïse jeta un coup d'œil à l'horloge. Il ne restait qu'environ une heure avant le moment prévu de leur communication virtuelle. L'avion avait déjà dû se poser, si le vol s'était déroulé comme prévu.

Pour tuer le temps, Éloïse décida de remettre un peu d'ordre dans ses notes de recherche et de relater dans son journal intime le détail des dernières semaines et, surtout, la découverte du manche d'épée serti d'un rubis en forme de pomme. Elle s'installa à son bureau, devant l'écran toujours vide, et ouvrit son cahier. Histoire de récapituler où elle en était rendue dans son travail, elle décida de relire plusieurs des pages précédant celle qui attendait qu'on la noircisse.

L’AFFRONTEMENT

— L’ENFANT DE PUTE !

Éloïse entra dans une colère indicible. Le souffle court, elle agrippa le rebord de son bureau et le serra jusqu’à ce que ses mains soient exsangues. La provenance du mystérieux fil autour de son lit n’était plus une énigme. Une violence qu’elle ne se connaissait pas explosa en elle. Du coup lui revinrent les rêves érotiques et les révélations inconcevables de Jean-René à propos de l’accomplissement de la prophétie. Si l’objet de sa haine avait été de retour au manoir, elle l’aurait tué volontiers ! Mais Walleggh n’était attendu que le lendemain.

L’esprit enflammé, Éloïse était incapable de réfléchir. La seule pensée qui l’animait, qui la rongea, était qu’au fond d’elle-même, elle le savait. Il lui avait été plus aisé de refuser de voir la vérité pour ce qu’elle était, de refouler la possibilité que son directeur abusât d’elle à son insu et d’admettre qu’il manipulait son subconscient. C’est d’abord contre elle-même que se dirigeait son acrimonie, même s’il n’en demeurerait pas moins que son directeur l’avait dupée.

Elle se leva d’un bond et fit tomber sa chaise à la renverse. Éloïse sentit sa poitrine se comprimer au souvenir de ces ébats, se souvenant très bien s’être délectée des caresses et de la voracité de Walleggh. Pouvait-on parler de viol, dans un tel cas ?

Comme Uther Pendragon l’avait fait avec Dame Igraine, il avait usé d’un subterfuge afin d’assouvir son désir et la duchesse avait cocufié Gorlois de Cornouailles à son insu. Éloïse songea que si elle avait avoué ses sentiments à Christophe plus tôt, le résultat aurait été le même pour lui.

Tout en songeant à Christophe, Éloïse se souvint qu’il pouvait se connecter à Internet d’une minute à l’autre et il n’était pas question qu’il la voie dans un état pareil. Lentement, elle se força à prendre de grandes inspirations et à ouvrir ses mains, toujours crispées. Elle devait mater sa colère.

Malgré la respiration régulière qu’elle s’efforçait de maintenir et les cent pas qu’elle faisait dans la pièce, Éloïse n’arrivait pas à se calmer. Elle était incapable de réfléchir. Les flammes qui s’élevaient dans l’âtre ne faisaient que refléter son état d’esprit. La situation

dépassait son entendement. Éloïse s'immobilisa et posa la tête sur ses bras, qu'elle croisa sur le manteau de la cheminée. La même question revenait constamment : comment une telle chose pouvait-elle être possible ? Elle se souvenait clairement avoir chaque soir verrouillé sa porte à double tour et elle mettait même une chaise sous la poignée, pour la bloquer ! Pourtant, Walleggh trouvait le moyen d'entrer dans ses appartements. Il devait forcément y avoir quelque part une trace d'effraction, une piste quelconque, un indice qui...

Éloïse releva subitement la tête et la tourna vers la gauche.

— Alfie !

Le chien de Philip avait semblé flairer quelque chose, ou quelqu'un, de ce côté...

N'écoutant que son intuition, elle observa le mur en retenant son souffle. Elle glissa lentement ses mains sur la cloison. Soudain, elle sentit sous ses doigts une très fine rainure, qui s'étendait du plancher au plafond. Jamais, auparavant, ne l'avait-elle remarquée.

— Idiote ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? se réprimanda-t-elle, en se souvenant du passage qui reliait la cuisine à l'aile sud, à l'instar de celui qui se trouvait entre la bibliothèque et le grand hall de l'université.

S'il existait un tel passage au premier étage, il y en avait forcément d'autres ailleurs dans le manoir.

Pendant quelques instants, Éloïse s'efforça de découvrir comment ouvrir la cloison, qui demeurait obstinément fermée.

Rageuse devant son insuccès, elle poussa sur le mur de ses deux mains, en grognant. Aussitôt, un faible clic retentit. Le mur s'enfonça de quelques centimètres et rebondit vers l'avant, dévoilant une ouverture.

— Te voilà démasqué, sale pervers, persifla-t-elle.

L'accès menait directement aux appartements de Walleggh. Éloïse brûlait de s'y rendre, mais Christophe et Fabrice n'allaient plus tarder.

Elle revint vers son bureau et se versa du thé dans la fine tasse de porcelaine bleue. Ce faisant, une tristesse aiguë lui transperça le cœur : Philip était assurément dans le coup. N'avait-il pas empêché de justesse son chien de dévoiler le passage secret ? La raison du malaise qu'il avait affiché à ce moment-là lui semblait maintenant très claire.

Une vague de consternation acheva de tiédir sa colère. Comment osait-il la trahir ainsi, lui qu'elle affectionnait au même titre qu'un frère ? Elle était convaincue de l'authenticité des sentiments qu'il éprouvait pour elle, mais son attachement à son maître devait être plus fort encore... Éloïse refusait de croire que tous ces moments passés en sa compagnie n'avaient été basés que sur le mensonge. Cela lui était inconcevable. Personne ne pouvait être d'une nature à ce

point fourbe. « À moins que l'élève n'ait surpassé son maître ? » se dit-elle aussitôt, valsant entre le chagrin et l'ironie.

Désespérée, elle admira la tasse délicate qu'il lui avait offerte pour Noël.

— Non, murmura-t-elle, il n'est pas comme ça. Je refuse de le croire.

Peut-être était-il lui aussi sous le joug de Wallegh, et à un degré qui excédait sa volonté ? Éloïse se remémora leur moment en tête-à-tête, chez lui, la veille de l'arrivée de Christophe. Non sans une certaine réserve, il avait mentionné que le directeur lui avait déjà offert son cadeau... De quelle nature était-il ? Quel lien existait-il réellement entre les deux hommes ? Cela aussi, Éloïse se promit de le découvrir. Mais, pour l'instant, elle avait d'autres chats à fouetter. Du mieux qu'elle put, elle se composa une expression joviale et s'installa face à son ordinateur.

Par miracle, Éloïse parvint à soutenir la conversation sans que Christophe ou son frère se rende compte de son bouleversement. Les sachant tous deux rentrés au pays sans encombre, Éloïse put enfin entreprendre son investigation.

— À nous deux, maintenant.

Munie d'une lampe de poche, elle s'engouffra dans le passage. À petits pas, elle descendit l'escalier. Elle aboutit devant une seconde cloison, sur laquelle était fixée une anse toute simple. En toute logique, le mur devait s'actionner comme celui de là-haut. Éloïse saisit la poignée et tira un petit coup sec. Elle obtint le résultat escompté.

Les battements de son cœur accélérèrent. Au-delà de cette porte se situait la suite temporairement inoccupée de Wallegh. Par mesure de précaution, elle prêta l'oreille, mais ne détecta aucun bruit. La sagesse céda à son esprit de chercheuse qui la poussait à poursuivre au lieu de déguerpir au plus vite. Lentement, Éloïse pénétra dans la pièce.

Son faisceau lumineux fit une première reconnaissance des lieux et confirma qu'il n'y avait personne. La jeune femme laissa le passage entrebâillé et s'avança jusqu'au mur opposé, où elle effleura un interrupteur. La lumière dévoila une pièce dénudée, à mille lieues de la décoration de Redmill et du cabinet que possédait Wallegh sur le campus. Les murs étaient cependant tous recouverts de miroirs. Elle trouva cela curieux, mais ne s'y attarda pas.

Éloïse se dit que si elle-même avait des choses à cacher, elle le ferait dans un endroit plus intime, pas là où elle était susceptible de recevoir des gens. Elle quitta donc le vivoir et se mit en quête de la

chambre à coucher.

La pièce s'avéra tout aussi épurée, ne comptant pour tout décor qu'un lit et une penderie, dans laquelle Éloïse ne vit que des vêtements et des chaussures. À l'entrée, toutefois, se trouvait un étroit caisson de bois rempli de bouteilles de vin rouge, surmonté d'un service de verre taillé et d'une carafe.

— Bel ivrogne ! Cracha-t-elle.

Combien de fois avait-elle vu Walleggh un verre à la main ?

Elle tourna le dos au meuble et admit que cette intrusion ne lui apprenait, jusque-là, rien qui vaille. Ses yeux se posèrent sur la cloison entrebâillée et il lui vint alors une idée.

Lentement, elle fit le tour de la pièce, le regard et les doigts rivés au mur. Elle découvrit la strie du côté opposé du lit. Victorieuse, Éloïse constata que ce nouveau sillon s'étendait lui aussi du plafond au plancher. De nouveau, elle appuya fermement sur le panneau et retira ses mains dès qu'elle entendit le clic. Ses lèvres ébauchèrent un sourire narquois.

— Je te tiens...

Elle ouvrit la porte masquée et força ses yeux à scruter la noirceur béante. Éloïse distingua une chaînette qui pendait du plafond, sur laquelle elle tira. Une ampoule s'alluma. Derrière cette autre cloison secrète se dissimulait un réduit qui laissa la jeune femme pantoise. Devant elle s'étaient de véritables trésors : des toiles, des dessins, des vêtements anciens, ainsi que de nombreux coffrets de bois. Elle s'avança dans le placard et examina avec précaution les tableaux qui gisaient à ses pieds. Il s'agissait d'originaux, tous de Rembrandt. Elle aperçut une longue capsule tubulaire, qu'elle ne put résister à ouvrir. À l'intérieur étaient enroulés des dessins, esquissés de la main de ce même artiste, mais qui représentaient tous des scènes de la vie du Christ. Mais pourquoi Rembrandt exclusivement ?

Parmi les dessins figuraient entre autres *Le Christ présenté au peuple* et *L'Annonciation aux bergers*, mais le plus saisissant était sans contredit *Les Trois Croix*. Cette scène de la crucifixion était d'une intensité presque palpable. Le jeu de lumière était remarquable. L'artiste avait également illustré une foule, aux pieds de Jésus, ainsi que des Romains qui s'efforçaient de la contenir. Au bas de l'image, elle remarqua un noyau composé de trois personnes, qu'elle présuma être Marie, l'apôtre Jean et Marie-Madeleine.

Sans trop savoir quoi en déduire, elle roula les précieuses feuilles et les remit dans la capsule, prenant soin de la déposer exactement là où elle l'avait prise. Elle se rendit compte que les tableaux étaient adossés à un coffre de cèdre décoré d'une gravure représentant une fleur de lys. Éloïse souleva doucement le couvercle, qui s'avéra

étonnamment lourd, et y découvrit d'abord un étendard orné de plusieurs petits lys dorés. Elle devina qu'il était français, mais ne sut ni à quelle époque, ni à quel monarque l'associer.

Sous le drapeau se trouvait un objet enveloppé dans un papier de soie indigo. Éloïse s'en empara, constatant qu'il était souple et moelleux. Doucement, elle s'agenouilla et posa le paquet sur ses cuisses, puis écarta les pans de la feuille délicate.

— Par tous les saints, qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria-t-elle en découvrant une longue tresse de cheveux bruns.

Il s'agissait de véritables cheveux humains. Dégoûtée, Éloïse remit le paquet dans le coffre. Elle y vit alors une croix de bois, plus grande que sa main. Elle la saisit et l'examina à son tour. En la retournant, elle lut une inscription gravée à même le crucifix. Éloïse l'orienta vers la lumière et put y lire « Pour La Hire, de J ». Elle eut beau se creuser la tête, cette inscription ne lui évoquait absolument rien.

Elle reconnut ensuite, tout au fond du coffre, le costume que Wallegh portait au bal masqué. Force lui fut d'admettre qu'il s'agissait bel et bien de l'habit qu'elle avait vu sur le portrait montrant Catherine de Médicis en compagnie de son chancelier Michel de l'Hospital. En examinant minutieusement le vêtement, Éloïse remarqua qu'il était entièrement fait à la main. Aucune trace de point de surjet, ni d'étiquette indiquant la taille ou le mode d'entretien. Elle avait peut-être entre les mains un authentique costume de la Renaissance.

Tout en refermant le coffre, Éloïse se dit que tout cela aurait dû se trouver dans un musée au lieu de croupir dans une garde-robe, au même titre que le pommeau de Redmill, d'ailleurs. Elle se releva et s'intéressa aux vêtements qui étaient suspendus à sa droite. Ils dataient d'époques différentes et étaient tous emballés dans une enveloppe protectrice ajourée de nombreux petits trous. En les écartant, elle discerna une trappe sur le mur. D'instinct, Éloïse sut que ce qui se cachait derrière lui apporterait réponses à ses questions.

Elle tâtonna quelques instants en tentant de l'ouvrir, pour finalement se rendre compte qu'il s'agissait d'un panneau coulissant. Elle le fit glisser et aperçut une masse qui lui fit bondir le cœur. Éloïse avait devant elle l'autre moitié de la Pierre de la Destinée !

Elle en reconnut immédiatement la texture et la couleur unique, identique à celle qui était exposée au château d'Édimbourg. La pierre de Jacob, celle-là même que son directeur avait associée à la légende d'Arthur...

— Qui es-tu réellement, Wallegh Grovonovitch ? murmura-t-elle en caressant la surface rugueuse.

Quel était le lien entre tous ces objets, entre la multitude de

questions qu'ils soulevaient ?

Éloïse remit chaque chose à sa place et sortit du réduit. Une foule de suppositions se bousculaient dans sa tête, toutes plus incohérentes les unes que les autres. Par-dessus tout, Éloïse se demandait comment elle était liée à tout cela. En quoi cette impressionnante collection rejoignait-elle la prophétie qui semblait l'unir à Walleggh ? Elle ébaucha une hypothèse :

— Et si c'était lui, le lien ?

En sortant de la chambre, elle posa de nouveau ses yeux sur le cabinet qui renfermait les bouteilles de vin. Que du vin rouge, d'un rouge profond, opaque, presque noir. Tout en regardant l'alcool couleur sang qui dormait à l'entrée de la pièce, un frisson lui glaça les veines. Éloïse se souvenait clairement de la conversation qu'elle avait eue avec Walleggh, à Chalice Well, à propos de la relation entre le sang et la vie éternelle. « L'éternité se trouve non pas dans une goutte d'eau, mais bien dans une goutte de sang », avait-il affirmé. Elle sut qu'en ces paroles résidait la clé du mystère. Ne restait plus qu'à assembler les pièces du casse-tête.

Éloïse fit un pas vers l'armoire à vin, laissant ses réflexions couler librement. L'idée que ces reliques aient réellement appartenu à Walleggh, au fil du temps, lui effleura l'esprit. Tous ces trésors qu'il possédait pouvaient-ils être les siens... propres, malgré le fait qu'ils provenaient d'époques différentes ? Du coup, son hypothèse sur la réincarnation ne tenait plus la route ; Walleggh était bien de chair. Par ailleurs, ses connaissances de l'Histoire étaient telles qu'on aurait juré qu'il avait lui-même évolué à travers les époques. Sa façon de lui raconter certains événements ou certaines périodes historiques avait quelque chose de trop personnel pour ne relever que d'un quelconque talent de pédagogue ou de conteur. Soudain, Éloïse fut convaincue qu'il s'agissait bien de lui, sur ce portrait avec Catherine de Médicis.

Elle avança encore vers le caisson et l'image se précisa plus nettement dans sa tête. Mais le portrait était terrifiant. Son poulx s'accéléra. S'il ne s'agissait pas de réincarnation, ne restait alors de plausible qu'une ultime possibilité. Éloïse songea au Saint Graal, mais tout indiquait qu'elle faisait fausse route. Si Walleggh détenait l'épée d'Avalon et la Pierre de la Destinée, il aurait normalement dû avoir aussi la coupe sacrée, ce qui ne semblait pas être le cas. De plus, il avait soutenu que ce n'était pas le calice qui apportait la vie éternelle, mais bien une goutte de...

Les yeux écarquillés, Éloïse joignit ses mains devant sa bouche et comprit que la seule créature jouissant d'une telle longévité était...

— Un vampire.

Mue par son instinct, Éloïse était allée reprendre la croix de bois dans le placard et l'avait rapportée avec elle. Elle avait regagné ses quartiers en grimpant l'escalier quatre à quatre, persuadée que cet objet lui apporterait quelque indice pour élucider le secret que Wallegh gardait un peu trop jalousement. S'il était véritablement ce qu'elle croyait, pourquoi aurait-il été en possession d'une croix ?

Le moteur de recherche indiqua que « La Hire » était en fait Etienne de Vignolles, dit La Hire, capitaine de Jeanne d'Arc.

— Voilà qui explique le J... murmura Éloïse, en caressant l'inscription au dos de la croix de bois.

Wallegh avait laissé entendre que la Pucelle d'Orléans était possiblement l'une des sept filles d'Avalon. Rien ne permettait encore à Éloïse de le confirmer. Elle allait devoir pousser ses recherches plus loin pour en avoir le cœur net. Arriverait-elle jamais à déterminer qui étaient ces sept mystérieuses femmes et si elle-même était bien l'une d'elles ?

Éloïse songea au manche d'Excalibur, qu'elle gardait dans ses appartements depuis le départ de son frère, et se demanda combien de temps passerait avant que la dame de l'épée se manifeste de nouveau.

— Éloïse, tu es là ? s'enquit tout à coup une voix étouffée derrière sa porte.

La jeune femme fronça les sourcils. Philip, C'était la dernière personne au monde qu'elle souhaitait voir en ce moment. Trois petits coups retentirent avec insistance. Éloïse soupira d'impatience, se leva et traversa la pièce vivement. Elle ouvrit la porte d'un trait.

— Qu'est-ce que tu veux ? lança-t-elle sèchement. Loin de s'attendre à cet accueil glacial, il mit une seconde pour se ressaisir.

— Eh bien, j'ai frappé à deux reprises, mais...

— Alors, tu aurais dû comprendre que je voulais être tranquille. Bonsoir.

Elle allait refermer la porte, mais il s'interposa.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? On dirait que tu es fâchée...

— Je salue ta perspicacité, mon petit chéri, trancha-t-elle froidement. Maintenant, laisse-moi. Je n'ai vraiment pas envie de te voir en ce moment.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Il la dévisagea, interloqué. Sa visite n'avait pour seul but que de voir si le départ de Christophe et de son frère ne la rendait pas trop triste !

Éloïse éclata d'un petit rire cynique, qui lui rappela avec dégoût celui que Wallegh émettait de temps à autre.

— Tu m’as sous-estimée. Et j’ai horreur qu’on me prenne pour une cruche. Malheureusement pour toi, j’ai une excellente mémoire. Maintenant, va-t’en.

— Mais...

La porte claqua. Ahuri, Philip se demanda quelle mouche l’avait piquée pour qu’elle l’accuse ainsi. En quoi l’aurait-il sous-estimée ? Philip se retira et résolut de laisser passer un jour ou deux avant de tenter un rapprochement.

En se retournant, Éloïse se trouva face à face avec la silhouette fantomatique de Morgane. Depuis combien de temps était-elle là ? Philip l’avait-il aperçue ? Lentement, elle s’en approcha, constatant que sa visiteuse admirait la croix de bois laissée sur le canapé. Sans même lever les yeux, la dame de l’épée murmura :

— Elle a tant voulu l’aider... Elle croyait en sa rédemption.

Éloïse déglutit.

— Qui Jeanne d’Arc voulait-elle aider ? balbutia-t-elle.

— Celui qui se tourne maintenant vers vous pour obtenir son salut.

Sans un mot de plus, elle contempla intensément Éloïse, qui se perdit dans ce regard limpide, aussi bleu que celui de son directeur. Il ne pouvait s’agir que de sa sœur. N’était-ce pas, d’ailleurs, ce que Julia lui avait appris, lors de leur discussion ?

Absorbée par ses pensées, Éloïse prit délicatement le pommeau et constata qu’il était chaud, contrairement aux autres fois. Elle se dit que si la dame de l’épée était bien Morgane, alors Walleggh ne pouvait être que...

Elle releva vivement la tête, stupéfaite par sa déduction, mais la silhouette avait disparu. Volatilisée. Encore.

— Je percerai votre mystère, promit-elle, dussé-je y passer le reste de ma vie.

Le silence régnait. La pénombre la dissimulait à la perfection. Recroquevillée sur son canapé, Éloïse regardait son lit, où ses oreillers la remplaçaient en imitant habilement son corps. Walleggh allait venir. Elle le sentait.

Les heures passèrent, une à une, avec une lenteur désespérante. La croix de Jeanne d’Arc entre les mains, elle écoutait le calme plat de la nuit, attendant patiemment ce petit claquement qui trahirait

l'arrivée de celui qu'elle abhorrait. Elle vérifia pour une énième fois que le pieu de bois se trouvait bien dissimulé sous le coussin à ses côtés.

Enfin, un léger bruit survint sur sa gauche. Éloïse retint son souffle. Elle tourna la tête vers l'âtre, où Wallegh apparut. Tout en crispant les mâchoires, elle le regarda s'avancer vers le lit, tel un fauve prêt à s'abattre sur sa proie. Comme il étendait la main, il stoppa son geste, sentant que quelque chose ne tournait pas rond.

— Vous n'êtes pas le bienvenu, ici.

La voix d'Éloïse retentit dans le noir, grave et assurée. Wallegh se tourna lentement vers elle, hésitant entre la colère et la stupeur. La jeune femme étira le bras et actionna l'interrupteur. L'éclat subit de la lumière les fit tous deux cligner des yeux. Elle se rendit compte avec satisfaction que son directeur avait blêmi.

— Je vous répète que vous n'êtes pas le bienvenu ici, vampire de Satan.

— Ah... C'est donc cela.

On prétendait que ceux de sa race n'étaient pas censés entrer là où ils n'avaient pas d'abord été invités. Wallegh marcha néanmoins droit sur elle, sans se presser ni cesser de la fixer. Éloïse ne bougea pas d'un cheveu, défiant les yeux de glace qu'il dardait sur elle. Dans son regard brillait également autre chose, une lueur inquiétante. Wallegh n'était pas lui-même. Du moins, pas celui qu'elle avait appris à apprécier à Édimbourg.

Éloïse se tint prête à bondir.

— Si vous croyez m'endormir en me dévisageant ainsi, vous perdez votre temps. Vous n'aurez plus jamais d'emprise sur moi, espèce de fumier.

— Je vois que mon assistant s'est laissé aller à quelques confidences à mon sujet, gronda-t-il en avançant toujours.

— Pas du tout, je suis allée faire un petit tour chez vous et j'ai découvert... ceci !

Elle lui plaqua la croix devant le visage, certaine de le voir reculer devant ce symbole chrétien par excellence. À son grand étonnement, il n'en fit rien. Wallegh regarda la croix et esquissa un grand sourire.

— Et que croyez-vous pouvoir faire avec cela, au juste ? la railla-t-il d'une voix narquoise.

En deux enjambées, il fut sur elle, lui arrachant l'objet des mains. Contrairement à ce qu'Éloïse s'était imaginé, rien de particulier ne se passa alors. Elle ne put s'empêcher d'afficher un air hébété. Cette première défense venait de tomber, mais il lui restait encore le pieu, bien caché près d'elle.

Walleggh s'esclaffa.

— Allons, ne me dites pas que vous vous attendiez à ce que je me consume sur place ? C'est grotesque, très chère. Autant vous dire tout de suite que ni l'ail, ni les balles d'argent, ni les miroirs et – comme vous le voyez – ni les croix n'ont d'effet sur moi. Quant au soleil, vous avez déjà votre réponse.

Sidérée, Éloïse dut admettre que, souvent, ils s'étaient retrouvés à l'extérieur tous les deux, sans que la puissance de l'astre lumineux ait un quelconque effet néfaste sur lui. Elle se souvint également de leur visite à la petite église St. John's, à Glastonbury, lieu sacré pourtant présumé hostile à toute créature du Mal...

Tout ce qu'elle avait entendu sur les moyens d'anéantir un vampire semblait vain. Malgré cela, elle était convaincue de ne pas faire erreur : Walleggh était assurément une de ces créatures de la nuit s'abreuvant du sang d'autrui.

Il retourna la croix dans sa main et, devant l'inscription, demeura songeur un instant.

— Comment avez-vous su ? demanda-t-il enfin.

— Ainsi, vous ne le niez pas ? s'exclama Éloïse.

— À quoi bon ? Mon dernier déni a donné lieu à ce que l'on appelle aujourd'hui l'Inquisition.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Répondez à ma question ; comment avez-vous su ?

— Ça me regarde. Mais sachez que j'ai tout noté quelque part : vos allusions, vos indices, les révélations que j'ai su récolter un peu partout, mais, surtout, mes rêves, sale porc ! Ces rêves qui n'en étaient pas et où vous vous vautriez dans mes draps sans mon consentement ! Explosa-t-elle.

— Votre consentement ? Dois-je comprendre que vous me l'auriez donné si je l'avais demandé ?

— Jamais de la vie !

— Alors, je n'avais pas le choix.

— Le choix ? Mais quel choix ? Qui peut ne pas avoir le choix de violer quelqu'un ?

— Comme vous y allez ! Je vous rappelle que vous sembliez plutôt apprécier mes... attentions.

Ce fut la goutte de trop. Éloïse s'empara du pieu et bondit sur lui. Plus grand qu'elle, Walleggh réussit à l'éviter. Ils se bousculèrent, elle tentant de l'atteindre avec son arme et lui s'efforçant de la lui enlever. Ils roulèrent sur le parquet et Éloïse se retrouva coincée sous le poids de l'homme, excité plus qu'offensé par cette lutte. Toujours en se débattant pour se libérer, Éloïse lui cracha à la figure.

— Si cette prophétie exige que je vous tue, eh bien, je vous jure

que vous allez être servi !

— Je suis désolé de vous apprendre que le moment n'est pas encore venu.

Ce disant, il glissa nerveusement sa main le long d'une cuisse de la jeune femme, son souffle s'emballant peu à peu. Éloïse comprit quelles étaient ses intentions. Sans perdre une seconde, elle usa de ce qu'elle considérait être son dernier recours, son arme secrète.

— À mon tour de vous apprendre quelque chose, Walleggh Grovonovitch ! Le mot nouveau d'aujourd'hui sera HYS-TÉ-REC-TO-MIE !

PARCE QUE

Walleggh se réfugia dans le mutisme, les traits durcis par l'incrédulité et l'amertume. Il se tenait devant l'âtre, la croix de bois entre ses mains. Il avait échoué. Ce constat ne le blessa pas davantage que si la jeune femme lui avait planté son pieu dans le cœur.

Tout aussi coite, Éloïse l'observait, adossée près de la porte. Lors de son arrivée à Bristol, son directeur lui avait demandé si elle avait des enfants ; pas si elle *pouvait* en avoir.

Jean-René avait fait allusion à une éventuelle grossesse afin que s'accomplisse cette nébuleuse prophétie. Éloïse comprit tout à coup que jamais Walleggh ne parviendrait à ses fins. Son cancer de l'utérus, diagnostiqué près de dix ans auparavant, avait en effet nécessité une hystérectomie. Elle avait dû faire le deuil de la maternité, mais elle s'était consolée en se disant que, le moment venu, elle pourrait toujours recourir à l'adoption. C'est à cette même époque que le hasard avait voulu qu'Éloïse devienne prématurément tutrice de son frère. Comme elle n'avait pas de conjoint, le projet avait d'abord été mis en veilleuse, puis progressivement abandonné.

— Parlez-moi de cette prophétie, se résolut à demander Éloïse.

Walleggh demeura encore un instant immobile, anéanti.

— Elle souhaitait tellement me racheter... articula-t-il enfin.

Il se retourna et marcha lentement vers le lit, caressant la croix du bout des doigts. Il s'assit, sans lever les yeux vers son étudiante, puis s'accouda sur ses cuisses. D'une voix grave, à peine audible, il prononça quelques mots qu'Éloïse ne saisit pas. Elle n'osa pas les lui faire répéter et décida plutôt de s'asseoir devant lui, sur le canapé.

— Jeanne avait un de ces caractères ! C'est elle qu'on aurait dû appeler La Hire, entama-t-il. Elle ne cessait de m'invectiver lorsque je jurais ou que je blasphémiais. Il y avait si longtemps que je m'étais détourné du Christ...

Le moment était venu. Il ne pouvait se défilier davantage. Le poids des années lui pesait trop lourd, à présent. Enfin, il allait s'en libérer.

— C'est en faisant sa connaissance que ma quête a commencé. Je ne saurais dire si c'est grâce à elle ou à cause d'elle, mais il reste que, sans la Pucelle, j'ignore où j'en serais rendu aujourd'hui. Avant de me joindre à son armée, je dirigeais une bande de félons qui subsistaient

grâce au pillage, et qui ne se gênaient pas, au passage, pour satisfaire leurs instincts avec les femmes, voire même avec les fillettes laissées à elles-mêmes par leur époux ou leur père partis à la guerre. L'Angleterre menait la vie dure à la France, dont le dauphin n'était qu'un pauvre type sans colonne.

Éloïse l'écoutait en silence, partagée entre la fascination et l'incrédulité.

— Cela se passa au début du ^{xv}^e siècle, en pleine guerre de Cent Ans. La France était alors divisée en deux. D'un côté, les Bourguignons régnaient sur Paris. Ils se rallièrent à l'Angleterre, au grand dam des Armagnacs qui, eux, soutenaient le duc, Charles d'Orléans.

« Celui-ci, après avoir été captif de l'ennemi pendant vingt-cinq longues et pénibles années, fut déshérité, bien qu'en plein droit de réclamer le trône français.

« J'ai connu Jeanne en 1429. Partout, on parlait de cette fillette qui prétendait entendre la voix de Dieu. Elle affirmait avoir été investie par Lui de la mission suivante : aller voir le duc et le mener à Reims pour qu'il y soit sacré roi de France. La curiosité me poussa à vouloir en savoir davantage sur elle. Aussi délaissai-je mes brigands pour intégrer les rangs de son armée.

« Au fil des batailles qu'ils livrèrent contre les Bourguignons et les Anglais, La Hire et la Pucelle devinrent très proches amis. Il se hissa rapidement au rang de premier capitaine, Jeanne avait une confiance inébranlable en lui, malgré la tendance qu'il avait d'abuser des bonnes choses. De son côté, il était fasciné par la foi indéfectible de la jeune chef de guerre, par sa témérité, sa fougue et son esprit de stratège, qui inspiraient le respect de tous ses soldats, novices autant qu'aguerris. Elle affectionnait son capitaine avec ardeur, mais elle ne tolérait pas de l'entendre jurer aussi outrageusement.

« Dès qu'elle accepta de prendre le commandement de l'armée royale, la Pucelle coupa elle-même sa longue tresse de cheveux, jugeant bon de renoncer à ce symbole de sa féminité afin de gagner le respect de ses hommes. C'est à son capitaine qu'elle l'offrit, afin qu'il puise en elle la force de renoncer à son tour à ce qui le maintenait dans l'ombre des voies du Seigneur.

« Elle a tout de suite vu clair en moi, poursuivit Walleggh. Elle savait ce que j'étais et jamais elle ne m'a jugé. Je crois qu'elle s'était donné la mission de... me ramener dans le droit chemin. Au lendemain de notre victoire à Patay, qui ouvrit enfin la route du sacre au duc d'Orléans, à la mi-juin 1429, elle est venue me trouver dans ma tente et c'est là qu'elle m'a offert ceci. »

Éloïse constata qu'il manipulait la croix comme s'il s'agissait d'un nouveau-né. Elle attendit la suite sans mot dire. Tandis qu'il

contemplant la relique, le sillon qui creusait le front du directeur s'accroissait.

— Jamais je n'oublierai la lueur qui brillait dans ses yeux lorsqu'elle la déposa entre mes mains. J'y ai lu une telle force... Une telle foi... J'en ai été totalement désarmé. Comment ce petit bout de femme d'à peine dix-huit ans pouvait-il me remuer l'intérieur à ce point ?

Il ressentit alors, au creux de ses paumes, la même sensation de brûlure qu'il avait éprouvée jadis. Walleghe revit la scène dans sa tête aussi clairement que lorsqu'elle s'était jouée, quelque quatre cents ans plus tôt.

Malgré la douleur lancinante qu'il subissait, il tint bon, puisant sa force dans le regard clair de Jeanne.

— Il n'est pas trop tard pour revenir à Lui, lui murmura-t-elle.

— Non, rétorqua-t-il. Je ne peux pas. Je suis maudit, banni, et j'en suis le seul responsable.

— Il parle à travers moi, tu le sais très bien.

Jeanne lui caressa la joue.

— Ses bras sont grands ouverts, La Hire.

Il faillit céder. Pour la première fois, il sentit des larmes rouler sur son visage. En son cœur jaillit une petite étincelle, qui lui ranima l'âme. Il vivait dans les ténèbres depuis trop longtemps.

— Que dois-je faire ? lui demanda-t-il du bout des lèvres.

— Tu dois te repentir et redevenir un homme.

Il contempla l'épée qui pendait à la hanche de la jeune femme. Elle avait Dieu à ses côtés, tant dans sa bataille que dans son cœur. Lui seul savait d'où provenait l'arme qui allait replacer le roi de France sur son trône.

— Mon absolution ne peut venir que par elle, murmura-t-il en caressant l'extrémité de la garde.

— Jamais je n'y consentirai, La Hire.

Elle sortit de la tente en le laissant là, songeur et rongé de dépit. Il emballa toutefois la croix et la rangea dans sa selle, aux côtés de la tresse dont il ne pouvait se résoudre à se départir.

Walleghe émergea de ses souvenirs, fit une petite pause, se leva, traversa la chambre puis reprit.

— Elle mourut deux ans plus tard. À peine deux mois après son couronnement, le roi ordonna que l'armée soit dissoute. Les vivres et le financement commençaient à manquer. Toutefois, Jeanne ne l'entendait pas ainsi. Elle fit tout de même campagne pour regagner Paris, toujours sous l'emprise de l'ennemi, mais elle fut faite prisonnière et vendue aux Anglais à l'été 1430. On la garda à Rouen, en Normandie, pendant près de six mois, jusqu'à ce que s'amorce son

procès. C'est à l'évêque Pierre Cauchon, un allié des Anglais, qu'elle fut confiée.

Lorsque Wallegh se rappela que le roi n'avait rien fait pour tenter de la libérer, ses traits se durcirent de nouveau. Le simulacre de procès pour hérésie qu'elle subit la conduisit au bûcher. Personne, cependant, ne put prouver qu'elle était mauvaise chrétienne. On annula donc cette accusation pour se tourner vers une série de fautes graves, soit celles d'avoir porté des habits d'homme, d'avoir quitté ses parents sans leur consentement et, par-dessus tout, de considérer invariablement le jugement de Dieu plutôt que celui de l'Église. Les juges alléguèrent que ces voix qu'elle prétendait entendre et écouter provenaient en fait du démon lui-même.

— J'aurais pu la sauver, bredouilla Wallegh. Je suis allé lui rendre visite plusieurs fois, pendant sa captivité à Compiègne, et je lui ai offert de lui donner la vie éternelle, de lui fournir une façon d'échapper à la mort. Mais, chaque fois, elle a catégoriquement refusé.

« Jeanne affirmait que sa mort était inévitable et que, malgré cela, les Anglais seraient déboutés hors du pays. On ne prouva l'authenticité de sa mission que des années plus tard, lorsque l'on constata la réalisation de toutes les prophéties de cette pieuse fille d'Orléans.

« En cela, elle était en tout point comme ce Christ qu'elle aimait tant. »

— Que voulez-vous dire ? se risqua Éloïse.

— Jeanne prétendait agir au nom de Dieu Lui-même. Et, tout comme Jésus, elle préféra mourir que de s'éloigner de son destin et de renier sa foi.

— Je vois...

Éloïse voyait Jeanne d'Arc sous un jour nouveau, plus fort encore que ce qu'elle en connaissait déjà. Plus brave, mais aussi plus humain. La Pucelle devenait beaucoup plus qu'un personnage historique.

— Ce matin-là, le 30 mai 1431, reprit Wallegh d'une voix sourde, je me tenais devant elle, qui était ligotée à son pilier telle une vulgaire criminelle. Comme elle m'avait auparavant donné de sa force par son simple regard, à mon tour je voulais en faire autant pour elle. Je le lui devais.

Tandis que les flammes meurtrières léchaient son corps, Jeanne avait hurlé le nom de son Seigneur plus d'une fois, les yeux levés vers le ciel. C'est le regard rivé à celui de La Hire qu'elle avait rendu l'âme, murmurant *Jésus* pour une dernière fois, tel un appel, une promesse qu'elle sollicitait, au nom de la profonde amitié qui les unissait. La gorge nouée par l'émotion, la rage et la détresse, son capitaine avait acquiescé. Alors seulement s'en était-elle remise à Celui au nom de qui

elle avait chassé les Anglais hors de France.

— Je n'avais qu'une seule envie, siffla le directeur, celle de me rendre au palais avec sa dépouille et de forcer le roi à quémander le pardon pour l'avoir laissée périr ainsi. Mais je venais de lui promettre de me racheter.

— De vous racheter de quoi, Wallegh ? hasarda doucement Éloïse.

Il soupira et la regarda enfin.

— Me racheter pour avoir tourné le dos à son Seigneur et... pour avoir renié l'héritage de Sa Mère.

— Je ne suis pas sûre de bien saisir...

— À l'époque où j'ai connu Jeanne, il y avait déjà mille quatre cents ans que j'étais devenu une créature des ténèbres.

Le calcul fut instantané. Éloïse fronça les sourcils et préféra attendre la suite. Wallegh lui déclara que Jeanne d'Arc était bel et bien, elle aussi, une fille d'Avalon.

— Il est temps, Éloïse, que vous sachiez tout à leur sujet.

— Pourquoi avoir attendu tout ce temps pour me révéler enfin leur secret ? questionna-t-elle.

— Je ne vous jugeais pas suffisamment prête à entendre et, surtout, à admettre certaines choses.

— Par exemple ?

— Vous souvenez-vous de la première fille, Éloïse ?

— Bien sûr. Il s'agirait de la Sainte Vierge.

Elle avait aussi écrit dans son journal intime qu'à la mère du Christ se joignaient Marie Stuart et Catherine de Médicis, ce qui portait le compte, en leur ajoutant maintenant Jeanne d'Arc, à quatre. Cinq, si elle s'incluait elle-même, bien qu'elle ignorât encore de quelle façon elle leur était reliée, et six, si elle considérait Morgane. Qui était la dernière ?

Wallegh lui demanda si elle avait trouvé le manche d'Excalibur, pendant son séjour à Redmill. Elle hocha la tête.

— J'en étais sûr, dit-il. Et qu'en avez-vous fait ?

Éloïse se leva et se dirigea du côté opposé de son lit, là où elle dissimulait l'objet. Elle glissa la main sous les oreillers et l'empoigna, puis nota qu'il était chaud. Elle le montra à son directeur, curieuse de voir la réaction qu'il aurait en l'apercevant.

Il ne cilla même pas ; son étudiante avait agi exactement comme il l'avait anticipé.

— Vous est-elle apparue ? questionna-t-il simplement.

— Oui, souffla Éloïse, et à mon frère également.

Il fut heureux de l'apprendre ; peut-être lui restait-il un infime espoir de réussite de ce côté. Encore fallait-il convaincre la dame

blanche de collaborer... Il verrait cela plus tard.

Wallegh posa la croix sur le lit et tendit la main.

— Vous permettez ?

Éloïse hésita un instant, mais lui tendit le manche. Au lieu de s'en emparer, le directeur ne fit que l'effleurer. Aussitôt, la jeune femme sentit une onde se répandre dans tout son être. Puis, la même lumière qu'elle avait aperçue dans le grenier de Redmill jaillit de l'orifice prévu pour y insérer la lame. La dame de l'épée prit forme devant ses yeux ébahis. Comme lors de leurs rencontres précédentes, elle adressa un salut chaleureux à Éloïse, qui le lui rendit avec autant d'empressement.

— Où est-il ? fit la silhouette. J'ai senti son appel...

La jeune femme désigna son directeur d'un petit signe du menton, incitant l'apparition à se retourner. Lorsque son regard opalin rencontra celui de l'homme, elle s'exclama :

— Mon frère ! Il y avait si longtemps !

Jamais auparavant Éloïse n'avait vu une telle expression sur le visage de Wallegh. Elle y décela un grand bonheur, un amour profond, et elle en fut intensément troublée. Il lui présenta enfin qui était en réalité la céleste inconnue.

— Éloïse, vous avez devant vous ma sœur, la seconde fille d'Avalon, que certains ont jadis connue sous le prénom de Morgane.

— Oui, j'étais au courant.

— Morgane et moi-même sommes les enfants d'une autre fille d'Avalon...

Éloïse voyait bien que Wallegh lui révélait ces informations au compte-gouttes, cherchant manifestement à la ménager. Il venait tout juste d'affirmer que certaines choses seraient difficiles à admettre... Néanmoins, le temps des cachettes et des devinettes était terminé. La jeune femme devança son directeur.

— Igraine du Lac, je présume ?

Si cette hypothèse était confirmée, cela ferait de Wallegh nul autre que le roi Arthur lui-même, ainsi qu'elle l'avait soupçonné plus tôt. Éloïse n'en était que trop consciente.

— Selon la légende, oui, intervint la dame blanche. Mais, ma... *notre* véritable mère s'appelait Marie.

Éloïse eut une fois de plus l'impression que son sang ne se rendait plus à son cerveau. La léthargie était de loin plus invitante que le portrait qui se dessinait peu à peu dans son esprit dubitatif. À défaut d'être la progéniture de Marie Stuart, Morgane et Wallegh ne pouvaient être les enfants que d'une seule autre Marie d'Avalon, et cette Marie-là était réputée n'avoir eu qu'un seul fils...

— Non, c'est impossible... bredouilla Éloïse, le souffle court.

Du coup, elle fut assaillie de déductions toutes plus grotesques les unes que les autres. Suivant le cours de sa pensée, Wallegh vint à sa rescousse.

— Je ne suis pas le Christ ressuscité, si c'est à cela que vous pensez, fit-il doucement. Ma vie éternelle est d'une tout autre nature que la Sienne, je vous assure.

Éloïse déglutit, mais ne fut pas rassérénée pour autant.

— Qui êtes-vous, dans ce cas ? s'entendit-elle demander à son directeur.

— Le nom que m'a donné ma mère à ma naissance importe peu, mais voici ma sœur Marie-Madeleine.

Éloïse mit plusieurs minutes à se ressaisir, une fois que Wallegh eut ramassé le manche d'épée qu'elle avait laissé tomber. Elle se souvenait vaguement qu'il lui avait déjà affirmé que Marie-Madeleine et Jésus étaient frère et sœur, sans qu'elle accorde à cette divulgation quelque importance. Ce que son esprit ne pouvait pas admettre, c'était que son directeur se déclare ni plus ni moins que le frère du Seigneur. Cela lui semblait en tout point inconcevable.

La discussion qu'elle avait eue avec Philip au sujet de la virginité perpétuelle de la Sainte Vierge lui revint également en mémoire. Pourquoi n'aurait-elle pas engendré d'autres enfants, après avoir mis son saint Fils au monde ?

Wallegh décida que le moment de jeter enfin un peu de lumière sur les spéculations de son étudiante était venu. Éloïse l'écouta sans l'interrompre.

— J'ai à peine connu ce frère dont le monde entier se souvient encore. J'avais vingt-deux ans lorsqu'il fut crucifié, et Il avait, depuis longtemps, quitté le toit familial. Notre mère a eu cinq enfants, dont le Christ était l'aîné, Marie-Madeleine étant la seule fille. Le Graal, Éloïse, n'a strictement rien à voir avec l'éternité, comme j'ai tenté de vous l'expliquer à Chalice Well. C'est le sein de notre mère qui a fait de nous ce que nous sommes.

Éloïse fronça les sourcils tandis que Wallegh poursuivait.

— En portant notre saint Frère, son ventre avait reçu et conservé une parcelle de cette divinité, qu'elle transmet à chacun de nous par la suite. Par contre, nous n'avons pas été, comme Lui, conçus grâce à quelque intervention céleste. Notre père était tout ce qu'il y a de plus humain ; il s'agit de Joseph le charpentier.

Dès leur jeune âge, ils avaient subi les lourdes conséquences d'être désignés comme étant « les frères et la sœur de ». Marie et

Joseph avaient offert à tous leurs enfants la même éducation et s'étaient efforcés de leur transmettre les valeurs que Jésus s'appliquait à promouvoir. Walleggh acceptait mal, toutefois, de voir chacun de ses faux pas d'enfant traité d'insulte à la bonté de son aîné. De nature fougueuse et volontaire, il s'était rapidement rebellé contre Ses enseignements, entraînant sa sœur avec lui dans ses écarts. Leurs autres frères, quant à eux, avaient suivi les traces de l'Aîné, et certains figuraient même parmi Ses fidèles, que tous reconnaissaient comme étant Ses apôtres.

— Parmi ceux-là, il y avait Jean, mais j'ai toujours partagé un lien particulier avec ma sœur. Tout comme Fabrice et vous-même, Éloïse, Morgane et moi sommes jumeaux.

Elle comprenait un peu mieux pourquoi son directeur s'intéressait autant à Fabrice, mais la question n'était pas encore élucidée. Quant aux révélations de Walleggh, elles confirmaient que le Christ ne parlait pas qu'en paraboles. Lors de sa mort, Jésus avait dit : « Voici ma mère, et voici mon frère et ma sœur », en désignant Marie, Jean et Marie-Madeleine pour ce qu'ils étaient réellement, sa famille au sens propre.

— Je n'avais rien à Lui reprocher, avoua Walleggh, mais je ne pouvais pas tolérer d'être constamment comparé à Lui. Comment aurais-je pu rivaliser avec la perfection même ? C'était au-dessus de mes forces. Notre pauvre mère a beaucoup souffert de mes nombreux écarts de conduite, qui m'ont poussé à découvrir les plaisirs pervers de l'interdit.

Débauche, orgies et beuveries avaient composé ses nuits, tandis que paresse et oisiveté marquaient ses journées. Il réglait ses dettes en vendant les *talents* de sa sœur, qui se complaisait elle aussi dans ce style de vie libre de tout compte à rendre. Peu à peu, leurs liens avec leur famille s'étaient faits si ténus qu'ils avaient fini par se rompre.

Ce n'est que des années plus tard que Marie-Madeleine était revenue vers ses racines, alors qu'elle avait été sauvée d'une mort certaine grâce à la sage intervention de Jésus. Sans Lui, elle serait morte lapidée, livrée à la haine et au rejet de la population. Dès lors, elle avait rejoint la communauté du Christ et avait délaissé son frère jumeau qui, lui, n'avait pas pour autant été touché par cette conversion. Malgré tous ses efforts, ses arguments et ses tentatives de raisonner Walleggh, sa sœur repentante n'avait pas réussi à le détourner de sa vie de dépravation.

— J'évoluais, poursuivit-il, dans des cercles qui, chaque jour, m'éloignaient de plus en plus de cet héritage légué par Lui. Lorsqu'il fut mis à mort et que la rumeur se répandit voulant que Judas l'avait trahi pour une poignée d'écus, je...

Sa voix se brisa. La dame de l'épée effleura le visage de son frère

et l'enjoignit silencieusement de continuer. Wallegh croisa les mains dans son dos, se tourna et fit quelques pas. Puis, il revint vers Éloïse, le regard fixé sur le parquet lustré.

— J'ai affirmé à qui voulait bien l'entendre que j'en aurais fait tout autant, lâcha-t-il enfin. Je venais de franchir la dernière barrière de mon âme. C'est à ce moment que j'ai fait sa rencontre...

L'Étrangère était d'une beauté incomparable, envoûtante et irrésistible. Wallegh avait eu pour elle un désir foudroyant et impérieux. Ses jeux sexuels l'attisaient comme nulle autre femme n'avait su le faire auparavant. Il s'était alors enfoncé dans une telle luxure qu'il en avait perdu l'esprit.

— Elle me faisait boire des potions et des mixtures douteuses, destinées, disait-elle, à accroître mon plaisir. Puis, un jour, elle a tenu au-dessus de ma coupe de vin une petite fiole noire, de laquelle s'échappa une goutte de sang. J'ai d'abord cru à un autre jeu tordu de sa part, aussi ne m'en suis-je pas méfié...

Mais chez lui s'étaient rapidement opérés des changements de comportement inquiétants. Il avait perdu le goût pour toute nourriture, ne s'abreuvant plus que de vin rouge, et ses pulsions étaient devenues de plus en plus urgentes et violentes. Il s'était mis à ne vivre que pour cette petite goutte de sang que l'Étrangère versait parfois au creux de sa coupe. Les doses avaient graduellement augmenté, la quantité de vin diminuant en proportion, jusqu'à ce que l'Étrangère ne lui fasse boire que le sang lui-même.

Il agissait en lui tel un poison, exacerbant ses sens, mais détruisant en lui tout ce qu'il y avait de noble et d'humain. Et, plus Wallegh en buvait, plus il en était avide.

— Je lui demandai un jour de me révéler pourquoi ce fluide avait pareille emprise sur moi. Au lieu de me répondre, elle trempa son doigt dans ma coupe, le porta à mes lèvres et je le léchai avidement...

L'Étrangère l'embrassa goulûment, avant de lui susurrer :

— Tu as en toi le sang de celui-là même qui a conduit ton frère à la mort. Je l'ai recueilli alors que son corps inerte et pathétique pendait misérablement au bout de sa corde...

Comprenant qu'elle lui avait fait boire le sang de Judas Iscariote, Wallegh l'avait repoussée sans ménagement.

— Le sang d'un mort ! avait-il rugi, horrifié. As-tu perdu la tête, femme ?

L'Étrangère avait éclaté d'un rire sardonique, à la limite du terrifiant.

— Femme ? Détrompe-toi, pauvre imbécile, je suis bien plus que cela. Je suis celle qui, aujourd'hui, a pris sa revanche sur Dieu lui-même. Bien que ton frère soit mort en promettant la rédemption des

péchés de tous les hommes, en te faisant mien, j'ai anéanti cette parcelle de Lui qui subsistait en toi. Tu m'appartiens, à présent. Et mien tu resteras à jamais.

Walleggh s'interrompit, laissant à Éloïse le temps de bien assimiler ce qu'il venait de lui révéler, mais ce fut inutile.

— C'est cette femme qui a fait de vous un... un vampire ? hasarda-t-elle.

Il hocha la tête. Les années qui avaient suivi cet épisode avaient été frappées du sceau de la mort et de la perversion la plus abjecte. Il avait exploré sans retenue ni conscience les nouvelles capacités dont il jouissait et en était venu à fuir le jour pour ne vivre que la nuit. Très vite, il s'était rendu compte que jamais il ne souffrait de malaises, ni des effets du temps qui passait.

— Je compris qu'à l'instar de mon Frère, qui avait gagné la vie éternelle en mourant sur la Croix, j'étais devenu, grâce à ce sang corrompu et à l'héritage divin de ma Mère, une créature tout aussi immortelle, mais pas au paradis. Mon royaume était on ne peut plus terrestre et c'est dans les ténèbres que je puisais ma force.

Éloïse remarqua alors l'expression de la dame blanche, qui ne reflétait que douleur et tristesse. Elle en fut chavirée, comprenant enfin la cause de ce regard infiniment affligé.

— N'avez-vous jamais tenté de revoir votre famille ? demanda-t-elle à Walleggh.

— Jamais. Je ne faisais plus partie de leur monde. Du moins, je le pensais, jusqu'à ce que ma sœur tente de me convaincre du contraire...

Elle connaissait l'endroit où il se terrait, dans les montagnes, là où il se croyait à l'abri de tout soupçon pour ces morts atroces qui survenaient dans d'obscures conditions. Les victimes étaient toutes, sans exception, vidées de leur sang. À ces mots, Éloïse fit aussitôt le lien avec le passé sinistre de Redmill et ces cadavres retrouvés sur la propriété.

Marie-Madeleine allait le voir au petit matin, alors qu'elle savait son frère repu. Elle avait l'impression que, même s'ils étaient frère et sœur, elle n'était pas à l'abri de ses appétits immondes. Aucun de ses arguments n'avait su lui faire entendre raison. Cette créature qu'il était devenu ne vivait que pour satisfaire ses bas instincts et n'avait que faire des supplications de cette simple mortelle qui prêchait les paroles du Christ.

Walleggh se tourna vers sa sœur.

— Par ma faute, tu as été entraînée dans mon cauchemar. Mille fois t'aurai-je demandé pardon pour t'avoir imposé ce fardeau...

— Rien de tout ceci ne s'est produit sans que j'y consente de plein

gré, rétorqua-t-elle pour la première fois.

Piquée par la curiosité de ses propos, Éloïse lui demanda de quoi elle parlait. Wallegh reprit la parole.

— Un matin, elle m’a rendu visite accompagnée d’un homme que j’appréciais beaucoup, du temps de mon enfance. Il s’agissait de celui que nous avons toujours considéré comme notre oncle, Joseph d’Arimathie.

— Oui... Ne l’avez-vous pas évoqué, quand nous nous sommes rendus à Glastonbury ?

Éloïse fronça les sourcils, tentant de se remémorer qui était au juste ce personnage. Succinctement, Wallegh lui en traça le portrait, en lui précisant qu’il était membre du Sanhédrin, la haute instance législative traditionnelle de Jérusalem. Joseph d’Arimathie avait rencontré Jésus lorsque celui-ci était tout gamin et qu’il allait écouter les saintes Lectures au temple, accompagné de son père. La sagesse du garçon l’avait ébranlé et le vieil homme avait compris que cet enfant était illuminé par un esprit hors du commun. Il avait demandé à discuter avec le fils du charpentier, qui avait aussitôt acquiescé à sa requête. Une fois de plus, il avait été ébloui par les paroles du garçon. Dès lors, une relation privilégiée était née entre eux, tant et si bien que Joseph d’Arimathie était devenu un proche de la famille.

Plus tard, à l’insu du Sanhédrin, le vieux juif s’était secrètement converti aux enseignements du Christ. Enfin, lors de la crucifixion, lorsqu’une lance avait transpercé le côté du Christ, il avait recueilli le sang du Messie dans une coupe.

— Dans LA coupe, insista Wallegh. Ce fut lui, aussi, qui demanda à Ponce Pilate la permission d’emporter la dépouille de mon frère pour l’inhumer dignement.

Éloïse hocha la tête. Elle avait maintenant une bonne représentation du personnage, réputé avoir jadis accompagné le Christ à Glastonbury. À Avalon.

Elle demanda à Wallegh de reprendre son récit et de préciser le rôle qu’il avait joué auprès de lui, le matin où il lui avait rendu visite en compagnie de sa sœur, dans sa grotte.

— Il était venu me prévenir que les gens commençaient à parler, que des rumeurs circulaient disant que j’étais responsable du meurtre de toutes ces innocentes victimes que l’on retrouvait sans vie, jour après jour. Bien entendu, il me sermonna vertement sur mes agissements impardonnables, desquels j’allais, devoir répondre un jour ou l’autre. Il me dit aussi que j’étais la honte de ma famille et que je devais me repentir, tout comme ma sœur l’avait fait quelques années auparavant. Il me menaça de quelque terrible malédiction, mais je me considérais déjà comme maudit, sans savoir encore à quel point je

l'étais réellement...

À cet instant, l'Étrangère était apparue dans le repaire de Walleggh en se moquant du vieil homme. Elle avait argué que son âme lui appartenait et que jamais il ne retournerait vers la Lumière. Marie-Madeleine lui avait féroce­ment juré le contraire. Amusée de la voir prendre aveuglément le parti de son frère, l'Étrangère lui avait alors proposé un pacte, une sorte d'échange.

— Si, de ton vivant, tu ne parviens pas à l'amener à se repentir, tu me céderas alors TON âme. Et celui que tu appelles ton Sauveur ne pourra rien pour m'en empêcher : vois comment il m'a été facile de piéger cet imbécile...

Walleggh s'était ruée sur elle et avait voulu lui faire avaler ses paroles, mais elle l'avait agrippé à la gorge, freinant aussitôt son élan. Entre ses dents acérées, elle lui avait sifflé de ne jamais s'en prendre à elle de nouveau, sinon il périrait dans des douleurs qu'il ne pouvait même pas imaginer. Sur ce, elle était disparue, non sans promettre à Marie-Madeleine qu'elles se reverraient très bientôt, laissant le vampire humilié, toussotant et massant sa gorge meurtrie.

Joseph d'Arimathie avait ouvert la besace qu'il emportait toujours avec lui et en avait sorti un objet enveloppé dans un linceul. Avec soin, il avait déballé une coupe d'étain inégale et bosselée, qu'il avait posée sur le sol. Il s'était ensuite emparé d'une gourde et avait versé un peu d'eau dans la coupe, puis l'avait tendue à son neveu déchu. Celui-ci l'avait repoussée sèchement, mais le vieil homme s'était obstiné et lui avait ordonné de boire.

D'un geste agacé, il avait pris la coupe et l'avait portée à ses lèvres, sans rien voir du regard en coin qu'échangeaient son oncle et sa sœur. Il vida la coupe d'un trait, avant de rendre l'objet à Joseph. À peine avait-il avalé sa gorgée qu'il s'était étranglé, ayant l'impression d'avoir bu de la lave.

— Que m'avez-vous donc fait boire ? avait-il articulé difficilement, en portant les mains à son cou.

— De l'eau de pluie, mon garçon. De l'eau tout ce qu'il y a de plus ordinaire... offerte dans la coupe de ton Frère.

— Vous m'avez fait boire de l'eau bénite, vieux fou ! avait péniblement craché Walleggh.

Sa voix s'était brisée et il avait été secoué par de violentes convulsions.

— Va chercher les montures ! avait ordonné l'oncle à Marie-Madeleine.

— À mon réveil, précisa Walleggh, nous étions déjà très loin de la Judée, mais la route que nous avions franchie n'était rien comparée au chemin que nous devons encore parcourir.

Éloïse devina aussitôt leur destination finale ; Joseph d'Arimathie les emmenait à Glastonbury, transportant également le Graal avec lui. Le vieil homme était persuadé qu'il pourrait délivrer son neveu de l'emprise du Mal, mais il savait que la tâche serait ardue et qu'il risquait d'échouer. Selon les saintes Écritures, il croyait que sa rédemption était possible, mais pas sans le concours de sa nièce. Connaissant déjà le pouvoir de l'île d'Avalon, il avait cru que celui-ci, jumelé à la foi de Marie-Madeleine, présentait de réelles possibilités d'inverser le maléfice qui avait transformé son neveu en un être sanguinaire et retors.

— De toute évidence, intervint Éloïse, son plan a échoué. À présent, vous vous tenez ici, devant moi, en affirmant que JE suis la clé de toute cette charade, mais qu'est-ce qui vous fait croire que je suis la septième fille d'Avalon ? Je n'ai strictement rien à voir avec Jeanne d'Arc ou Catherine de Médicis !

— Pourtant, vous l'êtes. Vous savez, reprit Morgane, que le nombre sept revêt une signification importante dans le christianisme. Il y a les sept dons de l'Esprit Saint, les sept jours de la Création du monde, les sept sacrements, les sept péchés capitaux...

Éloïse compléta mentalement par les sept chakras, sans compter tout le symbolisme que ce nombre recèle au sein des autres religions. Elle songea aussi à la date de son anniversaire : le septième jour du septième mois... Cette année marquait par ailleurs son 34^e anniversaire, la somme des deux chiffres donnant encore une fois un total de sept.

— Peut-être, concéda-t-elle, mais je ne vois toujours pas de quelle façon je serais liée à ces grandes femmes qui ont façonné notre Histoire.

La dame blanche fit une pause et contempla avec tendresse celle qu'elle savait être la septième fille, sa libératrice à elle aussi.

— Ce que ma sainte Mère, Jeanne d'Arc, Marie Stuart, Catherine de Médicis, Isabelle d'Espagne, ainsi que vous-même et moi avons en commun est encore plus grand qu'Avalon. Et vous l'avez entre les mains depuis un certain temps, déjà...

Le regard d'Éloïse se tourna instinctivement vers le manche d'Excalibur. Alors seulement se rendit-elle compte que Walleggh la dévorait des yeux.

Lentement, il empoigna le manche de l'épée et s'approcha de la silhouette lumineuse. Sans cesser de dévisager Éloïse, il tendit le bras. Fixant à son tour la jeune femme, la dame blanche posa sa main fantomatique sur celle de son frère et invita Éloïse à en faire autant.

Elle baissa les yeux sur le pommeau scintillant et perçut comme un véritable appel. Elle se leva et franchit les quelques pas qui la séparaient du couple. Tout en retenant son souffle, Éloïse écarta les doigts et allongea son bras. Au contact chaud de la main de Morgane, elle faillit retirer la sienne, sidérée de ne pas la trouver froide. La garde de l'épée dégageait une chaleur presque insupportable, plus intense encore que lorsqu'elle l'avait sortie de sous son oreiller, un peu plus tôt.

Tout de suite, le manche se mit à vibrer avec une telle vigueur qu'Éloïse crut qu'elle allait se disloquer le poignet. Elle voulut lâcher prise, mais Walleggh lui agrippa le bras de sa main libre.

— Tenez bon ! hurla-t-il, pour couvrir le sifflement strident qui émanait à présent de la relique.

Elle voulut se débattre, mais une explosion lumineuse la cloua sur place. Devant ses yeux apparut soudain une longue lame bleutée, sur laquelle étaient gravés des symboles et des croix. Walleggh et sa sœur reculèrent, laissant l'épée entre les seules mains d'Éloïse. Le sifflement cessa instantanément. Ahurie, haletante et sans voix, elle contempla l'objet qui scintillait au bout de ses bras. Elle leva enfin un regard étincelant vers son directeur qui, les prunelles tout aussi ardentes, murmura :

— Voici votre héritage, Éloïse. Voici le Saint Graal.

UN ROYAUME APPELÉ CAMELOT

Lentement, Éloïse avança la main et effleura l'âme magnifique de l'épée. Son contact chaud et solide lui confirma qu'elle était bien réelle. Elle se demanda pourquoi ce prodige ne s'était pas produit plus tôt. Mais, plus encore, comment cet objet pouvait-il être la coupe légendaire qui nourrissait tant l'imaginaire que l'espoir de peuples entiers ?

Elle leva l'épée à la verticale, devant ses yeux, et fixa Walleggh.

— Je vous écoute, dit-elle simplement.

À peine avait-il ouvert la bouche que Morgane gémit. Son frère se tourna immédiatement vers elle et constata que le halo qui l'entourait faiblissait à vue d'œil.

— J'ai abusé de mes forces, murmura-t-elle dans un soupir, mais ce qui devait être dit l'a été. Je crains de ne plus pouvoir me manifester, mon cher frère.

— Morgane, je...

— J'ai fait le serment de t'attendre et de t'accueillir le temps venu, et je tiendrai parole. Sois rassuré ; tu as bien choisi l'élue. Elle saura te mener à moi.

Avant de se volatiliser, son dernier regard fut pour Éloïse. La jeune femme sentit alors la lame vibrer, puis, plus rien, sinon une vague impression de chaleur. Et l'âme disparut.

Las, Walleggh vouïta les épaules et ferma les yeux. Il lui tardait, plus que jamais, de voir la prophétie s'accomplir enfin.

Éloïse déposa le pommeau sur le lit puis revint vers son directeur.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ? Il n'est plus question de vous défilier, maintenant.

— Je sais, et je vous dirai tout. Par contre, comme vous ne m'accorderez pas le flux vital dont j'ai besoin, je devrai puiser mes forces ailleurs. Venez avec moi.

Sans lui laisser la chance de rétorquer quoi que ce soit, il tourna les talons et se dirigea vers la cloison murale demeurée ouverte.

— Qu'est-ce qu'il y a vraiment, là-dedans ? se força-t-elle à lui

demander.

Avec son sourire narquois, il remplit sa coupe et s'approcha d'Éloïse en la lui présentant.

— Goûtez par vous-même...

Elle eut un mouvement de recul, mais Walleggh insista.

— Que croyez-vous que ce soit, très chère ? Du sang, peut-être ?

Son sourire devint moqueur. Il avala le contenu de sa coupe d'un trait et s'en servit une autre rasade. Éloïse le vit ensuite remplir un second verre, visiblement à son intention. Il le lui mit entre les mains, malgré ses protestations, puis se dirigea vers l'âtre, Éloïse humant d'abord le liquide opaque et n'y décela que l'effluve relevé des raisins et de l'alcool. Du bout des lèvres, elle y goûta.

— Ce n'est que du vin ? s'exclama-t-elle.

— Bien sûr que ce n'est que du vin ! L'alcool parvient à refréner certaines de mes pulsions et à me sustenter, mais je dois, pour cela, en prendre en très grandes quantités. Il y a longtemps que je ne me nourris plus de sang...

— Je ne comprends pas.

D'un geste de la main, il l'invita à s'asseoir et s'installa lui-même dans son fauteuil. Il leva sa coupe devant ses yeux et admira la robe du vin qui y tournoyait. Walleggh la porta à ses lèvres et savoura longuement sa gorgée, tandis qu'il rassemblait ses idées. Pendant ce temps, Éloïse eut tout le loisir de l'observer. Soudain, elle se rendit compte qu'elle voyait le reflet de son directeur dans les miroirs qui tapissaient le haut du mur du salon. Elle fronça les sourcils et fixa de plus belle l'image que lui renvoyait la glace. Walleggh s'en aperçut et se tourna pour voir ce qui attirait ainsi l'attention de la jeune femme.

— Ah, fit-il, en comprenant ce qui provoquait son étonnement. Comme vous le constatez, je peux effectivement me voir dans un miroir.

— Je croyais que c'était impossible...

— Oui, en principe. Sauf que je ne suis pas un pur.

— Un pur ?

— Un authentique vampire. Et ça, je le dois à ma sœur.

En quittant la Judée, Marie-Madeleine, Joseph d'Arimathie et lui s'étaient réfugiés à Glastonbury, qui n'était alors qu'un tout petit hameau. Dès leur arrivée, sa sœur avait été envahie par la puissance et la magie des lieux. Elle s'y était sentie chez elle. Tout de suite, elle avait embrassé les lois et les préceptes de la Déesse qui, à son sens, complétaient les enseignements du Christ. Elle avait trouvé au sein même de la chapelle que son oncle avait jadis fait construire une paix et une force jusque-là encore jamais ressenties, sauf en présence de son Frère aîné. Jour après jour, elle Le priait, afin qu'il lui indique le

chemin à suivre pour ramener son jumeau vers Sa lumière.

Marie-Madeleine et son oncle habitaient une chaumière en retrait du village, où Walleggh demeurait isolé et captif. Sa tête étant mise à prix dans leur pays d'origine, il n'était pas question qu'il s'attire la haine et le rejet de ceux qui, dans cette nouvelle contrée, leur avaient fait bon accueil. Le vieil homme et sa nièce s'étaient efforcés de trouver une façon de l'amener à se racheter, mais sans grand succès.

— Joseph fut d'accord pour m'approvisionner en sang frais provenant des fruits de sa chasse, malgré que celui des humains me semblât beaucoup plus alléchant. Pendant ce temps, ma sœur tissait de nouveaux liens avec les habitants du bourg.

C'est ainsi que Marie-Madeleine avait fait connaissance avec la grande prêtresse de l'île d'Avalon. Alors qu'elle se rendait faire ses dévotions à la chapelle, elle avait été interpellée par un chant, mélodieux et envoûtant. Intriguée, elle avait bifurqué de son sentier pour suivre la litanie jusqu'à l'orée de la forêt. Là, elle avait aperçu un petit groupe de jeunes filles qui psalmodiaient à l'intérieur d'un cercle de pierres. Elle s'était approchée encore un peu et avait vu qu'elles honoraient, par des offrandes de fleurs et de fruits, une statue aux formes féminines, placée au centre des dolmens. Marie-Madeleine en avait éprouvé une grande sérénité. Une envie irrépessible la poussait à se joindre à elles.

— La prêtresse sentit la présence de ma sœur. Elle vint vers elle, l'invita à entrer dans le cercle et lui révéla que seules les filles de l'île sacrée avaient la faculté d'apercevoir les pierres. Les dolmens étaient gardés secrets par un voile invisible qui séparait leur domaine magique de celui des non-initiés.

C'est en entendant la Déesse désignée comme étant « la Mère divine. » que Marie-Madeleine avait songé à Marie, sa mère charnelle, qui, selon les enseignements du Christ, était la Mère de tous les hommes. Elle avait donc raconté aux jeunes filles l'histoire de son Frère et leur avait parlé aussi de sa conception miraculeuse, récit qui avait touché la prêtresse et ses initiées. Dès lors, la Vierge et son Fils avaient également fait partie des adorations de la petite communauté, tout comme la Déesse et sa magie s'était taillé une place dans le cœur de la nouvelle venue.

Pendant les premiers mois, l'harmonie avait régné, jusqu'à ce que Marie-Madeleine s'ouvre à la grande prêtresse au sujet de son autre frère.

— Elle dit à ma sœur que des créatures telles que moi devaient être purifiées. Elle estimait pouvoir me libérer de ce qu'elle croyait n'être qu'un simple sort, un maléfice perfide. Il fut donc décidé que je serais présenté au cercle pour que soit pratiqué sur ma personne leur

savoir, leur sorcellerie en d'autres mots.

Marie-Madeleine avait ligoté les mains de son frère dans son dos et lui avait fait promettre de refréner ses pulsions, bien qu'elle craignît que cela lui soit impossible. En mettant le pied aux abords du cercle sacré, elle avait vu luire dans ses yeux une étincelle sanguinaire. Elle avait aussitôt demandé le concours de la grande prêtresse pour l'aider à le contenir, mais il s'était agité de plus belle, les sens exacerbés par l'assemblée de chair fraîche qui l'entourait.

Devant le soleil couchant, la grande prêtresse avait levé les bras au ciel en invoquant les pouvoirs de la Déesse, mais la force de Walleggh avait rapidement eu raison des liens qui l'entravaient. Il s'était libéré du cordon et avait sauté au cou de la femme, sous le regard horrifié de Marie-Madeleine et des jeunes filles. Devant leurs yeux incrédules, il avait pris non seulement son sang, mais également son sexe, se répandant en elle avec délectation.

Puis avait surgi le vieil homme, avec à la main le calice sacré du Christ. Il avait conjuré le Seigneur de lui venir en aide et avait lancé à la figure de son neveu toute l'eau qu'il y avait versée. Celui-ci s'était redressé en hurlant de douleur, son cri déchirant la brunante. Au même moment, une des fidèles avait couru vers lui, pour s'emparer de l'athamé[9] que la prêtresse gardait toujours à sa ceinture et le lui planter dans le torse, ratant son cœur de peu. Il s'était aussitôt effondré, haletant et dévisageant l'écervelée qui l'avait attaqué.

— Donne-moi... deux secondes... vilaine... et je te servirai toi aussi, avait-il sifflé entre ses dents.

Mais il l'avait mal jaugée, ignorant qu'il s'agissait de la sœur de la grande prêtresse, celle qui avait été désignée pour éventuellement succéder à son aînée. Voilà que son heure était venue.

Avec la fougue de sa jeunesse et le formidable pouvoir qui courait dans ses veines, elle s'était ruée sur lui et avait arraché la dague qui était plantée dans son corps. Elle avait essuyé dans sa paume le sang qui entachait le petit poignard, avant d'en éclabousser le visage de celui que Marie-Madeleine et son oncle s'efforçaient d'immobiliser. Puis, le regard enflammé, elle avait levé l'arme au ciel en proférant sur lui une terrible malédiction.

— PAR LA FORCE D'AVALON ET DE LA DÉESSE, QUE CETTE DAGUE SOIT À LA FOIS TON SALUT ET TA DAMNATION !

Sous leur regard ébahi, l'athamé s'était transformé en une magnifique épée, qui luisait d'un éclat bleuté. La nouvelle grande prêtresse l'avait pointée droit sur l'assassin de sa sœur.

— Voici Excalibur, dont l'acier renferme une larme de la Déesse elle-même. Tu as transgressé les lois de notre Mère à tous en prenant la vie de sa représentante sur cette terre, et tu paieras ce crime de la

tienne !

Sur ces paroles, elle s'était élancée, dans le dessein clair de lui trancher la tête, quand Marie-Madeleine s'était interposée.

— Non !

La prêtresse avait suspendu son geste. Haletante, elle avait écouté la jeune femme plaider en faveur de son frère. Le tuer se résumait à annihiler aussi une partie d'elle-même... Elle implorait sa miséricorde et sa pitié, au nom de l'amitié qui existait entre elles. Comme avec l'Étrangère, elle avait conclu un pacte avec la nouvelle prêtresse en échange de la sauvegarde de son jumeau.

— Soit. Jusqu'à son repentir, tu seras la gardienne de ses agissements. Ton âme ne connaîtra point de repos avant que cette lame par laquelle je l'ai transpercé le lave de ses crimes. Par contre, il ne pourra pas lui-même s'affliger la blessure mortelle. Ton frère est le premier de sa race, tout comme Caïn qui, au temps de la création du monde, fut le premier meurtrier. Il dut souffrir sept purgatoires avant de trouver l'absolution, et ton frère devra lui aussi subir sept châtiments avant de laver ses crimes. Enfin, sa libération ne sera possible que lors du jour sacré d'Ostara, symbole de la Vie. Acceptes-tu mes termes, fille de la Vierge ?

Marie-Madeleine s'était levée et avait empoigné le tranchant de l'épée. D'un coup sec, elle y fit glisser sa main, de laquelle s'écoula un mince filet de sang. Puis, la posant sur son cœur, elle jura de veiller sur son frère jusqu'à ce que soient accomplies les sept punitions.

Walleggh vida le fond de sa coupe, prenant le temps d'émerger de ses sombres souvenirs. Éloïse était pendue à ses lèvres.

— Ensuite, ma sœur s'agenouilla devant moi et porta sa blessure à ma bouche, en jurant d'être constamment auprès de moi.

— Et qu'avez-vous fait ?

— Votre question est inutile, Éloïse. Vous connaissez déjà la réponse.

Il avait goûté le sang de sa jumelle, le même que le sien. Toutefois, à mesure que leurs fluides se mélangeaient, une sorte de mutation s'était produite. Soudain, Walleggh avait retiré ses lèvres de la main meurtrie de Marie-Madeleine et avait écarquillé les yeux. Il les avait posés sur la défunte prêtresse qui gisait auprès de lui. L'odeur métallique du sang et de sa propre semence lui avait subitement levé le cœur.

Excalibur encore pointée sur lui, il s'était vu de nouveau condamné par celle qui la brandissait.

— Tant que tu n'auras pas expié tes fautes, ton sang d'immortel te les rappellera, mais plus jamais tu ne te nourriras du sang des autres. Par la Déesse, que le sang devienne pour toi un poison, et que ta survie dépende de cet acte abject que tu viens de commettre aux dépens de ma sœur.

Alors, telle une reine qui adoube un chevalier, la prêtresse avait posé sur son épaule l'épée magique et l'avait fait glisser jusqu'à la blessure infligée quelques instants auparavant. Lorsque la pointe s'était enfoncée de nouveau dans la plaie, d'une voix sourde, la prêtresse avait prononcé les paroles qui allaient le hanter le reste de sa vie :

— Il y eut à l'origine le Bien et le Mal. Par sept fois sera vengée l'œuvre du Mal. Sous le sein de la Mère se réfugiera le Bien et seront engendrées sept filles, nobles et pures. Aux mains de la septième périra le Mal repentant.

Le vampire avait rugi, puis avait perdu connaissance. La prêtresse avait retiré la lame et la lésion s'était refermée. Marie-Madeleine et Joseph d'Arimathie avaient pris leur parent inconscient à bras le corps et l'avaient ramené à leur chaumière.

Walleggh se tut et observa Éloïse, qui avait reconnu la prophétie que lui avait fait lire Philip, le soir du bal. Mille questions tourbillonnaient dans sa tête.

— Est-ce pour cette raison que vous disiez ne pas être... un pur ?

Il acquiesça. Éloïse lui posa tout de suite une seconde question :

— Qu'est-ce que la prêtresse a fait de vous, en prononçant ces paroles ?

— Savez-vous ce qu'est un succube ?

Elle fronça les sourcils tout en réfléchissant. Oui, elle avait déjà entendu ce mot auparavant.

— N'est-ce pas une sorte de démon femelle qui se nourrit du sperme des hommes qu'elle séduit ?

— Exactement, approuva-t-il. Je suis ce qu'on pourrait qualifier de pendant masculin de ces créatures. Un incubé, plus précisément.

Le regard d'Éloïse s'assombrit et ses traits se durcirent. Elle savait à présent pourquoi il venait la trouver dans son lit, la nuit.

La jeune femme toisa Walleggh d'un œil courroucé, irritée de constater qu'il ne semblait afficher aucun remords. Elle aurait de loin préféré céder à ses impulsions et lui jeter son verre à la figure, mais elle s'en garda. Walleggh l'avait prévenue que la vérité serait choquante...

Éloïse serra les mâchoires et s'intima de demeurer calme. Son directeur obéissait à ce que lui dictait sa nature et, à cela, il ne pouvait rien changer.

Walleggh attendit que la fureur dans les yeux qui le dardaient s'amenuise puis, en guise de drapeau blanc, proposa la bouteille de vin à sa visiteuse. Éloïse se rendit compte que le regard du directeur était dénué de toute insolence, de tout sarcasme. Pour la première fois depuis leur rencontre, cet homme se livrait à elle, honnête et sans masque. Elle comprit alors qu'il n'aspirait qu'à une chose : cesser définitivement ses agissements infâmes. Aussi, au lieu de lui balancer sa coupe à la tête, sans le quitter des yeux, elle la lui tendit afin qu'il la remplisse.

— N'allez surtout pas croire que votre... condition vous excuse, le prévint-elle abruptement.

Walleggh eut le bon sens de ne rien ajouter. Il lui versa d'autre vin et se servit lui-même également, signe qu'il consentait à poursuivre ses confidences. Éloïse ravala sa rancœur à l'aide d'une gorgée.

— Si je comprends bien, votre but ultime, dans tout ceci, est ni plus ni moins de... mourir ? enchaîna-t-elle.

Il acquiesça imperceptiblement.

— Mais ne dit-on pas que les vampires ont absolument besoin de sang pour survivre, et les incubes de forniquer pour subsister ? Pourquoi ne pas simplement vous abstenir de l'un ou l'autre, si vous aspirez tant à la mort ?

— C'est à cause de Morgane. Elle sera à jamais prisonnière de l'épée si je meurs autrement que par elle. Voilà l'essence même du pacte qu'elle a conclu avec la grande prêtresse d'Avalon.

— Votre sœur doit vous aimer d'un amour à toute épreuve pour vous cautionner ainsi...

— En effet. Beaucoup plus que vous ne pouvez l'imaginer, bien que je n'en mérite pas autant. C'est pourquoi je refuse de la condamner.

— Comment se fait-il que, pour elle, vous éprouviez, ma foi, ce que j'appellerais... de la compassion, tandis que vous semblez parfaitement indifférent au fait que vous avez ruiné des centaines de vies ?

— C'est ma sœur jumelle, Éloïse. Vous devriez être la première à le comprendre...

— Évidemment, mais n'avez-vous pas tourné le dos au reste de votre famille ? Le Christ était pourtant bien votre frère...

— Morgane fait partie de moi ; pas Lui.

— Et... votre mère ? Ne l'avez-vous jamais revue, après avoir quitté la Terre sainte ?

Il crispa la mâchoire et détourna le regard. Non, jamais il ne l'avait revue. Mais elle était partout, autour de lui, toujours. Ici, dans le sud de l'Angleterre, plus qu'ailleurs.

— Les brumes d'Avalon me la rappellent sans cesse, ainsi que toutes ces foutues fêtes chrétiennes créées par l'Église. Avec le temps, j'ai compris le poids du sacrifice du Christ et la douleur que ma mère a dû endurer en le voyant mourir sous ses yeux.

Il se tut de nouveau et porta sa coupe à sa bouche. Éloïse reconnut alors le trouble qui crispait les traits de son visage.

— Est-ce pour cela que vous disiez ne pas célébrer Noël ? hasarda-t-elle.

Il hocha la tête et lui avoua que chaque année, depuis quelques décennies déjà, il retournait au lieu même de la naissance de son Frère et communiait avec les origines qu'il avait bafouées. Il considérait ce geste non pas comme une forme de ferveur religieuse, mais plutôt comme une étape de plus en vue de son éventuelle libération. Il le faisait aussi, et surtout, pour Morgane.

Les confidences, qui se poursuivirent pendant près d'une heure, laissèrent Éloïse perplexe. Walleggh pouvait parfois se montrer si froid, si inflexible, alors qu'elle voyait à présent en lui un être... humain. Encore tant de détails demandaient à être révélés, mais l'émotion, l'heure outrageusement tardive et le vin alanguissant vinrent à bout de la résistance de la jeune femme, qui réprima avec peine un bâillement. Elle s'en excusa avec une petite moue gênée.

— Et mon rôle, dans tout ça ? demanda-t-elle. Pourquoi aurais-je dû porter votre enfant ? Et pourquoi ne pas avoir payé n'importe quel malfrat pour vous embrocher à l'aide d'Excalibur, si tel est réellement votre but ? Pourquoi m'avoir attendue, moi ?

Walleggh sourit et se leva à moitié. Il s'approcha d'Éloïse avec lenteur, lui retira des mains sa coupe et lui dit que cela faisait trop de questions pour une seule nuit, tant pour elle que pour lui. Il posa le verre à côté du sien et lui prit la main pour qu'elle se lève. Son regard devint perçant, ardent, mais Éloïse contra son jeu.

— N'y pensez même pas !

Il abdiqua, sourire en coin, sachant qu'il pouvait obtenir ce dont il avait besoin, soit auprès de n'importe quelle femme, soit... ailleurs. Walleggh la reconduisit jusqu'à l'escalier secret.

— Soyez tranquille, je ne monterai pas, affirma-t-il. Je vous suggère cependant de dormir tout votre saoul. Demain, je vous emmène à Camelot. Là, vous aurez toutes vos réponses.

— Camelot ? Mais...

— Demain. Pour l'instant, allez dormir.

Elle monta une marche, mais se retourna aussitôt.

— Au fait, qui d'autre est au courant ?

— Mina et Jean-René le sont, et vous aurez deviné que mon assistant sait aussi, de toute évidence...

— Bien sûr. Et vous serez heureux d'apprendre qu'il n'a pas trahi votre secret, et ce, à mes dépens...

— Il n'a fait que suivre mes instructions, bien que l'amitié qu'il vous porte m'apparaisse intègre, je crois que mes règles étaient suffisamment claires pour qu'il ne se risque pas à les transgresser.

Éloïse saisit tout de suite l'allusion.

— Philip est un jeune homme tout à fait charmant et j'ai beaucoup d'affection pour lui. Il ferait n'importe quoi pour vous, et vous le savez. N'avez-vous pas honte d'abuser ainsi de lui ?

Walleggh ne put cacher sa surprise.

— Il vous l'a dit ? D'abord, sachez qu'il était parfaitement consentant. Je dirais même que c'est LUI qui a abusé de moi...

À l'air que fit Éloïse, il comprit qu'ils ne parlaient pas du tout de la même chose. Il n'ajouta rien, mais son petit air sardonique en disait long. Éloïse écarquilla les yeux.

— Quoi, vous avez couché avec lui ! Est-ce ainsi que vous vous assurez de l'avoir à votre botte ?

Il ne chercha même pas à se défendre et lui tourna le dos en lui souhaitant bonne nuit. Muette devant cette autre révélation choquante, Éloïse grimpa l'escalier tel un robot. Depuis combien de temps cela durait-il ? Persuadée que Philip le lui aurait dit, s'ils avaient été amants, elle conclut que ce devait être tout récent...

Elle fut certaine, cette fois, que c'était là le fameux cadeau dont il lui avait parlé en rougissant, le soir du souper de Noël. Éloïse en fut presque soulagée, se disant que Walleggh la laisserait tranquille s'il parvenait à se satisfaire ailleurs que dans ses draps. Mais cela restait à prouver.

Pour l'instant, elle se contenta de se mettre au lit. Au fond de sa tête se tissait peu à peu un plan. Une idée qu'elle laisserait éclore tout doucement, de sorte que sa raison ne s'y opposerait pas lorsque viendrait le moment de la mettre à exécution.

Malgré l'incroyable lot d'émois que la nuit lui avait fait subir, Éloïse s'endormit paisiblement, sachant comment rendre Walleggh humain à nouveau.

Éloïse dormit une bonne partie de la journée.

À son réveil, elle trouva sur sa table de chevet un carton sur lequel étaient inscrites des instructions détaillées. Elle reconnut

l'écriture précise et étroite de Mina. Elle devait rejoindre Walleggh à ses appartements après avoir pris un bon repas et s'être chaudement vêtue.

La promesse faite par son directeur, la veille, refit surface. Éloïse s'étira et laissa retomber mollement ses bras sur son oreiller, les yeux rivés au plafond. L'étudiante se réjouit de constater que chaque détail de cette nuit singulière était demeuré clair et limpide dans son esprit.

Toutefois, avant d'aller retrouver Walleggh, elle décida de rendre visite à Philip. Elle le devait, au nom de leur amitié.

Elle repoussa ses couvertures et s'assit, les pieds ballants à quelques centimètres du sol. Au lieu de se lever, elle se ravisa, se pencha vers le tiroir de sa table de chevet et s'assit en tailleur.

8 janvier

Voilà bien douze fois que j'écris un début de phrase, pour mieux le biffer par la suite ! Je ne sais pas quoi dire au juste, mais j'ai cette envie pressante de consigner par écrit tout ce que Walleggh m'a révélé. Or quelque chose me dit d'attendre, de bien mesurer ce que je livrerai dans mon journal... J'ignore pourquoi. Ce que je sais, par contre, c'est que je vais faire exactement l'inverse de ce que l'Étrangère a fait pour – comment dit-on ça, au fait ? – « vampiriser » Walleggh. Je crois comprendre que, pour pouvoir mourir, il doit auparavant retrouver sa nature humaine, cesser d'être un vampire. Ou un incubé ? Devrais-je dire les deux ? Bref, Jean-René m'a dit que je devrais accomplir la prophétie lors de l'équinoxe du printemps, ce qui me laisse très peu de temps.

Je n'ose pas m'avouer que si – et je dis bien SI – je vais au bout de cette histoire, je vais tuer quelqu'un de sang-froid... Pourtant, chaque fibre de mon être m'indique que je dois le faire, et je crois que Morgane y est pour beaucoup. Y laisserai-je moi-même ma peau ? Ma raison ? Je vais devoir demander l'aide de Philip, mais consentira-t-il à me prêter main-forte ? A-t-il vraiment conscience que son Walleggh périra ?

D'un autre côté, suis-je obligée de le tracter ? Si je parviens à le rendre humain à nouveau, il n'aura qu'à attendre que la vieillesse fasse son travail... Ah ! Non, c'est impossible : ce faisant, Morgane serait toujours sous le joug du sortilège. Je ne pourrai pas m'en sauver, je le crains... Que le Ciel et la Déesse me viennent en aide !

— Pardonne-moi.

Ils s'esclaffèrent de l'avoir dit à l'unisson. Dès que Philip ouvrit la porte, Éloïse lui déclara qu'elle comprenait les raisons qui l'avaient poussé à la maintenir dans l'ignorance et qu'elle regrettait de lui avoir claqué la porte au nez.

Elle lui raconta son long échange avec Walleggh, mais le jeune homme était déjà au courant. De son côté, il regrettait de n'avoir pas pu la mettre au parfum des véritables raisons qui l'avaient attirée à Bristol, mais il n'avait pas eu le choix. Éloïse savait tout cela ; elle ne lui en tiendrait pas rigueur.

Ils se donnèrent rendez-vous pour déjeuner le lendemain, puis Philip lui fit une longue accolade. Tout était clair, tout était dit, mais persistait entre eux l'ombre sinistre de la mort éventuelle de Walleggh. Ni l'un ni l'autre n'osèrent aborder le sujet. Le temps d'y faire face viendrait bien assez vite.

— Nous y voilà, annonça Jean-René.

La crête surmontée de ruines était juste devant, à moins de deux kilomètres. Éloïse reconnut l'endroit.

— N'est-ce pas le site de l'ancienne forteresse de Cadbury ?

— Oui, répondit seulement Walleggh.

Éloïse se souvint que, lorsqu'ils y étaient venus, quelques mois auparavant, son directeur avait refusé d'y mettre le pied. Elle fronça les sourcils.

Jean-René gara la Benz et coupa le moteur. Il ouvrit la portière à son maître, qui se chargea ensuite de celle d'Éloïse, puis le chauffeur ouvrit le coffre arrière et en sortit une lourde bâche de toile, des couvertures et un coussin.

Le froid humide était mordant. Éloïse remonta son capuchon sur sa tête et questionna Walleggh.

— Pourquoi cet attirail ? Vous n'avez tout de même pas l'intention de dormir ici ? Walleggh ?

Il fixait les ruines en silence, le regard ailleurs, comme lors de leur première visite. Enfin, il se ressaisit et répondit à sa compagne.

— Non, nous ne dormirons pas là, mais nous aurons besoin de tout cela pour vous tenir au chaud. Venez.

Ils escaladèrent le monticule, leurs pas faisant crisser la mince croûte de neige, puis ils parvinrent à un vaste espace à découvert, cerclé par un mur en pierre. Sans hésiter, Walleggh se dirigea vers une petite percée et emprunta ce qui, jadis, constituait un large escalier. Ils descendirent au cœur des ruines et trouvèrent un abri contre le vent au pied d'une cloison en demi-cercle. Jean-René y dressa la bâche et

déploya les couvertures. Il retourna ensuite vers la voiture et en revint quelques instants plus tard avec de quoi faire un feu.

— Bienvenue à Camelot, Dame Éloïse, lui dit soudain Walleggh. C'est ici que j'ai tenu ma cour, pendant de belles mais trop courtes années. On m'appelait alors Arthur Pendragon. Mon nom était à la fois craint et respecté de par tout le royaume, jusqu'au-delà de la Bretagne. J'avais pour moi seul l'arme suprême, l'arme de la Déesse elle-même...

— Racontez-moi, souffla Éloïse, ébahie.

— Je ferai mieux que cela ; je vous montrerai.

Devant l'air perplexe de la jeune femme, Walleggh frappa violemment de son poing nu la paroi rocheuse gelée. Il étouffa un grognement et regarda ses jointures. Ses lèvres esquissèrent un faible sourire lorsqu'il vit le sang perler. Du pouce de son autre main, il l'essuya et se tourna vers Éloïse.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'alarma-t-elle.

— Je vous demande de me faire confiance. Il ne vous arrivera rien de mal. Nous veillerons sur vous pendant votre transe.

— Pendant quoi ?

— Vous désirez savoir, oui ou non ?

— Bien sûr, mais...

— Dans ce cas, laissez-moi faire.

Walleggh accrocha son regard au sien et glissa ses doigts sur la mâchoire d'Éloïse en présentant à ses lèvres son pouce ensanglanté. Éloïse se rebiffa une seconde fois.

— Est-ce que je deviendrai... comme vous ?

— Je vous assure que non.

Sa curiosité allait l'emporter sur sa méfiance, Walleggh le savait.

Éloïse décocha un coup d'œil à Jean-René, qui lui répondit par un petit signe de la tête. Le regard clair et honnête du chauffeur lui indiqua qu'elle n'avait rien à craindre.

Elle hésita une seconde encore, puis écarta finalement les lèvres. Avec une douceur infinie, Walleggh introduisit son doigt dans sa bouche. Éloïse cessa de respirer et porta toute son attention sur les yeux bleus qui épiaient sa moindre réaction. Le contact de la langue chaude sur sa peau fit tressaillir Walleggh, mais il réprima ses instincts.

Comme du miel, le sang coula dans la gorge d'Éloïse sans provoquer le haut-le-cœur auquel elle s'attendait. Elle ferma les yeux et s'abandonna aux sensations qui l'envahissaient, qui l'enivraient. Elle augmenta sa pression sur le doigt de Walleggh et s'agrippa à lui. Il savait que le vertige s'emparait d'elle ; il ne suffisait que d'une goutte.

Le souffle court, il l'enlaça et, presque aussitôt, Éloïse gémit et s'effondra entre ses bras. Walleggh la soutint, puis la laissa glisser sur l'amas d'édredons que Jean-René avait préparé. Il la couvrit et

s'allongea à ses côtés, prêt à aller la rejoindre dans sa transe.

— Veille surtout sur elle, recommanda-t-il une dernière fois à son chauffeur.

— Bien entendu, Maître.

Walleggh caressa le menton d'Éloïse et ferma les yeux à son tour.

Elle émergea des brumes, ouvrit les yeux et vit qu'elle se tenait debout au centre d'une très grande salle. Sous ses yeux, les murs des ruines se reconstruisaient d'eux-mêmes, comme par enchantement, à une vitesse folle. Des torches lumineuses apparurent sur les parois et la pièce se meubla progressivement. Devant elle se matérialisa une table circulaire, séparée en douze sections identiques.

— *Ta fameuse Table ronde...*

Un feu jaillit de l'âtre, puis retentirent des bruits de pas, pressés et clinquants. Un rang de chevaliers fit irruption dans la salle. Ils défilèrent devant Éloïse sans même lui porter attention. Elle se rangea de côté et évita de justesse le fourreau de sire Lancelot, qu'elle reconnut grâce à son écu orné d'un lion. Il marchait à la tête de la garde, l'air fier et imposant. Un à un, les chevaliers se placèrent debout derrière leur siège, dans l'attente de leur roi, qui fit son entrée presque immédiatement.

— *Oh ! mon Dieu ! C'est bien vous ?*

Walleggh ne lui répondit pas. En fait, il ne la regarda même pas. D'un geste vif, il brandit son épée haut et droit devant lui et fut aussitôt imité par ses chevaliers.

— Pour Dieu, pour Avalon !

— Et pour le roi ! achevèrent-ils d'une seule voix.

Chacun déposa ensuite son épée sur la table, au centre de l'espace qui lui était réservé. Puis, une autre voix retentit de l'extérieur de la pièce.

— La reine Guenièvre !

Éloïse vit les chevaliers retenir leur souffle et se tourner vers les deux grandes portes laissées ouvertes. Elle en fit autant. La souveraine apparut soudain, ravissante comme un matin de mai, ses longs cheveux balayant la chute gracieuse de ses reins. Le roi l'accueillit et elle vint prendre place debout derrière lui.

— Ma sœur ne viendra-t-elle pas ? lui demanda-t-il.

— Je suis là, sire.

À son tour, Morgane entra dans la grande salle et alla retrouver un vieillard qu'Éloïse n'avait pas remarqué jusque-là. Elle se rendit alors compte que, contrairement aux autres hommes, celui-ci la fixait

intensément. Son accoutrement lui fit deviner qu'il s'agissait de Merlin. Elle en tressaillit d'excitation.

Soudain, il mit un doigt devant sa bouche, l'invitant à garder le silence. Morgane surprit son geste et tourna les yeux dans la direction où regardait l'enchanteur, sans rien voir de particulier.

— Qu'y a-t-il donc là-bas ? lui demanda-t-elle, attirant l'attention du roi et de ses gardes sur l'endroit où se tenait Éloïse.

Celle-ci écarquilla les yeux et se sentit rougir de voir toutes ces têtes se tourner vers elle d'un coup. Elle balbutia quelque excuse, mais les visages n'exprimaient qu'une vague interrogation. Ils se détournèrent l'un après l'autre, sans qu'aucun contact visuel franc s'établisse.

— Ils ne peuvent pas m'entendre ni me voir...

Éloïse s'approcha du roi, qui ne la vit pas plus que les autres. Ses traits étaient différents, plus jeunes ; pourtant, il s'agissait bien de Walleggh. Il était magnifique, tout de pourpre vêtu, portant fièrement sa couronne dorée sur sa tête, d'où jaillissait une étonnante et abondante chevelure couleur d'ébène. Ses yeux étaient les mêmes, d'un bleu pur qui vous transperçait l'âme.

À côté d'Éloïse se tenait la reine. Elle ne put s'empêcher de remarquer que Guenièvre se tenait exactement entre Arthur et Lancelot. Elle les observa un moment, mais rien ne trahissait un quelconque sentiment amoureux entre la souveraine et le chevalier. Peut-être leur épanchement n'avait-il tout simplement pas encore éclos, fut-il seulement existant...

Éloïse se demandait à quelle époque du règne d'Arthur elle se trouvait, quand la voix du roi la sortit de ses réflexions et lui fournit une réponse.

— J'ai pris ma décision, clama-t-il d'une voix posée mais ferme. Le jeune Mordred ne sera pas admis à cette table.

Un silence consterné emplît la pièce. Certains chevaliers parurent soulagés, tandis que d'autres semblaient mécontents de cette annonce. Morgane s'avança et réclama que le roi se justifie.

— Je n'aime pas l'éclat dont luisent ses yeux. Il a quelque chose de malsain en lui... prétendit simplement Arthur.

— Comment osez-vous ! tonna-t-elle. Dois-je vous rappeler qu'il s'agit de mon fils ?

Le roi demeura tranquillement assis sur sa chaise.

— Je suis le Haut-Roi et moi seul décide qui sera admis parmi mes chevaliers.

Morgane fulminait.

— Je désire m'entretenir seule à seul avec mon frère. Sortez ! ordonna-t-elle.

— Depuis quand vous autorisez-vous à commander de la sorte, Dame Morgane ? Vous n'êtes admise dans cette salle que par la charité de votre frère, ne l'oubliez pas ! rétorqua Guenièvre.

— Sachez que je suis une fille d'Avalon et que j'ai ma place ici autant que vous-même et Arthur. Ce dont je dois discuter avec mon frère risquerait d'offenser vos chastes oreilles, aussi vous conseillerais-je de vous retirer également.

— Guenièvre ignore encore que Mordred est le fils du roi ! s'exclama Éloïse.

Merlin lui adressa un second regard de reproche, tandis que la reine et Morgane se toisaient avec un mépris à peine voilé. Lancelot consulta Arthur des yeux et se leva. D'un discret signe de la tête, il intima ses frères d'armes de le suivre et présenta son bras à la reine, blessée dans son orgueil. Elle quitta la Table sans accorder un regard à celle qu'elle considérait comme sa rivale.

Éloïse observa Guenièvre aux côtés du fier chevalier et dut s'avouer que la proximité de leurs corps allait au-delà de la simple chevalerie. L'insistance avec laquelle la reine s'accrochait au bras de Lancelot dénotait une familiarité évidente. Le roi s'en était-il aperçu ?

On enjoignit à Merlin de rester. Lorsqu'ils furent seuls tous les trois, Arthur révéla à sa sœur les vraies raisons qui le poussaient à refuser d'adoubier Mordred au sein de sa cour.

— Sire Gauvin, son propre cousin, m'a rapporté l'avoir entendu clamer qu'un jour il régnerait sur le royaume, s'emparerait d'Excalibur et boirait à même le Graal pour devenir le monarque le plus puissant qu'ait connu la Bretagne. Les rêves de ce garçon sont démesurés et insensés, ma chère sœur, fut-il votre fils. Par-dessus le marché, il ose prétendre que le trône lui revient de droit ! J'ignore quelles idées vous avez implantées dans sa pauvre tête, mais je ne puis admettre ce jeune homme au regard fou dans ma garde. Ce serait irresponsable de ma part.

— Irresponsable ! Comment osez-vous parler ainsi ? Je me souviens, il n'y a pas si longtemps, avoir juré de tout faire pour vous ramener dans le droit chemin, au péril de ma propre vie ! Ne l'oubliez pas ! Auriez-vous l'audace de prétendre que vous avez, en si peu de temps, acquis sagesse et perfection ?

— Loin de là, mais vous devez admettre que j'ai tout de même réussi à unifier le pays et à mériter respect et admiration. Voilà un grand pas de franchi en ce qui me concerne, vous ne pouvez pas prétendre le contraire. Or la reine se croit incapable de concevoir un héritier, alors que je sais très bien que c'est MA propre condition qui m'empêche de me reproduire. Je dois malgré cela commencer à songer à ma succession, même s'il me serait possible de régner sur le

royaume éternellement si tel était mon désir. Par contre, considérer ce dément pour assurer la suite de mon règne, jamais.

Morgane serra les lèvres et se tourna vers Merlin, qui hocha la tête en dardant sur elle son regard perçant.

— Eh bien, pour votre gouverne, mon très cher frère, sachez que vous avez déjà un héritier, en la personne de mon fils. Vous souvenez-vous de la cérémonie des rites de Beltane qui ont marqué votre couronnement ?

— Cela remonte à près de vingt ans, pourquoi cette question ? fit le roi.

Morgane déglutit et prit la main d'Arthur. Sa voix s'adoucit.

— Regardez-moi... Ne reconnaissez-vous pas en mes yeux le regard farouche de cette jeune vierge au visage caché avec qui vous avez copulé ce soir-là ?

Le roi devint livide.

— C'est impossible...

Il s'effondra sur sa chaise, abasourdi et horrifié. Des larmes roulèrent sur les joues de Morgane, qui fit quelques pas en retrait. L'inceste était un péché impardonnable, mais qu'advenait-il des fautifs quand ils ignoraient même avoir commis ce crime ? Arthur et Morgane ayant été séparés à la mort d'Uther Pendragon, leur père et Haut-Roi, l'un avait élevé auprès de Merlin et l'autre auprès de la grande prêtresse d'Avalon, sur l'île sacrée. Le frère et la sœur avaient vécu plus de dix ans éloignés l'un de l'autre, sans jamais se revoir. Or, lorsque leur éducation avait été complétée, leur initiation avait été de prendre part aux rites de fertilité de Beltane, pendant lesquels un jeune couple vierge s'honore, visage voilé, représentant ainsi l'union du Dieu et de la Déesse. Comment auraient-ils pu savoir ?

Merlin n'avait révélé à Morgane l'identité du père de son fils que quelque temps auparavant, lorsqu'elle avait décidé de s'établir à Camelot en permanence avec son fils, quittant l'île d'Avalon pour introduire Mordred à la cour d'Arthur dans l'espoir de le voir devenir chevalier. Elle avait gardé pour elle-même ce terrible secret, s'étant juré de ne l'avouer à son frère qu'en cas de stricte nécessité.

Morgane en était à présent libérée, mais le fait de le voir étalé au grand jour ne le rendait que plus insupportable encore.

L'enchanteur prit la parole pour mettre un terme à cette scène déchirante.

— Mes enfants, ne savez-vous pas que tout cela était dessiné d'avance ? La Déesse a fait de vous ses héritiers, pour que vous lui donniez à votre tour un fils digne de perpétuer son nom dans le royaume. Vous savez que l'Église...

— Au diable votre Déesse ! Elle nous a trahis ! vociféra Arthur.

J'aime ma sœur plus que tout au monde et voilà que j'ai souillé son corps avec le mien !

Il dégaina son épée et se transperça l'abdomen d'un coup sec. D'un même élan, Éloïse et Morgane se précipitèrent vers lui. Merlin retira l'épée, au son des hurlements du roi démolì. Éloïse détourna le regard. Soudain, elle aperçut une silhouette dissimulée derrière les grandes portes. Elle s'en approcha et découvrit Mordred, un sourire de serpent accroché à ses lèvres.

— *Il a tout entendu !*

Le fourbe tourna les talons et s'en fut, convaincu que rien ne l'empêcherait plus d'accéder au trône. Éloïse revint vers Morgane et, oubliant qu'elle ne pouvait pas se faire entendre, s'adressa à elle d'une voix où pointait le désarroi.

— *Votre fils est au courant ! Vous devez l'éloigner du château, sans quoi il causera votre perte à tous !*

— Vous êtes ici pour observer, pas pour intervenir ! siffla l'enchanteur.

— Puisque vous m'entendez dites-leur que Mordred a tout entendu !

Mais Merlin l'ignora. Éloïse ne pouvait pas changer le cours de l'histoire. Mordred s'engagerait dans une guerre contre le Haut-Roi et aurait raison de lui. Camelot vivait ses dernières heures.

Lentement, Arthur reprenait ses forces, sa blessure se refermant peu à peu. Il vivait depuis cinq cents ans sous l'emprise de ce sortilège, qui avait d'abord fait de lui un vampire avant que la colère d'une puissante femme n'en fasse un incubé insatiable. Toutefois, jamais auparavant n'avait-il conçu de progéniture ni même entendu parler de quelque bâtard qu'il eût engendré.

— Allez-vous informer la reine de ceci ? lui demanda Morgane.

Arthur ne répondit pas tout de suite. Une autre question le tourmentait.

— Ma sœur, votre fils est-il... humain ?

— Si. Son corps l'est, mais j'avoue reconnaître dans son esprit ce même mal qui vous rongea jadis.

— Dans ce cas, si ce que dit Gauvin est vrai, il faut à tout prix éloigner le Graal du château avant que Mordred s'en empare.

— Je suis d'accord avec vous, acquiesça Morgane. Mais où le cacher ?

Soudain, le roi, sa sœur et l'enchanteur pâlirent jusqu'à disparaître et la pièce se mit à tourner. Éloïse se sentit alors aspirée par un tourbillon puis projetée à travers la salle. Elle hurla, mais son cri se perdit dans le vide. Lorsqu'elle ouvrit les yeux de nouveau, elle se trouvait dans une vaste chaufferie, sombre et étouffante. Elle jeta

un coup d'œil aux alentours et se rendit compte qu'il s'agissait en fait de la fonderie.

Walleghe y était, ainsi que Morgane. Il tenait dans ses mains un objet. Éloïse s'approcha pour le distinguer, tout en remarquant que personne d'autre n'était dans l'atelier. Elle entendit le roi murmurer à sa sœur que c'était la seule chose à faire.

— Jamais personne ne devinera ce dont il s'agit réellement... Nous devons le faire.

Éloïse fit encore un pas et vit l'objet dont il était question.

— *Par tous les saints...*

L'émotion lui coupa la parole, Arthur tenait entre ses mains une coupe en étain toute simple. Sa sœur posa délicatement les doigts sur son col et fit oui de la tête, le visage baigné de larmes. Sans perdre une seconde, le roi prit la coupe à l'aide d'une énorme pince en fonte et la plongea dans un alliage d'acier bouillonnant. L'objet sacré y fondit presque instantanément.

Arthur coula le nouvel amalgame dans deux fentes allongées distinctes, qu'Éloïse reconnut tout de suite. Elle remarqua alors le magnifique manche d'Excalibur dénudé de sa lame, qui reposait au pied du bassin en fusion, à proximité d'un second manche, moins impressionnant.

— *Le Graal et l'épée ne font qu'un...*

En accéléré, elle vit le roi façonner les lames, les battre à l'aide d'une masse, les modeler et les poncer, pour finalement graver l'une d'elles de petits symboles. Fascinée, Éloïse ne se rendit pas compte que la pièce avait commencé à tanguer. Sa dernière vision fut celle du frère et de la sœur, unissant leurs mains sur le Graal ainsi déguisé et jurant de ne révéler leur secret à personne.

Un second tourbillon la transporta dans la salle du trône du palais, où elle aperçut Mordred tenant son père en respect de la pointe d'Excalibur. Le roi avait perdu son épée au cours d'un corps à corps meurtrier avec le fruit même de sa chair. Les deux hommes se toisaient tels deux loups assoiffés de sang. Arthur portait plusieurs marques de lacérations aux bras, ainsi qu'une entaille sanguinolente derrière l'oreille gauche.

La dague du fils avait considérablement affaibli ce père honni, mais Mordred réservait le coup de grâce pour l'épée suprême.

Éloïse ne put que contempler la scène en silence, témoin impuissant de cet acte parricide. Avec un plaisir cruel, Mordred plongea la lame dans le cœur de son père en poussant un grognement bestial. Au même moment, Arthur leva le bras, armé d'un poignard, sur lequel Mordred vint s'empaler, les yeux exorbités de surprise et d'horreur.

— Merci, mon fils, hoqueta le roi. Avant de descendre aux enfers, tu m'auras lavé de mes fautes. Tu es le sang qui aura purifié le mien...

À ces mots, Éloïse eut un frisson le long de l'échine, mais cette sensation disparut aussitôt ; Lancelot venait d'apparaître dans la pièce.

— Mon roi ! NOOOOON !

Il se rua sur les deux corps agonisants et, avec rage, jeta au sol celui de Mordred. Il s'agenouilla ensuite devant Arthur.

— Mon seigneur, j'implore votre pardon de n'être point arrivé à temps pour vous sauver ! Malgré mes égarements, sachez que je vous suis resté fidèle tout ce temps et que j'aurais donné ma vie pour la vôtre.

Une étincelle traversa le regard du roi qui, dans un effort ultime, se redressa sur un coude.

— Alors, viens là et honore ton serment.

Éloïse vit Lancelot se pencher vers son souverain, qui l'agrippa par l'encolure et lui plaqua un baiser sur les lèvres. Sire Bedivere fit son entrée à cet instant même, regardant la scène d'un air médusé. Quelques secondes après, le roi retomba sur le sol, mort.

Lancelot demeura prostré devant lui encore un moment, puis retira de la poitrine du défunt la cause de son trépas. Il essuya Excalibur et, lentement, se releva. D'un geste maladroit, le chevalier se tourna vers son frère d'armes, puis se délia les épaules et le cou. Il lui tendit ensuite l'épée sacrée.

— Porte-la à ma sœur ; elle saura ce qu'il faut en faire.

— Pardon, sire, que dites-vous là ?

— Le roi est mort, se reprit aussitôt Lancelot. Portez son épée à sa sœur. Je vais donner des instructions au couvent où s'est réfugiée la reine.

— Bien, sire.

Bedivere passa tout près d'Éloïse sans même l'effleurer. Le regard de la jeune femme était toujours rivé sur Lancelot.

— *Walleggh... Combien de vies avez-vous ainsi empruntées pour subsister jusqu'à maintenant ?*

Lancelot jeta un dernier regard à la dépouille de Mordred, dans lequel Éloïse décela une réelle et grande tristesse. Puis, il souleva le corps inerte qui était encore sien quelques minutes auparavant et passa à son tour devant l'intruse. Les dernières paroles du roi battaient les tempes de la jeune fille, tandis que la pièce devenait de plus en plus floue.

Je ne suis pas certaine du moment où j'ai repris connaissance. J'étais dans la voiture, toujours emmitouflée, et Walleggh somnolait à côté de moi. Il avait l'air souffrant. Son visage était crispé et il haletait légèrement, les bras croisés sur sa poitrine. C'est tout ce dont je me souviens, à part cette impression de langueur. Dehors ; il faisait nuit noire. Ensuite, plus rien.

Je me suis réveillée dans ma chambre, l'esprit d'une clarté inouïe et le ventre affamé ! Je suis descendue pour déjeuner, mais Mina m'a dit que Philip n'y serait pas. Il veillait Walleggh, m'a-t-elle précisé.

J'ai englouti mon repas, puis je suis allée trouver Jean-René pour savoir ce qui se passait. Il m'a informée que les transes auxquelles s'adonnait Walleggh le drainaient de presque toute son énergie et qu'il mettait un certain temps à récupérer, et cela, proportionnellement à la durée de la transe.

Tiens, tiens... La veille de notre visite à Camelot, Walleggh m'a parlé de flux vital essentiel et tout le bazar, alors je me demande s'il se sert de Philip pour se rétablir... Oh, et puis Milord est un grand garçon, il doit savoir ce qu'il fait, si toutefois il FAIT effectivement quelque chose !

Voilà donc deux jours que je ne les ai pas vus, ni l'un ni l'autre. J'en ai profité pour réfléchir Beaucoup et longuement. Voici les conclusions auxquelles je suis arrivée, depuis mon incursion dans le passé. J'ignore comment une toute petite goutte de sang sur ma langue a pu me transporter dans cette époque lointaine, mais cette expérience sera gravée dans mes tripes le reste de ma vie. Je me demande d'ailleurs si Fabrice a ressenti quelque chose, pendant ce laps de temps pendant lequel j'étais soumise à ce que je pourrais qualifier d'hypnose...

Il me reste encore une impression tout à fait tangible de la forteresse, de la présence des chevaliers et, surtout, du lien entre Walleggh et sa sœur. Par contre, je n'ai rien ressenti de particulier en voyant Guenièvre, cette reine mal aimée par son roi entièrement voué à sa propre sœur et tenue de taire son amour pour le premier chevalier de la cour.

Au début de mon projet de maîtrise, elle m'apparaissait comme le pilier de cette légende, mais, à présent, plus je creuse mes recherches, plus je m'éloigne de cette thèse. C'est carrément autour de Morgane que tourne cette histoire. Mais comment rédiger un mémoire montrant des héros directement liés au Christ et dont l'un s'abreuve de sang et de sexe pour subsister ?

Et puis, il y a le Saint Graal. Il se trouve ainsi bel et bien en Écosse précieusement gardé au château d'Édimbourg, à la vue de tout un chacun, sans que quiconque puisse soupçonner ce que représente en réalité l'épée royale.

Lorsque Walleggh a déposé dans mes mains le manche d'Excalibur en me disant qu'il s'agissait du Calice sacré, je n'ai pas tout de suite saisi la

portée de ses paroles. À présent, je sais. Il y a deux épées : celle de mes ancêtres et celle dont Morgane est prisonnière. C'est par cette dernière que Wallegh doit périr pour libérer sa sœur.

D'ailleurs, je crois avoir résolu une des questions qui me trituraient l'esprit depuis un bon moment déjà. Lorsque Mordred est mort, Arthur lui a murmuré la phrase suivante : « Tu es le sang qui aura purifié le mien. » Je suis à peu près certaine que Wallegh croyait ne pouvoir concevoir de descendance qu'avec une fille d'Avalon, et que c'était par cette même descendance qu'allait se réaliser la prophétie. Voilà pourquoi il venait se vautrer dans mes draps : ce n'était pas seulement pour satisfaire ses besoins d'incube. Or, surprise ! je n'aurai jamais d'enfant.

Comme je le croyais ; c'est donc de MA main qu'il mourra. Je songe sérieusement à...

Un cri de panique interrompit sa rédaction. Sous ses appartements retentissaient les hurlements épouvantés de Mina. Éloïse se précipita vers la cloison secrète à côté du foyer et dévala l'escalier plongé dans la pénombre. Elle fit irruption dans la suite de son directeur, où flottait une odeur qu'elle ne reconnut que trop bien. Elle courut dans la chambre et découvrit Wallegh penché sur la nuque ensanglantée de Philip.

LA GRENOUILLE ET LE SCORPION

— Lâchez-le tout de suite !

Éloïse bouscula Mina, figée d'horreur dans l'embrasure, les bras chargés d'une corbeille remplie de serviettes et de flacons. Elle se rua sur Walleggh et lutta pour lui faire lâcher prise. Elle reçut quelques bons coups de coude et en donna autant, jusqu'à ce qu'elle ait la présence d'esprit de courir chercher le seul objet pouvant stopper l'élan irrémédiable de son directeur.

Hantée par l'image des yeux de Philip écarquillés sur le néant, Éloïse gravit les marches quatre à quatre, puis courut jusqu'à la tête de son lit. Elle glissa nerveusement la main sous l'oreiller et repartit aussitôt en sens inverse, les secondes semblant filer beaucoup trop rapidement.

Mina ne criait plus. Elle était pétrifiée de terreur, jamais auparavant elle n'avait vu le maître s'en prendre à quelqu'un de son cercle intime avec une telle férocité. Elle avait lancé sa corbeille à la tête de Walleggh, qui avait alors délaissé Philip avec la ferme intention d'assouvir son manque auprès de l'intendante. Éloïse se plaça devant Mina, saisit le manche de l'épée à deux mains et le brandit devant cet homme dont le visage était méconnaissable, déformé par la rage et... la faim.

Éloïse se rendit compte que, sans l'aide de Morgane, elle ignorait comment faire jaillir la lame. Elle se sentit tout à coup ridicule et impuissante. Walleggh le perçut et émit un rire qui lui glaça le sang. L'éclat meurtrier de ses yeux rougis et vitreux indiqua clairement quelles étaient ses intentions.

Il redressa son torse luisant de sueur, nullement gêné par sa propre nudité, et fit un pas vers elle sans la quitter des yeux. Sans s'en rendre compte, Éloïse cessa de respirer : ses secondes étaient comptées.

Jean-René fit irruption dans la pièce à ce moment précis, sans pourtant attirer l'attention de Walleggh, et c'est à cet instant que la jeune femme se ressaisit.

— Mina, Jean-René, sortez Philip d'ici et emmenez-le à l'hôpital. Ne revenez pas avant que je vous aie contactés.

Walleggh fit un autre pas, visiblement excité par ce duel. Ses deux

domestiques se hâtèrent de s'emparer de son assistant inconscient, sans lui accorder le moindre regard. À peine furent-ils sortis de la chambre que Wallegh avança sur sa nouvelle proie.

— Jamais je n'aurais cru pouvoir m'offrir à nouveau les délices d'une fille d'Avalon...

— Vous n'êtes pas vous-même, Wallegh. L'épuisement causé par votre transe vous empêche de réfléchir...

Éloïse tentait de gagner du temps, sans quoi elle allait périr comme la grande prêtresse de l'île, qu'il avait vidée de son sang. Subitement, cette évocation lui fournit l'étincelle dont elle avait besoin. Du bout du pouce, elle appuya sur le rebord acéré de l'interstice d'où devait jaillir la lame de l'épée puis, lorsque la douleur fut suffisamment cuisante, elle fit glisser brusquement son doigt. Sur sa peau apparut une toute petite strie, d'où perla une goutte de sang. Elle pressa de nouveau son pouce contre le trou et y fit couler la goutte, en priant la Vierge et tous les saints que cela fonctionne.

Wallegh fut sur elle en une seconde. Il la poussa sans ménagement sur le lit et l'immobilisa de son poids. Éloïse suffoquait. Son agresseur lui écarta les bras mais, de la main droite, elle resta agrippée au manche de l'épée. Il maintint son poignet pour qu'elle ne puisse pas se servir de l'arme et avisa aussitôt sa nuque. Elle hurla et se débattit frénétiquement, sans que rien y fasse. Plus elle se tortillait, plus Wallegh s'excitait. Il enfouit son visage dans son cou en grognant. Éloïse ferma les yeux, redoutant la morsure... qui ne vint pas. Tel un félin qui s'amuse avec sa proie avant de la lacérer de ses griffes meurtrières, il lécha son cou en le humant. Puis, il recommença, tout en râlant et en ondulant sur elle davantage. Elle percevait très nettement son sexe qui se pressait contre elle, avide et insistant. N'y tenant plus, il glissa une main le long de son corps et entreprit de la dévêtir, malgré les efforts d'Éloïse pour tenter de lui asséner des coups de genou et parvenir à le repousser.

Elle plaqua sa main libre sur son visage et tenta de lui enfoncer ses doigts dans les yeux, puis elle pensa soudain qu'une seule chose réussirait à mater son appétit insatiable. Sans hésiter, elle glissa son pouce meurtri sur les lèvres de Wallegh, qui se crispa sur-le-champ. Le goût du sang se répandit dans sa bouche et il y prit le doigt tout entier en fermant les yeux. Éloïse le sentit se détendre et perçut également que la prise sur son poignet s'était relâchée. Promptement, elle dégagea son bras prisonnier et abattit le pommeau de l'épée sur le crâne de son agresseur. Il ouvrit aussitôt les yeux et la bouche, au moment où Éloïse voyait enfin luire un éclat bleuté. La lame avait jailli !

Sans hésiter, elle frappa Wallegh de nouveau, le tranchant de

l'épée lui entaillant le crâne. Il roula sur le côté et tomba du lit. Sans perdre une seconde, Éloïse se leva et le tint en respect du bout de l'épée. Il porta maladroitement sa main sur sa blessure et avisa le sang qui s'en échappait. Il cracha une obscénité et leva sur son étudiante un regard où luisait toute la haine du monde. Il lui fallait agir, là, tout de suite.

— Que le Ciel me pardonne... balbutia-t-elle en resserrant sa poigne sur l'épée brûlante.

Éloïse visa le cœur. La lame heurta une côte, créant une onde violente qui se répercuta le long des bras de la jeune femme. Elle fit un pas en arrière, désarçonnée, tandis que Walleggh saisissait le tranchant de l'épée à deux mains. Il tenta de lui faire lâcher prise, mais d'un mouvement sec, Éloïse tira l'épée vers elle. Walleggh hurla, les mains sanguinolentes.

Comme mû par sa propre volonté, le glaive décrivit un arc de cercle et s'abattit dans le cou du vampire. La gorge béante, il souffla quelques mots incongrus à son assaillante, puis s'effondra.

Éloïse haletait, contemplant avec horreur l'être inerte à ses pieds, la pointe de l'épée reposant lourdement sur le sol, le manche toujours entre ses mains. Dégoutée, elle le laissa tomber. La lame disparut d'un coup. Le pommeau heurta le parquet avec fracas, ce qui fit sortir Éloïse de sa stupeur.

Elle se laissa choir sur le bord du lit, hébétée par ce que Walleggh lui avait murmuré en s'écroulant. Comment avait-il pu oser dire une chose pareille ?

Elle reporta son regard sur lui et vit que la blessure sur son crâne avait cessé de saigner. En fait, elle... Elle se refermait ! Éloïse écarquilla les yeux et se pencha pour mieux observer ce phénomène. Elle ne fabulait pas : la plaie était en train de guérir !

Abasourdie, elle constata qu'il en allait de même pour le cou, la transformation étant plus spectaculaire encore. Chaque vaisseau, chaque veine, chaque artère rompue, chaque tissu meurtri reprenait lentement sa place et sa forme originale. Le sang coagulait à une vitesse inimaginable, favorisant la cicatrisation de cette blessure qui aurait pourtant dû être fatale...

Contrairement à ce qu'elle avait cru d'abord, tout n'était pas terminé. Éloïse ferma les yeux, comprenant pourquoi Walleggh lui avait murmuré son sarcastique : « À tout à l'heure. »

14 janvier

Walleggh n'a pas encore repris connaissance. Il dort. Je l'ai attaché à son lit avec des ceintures, de peur qu'il se réveille et se jette sur moi de nouveau. Je crois que je me suis étiré un muscle sous l'omoplate droite, en le hissant sur son lit... Ses poignets et ses chevilles sont entravés ; il ne peut pas se lever. Je l'observe, je réfléchis. Je lui fais ingurgiter du vin, une gorgée aux demi-heures. J'ai aussi décidé de mettre mon plan en action sans plus attendre. J'espère que ça lui fera passer sa soif de sang... Seul le temps saura me dire si ça fonctionne.

Il savait qu'il ne mourrait pas. Pourtant, le coup que je lui ai porté à la gorge aurait dû le tuer. Dans tous les récits fantastiques que j'ai lus, dans tous les films d'horreur que j'ai vus, le fait de décapiter les vampires et autres sympathiques créatures de cette trempe était le seul moyen de les anéantir définitivement. Bon, d'accord, je ne lui ai pas complètement tranché la tête, mais tout de même ! Personne n'aurait survécu à un tel traumatisme ! Alors, qu'est-ce qui cloche, dans ce cas-ci ? Pourquoi Walleggh n'est-il pas mort ? N'est-ce pas le but ultime qu'il recherche ?

Pendant la transe à Camelot, j'ai bel et bien vu le corps du roi Arthur trépasser... N'était-il pas censé mourir par ma propre main seulement ? Je n'y comprends rien.

J'ai réussi à joindre Jean-René sur son téléphone cellulaire et il m'a dit que Philip était vivant. À peine, mais vivant. On ignore encore s'il gardera des séquelles ; il a perdu beaucoup de sang et il est demeuré inconscient pendant longtemps... Mina et Jean-René ont prétendu qu'il avait été attaqué par un chien, mais jamais aucun médecin digne de ce nom n'y croira. Les marques de morsure étaient trop... propres. Le chauffeur a promis de me rappeler dès qu'il y aura du nouveau.

Entre-temps, je me suis rendu compte de deux choses : la première, j'aime profondément Philip. Pas comme Christophe, bien sûr, mais d'une amitié et d'une affection infinies, sincères et pures. Quand je l'ai aperçu, à moitié mort sur le lit, j'ai vu noir. Comme cette fois où une bande de garnements, à la petite école, avait isolé Fabrice dans un coin de la cour et l'obligeait à faire des pitreries sous peine de lui lancer des roches. Le chef de la bande s'était retrouvé avec une touffe de cheveux en moins et un œil au beurre noir.

Ah, mon cher, si cher Milord ! Il me tarde tant d'avoir de tes nouvelles ! Comme je préférerais être à ton chevet, au lieu de demeurer coincée ici, à veiller sur Walleggh !

J'ignore si mon attaque contre lui a été motivée davantage par l'esprit de vengeance que par un réflexe d'autodéfense, mais là réside ma seconde découverte : je suis capable de tuer. Moi, la rêveuse et douce Éloïse, fille de bonne famille, éduquée, cultivée, je n'ai pas hésité une seule seconde à lui enfoncer l'épée dans le corps. Dire que je me demandais si je serais en mesure d'exécuter la prophétie, le temps venu...

Mais oui ! La voilà, ma réponse ! Pourquoi n'y ai-je pas songé tout de suite ? Ce n'est qu'à l'équinoxe du printemps qu'elle doit s'accomplir ! Voilà pourquoi Walleggh n'a pas péri. Mais cela ne m'explique pas pourquoi cette date particulière revêt une telle importance... Je vais investiguer. Ça m'évitera du même coup de me ronger les sangs d'ici à ce que j'aie des nouvelles de Philip et que Walleggh revienne à lui. C'est d'ailleurs le moment de lui donner une autre gorgée, à celui-là.

Ostara. L'équinoxe du printemps. Au temps d'Avalon, il était dit que la Déesse sortait de son long sommeil et reprenait vigueur, après avoir donné vie à Dieu, son consort, lors de Yule, la fête païenne qui marque le solstice d'hiver, vers le 21 décembre. Les chrétiens avaient repris cette notion à leur avantage vers l'an 300 de leur ère et baptisé cette fête Noël.

Lors d'Ostara, le jour et la nuit sont d'une durée égale. Dès le lendemain, la lumière l'emporte sur les ténèbres et les journées, rallongent. La Nature s'éveille et ses créatures s'accouplent et se reproduisent. Selon les croyances de l'époque, le printemps marquait la période propice pour les commencements, les nouveaux départs...

Éloïse sortit du portail électronique qui traitait de la wicca, l'ancienne religion.

— C'est la victoire de la Vie sur la Mort, murmura-t-elle pour elle-même.

Elle fit immédiatement l'analogie avec une autre fête chrétienne, celle de Pâques, où le Christ...

Elle reporta son regard sur Walleggh, dont la poitrine se soulevait à intervalle régulier. La symbolique de cette date fatidique la frappa de plein fouet.

Éloïse versa une radon de vin dans la coupelle à remède et s'assit sur le bord du lit. Comme elle l'avait fait pour toutes les doses précédentes, elle retira le petit diachylon de son pouce et appuya sur l'extrémité de celui-ci. Elle fit tomber une goutte écarlate dans le vin et remplaça son pansement. Elle glissa ensuite le bras sous la tête de son directeur et la souleva. La jeune femme appuya le petit contenant sur sa lèvre inférieure et il ouvrit instinctivement la bouche en gémissant. Elle y déversa le liquide sombre et parfumé d'un subtil relent métallique, et s'assura qu'il l'avale. Puis, la jeune femme se pencha et murmura à son oreille.

— Vous avez gagné ; j'accomplirai ce que vous attendez de moi. Par mon sang, je vous rendrai mortel à nouveau et je vous expédierai en enfer.

Il ne se réveilla que le lendemain, tard. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il rencontra ceux d'Éloïse, qui le fixaient intensément. Wallegh voulut se lever, mais sans réussir à se mouvoir. C'est alors qu'il émergea complètement de ses brumes, peuplées d'images troublantes et incertaines. À travers le doute pointa une certitude : il était ainsi immobilisé pour avoir fait quelque chose de grave.

Il inspira profondément et se souvint des ruines de Camelot, de sa transe, de son extrême faiblesse et de... Wallegh blêmit.

— Comment va-t-il ?

Sa voix trahissait un élan de frayeur que jamais Éloïse n'aurait cru entendre un jour. Elle resta muette, le laissant volontairement se débattre avec le sentiment de culpabilité qui le tiraillait.

— La méchanceté ne vous va pas du tout. Cessez votre petit jeu et dites-moi comment va Philip. Je ne me le pardonnerais jamais si...

— Allons, ne me faites pas pleurer ! l'interrompt-elle sèchement. Vous étiez prêt à lui rompre le cou, il n'y a pas si longtemps, si vos plans échouaient !

Elle le toisa un moment encore, vit qu'il semblait sincère et consentit enfin à lui répondre.

— Il s'en remettra. On a dû lui faire des transfusions et le mettre en chambre hyperbare, mais il devrait s'en tirer indemne. Il pourra rentrer d'ici la fin de la semaine prochaine, selon ses médecins.

Sur ces mots, elle versa un peu de vin dans un petit verre à whisky et détacha son pansement, Wallegh fronça les sourcils en la regardant y ajouter une goutte de son sang. Elle le porta à sa bouche et lui ordonna de boire. Il ne s'opposa pas ; il devinait pourquoi elle faisait cela. Il se rendit soudain compte qu'il n'était pas aussi affamé qu'il aurait dû l'être.

— Depuis quand vous adonnez-vous à ce petit manège ? lui demanda-t-il en se léchant les lèvres.

— Depuis deux jours. Et je le ferai tant que je ne serai pas absolument certaine que vous n'allez pas vous ruer sur le premier venu dès que je vous aurai libéré de vos liens. Moi-même, en l'occurrence.

— Vous n'avez rien à craindre. Ce type de faim ne m'assaillira pas tant que je ne me serai pas vidé de toutes mes forces à nouveau. Et ce n'est pas près de se reproduire, croyez-moi. De toute façon, l'alcool que vous me faites siffler suffira à calmer mes envies. La *faim primale* ne survient qu'en de très rares occasions.

— De quoi s'agit-il ? le questionna-t-elle.

Wallegh lui décrivit cet état singulier où l'appel du sang était si fort qu'il ne pouvait pas le contrôler. Cela dépassait la simple sensation de manque. C'était une question de survie. Toute volonté s'étiolait. Seul le besoin de s'abreuver de sang frais primait, sans égard à la victime choisie.

— Lorsque cela arrive, renchérit-il, je peux percevoir l'aura du sang, son odeur particulière. J'en vois presque la couleur.

L'expression d'Éloïse lui indiqua qu'elle ne le suivait pas du tout.

— Le flux vital possède beaucoup plus de subtilité que le goût de fer ordinaire qu'il présente pour le commun des mortels. Il peut tantôt évoquer le parfum délicat des fleurs ou encore l'acidité sucrée des fruits, en passant par une kyrielle de nuances. En fait, tout le corps dégage cet effluve, ce qui fait en sorte que nous soyons attirés par tel ou tel type de personne.

— Et quelle fragrance Philip dégageait-il, pour que vous le violentiez ainsi ?

Éloïse pinça les lèvres, sentant des émotions confuses monter en elle.

— Pour Philip, c'est différent... J'ai connu son corps, je...

— Je ne veux pas l'entendre ! s'écria-t-elle. Par contre, moi, je vous dirai ceci : j'ai trouvé comment me servir de l'épée. Dans deux mois, vous ne serez pour moi qu'un mauvais souvenir. Mieux, je vous aurai oublié.

Wallegh ne put retenir son rire.

— Quelle belle naïveté ! Je ne compterais pas trop là-dessus, si j'étais vous ! Je crains que mon pouvoir d'hypnose n'ait plus grand effet sur votre esprit entêté. Je serai avec vous pour le reste de vos jours, que vous le vouliez ou non.

Éloïse se tut. Elle n'avait jamais encore songé à ça, à *après*. Comment allait-elle garder son esprit sain, sachant tout ce qu'elle savait ? Allait-elle révéler le secret de la fratrie du Christ ? Non. Personne ne la croirait. Surgit alors une autre question : qu'allait-elle faire de l'épée ? Ne s'agissait-il pas du Saint Graal ?

Wallegh lui avait décrit son parcours, jusqu'à ce qu'il parvienne entre ses mains, mais il manquait une étape. Elle avait cru comprendre que Jeanne d'Arc l'avait eu en sa possession, mais elle ignorait ce qu'il en était advenu après sa mort sur le bûcher. Elle ignorait toujours comment Excalibur s'était retrouvée entre les mains des représentants de la Couronne écossaise.

Éloïse demanda à Wallegh de lui révéler enfin ces informations manquantes, mais celui-ci garda le silence et la regarda d'un air moqueur. Il agita ses poignets et lui adressa un sourire entendu. Éloïse soupira tout en l'observant attentivement. Toute trace de démen

était disparue de ses yeux et il semblait être redevenu le directeur de département arrogant et sûr de lui qu'elle connaissait, à l'exception près qu'il était nu et immobilisé sous son édredon. Que risquait-elle ? De plus, elle détenait encore l'épée, si jamais...

— C'est bon, dit-elle seulement.

Elle libéra d'abord son bras gauche, arrachant un soupir de soulagement à Walleggh, dont la main retomba lourdement sur le matelas. Éloïse s'étira pour atteindre le second lien, qu'elle entreprit de défaire, quand Walleggh chuchota :

— Gâteau aux épices...

Éloïse se figea. Elle lui décocha un regard assassin et ses joues se colorèrent lorsqu'elle aperçut son petit sourire en coin. Elle le laissa se dépêtrer avec la ceinture qui cerclait ses chevilles et détourna les yeux lorsqu'il rejeta ses couvertures pour l'atteindre. Il massa ses membres endoloris un moment, puis se leva pour enfiler son peignoir de soie noir.

Il se dirigea ensuite vers son petit caisson réfrigéré et remplit deux coupes étincelantes, dont une presque à ras bord.

— Attendez ! lança Éloïse.

Elle le rejoignit dans le vivoir et retira une fois de plus le pansement sur son pouce.

— Il faudra vous procurer une fiole, dit Walleggh, sans quoi vous serez obligée d'être avec moi de façon permanente...

— J'y verrai, dit-elle, avant de faire couler trois gouttes dans la coupe.

Elle nota mentalement qu'elle devrait également se procurer un anticoagulant afin d'éviter de se retrouver avec un flacon bêtement rempli de boudin.

Ils s'installèrent chacun sur un fauteuil, le même que la fois précédente, et Éloïse attendit qu'il se livre. Walleggh recula jusqu'en 1431.

— À la mort de Jeanne, je me suis approprié son épée. J'estimais qu'elle me revenait de droit. Mon deuil de cette femme exceptionnelle fut long et pénible, je dois l'avouer, mais je devais me ressaisir et trouver une femme aussi puissante qu'elle pour parvenir à mes fins. Bien sûr, c'était avant de savoir que VOUS étiez cette femme. C'est ainsi que mes pas me conduisirent en Espagne...

Le château était lugubre. L'air chaud et lourd y était pratiquement irrespirable. La lame d'une épée entre les mains, Isabelle faisait les cent pas dans l'armurerie, salle qu'elle appréciait entre toutes car, là, elle sentait la force de son royaume. Son peuple la considérait comme une souveraine à l'esprit très politique, une régente avide de pouvoir et de conquêtes, de même qu'une farouche

catholique. Elle entretenait avec le pape une relation privilégiée, qui lui avait permis d'épouser son neveu Ferdinand sans dérogation ni condamnation.

Wallegh vit en elle l'étoffe de celle qui avait potentiellement le pouvoir de mettre fin à ses années d'errance. Il se présenta à sa cour avec l'épée de la Pucelle, qu'il exhiba devant elle comme étant l'arme qui lui permettrait de conquérir le monde. Isabelle se laissa tenter et le prit auprès d'elle comme conseiller.

De nombreuses années s'écoulèrent, pendant lesquelles il jaugea son caractère, mesura ses chances de réussite et instaura entre la reine et lui une relation solide, quoique tumultueuse. Il sut par contre si bien lui communiquer ses idées qu'elle en vint à suivre plusieurs de ses recommandations stratégiques. C'est ainsi qu'elle réussit à annexer à son royaume plusieurs villes, grandes et prospères, et à faire de l'Espagne un pays florissant. Cela dura jusqu'en 1480, année où il commit son irréparable faux pas.

— Fougueuse Isabelle, vous n'avez qu'un mot à dire et je ferai de vous la reine la plus puissante à avoir jamais foulé cette Terre.

— Voyez-vous cela ! s'exclama-t-elle dans un grand rire. Et peut-on savoir comment vous comptez accomplir cet exploit ?

Il se plaça derrière la souveraine et écarta sa chevelure d'ébène pour caresser son cou. Ses lèvres glissèrent sur sa nuque, que la chaleur de cette fin août rendait moite et salée de sueur. Elle renversa la tête.

— Je ne vous demanderai qu'une toute petite faveur, en échange, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Elle émit un faible grognement, qu'il interpréta comme étant une invitation à poursuivre. Encouragé, il lui enlaça la taille et s'aventura vers sa poitrine, tout en lui dévoilant son secret dans un murmure.

— Je vous rendrai immortelle, tout comme je le suis moi-même. Personne ne saura se dresser contre vous et tous les monarques de ce monde se prosterneront à vos pieds. La seule chose que j'exigerai de vous est que vous me transperciez de cette épée sacrée...

Isabelle de Castille se ressaisit aussitôt. Elle pivota sur elle-même, une expression de dégoût crispant ses traits.

— Avez-vous perdu l'esprit ? cria-t-elle. Vos paroles sont un outrage à ma personne, à ma foi et à mon titre ! Ce que vous dites est calomnie !

— Un outrage à votre foi ? ricana-t-il. Votre peuple ne voudra pas savoir si vous priez ou si vous avez de la discipline ; il vous demandera si vous faites régner la justice, si vous punissez les coupables ou si vous les tolérez. Moi, je vous parle du pouvoir politique ; le seul et vrai pouvoir. Si Dieu dicte vos actes, vous aurez à

en répondre devant Lui. Croyez-moi, vous ne voulez pas cela. Mais, si vous œuvrez par et pour la politique, vous assurerez la prospérité de votre pays.

Choquée, elle rétorqua qu'il ne pouvait pas y avoir de règne juste en écartant le seigneur de la justice et des affaires d'État. Elle fit pleuvoir sur son conseiller une véhémence pluie d'insultes et de condamnations, le traitant de dévot du diable et d'apostat. Il s'empara de l'épée et la brandit devant la reine outrée.

— Oui ! hurla-t-il. Oui, je suis ce que vous dites ! Et je veux que ça cesse ! J'ai vécu mille vies, mille vies à sentir sur mes épaules le poids de ma trahison, à voir mourir mes proches autour de moi, à les voir succomber aux affres du temps ou de la maladie, tandis que, moi, je subsiste ! Encore et toujours ! En mon immortalité réside mon malheur : je ne peux pas périr de ma propre main. À défaut de me racheter auprès de Dieu lui-même, je dois me tourner vers ses fidèles.

Il se tut et fit un pas vers Isabelle, puis fléchit un genou en lui tendant l'épée. Il inclina ensuite la tête et la supplia de mettre un terme à sa vie misérable.

Quelques secondes s'écoulèrent avant que la reine n'empoigne l'arme. Il retint son souffle et ferma les yeux, attendant le coup fatal, sa délivrance. Un sifflement fendit soudain l'air. Dans un cri, la reine éleva l'épée au-dessus de sa tête et la lança de toutes ses forces. Elle percuta une colonne de marbre avec une telle force qu'elle se rompit. Livide, le conseiller se releva.

— Qu'avez-vous fait, pauvre folle ? rugit-il. Êtes-vous seulement consciente de ce que vous venez de faire ?

Il se rua sur elle, lui agrippa les cheveux et la força à lui exposer son cou. Il voulut y assouvir sa colère, mais le hurlement qu'avait poussé la souveraine en projetant l'arme avait alerté sa garde personnelle, qui fit irruption dans la salle. Sans demander son reste, il courut vers l'épée fracassée et en ramassa le manche, sans toutefois pouvoir s'emparer aussi de la lame, qui était tombée hors de sa portée. Il dût l'abandonner car les gardes le pourchassaient.

La reine s'en approcha et l'admira. Alors seulement remarqua-t-elle les symboles et les croix qui l'ornaient. Elle l'emporta dans l'armurerie, puis l'examina attentivement, tout en ressassant les paroles démentes de celui en qui elle avait placé sa confiance. À quoi toutes ses élucubrations pouvaient-elles bien rimer ? Profondément troublée, elle en vint à deux conclusions. Premièrement, elle devait se débarrasser de cette lame, qu'elle considérait maudite. Ensuite, devant l'hérésie dont elle avait été témoin, elle décida qu'elle allait mettre de l'ordre dans les affaires religieuses de son pays.

— Est-ce de cela dont vous parliez, lui demanda Éloïse, en affirmant avoir été à l'origine de l'Inquisition ?

Wallegh remplit de nouveau son verre de vin et lui répondit par un demi-sourire.

— Mais comment l'âme de l'épée s'est-elle retrouvée au château d'Édimbourg ? voulut-elle savoir.

— La reine demanda à un de ses forgerons de s'en débarrasser et la lui remit pour qu'il la fasse fondre. Cependant, lorsqu'il eut l'objet en sa possession, il constata la droiture et la finesse de son fil et ne put se résoudre à la voir disparaître. Les symboles y étant incrustés l'intriguaient grandement et le fait d'y retrouver une petite croix l'incita à désobéir secrètement à sa reine.

« Il fixa donc la lame à une garde, sur laquelle il incrusta un filigrane en or, et l'offrit à son frère qui, des années plus tard, en 1504, combattit en Italie au nom d'Isabelle de Castille pour prendre aux Français le royaume de Naples. Le brave homme y fut grièvement blessé, mais eut la chance inespérée de se voir secourir par une famille de paysans, qui le cacha et le soigna jusqu'à ce qu'il soit rétabli. Le seul moyen qu'il trouva pour les remercier de leur charité envers sa personne, lui qui était en fait l'ennemi sur leurs terres, fut de leur offrir son épée. Ils pourraient la vendre et tirer bon prix de l'or qui l'enjolivait, et c'est exactement ce qu'ils firent.

« Quant à la lame, elle trouva preneur auprès d'un artisan local. Un examen minutieux lui démontra qu'elle était encore en parfait état. Il l'entreposa dans son atelier, dans l'attente qu'une occasion de lui donner une nouvelle vie se présente.

« Cette occasion vint en 1507, lorsqu'il reçut du pape lui-même une commande des plus inattendues : concevoir une épée royale pour le roi d'Écosse. »

Le visage d'Éloïse s'éclaira.

— C'est absolument exaltant comme histoire, admit-elle. Mais revenons à la reine d'Espagne. Était-ce la première fois que vous vous dévoiliez aussi clairement à l'une des sept filles ?

— Non, elles savaient toutes ce que j'étais. Toutefois, lui présenter ainsi ma requête fut une grossière erreur de ma part, expliqua-t-il. J'ai sous-estimé sa foi, égarement que je me suis assuré de ne plus commettre par après. On ne l'appelait pas Isabelle la Catholique pour rien.

Éloïse réfléchit un instant. D'après ce que lui avait révélé Wallegh, après Isabelle de Castille, il y avait eu Catherine de Médicis, auprès de qui ses efforts avaient été tout aussi vains.

— En effet, concéda-t-il. Elle refusa de m'embrocher, malgré mes supplications.

Walleggh savait à présent qu'un tel assaut, eût-il été consenti, ne l'aurait pas pour autant anéanti, la prophétie ne devant se réaliser que par les mains de la septième fille. À l'époque, il ne l'avait pas encore compris. Il se souvint qu'il l'avait douloureusement découvert alors qu'il était James Stuart, après avoir été élu régent de l'Écosse. Dès qu'il avait eu accès à l'épée royale, il s'était isolé dans ses quartiers et s'était empalé sur la lame. Il avait perdu beaucoup de sang, souffert atrocement et agonisé pendant d'interminables heures, pour finalement se rendre compte que son corps ne capitulerait pas.

Sa tactique avait détruit la monarchie écossaise et l'avait laissé défait et seul. Il était trop tard, lorsqu'il avait compris qu'il aurait mieux fait de demeurer au service de Catherine de Médicis.

— Saviez-vous qu'elle avait tantôt recours à la divination, tantôt à l'astrologie, et qu'elle était parfaitement au courant du pouvoir qu'elle exerçait sur moi ? reprit-il.

— Oui, j'ai lu à son sujet.

Éloïse pensa alors au magnifique costume Renaissance qui reposait dans la malle de la pièce d'à côté. Elle lui demanda si, à cette époque, il se faisait appeler Michel de l'Hospital. Walleggh ne fut pas surpris par son interrogation ; il savait qu'elle avait mené sa petite enquête. Au contraire, il la félicita pour sa perspicacité.

L'atmosphère incitant aux confidences, Éloïse se risqua à lui demander comment il passait d'un corps à l'autre. Pendant ses visions aux ruines de Cadbury, elle l'avait nettement vu embrasser son premier chevalier, avant que celui-ci soit à son tour investi de l'essence même de Walleggh.

— Ah, la grande question ! Si vous saviez le nombre de mythes, de croyances et d'âneries qui ont circulé et circulent encore à ce sujet ! Je crains de devoir vous décevoir, très chère : je préfère garder ce petit secret pour moi seul.

Elle se retint de lui faire une moue.

— Révélez-moi autre chose, dans ce cas. Comment se fait-il que le corps du roi Arthur que vous occupiez alors soit mort ? Vous auriez simplement pu y demeurer, vous libérant ainsi de l'enchantement ?

À peine sa question fut-elle formulée qu'Éloïse y répondit elle-même.

— Morgane...

Ils l'avaient dit ensemble. Éloïse constata de nouveau à quel point toute cette quête tournait autour de la jumelle de son directeur.

— C'est bon, je comprends, mais les blessures que je vous ai infligées n'en étaient pas moins fatales et, pourtant, elles ont guéri par

elles-mêmes... Que s'est-il passé de différent ?

— Mon cœur fut transpercé par Mordred, qui était un pur produit d'Avalon, dit-il en fuyant son regard.

« Le sang de son sang », songea Éloïse.

— Est-ce la raison pour laquelle me faire un enfant était si crucial ? poursuivit-elle.

— Oui. J'ai cru à tort que c'était la solution...

Walleggh avoua que ce n'était qu'en revivant ce douloureux moment avec elle, pendant la transe aux ruines de Camelot, qu'il avait compris que cela n'annulerait en rien la malédiction de la grande prêtresse. Il fallait très précisément que le coup soit porté par la septième fille d'Avalon, pendant le jour sacré d'Ostara.

Walleggh mesura non sans cynisme à quel point, pendant tous ces siècles, il avait mal déchiffré cette prophétie de malheur. À présent, il touchait l'aboutissement de tous ses efforts. La clé de l'énigme se trouvait là, juste devant lui, et c'était cette jeune femme avide de connaître la suite.

— Où Lancelot emporta-t-il le corps de son souverain ? L'a-t-il ramené à Morgane tel qu'il entendait le faire ?

Walleggh se raidit au souvenir de cet épisode pénible de son passé. Il s'octroya une gorgée de vin avant de reprendre.

Son premier chevalier l'avait effectivement porté jusqu'à sa sœur, qui s'était montrée atterrée d'apprendre que son fils avait lui aussi péri au cours du combat. Elle venait de perdre la moitié d'elle-même. Mordred était son premier et seul fils.

Le plan de la Déesse avait échoué, l'ancienne religion était désormais perdue.

— C'est à ce moment que son âme s'est séparée d'elle, articula Walleggh. De par la promesse qu'elle avait faite aussi bien à l'Étrangère qu'à la grande prêtresse d'Avalon, elle ne put trouver la paix. Son corps mourut, mais son esprit survécut au cœur même d'Excalibur. Vous connaissez la suite.

Éloïse le laissa avaler une autre gorgée de vin avant de poursuivre, d'une voix douce.

— Alors, les deux corps qui furent retrouvés sur le terrain de l'abbaye de Glastonbury...

— ... sont ceux de Morgane et d'Arthur.

Contrairement à la rumeur que l'on faisait circuler pour attirer les touristes, Guenièvre n'avait rien à y voir, expliqua-t-il. Cette dernière termina ses jours non pas au couvent de Glastonbury, mais bien à celui d'Amesbury, près de Salisbury, où se dressent les majestueuses pierres de Stonehenge. Malgré le fait qu'elle avait perdu son titre de reine à la suite de sa liaison avec Lancelot, et comme elle était tout de

même de sang noble, on avait décidé d'éloigner sa dépouille des ruines de Camelot pour éviter que la tombe ne soit profanée. Le lieu exact de sa sépulture fut tenu secret.

Du coup, Éloïse constata que son sujet de maîtrise était élucidé. Mais, devant l'issue funeste qu'allait prendre son séjour au pays de Guenièvre de Léodegrance, la perspective de rédiger son mémoire lui sembla soudain d'une futilité grotesque. Surtout que la souveraine paraissait plus que jamais bien pâle aux yeux de l'étudiante, qui avait développé une profonde affection et un très grand respect pour « l'autre femme » de la légende, Morgane.

Ces derniers temps, ses pensées étaient entièrement tournées vers Walleggh et la prophétie, elle avait pour ainsi dire oublié qu'il lui faudrait malgré tout rendre des comptes à l'Administration de l'université. Cependant, bien qu'elle n'en prît pas immédiatement conscience, Éloïse venait de trouver le moyen de combler les deux mois qui la séparaient de la date fatidique où toute cette aventure prendrait fin.

— Et... Lancelot ? Enfin, vous, qu'avez-vous fait par la suite ? demanda-t-elle à son directeur.

— J'ai tout fait pour tenter de ne pas devenir fou. Je me suis réfugié à l'abbaye de Glastonbury, où je veillais sur la dépouille de ma sœur, mais mon esprit criait vengeance. J'y suis demeuré de longues années, mais j'allais régulièrement rendre visite à la reine Guenièvre. En cachette, bien entendu.

— Vous ne pouviez pas la voir au parler ?

Une étincelle malicieuse ralluma le regard de Walleggh.

— Je n'allais pas vraiment là-bas pour prier avec elle...

— C'est scandaleux ! s'exclama Éloïse, en s'efforçant de camoufler son sourire.

Elle ne vit pas le malaise subit de son directeur, submergé par le souvenir de ces lointaines étreintes, enivrantes et passionnées. Pour le dissiper, il avala d'un trait les dernières gouttes qui ondoyaient dans sa coupe. Il allait se servir de nouveau, lorsqu'il s'arrêta. La fragrance naturellement épicée que dégageait Éloïse était toujours présente et il se rendit compte que l'alcool ne suffisait pas à le satisfaire entièrement. La jeune femme avait d'ailleurs remarqué que cela faisait trois fois qu'il remplissait son verre, tandis que celui qu'il lui avait offert était intact.

Lentement, il posa la bouteille.

— Éloïse, je vais vous demander de me laisser, à présent.

Sa voix était rauque. Ses yeux évitaient les siens. La jeune femme se sentit subitement toute nue devant lui et elle perçut nettement la mise en garde qui pointait dans son ton.

Sans poser de question, elle se leva et marcha directement vers l'escalier dissimulé dans le mur. L'air qu'elle déplaça en quittant son fauteuil ne fit qu'attiser davantage la faim de Walleggh. Il serra les poings et enfonça ses ongles dans ses paumes, détournant le regard pour se contrôler.

Éloïse actionna le mécanisme de la cloison et jeta un dernier coup d'œil sur lui. Il avait saisi la bouteille et se dirigeait vers sa chambre. Elle s'engouffra derrière le panneau. Puis, comme elle allait refermer le passage, elle l'entendit lui conseiller :

— Éloïse, ne dormez pas au manoir, cette nuit.

— Milady !

Philip ne réussit qu'à chuchoter. Sa gorge toujours endolorie et sa longue période d'inconscience rendaient toute tentative d'élocution très douloureuse. En voyant Éloïse dans l'embrasement, il ne put retenir son exclamation, mais la regretta aussitôt. Une toux sèche le secoua violemment, creusant de souffrance ses traits tirés.

Éloïse se précipita à son chevet et lui offrit un peu d'eau, qu'il avait à sa disposition en permanence depuis son réveil. Elle le laissa boire puis reposa sur la table le gobelet muni d'une paille. Ils échangèrent ensuite un long et chaleureux regard. Elle prit son visage entre ses mains et lui embrassa les joues, rendues piquantes à cause du chaume dru qui les recouvrait.

— Si tu savais comme j'ai eu peur... murmura-t-elle.

À son tour, il porta sa main au visage d'Éloïse et, du pouce, essuya délicatement une larme qui coulait le long de sa joue.

— Je me remets vite ; ne t'en fais pas. Mais... lui, comment va-t-il ?

Éloïse sentit ses muscles se contracter, bandés par un élan de... était-ce de la colère ? De l'indignation ? Philip s'en rendit compte et soupira.

— Ce n'est pas sa faute, tu le sais bien, souffla-t-il.

— Philip, rien ne peut excuser son geste. Il a manqué te tuer !

Il baissa les yeux, consterné. Avant de reprendre la parole, il but une seconde gorgée d'eau et se racla la gorge avec le plus de douceur possible, ne pouvant toutefois s'empêcher de grimacer. Il reposa ensuite son verre et, en tapotant le matelas de son lit, invita Éloïse à s'asseoir tout près de lui.

— T'ai-je déjà parlé de Michael, mon copain psychologue ?

Éloïse fit non de la tête.

— Il m'a raconté une histoire, un jour...

Il y avait une grenouille sur les berges d'un ruisseau. Un scorpion se présenta et lui expliqua qu'il devait absolument traverser le cours d'eau pour se rendre de l'autre côté. Il lui demanda ensuite si elle acceptait de le prendre sur son dos et de l'y mener. La grenouille refusa tout net, persuadée que le scorpion la darderait de son venin mortel, mais celui-ci lui jura que non. Peu convaincue, la grenouille maintint son refus, mais le scorpion s'obstinait. Pourquoi la piquerait-il alors que cela ne ferait que provoquer leur noyade à tous les deux ? Les deux créatures argumentèrent ainsi tout le jour durant. À la fin de la journée, le scorpion fit remarquer à la grenouille qu'ils venaient de passer plusieurs heures côte à côte, sans qu'il ait tenté de la blesser. Elle dut reconnaître qu'il disait vrai. Elle accepta donc de le prendre sur son dos pour lui faire traverser le ruisseau, non sans le faire jurer et jurer encore qu'il ne la piquerait point. Le scorpion promit et grimpa sur son dos. À la mi-traversée, la grenouille sentit une douleur vive à la base de son cou. Elle cessa aussitôt de nager, outrée que le scorpion ait brisé sa promesse. Avant qu'ils ne coulent et ne se noient tous les deux, il rétorqua simplement que ce n'était pas sa faute : c'était dans sa nature.

Éloïse avait écouté la petite fable avec intérêt et curiosité, avide de savoir comment elle se terminerait. La fin ne lui plut pas du tout.

— Elle est plate, ton histoire ! s'offusqua-t-elle.

— Je sais...

Il ouvrit les bras et elle se nicha contre lui.

— Tu mourrais pour lui ? lui demanda-t-elle.

— Pour sa survie, oui.

Éloïse déglutit et leva son visage pour rencontrer son regard, qu'elle sonda un instant.

— Tu sais ce qu'il attend de moi, n'est-ce pas ? risqua-t-elle tout bas.

Philip soupira et crispa les mâchoires. Il ne dit rien.

— Tenteras-tu de m'en empêcher ? demanda-t-elle encore.

— Et aller contre sa volonté ? Tu sais bien que non, même si ça me crève le cœur.

Ils resserrèrent leur étreinte et la prolongèrent quelques secondes, puis Éloïse lui demanda si elle pouvait passer la nuit dans le fauteuil à côté du lit. Philip acquiesça. Il était inutile qu'elle lui explique les raisons de sa requête ; il devina que son maître n'était pas encore rassasié.

Elle posa ses pieds sur le tabouret et s'emmitoufla avec la couverture que l'infirmière de garde consentit à lui prêter.

Éloïse dormit mal et très peu. Elle rêva de son frère, qui la fixait sans rien dire, le visage blanc comme la mort, les yeux cernés et rougis. La jeune femme eut du mal à chasser cette image lugubre de son esprit, malgré qu'elle mît son cauchemar sur le compte de l'inconfort de dormir en position semi-assise, en plus d'être réveillée à maintes reprises par le sommeil agité de Philip.

Après avoir pris un petit-déjeuner frugal en sa compagnie, elle rentra au manoir. Elle décida qu'elle se rendrait aux appartements de l'assistant dans l'intention de faire prendre l'air à son chien, puis rentrerait se couler un bain chaud et dormirait le reste de la journée. Cette perspective lui fit hâter le pas.

En arrivant devant la porte, Éloïse fut accueillie par Mina.

— Enfin, vous voilà, *Love* ! Vous devez rappeler d'urgence à la maison.

UN VIEIL AMI

Trois coups secs retentirent à sa porte. Walleggh tenta de les ignorer, mais on insista. Ses ordres avaient pourtant été clairs : il ne devait être dérangé sous aucune considération !

Quelqu'un frappait à présent avec un objet métallique, dont l'écho résonnait désagréablement dans toute la pièce. Excédé, Walleggh s'extirpa de ses draps chauds avec la ferme intention d'occire l'impertinent qui osait aussi cavalièrement le tirer de son sommeil réparateur. Il traversa sa suite à grandes enjambées et ouvrit la porte dans un élan rageur.

— Mon très cher cousin ! s'exclama le visiteur. Devant le directeur se trouvait un homme de haute stature, à peine un peu moins grand que lui-même, mais d'allure tout aussi imposante. Il portait les cheveux courts, d'un brun roux, bien taillés, dont les favoris bien dessinés soulignaient sa mâchoire volontaire. Il arborait un sourire enjôleur qui dénotait son assurance. Le genre de sourire qui avait dû faire fondre bien des inhibitions féminines...

Par contre, Walleggh, lui, ne souriait pas du tout.

— Maurice LeBreton. D'abord, je ne suis ni ton cousin, ni ton très cher quoi que ce soit. Et puis, qu'est-ce que tu fous ici ?

— Invite-moi à entrer et je te raconterai.

Walleggh fut tenté de refuser. Sans invitation, LeBreton ne réussirait jamais à passer le pas de la porte. C'était une loi *sine qua non* chez les vampires, tout comme celle voulant qu'on ne refuse pas l'hospitalité à un... frère.

À contrecœur, Walleggh s'effaça pour lui permettre d'entrer, chose que le visiteur fit pompeusement. Avant de refermer la porte, le directeur jeta un coup d'œil dans le couloir et n'y vit personne.

— Je vous en prie, Éloïse, restez loin de chez moi, aujourd'hui... marmonna-t-il.

— Ça fait deux nuits qu'il refuse de se coucher et qu'il est persuadé que tu es en danger, lui apprit Christophe.

Éloïse n'avait jusque-là manqué aucun de leurs rendez-vous

virtuels et, chaque fois, elle s'était efforcée de ne rien laisser transparaître de la tempête qui sévissait en elle. Elle estimait y être assez bien parvenue, et son frère semblait ne pas trop souffrir de leur éloignement prolongé. Éloïse savait que Christophe et l'équipe d'intervenants qui encadraient Fabrice avaient les choses bien en main, mais certaines circonstances échappaient à leur contrôle. Il fallait être un jumeau pour le comprendre.

Or, ainsi qu'elle le craignait depuis le début de ce périple, Fabrice savait. Il sentait que quelque chose n'allait pas. Christophe lui avoua que, jusqu'à ces derniers jours, tout allait bien, mais qu'il avait commencé à se replier sur lui-même subitement, il y avait de cela quatre jours.

— Ce matin, il refuse catégoriquement de manger et ne veut pas aller au centre de jour. Hier, il...

— Il quoi ? le pressa Éloïse.

— Eh bien, j'ai dû le ramener à la maison ; il racontait que tu étais morte et que tu étais devenue très vieille d'un seul coup.

Consternée, Éloïse se mordit la lèvre inférieure et tenta de maîtriser sa voix. Cet épisode coïncidait avec le moment où, aux ruines de Camelot, Walleggh lui avait fait ingurgiter une infime dose de son sang. Il ne s'agissait pourtant que d'une toute petite goutte... Se pouvait-il que Fabrice en ressente lui aussi les effets ? C'était manifestement le cas, mais Éloïse ne pouvait toutefois pas mesurer jusqu'à quel point il en souffrait.

Elle demanda à Christophe de passer le combiné à son frère. Éloïse se racla la gorge et tâcha de mettre un sourire dans sa voix, afin de l'apaiser, de le raisonner.

— Eh bien, fréro, que se passe-t-il ? Christophe me dit que tu ne dors pas bien ?

— ...

— Fabrice, tu es là ? C'est moi, Éloïse. Allons, dis quelque chose. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle n'entendait que son souffle. Devinant qu'il demeurerait muet, elle prit sur elle de le rassurer, de lui raconter où elle en était rendue dans ses recherches, que son travail avançait bien et qu'elle l'avait pratiquement terminé, de lui relater comment elle s'occupait du chien de Philip, de décrire...

— Rentre à la maison...

Éloïse entendit à peine sa supplique, mais en sentit nettement tout le poids. Elle ferma les yeux et ravala la boule qui menaçait de prendre toute la place dans sa gorge.

— Bientôt, Fabrice. Nous nous sommes quittés il y a trois semaines à peine, alors nous devons attendre les vacances de Pâques

avant de nous revoir. Ce n'est que dans deux tout petits mois, tu sais ; ça viendra très vite ! s'efforça-t-elle de dire sur un ton enjoué.

À nouveau, le silence au bout du fil.

Éloïse abdiqua. Elle ne réussissait même pas à se duper elle-même. La jeune femme se rendit compte à quel point la mission qu'elle avait accepté de remplir était difficile et comme elle doutait de ses propres capacités.

Si elle rentrait ? Si elle abandonnait tout ? Elle ne devait strictement rien à son directeur, sinon, dans les faits, que son mémoire de maîtrise. Et cela, elle pouvait d'ores et déjà le produire, tout le matériel dont elle avait besoin étant à sa disposition. Ne lui restait plus qu'à coucher le tout sur papier et à le présenter.

Puis, juste comme elle allait se convaincre que c'était ce qu'elle ferait, d'un petit coin de son cerveau surgit le visage triste et angélique d'une femme sans âge. D'un coup, ses plans s'écroulèrent. Elle ne pouvait pas laisser tomber Morgane. L'abandonner, non. S'en servir, cependant, oui...

Un frisson d'excitation lui confirma que l'idée qui venait de germer dans sa tête était géniale.

— Voilà ce qu'on va faire, exposa-t-elle à Fabrice, je vais tenter de voir si je peux obtenir quelques jours de congé et rentrer passer un peu de temps à la maison. Si je promets de rentrer pour terminer ce que j'ai commencé, il ne devrait pas y avoir de problème. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Tu arrives quand ?

— Tu sais qu'une très vilaine rumeur court sur ton compte ? susurra LeBreton.

— Tiens donc, laissa platement tomber Walleggh.

Il déboucha une bouteille neuve et, par un geste, en offrit à son invité, qui refusa en sortant un flacon argenté de la poche intérieure de son veston. À son tour, il le présenta à son hôte, qui détourna simplement la tête en devinant ce qu'il contenait.

— Ainsi, c'est vrai ! Tu as renoncé ? Tss, tss, tss... fit LeBreton en hochant la tête. Quel gaspillage !

— Pourquoi es-tu venu ? trancha brutalement Walleggh, qui n'était pas d'humeur à subir les railleries de l'autre.

— Oh, allons, ne me fais pas croire que tu l'ignores, cousin. Je suis ici pour...

— Ne m'appelle pas comme ça, siffla le maître des lieux.

— Je suis ici pour que tu honores ta dette envers moi.

Wallegh le fixa un moment, saisissant très bien le lien entre cette vieille caution et l'instant présent.

LeBreton lui inspirait des sentiments mêlés de méfiance, de regret et de... oui, il irait jusqu'à dire de crainte. De tous les hommes que Wallegh avait vampirisés, celui-ci était le plus véreux, le plus manipulateur et à la fois le plus charmant. En cela résidait son arme la plus destructrice : la séduction. S'il avait su alors ce qu'il savait maintenant, jamais Wallegh ne l'aurait *fait traverser*. LeBreton était déjà perfide et odieux avant de franchir le pas qui séparait le monde des vivants de celui des créatures de la nuit ; sa transformation n'avait fait qu'empirer les choses. Depuis, plus rien ne l'empêchait de repousser les limites de sa perversion et de sa cruauté.

Wallegh s'était même demandé si LeBreton n'était pas carrément désaxé. Au fond de ses yeux brillait une lueur démente, qu'il n'avait revue que dans le regard d'un seul autre homme...

C'était en Allemagne, vers 1920. En le rencontrant, il avait trouvé le gamin intéressant de par ses propos enflammés et ses idéaux, mais il avait ce regard abyssal et ce but... ce rêve immense, complètement insensé, voire absurde et aberrant. Sans tout cela, il en aurait fait un des siens, mais le jeune Adolf était à lui seul suffisamment diabolique. Avait-il besoin de le devenir davantage ?

Wallegh avait commis une grave erreur avec LeBreton, il n'allait certes pas remettre ça avec celui que le monde appellerait le *Führer*. Aussi s'éloigna-t-il du jeune illuminé, pour ne plus jamais le revoir.

— Te souviens-tu de la bonne vieille époque de Redmill ? demanda LeBreton, tirant le directeur de ses sombres souvenirs pour mieux le plonger dans d'autres, plus sombres encore.

— Tu sais très bien que oui. Où veux-tu en venir ?

LeBreton sourit et s'assit sur le fauteuil. Il y enfonça ses fesses en basculant le bassin, étendit le bras droit sur le dossier et croisa sa jambe gauche. Sa gestuelle témoignait d'une confiance en soi inébranlable.

— Je t'en prie, fais comme chez toi, railla Wallegh, en s'assoiant à son tour.

— Si je ne m'abuse, nous y avons conclu un marché, toi et moi, juste avant cet incident malheureux...

Wallegh savait très bien à quoi il faisait allusion. Il se souvenait clairement de la fureur des habitants d'Ashtall, sans compter la sienne, lorsqu'avait été découverte l'horrible tuerie qui s'était déroulée chez lui. Sa demeure avait par la suite été incendiée et il s'était vu contraint de quitter ce havre qu'il appréciait tant.

À cette époque, Morgane – qui avait adopté le prénom de Mary-Ann – avait beaucoup de vigueur et elle parvenait sans mal à se

manifeste régulièrement, voire quotidiennement. Même un œil averti n'aurait pu déceler qu'elle n'était pas de chair et de sang.

Or LeBreton en était tombé amoureux, autant du mythe que de la femme, et il avait demandé sa main à Wallegh, qui la lui avait refusé tout net. Il eût d'abord fallu que la principale intéressée acceptât elle-même la demande, chose à laquelle elle ne voulait ni ne pouvait consentir.

Humilié et outré par ce rejet, le prétendant éconduit avait juré que s'il ne pouvait pas être uni à celle qu'il aimait, Wallegh non plus ne pourrait pas jouir de ce privilège. Il avait donc renoncé difficilement à la belle Mary-Ann, non sans proposer un pacte à son frère : le moment venu, celui-ci devait prendre la vie de la femme à laquelle il tiendrait plus que tout, pour être quitte.

Certain de ne jamais vivre pareil amour, Wallegh avait accepté.

— Dis-moi, poursuivit LeBreton après avoir porté son flacon à ses lèvres, est-ce vrai, ce qu'on raconte au sujet de cette Américaine que tu héberges ?

— Canadienne, corrigea-t-il froidement, en songeant à la tête qu'aurait faite Éloïse en s'entendant appeler ainsi.

— C'est du pareil au même, fit l'autre en balayant l'air de la main avec nonchalance. Toujours est-il qu'on raconte qu'elle t'accompagne partout et que tu aurais même renoncé à ton immortalité pour elle... Est-ce la vérité ?

— En quoi cela peut-il bien t'intéresser ?

LeBreton n'attendait que cette question. Il sourit et se cala davantage dans le fauteuil.

— Dois-je te rappeler, cher cousin, que nous avons jadis conclu une entente ?

— Tu n'es pas mon cousin, et ça n'a rien à voir ! Tu ne sais rien des circonstances qui entourent sa présence ici et, crois-moi, il ne s'agit pas d'amour : elle est avec quelqu'un.

— Bah, un détail ! se moqua LeBreton. Il n'en demeure pas moins que tout ton appartement respire son aura...

Il huma l'air en fermant les yeux et tourna la tête sur sa droite, à l'endroit précis où Éloïse était assise il y avait de cela quelques heures à peine.

— Mouais... le sucre et la cannelle. Non ! La muscade. Un mélange des deux ?

LeBreton darda son regard sur Wallegh et l'examina attentivement.

— Tu l'as prise, n'est-ce pas ? lâcha-t-il au bout d'un instant, une pointe de triomphe dans la voix.

— Comment m'as-tu trouvé ? demanda le directeur, esquivant la

question.

— Disons que j'ai de bonnes relations, se contenta de répondre le visiteur, Alors, tu me la présentes ?

C'était hors de question. Éloïse était la seule personne qui pouvait délivrer Walleggh de sa vie maudite et, si près du but, il n'allait certainement pas, sous prétexte d'honorer un pacte vieux de cent ans, prendre la vie de sa rédemptrice. De par son rôle, Éloïse représentait en effet, outre Morgane, la femme à laquelle Walleggh tenait le plus.

Devant son mutisme, LeBreton changea de tactique.

— À moins que tu ne préfères que je m'en charge moi-même ?

Le directeur posa son verre sur la table d'appoint à côté de lui.

— Écoute-moi bien : c'est moi qui t'ai fait. Pour cela, tu me dois respect et obéissance. Je te promets que tu le paieras chèrement si tu ne tiens pas ton rang. Je t'interdis de toucher un seul cheveu de la tête de cette femme, sinon, je trancherai la tienne sur-le-champ. Me fais-je bien comprendre ?

— Ouh ! Je tremble de frayeur ! feignit LeBreton, en portant ses mains à sa poitrine d'un geste théâtral.

Il se leva ensuite, aussitôt imité par son hôte, et sa voix perdit toute trace de sarcasme.

— Un pacte est un pacte, mon vieil ami, et tu respecteras ton engagement.

Ravigotée à l'idée de rentrer chez elle, Éloïse se rendit compte qu'elle mourait de faim. À peu près sûre de tomber sur Jean-René à cette heure, elle descendit aux cuisines. Elle ferait d'une pierre deux coups : elle demanderait au chauffeur de s'occuper du chien de Philip en son absence – Walleggh allait sûrement lui accorder son congé ! – et elle grignoterait quelque chose.

— Vous croyez qu'il acceptera de vous laisser partir ?

— Pourquoi refuserait-il ? Je vais lui promettre de revenir... m'acquitter de mes tâches comme prévu.

Il lui jeta un regard entendu et la regarda porter à sa bouche une autre poignée d'arachides. À peine avait-elle eu le temps de mastiquer le tout que deux hommes faisaient irruption dans la cuisine. Éloïse aperçut immédiatement le nouveau venu, tout juste devant Walleggh.

Elle sentit le temps s'arrêter. Il avait une telle prestance, une telle allure ! Au grand dam du maître de céans, Éloïse le trouva beau tout de suite. Beau ? Non, elle le trouva à couper le souffle.

Conscient de l'effet qu'il lui faisait, LeBreton lui décocha un sourire à faire fondre une bonne sœur et lui tendit la main en se

présentant. Devant cette invitation, elle se maudit d'avoir la bouche pleine.

Bravo, de Grandpré ! L'homme le plus séduisant du monde te dévore des yeux et tu as une haleine de « beurre de pinotte » !

Elle avala d'un coup ce qui lui emplissait les joues et vendit son âme au diable pour ne pas s'étouffer et cracher à la figure de ce bel inconnu. Heureusement, la bouchée descendit sans opposition, permettant à Éloïse de lui répondre avec tout le charme dont elle était capable.

Derrière l'homme aux épaules carrées, la jeune femme ne vit rien des mises en garde non verbales que lui adressait son directeur.

Éloïse glissa sa main contre la paume offerte et braqua son regard dans celui de l'invité, galvanisée par sa poigne chaude et enveloppante.

— Je suis enchantée de faire votre connaissance, articula-t-elle sans que sa voix tremble.

Le sourire de l'homme s'étira davantage.

— Je vous assure que c'est moi qui suis ravi. Mon cher cousin n'a que de bons mots à votre égard, ce qui n'est pas peu dire, venant de lui.

Éloïse accueillit le compliment et se tourna enfin vers Walleggh. Devant son air grave, elle fronça les sourcils. Se rappelant soudain qu'elle avait une requête à lui présenter, elle lui demanda si elle pouvait s'entretenir un moment avec lui.

Trop heureux de la soustraire au magnétisme de LeBreton, il l'invita à le suivre.

— Je vous prie de nous excuser. De toute façon, Maurice allait nous quitter, n'est-ce pas, Maurice ?

— Oh, mais j'ai tout mon temps, mon prince ! Rien ne presse, au contraire. Je serais ravi de passer quelque temps en votre compagnie.

Visiblement irrité par cette bravade, Walleggh serra les dents et entraîna prestement Éloïse vers le vivoir en lui tenant le coude.

— C'était quoi, ça ? fit-elle, irritée.

Sa question sonnait davantage comme un reproche. Éloïse se dégagea de l'emprise de Walleggh et attendit sa réponse. Celui-ci fit les cent pas et s'immobilisa en soupirant.

— Cet homme est dangereux, Éloïse. Je dois vous demander de vous tenir loin de lui.

— Ah ! Parce que vous êtes doux comme un agneau, peut-être ? De quel droit vous permettez-vous de le qualifier ainsi ?

Il la rejoignit et la prit par les épaules.

— Je suis très sérieux, Éloïse. Je vous demande de ne pas vous en approcher.

— Dois-je comprendre qu'il est... l'un des vôtres ?

Il acquiesça.

— Il sait que j'ai besoin de vous et il n'hésitera pas à me faire du chantage, ni à mettre ses menaces à exécution.

— Des menaces ! Quelles menaces ?

— C'est une trop longue histoire, dit-il en se maudissant de ne pas garder de carafon dans le vivoir.

Il sonna pour appeler Mina et s'assit en espérant retrouver son calme. Il ne venait dans cette pièce que très rarement et la couleur verte dont elle était peinte ne l'inspirait pas du tout. Il aurait aimé en faire appliquer une autre mais, à présent, à quoi bon ? Il n'en jouirait jamais.

— J'ai connu LeBreton à l'époque de Redmill, lâcha-t-il d'un ton neutre.

— Ah bon ?

Mina arriva sur l'entrefaite. Elle s'enquit de ce que son maître désirait et repartit aussitôt. En attendant qu'elle revienne avec le vin, il sortit de la poche de son peignoir la petite fiole qu'il gardait sur lui en permanence et qui contenait quelques gouttes du sang d'Éloïse, additionné d'un soupçon de citrate. En effet, l'étudiante avait fait quelques recherches et avait découvert que l'acide citrique avait, outre ses vertus antiseptiques, des propriétés anticoagulantes. S'en procurer fut un jeu d'enfant. Par ailleurs, lors de sa visite à l'hôpital, elle avait subtilisé de quoi s'extraire elle-même un peu de son fluide vital ; la jeune femme était capable de le faire très facilement à cause des nombreux traitements qu'elle avait subis pour surmonter son cancer.

Tandis que l'intendante déposait le plateau sur la table à café, un détail revint à Éloïse. Un détail qui concordait horriblement avec les révélations de Julia. LeBreton affirmait être le cousin de Walleggh... Pouvait-il s'agir du même homme ?

Walleggh trempa ses lèvres dans sa coupe et but lentement. Il distingua nettement le goût âcre des cinq petites gouttes rouges qu'il avait ajoutées au bordeaux. Rasséréné, il pouvait à présent expliquer à Éloïse le danger auquel elle était exposée. À peine avait-il ouvert la bouche pour parler qu'il remarqua le malaise de son étudiante : son visage était crispé de dégoût et elle frottait sa main droite contre sa cuisse, comme pour effacer les traces de quelque chose de répugnant.

Soulagé, il eut la certitude que toute mise en garde serait désormais inutile. Il ignorait comment, mais Éloïse savait qui était réellement LeBreton. Elle demeurerait prudente, sans être pour autant

à l'abri de ses menaces. Ça, il y veillerait lui-même.

D'une voix étrangement posée, il lui demanda :

— Si nous parlions un peu de ce dont vous vouliez m'entretenir ?

17 janvier

Il accepte ! Walleggh m'accorde une semaine de congé, et je n'ai même pas dû suer sang et eau – sans mauvais jeu de mots ! – pour l'obtenir. Nous partons dès ce soir. Oui... Nous. Car il m'accompagne. C'était une de ses conditions. Ah ! Comme j'ai hâte de me retrouver à la maison, dans MES affaires, MON lit, MON petit univers ! Fabrice était intenable, lorsque je lui ai annoncé la bonne nouvelle, tout à l'heure. Ce sera bon, aussi, de retrouver les bras de Christophe. J'espère que la magie y sera encore.

J'ai prévenu Walleggh de se préparer à geler ; Christophe me dit que le Québec connaît un de ses hivers les plus rigoureux. Hier ; apparemment, la température est descendue jusqu'à - 42 °C, avec le facteur éolien. Quelle horreur ! On est loin de ce ridicule – 3 °C qui sévit ici !

Cet après-midi, je retournerai auprès de Philip. Les médecins semblent finalement avoir gobé cette histoire de morsure de chien, et c'est tant mieux. Je ne me voyais pas leur raconter quelque bobard incohérent et invraisemblable impliquant un tournevis ou, pire encore, la vérité.

Il va de mieux en mieux, même s'il recommence tout juste à avaler de la nourriture solide. Comme cela le fait parfois vomir, il ingurgite surtout des purées. À notre retour, il devrait être rentré au manoir. J'ai hâte de voir comment Walleggh se comportera avec lui...

La seule chose qui m'inquiète, par contre, est de ne pas avoir envie de revenir ; après mon congé. Sans doute est-ce pour cette raison que Walleggh tient à m'accompagner, mais je crois surtout qu'il a sauté sur l'occasion qu'il avait de s'éloigner de ce LeBreton. Il a par ailleurs promis de me révéler pourquoi il tenait tant à ce que je l'évite. Cet homme m'a semblé tellement charismatique, avec ses belles manières, son port de tête altier et – soyons honnête ! – son physique de dieu !

Mais ce n'est que de la poudre aux yeux. S'il est bien celui que je crois, je fais le vœu de ne jamais le rencontrer de nouveau. Malheureusement, mon petit doigt me dit qu'il en a après Walleggh et qu'il ne lui accordera pas de répit tant qu'il n'aura pas obtenu ce qu'il est venu chercher...

Voilà. Cela suffit pour l'instant. Si je veux passer un peu de temps avec Philip, je dois y aller. Ensuite, hop ! Cap plein ouest ! J'avoue toutefois qu'une boule d'émotions m'opprime ; j'ai l'impression qu'une fois

revenue ici, tout ira trop vite...

Du haut de la grande baie vitrée, LeBreton les observait, tandis que Jean-René refermait le coffre arrière de la grande Mercedes. Il n'avait eu aucun mal à soutirer à l'intendante les informations qu'il voulait obtenir.

— Tu peux toujours courir, Walleggh. La Terre n'est pas assez grande pour que tu puisses m'échapper.

Il s'éloigna de la fenêtre et descendit récupérer ses effets personnels dans la suite de son hôte.

DU SANG SUR LA NEIGE

Robert, le pilote privé de Walleggh, les pria de boucler leurs ceintures et de s'installer confortablement, chose qu'Éloïse n'eut aucun mal à faire. L'appareil dans lequel elle s'apprêtait à voler n'avait rien à voir avec ce gros mastodonte bondé et bruyant qu'elle avait emprunté pour sa traversée initiale. Bientôt, ils se virent offrir des rafraîchissements à même un petit bar en acajou qui décorait richement un des coins de la cabine. Cette dernière arborait presque des airs de salon huppé.

Les deux passagers meublèrent sans mal les six heures qui les séparaient de la piste d'atterrissage. Ils discutèrent de sujets et d'autres, et Walleggh en profita pour faire le point sur sa relation avec son visiteur impromptu. Il ne cacha rien des particularités de leur pacte, qui plaçait Éloïse au cœur même de cet accord perfide. De son côté, elle lui résuma sa rencontre avec Julia, où elle avait appris certains détails concernant son existence et celle de Morgane.

— Vous avez apporté le manche avec vous, n'est-ce pas ? lui demanda Walleggh.

— Oui, rassurez-vous, je l'ai.

Il n'était pas question que la relique demeure au manoir sans surveillance. De toute façon, Éloïse comptait l'utiliser pour convaincre son frère qu'elle devait s'acquitter de sa tâche jusqu'au bout et, par le fait même, retourner en Angleterre.

— Puis-je vous poser une question ?

— Allez-y, acquiesça Walleggh.

— Vous m'avez révélé avoir maintes fois changé d'identité, au cours de votre vie, mais vous ne m'avez jamais dit comment votre sœur était passée de Marie-Madeleine à Morgane. Qui a-t-elle été pendant les siècles qui séparent les deux femmes ?

— Excellente question. Vous vous souvenez que le sort de ma sœur était lié au mien à cause de la promesse qu'elle avait faite à la grande prêtresse d'Avalon ?

— Oui, elle devait veiller à ce que s'accomplisse la prophétie.

— C'est ça. Nous avons donc vécu ça et là comme des nomades, pour éviter d'éveiller les soupçons quant à notre étonnante longévité. Rappelez-vous que Marie-Madeleine avait également hérité de notre

Mère d'une parcelle de divinité. Il faut dire aussi que nous n'étions plus les bienvenus à Glastonbury...

Wallegh poursuivit en expliquant qu'ils avaient parcouru toute l'Asie et une partie de l'Europe avant de profiter de la gloire de l'Empire romain pour retourner en Bretagne. Suffisamment de temps s'était écoulé depuis leur départ, personne ne pouvait savoir qui ils étaient réellement.

Lorsque l'Empire amorça son déclin, la Bretagne connut une montée à la fois du paganisme et du christianisme. Un mage qui avait voyagé avec Wallegh et sa sœur prédit l'avènement d'un roi tout-puissant qui saurait unifier le pays et en faire un royaume encore plus redoutable et prospère que Rome ne l'avait été.

— Laissez-moi deviner, intervint Éloïse. Ce mage s'appelait Merlin.

— Précisément. Morgane croyait que c'était une chance unique de tendre à la Déesse ce qui lui avait été enlevé lorsque j'avais tué la grande prêtresse d'Avalon. Nous glisser dans la peau d'Arthur et de Morgane fut pour ma sœur et moi un véritable jeu d'enfant. Vous connaissez la suite, mais les siècles qui suivirent cette période furent pour elle un véritable cauchemar. Elle était anéantie par la mort de son fils Mordred et la chute du royaume de Camelot. N'eut été de la prophétie, je suis certain que je l'aurais perdue... ajouta Wallegh.

Morgane avait puisé ses forces à même l'énergie d'Excalibur, dans laquelle était enfermée son âme, tentant péniblement de ne pas sombrer. L'ascension avait été effroyablement longue et elle n'était reparue que beaucoup plus tard.

— Était-ce sous les traits de la Mary-Ann de Redmill ? lui demanda Éloïse.

Wallegh fit simplement oui de la tête. La jeune femme se remémora ce que lui avait raconté son directeur à propos de cette période où sa sœur jumelle menait une vie de piété et de fervent dévouement. Puis, Maurice LeBreton était apparu et tout s'était écroulé.

Un détail de la conversation que les deux hommes avaient eue un peu plus tôt revint à l'esprit d'Éloïse.

— Ai-je bien entendu LeBreton vous appeler « mon prince », ce matin ?

Une expression à la fois amusée et agacée anima le visage du directeur.

— Ça remonte à si loin... débuta-t-il. Savez-vous où se trouve la Transylvanie ?

Elle écarquilla les yeux et entrouvrit la bouche.

Wallegh s'esclaffa. Éloïse ne l'avait pas souvent vu rire et elle se

réjouit de constater qu'il se détendait un peu.

— C'est immanquable, s'exclama-t-il. Je n'ai qu'à prononcer ce nom et, aussitôt, les présomptions abondent ! Non, je ne suis pas le comte Dracula, si c'est ce que vous voulez savoir.

Éloïse le toisa tout de même d'un œil intéressé.

— Mais... a-t-il vraiment existé ? L'avez-vous connu ? Comment était-il ? Ou plutôt, devrais-je dire, comment EST-IL ?

— Oui et oui, mais vous risquez d'être fort déçue. Vous souvenez-vous de ce que je vous ai raconté à propos de William Wallace, en Écosse ? Eh bien, c'est la même chose pour Vlad. Un mythe amplifié grâce au génie d'Hollywood.

Elle fit une moue. Visiblement, elle restait sur son appétit.

— D'accord, mais ça ne m'explique pas pourquoi LeBreton vous a appelé ainsi.

— Dans ce temps-là, j'étais le bras droit de l'illustre comte Dracula, peu avant que j'entre à la cour d'Espagne. En fait, le vrai prince, c'était lui. À nous deux, nous aurions aisément pu unifier la contrée. C'était à l'époque de l'Empire ottoman. Le pays était alors composé de trois grandes régions, dont la Valachie.

Il lui expliqua que ce nom était d'origine celte, issu de la tribu des Volsques, et signifiait « non germain ». Le mot *Walach* désignait certaines autres peuplades celtes, dont, chez les Anglo-Saxons, les Welsh, et, chez les Francs, les Walhs. Par contre, en germanique, le W se prononce comme le G dur du français. C'est ainsi que Welsh donna *Galles*, et que Walh produisit *Gaule*.

— Ce n'est que depuis mon séjour à Targoviste que je porte mon prénom. Il m'a été attribué par celui que plusieurs connaissent sous le sobriquet de *l'Empaleur*. Il n'aimait pas du tout celui que je portais alors – Etienne –, qu'il avait du mal à retenir et prononcer. Quant à La Hire, c'était deux fois pire ! Je lui ai donc proposé de me trouver quelque chose qui lui conviendrait davantage, et il a choisi Walleggh.

Éloïse approuva d'un petit mouvement de la tête.

— Et je trouve que cela vous sied parfaitement, lorsqu'on considère l'étymologie du mot. Mais pourquoi ne le prononcez-vous pas *Galègue*, comme en germanique ?

— Simple préférence personnelle. Un peu comme certains prononcent *Valter* au lieu de Walter.

— Je vois. Et pourquoi êtes-vous parti ? Vous n'avez pas aimé la Roumanie ?

— Si, bien sûr, mais... pas de fille d'Avalon.

Ils échangèrent un regard entendu.

— À votre tour, maintenant. Pourquoi *Éloïse* sans le tréma ?

— Oh, fit-elle en haussant les épaules, petit caprice de ma mère,

peut-être. Je ne lui ai jamais posé la question.

Elle se tut un instant, songeant à quelque chose.

— Savez-vous que vous portez pratiquement le même nom qu'un général français très célèbre chez nous ? Le général de Gaulle, vous connaissez ?

— Vaguement, admit-il. Mais nous avons tout notre temps ; je vous écoute.

Le petit appareil que LeBreton avait nolisé à fort prix toucha le sol une heure à peine après le jet privé de Walleggh. L'homme sortit de l'aéroport d'Ottawa et se félicita d'avoir pensé à se munir d'un manteau de fourrure. Il héla un taxi, s'y engouffra puis donna ses instructions au chauffeur.

Walleggh reconnut que les édifices du Parlement, sur sa gauche, étaient remarquables.

— Et au loin, là-bas, c'est le Château Laurier, précisa Éloïse. Vous ne pouviez choisir meilleur hôtel.

Il avisa l'élégant bâtiment orné de tourelles et sa grande entrée jalonnée de valets au pied d'un escalier de marbre. Un mouvement attira son attention, en contrebas de la rue Wellington. Il se pencha pour mieux voir.

— Mais ce qu'il faut être entêté ! s'exclama-t-il. Je n'ai jamais compris pourquoi les gens s'obstinent à patiner à l'extérieur par un froid pareil. Où est le plaisir ?

— C'est pour la magie de la chose ! rigola Éloïse. Voici le canal Rideau. Il s'agit de la patinoire naturelle la plus longue au monde. Je devine que cette activité ne figure pas sur votre liste de loisirs préférés ? Au fait, avez-vous déjà essayé ?

Sa question le prit de court. Il avait souvent vu des gens évoluer sur la glace aussi aisément qu'un marcheur sur un sentier asphalté mais, non, il ne s'y était lui-même jamais risqué.

— Dans ce cas, vous ne savez pas ce que vous manquez, fit remarquer Éloïse. Je présume que vous n'avez jamais goûté aux queues de castor non plus ?

Walleggh lui jeta un regard dubitatif.

— Pourquoi diable me serait-il venu à l'esprit de manger l'appendice d'un castor ?

Éloïse ne put retenir son fou rire. Elle lui expliqua rapidement qu'il s'agissait d'une pâtisserie, et non de l'animal comme tel. Walleggh rit à son tour de son erreur, sans pour autant avoir davantage envie d'y goûter.

Soudain, le regard d'Éloïse se voila. Ce bref instant de complicité lui avait fait l'effet d'une brûlure.

— Il ne faut pas faire ça, murmura-t-elle.

— Quoi donc ?

— Rigoler ensemble comme si nous étions de vieux copains.

Elle pinça les lèvres et détourna les yeux.

— Ne devenez pas mon ami. Sinon, jamais je ne serai capable de...

Elle n'eut pas besoin de préciser davantage sa pensée.

Walleghe se raidit et reporta son attention sur l'architecture de la capitale canadienne. Éloïse avait raison.

Le chauffeur immobilisa la voiture sous la voûte d'accueil de l'hôtel et sortit s'occuper des bagages de son passager. La jeune femme l'accompagna jusque dans le grand vestibule.

— Vous avez mes coordonnées, dit-elle d'un ton neutre à son directeur. Si jamais vous manquez de... provisions, n'hésitez pas à m'appeler.

Il porta sa main sur le petit renflement qui gonflait la poche de son veston et répondit par l'affirmative.

— Rendez-vous dans trois jours, alors, conclut-elle. Ils se quittèrent après un au revoir aussi poli que bref.

— Coucou, c'est moi ! lança une voix dans le vestibule.

Christophe reconnut immédiatement Éloïse. Il héla Fabrice, qui se trouvait dans sa chambre, au second étage, puis traversa le rez-de-chaussée à grandes enjambées. Il prit la jeune femme dans ses bras et la serra longuement contre lui.

Fabrice apparut au bas de l'escalier, mais demeura en retrait de sa sœur, qui dut insister pour obtenir une accolade. Il ne bougea pas et baissa les yeux, geste qui creva le cœur de la jeune femme.

Elle remercia le chauffeur de taxi qui avait déposé ses bagages dans l'entrée, régla la course et referma la porte. Elle tenta ensuite une deuxième approche, tout en douceur.

— Tu te souviens, lorsque nous nous sommes parlé, hier, tu semblais très heureux que j'obtienne ce congé. Ne viendras-tu pas m'embrasser ?

Il consentit enfin à lever les yeux vers sa jumelle. C'était bien le visage de sa sœur, son sourire, son regard, mais son odeur, elle, était différente, Éloïse sentait... Il émanait d'elle comme un curieux relent de feuilles mortes.

Fabrice hésita encore une seconde ou deux, puis avança au creux

des bras qu'Éloïse lui tendait, mais sa rigidité témoignait d'un malaise évident.

— J'aurai quelque chose à t'expliquer au sujet de ton bel ange... lui murmura-t-elle à l'oreille. Je lui ai longuement parlé, tu sais ?

Ces quelques mots eurent pour effet de rasséréner son frère, qui se détendit enfin. Christophe s'en réjouit et invita Éloïse à ne pas rester dans l'entrée comme ça. Elle était chez elle, après tout.

Il l'aida à se débarrasser de son manteau.

— Nous ne devons aller te chercher à l'aéroport qu'en fin de journée seulement ! Tu aurais dû me prévenir que tu arriverais en avance !

— J'ai préféré vous faire la surprise. Nous avons atterri voilà deux heures à peine.

— Nous ? fit-il en fronçant les sourcils.

— Walleggh est à Ottawa. Nous avons pris son jet privé en fin de soirée.

Pour des raisons fort différentes, cette révélation déplut aux deux hommes. Éloïse leur déclara que son directeur tenait à voir l'exposition Rembrandt, au Musée des beaux-arts, mais l'explication ne sembla pas les convaincre. Elle s'en rendit compte et choisit de ne pas s'étendre sur le sujet.

Fabrice s'empara des bagages et entreprit de monter le tout au deuxième. Soudain, une boule de poils blancs apparut dans l'escalier.

— C'est Gargouille, regarde, Éloïse !

— Mais c'est qu'elle est mignonne comme tout ! s'exclama-t-elle.

Elle avança la main vers la chatte, mais celle-ci se mit à cracher et à gronder. Sidéré, Fabrice courut la prendre dans ses bras, en jetant un regard accusateur à sa sœur, persuadé plus que jamais que quelque chose n'allait pas chez elle.

— Allons, ne fais pas cette tête-là. C'est parce qu'elle ne me connaît pas encore, voilà tout... s'efforça-t-elle de le rassurer.

Fabrice ne répondit rien. Éloïse se tourna vers Christophe, qui était visiblement désolé.

— C'est comme ça depuis plusieurs jours, lui chuchota-t-il. Pour être franc, ma chérie, je doute que tu puisses retourner en Angleterre...

Le vent qui s'engouffrait par la tabatière le tira brutalement de son sommeil. Walleggh tourna la tête du côté d'où venait le froid mordant et aperçut le rideau qui ondulait, à la merci des rafales. Il émergea de ses draps et s'empressa de rabattre la fenêtre. C'est alors

qu'il comprit qu'il n'était pas seul.

— Tu n'as rien trouvé de plus original afin de me voir le derrière à l'air ?

Un rire emprunté retentit derrière lui.

— Bah, tu me connais. Je suis un farceur-né !

— C'est ça. Qu'est-ce que tu fous encore ici, LeBreton ?

— Oh, je voulais juste te rappeler que nous avons un petit engagement, tous les deux...

— Encore ? Ton obstination a quelque chose de malsain, Maurice.

— Bien sûr, c'est moi le malade. Pourtant, c'est toi qui fais tout pour éloigner de moi ta protégée...

— Tu perds ton temps, je n'aime pas cette femme-là. D'ailleurs, elle doit être en ce moment même endormie dans les bras de son amoureux.

LeBreton lui jeta un regard sceptique et s'approcha de lui, les mains jointes derrière son dos.

— Tu as raison. Te connaissant tel que je te connais, tu ne l'aimes probablement pas. Mais tu tiens à elle encore plus qu'à ta propre vie, et cela me suffit.

À ces mots, il se colla contre Walleggh et lui plaqua la lame d'une petite dague sous la mâchoire. Il appuya et le sang perla. Satisfait, il se pencha vers la lésion et la lécha. Les yeux hagards et les sens éveillés par le goût de ce sang frais et parfumé, LeBreton semonça celui qui était pourtant son mentor.

— Elle est en toi. J'ignore comment, mais tu portes sa trace à l'intérieur de tes veines. Je te jure qu'avant la fin de cette semaine, elle sera mienne.

Il relâcha son emprise et sortit de la chambre prestement, plantant là un Walleggh décontenancé.

Il porta sa main à la petite coupure et remarqua qu'elle saignait toujours. Il se rendit à la salle d'eau et se regarda dans le miroir, pour constater que la coagulation mettait du temps à s'activer. Mais, plus étrange encore, cela lui faisait mal. Il ressentait une piquûre vive au niveau de la petite entaille, et une douleur sourde lui tenaillait la nuque, là où LeBreton l'avait empoigné.

Walleggh se fixa dans la glace, en sondant profondément son propre regard. L'évidence était là, juste devant lui :

— *Bloody hell*, Éloïse, ça fonctionne.

Trois jours après son arrivée, Éloïse déjeuna en tête à tête avec Fabrice. En choisissant judicieusement ses mots, elle lui raconta

l'histoire de Morgane.

— C'est un peu comme si quelqu'un nous avait séparés l'un de l'autre pour toujours, tu comprends ?

Fabrice hocha la tête, tout en retournant le manche d'Excalibur entre ses mains. Éloïse lui expliqua que son bel ange était en réalité la sœur de Walleggh et qu'un enchantement avait fait de son directeur l'homme qu'il était, emprisonnant du même coup l'esprit de sa sœur dans l'épée.

— Il n'y a qu'une personne qui puisse rompre le sortilège, et nous croyons que c'est moi. Morgane est très malheureuse de voir son frère souffrir ainsi et elle compte sur moi pour les délivrer tous les deux.

Éloïse marqua une pause. C'était beaucoup de choses à assimiler à la fois, certes, mais elle voulait que son frère saisisse qu'elle devait à tout prix s'acquitter de sa pénible mission. Elle se garda bien, toutefois, de lui révéler que l'issue ultime de cette corvée était un homicide.

— Je te promets que tout redeviendra comme avant, lorsque je rentrerai à la maison, et ce sera pour de bon. Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

Fabrice soupira.

— Elle n'est plus revenue ?

— Morgane ? Non, elle n'a plus assez de forces.

Il inclina la tête, soupira de nouveau et tendit le pommeau à sa sœur.

— D'accord, mais je n'aime pas ton directeur...

Éloïse ne put retenir son rire, tant de soulagement que d'assentiment.

— Je sais, c'est tout un personnage ! D'ailleurs, il nous attend. Nous ferions mieux de nous mettre en route, si nous ne voulons pas être en retard.

— Heureux de vous revoir, Christophe.

— Moi de même, fit ce dernier poliment, en serrant la main que le directeur lui tendait.

Fabrice leva les yeux vers le grand homme, remarquant qu'il portait du noir une fois de plus.

— C'est vrai, murmura-t-il à Éloïse, il est en deuil...

— *Chut !* Je t'en prie, n'en parlons pas ici, le supplia Éloïse à voix basse.

Elle suggéra immédiatement de se rendre à la billetterie pour acquitter les droits d'entrée de l'exposition fabuleuse qui faisait courir

les foules : Rembrandt. Le Musée avait déjà accueilli les œuvres de plusieurs peintres parmi les plus grands, tels que Renoir, Monet, Cézanne, Gauguin et Pissarro. Cette année, l'artiste privilégié était Rembrandt Harmenszoon van Rijn, qui vécut au début du XVII^e siècle et fit la fierté de sa Hollande natale.

Les quatre visiteurs laissèrent à une jeune fille le soin de mettre leurs manteaux au vestiaire, puis ils se dirigèrent vers une longue rampe d'accès qui montait jusqu'à la salle d'exposition, fermée par deux immenses portes en verre. Comme ils allaient les franchir, Walleggh se pencha vers Éloïse.

— Il est ici. LeBreton est à Ottawa.

Éloïse tourna vivement la tête vers lui, un mélange d'incrédulité et de désarroi se lisant dans ses yeux.

— Il m'a laissé sa carte de visite, dit-il en dégageant le col de sa chemise.

— C'est lui qui vous a fait ça ?

— Oui, mais je lui en suis reconnaissant. Sans sa petite visite surprise, je ne me serais jamais rendu compte que votre... stratégie fonctionnait.

Éloïse fronça les sourcils, mais ne mit pas long à saisir la portée de ses paroles.

— Vous voulez dire que...

— Oui, souffla-t-il. Je redeviens humain.

— Nous devons trouver un moment pour discuter seul à seule, conclut-elle, alors que des préposés leur remettaient un baladeur pour profiter d'explications précises et supplémentaires tout au long de leur visite.

Walleggh fit oui de la tête en songeant qu'il faudrait également renflouer la petite fiole pourpre.

— Si je ne m'abuse, demanda Christophe, la toile qui orne le manteau de votre cheminée, à Redmill, *Le Moulin*, il s'agit de l'original, n'est-ce pas ?

— Effectivement. Je l'ai rachetée à la National Gallery of Arts de Washington il y a quelques années.

— Vous êtes collectionneur ?

— Non, plus maintenant, mais j'avoue que j'aime particulièrement Rembrandt. Je connais très bien le Maître.

À cet instant, Éloïse se rappela les croquis qu'elle avait trouvés dans un cylindre de protection, tout au fond du placard de Walleggh. Elle lui jeta une œillade à la dérobée et devina le sens réel de son

affirmation. Tout compte fait, cet homme était une véritable encyclopédie vivante !

Au centre de la pièce s'offrait aux visiteurs l'une des premières toiles de l'artiste qui, déjà à cette époque, utilisait de belle façon la technique d'ombre et de lumière qui fit sa renommée. Walleggh s'en approcha en silence et afficha un sourire triste. Éloïse vint se placer à ses côtés.

— Vous l'avez réellement connu, n'est-ce pas ? le questionna-t-elle, après s'être assurée que personne ne puisse l'entendre.

— Oui. Et il était au courant de tout, je suppose que mes révélations ont stimulé son imaginaire... dit-il, les yeux rivés sur l'œuvre.

Éloïse s'y attarda à son tour, comprenant pourquoi Rembrandt avait dessiné ou peint toutes ces scènes bibliques touchant à la vie du Christ.

— La Conspiration des Bataves... lut-elle sur l'affiche.

La toile illustrait des hommes d'Église – ou étaient-ce des nobles ? – réunis autour de ce qui semblait vraisemblablement être un autel. Sur la gauche, des hommes brandissaient des épées qui se jouchaient par la pointe, au-dessus d'un calice évasé. Un détail attira l'attention de la jeune femme : l'homme au centre de l'œuvre, le plus grand, le plus imposant et qui était le plus richement vêtu, tenait un glaive qui surpassait les autres par sa taille et sa largeur. Éloïse en eut un frisson.

— Serait-ce...

Walleggh hocha simplement la tête. Il allait parler lorsque ses traits se durcirent subitement.

— Que se passe-t-il ? Vous ne vous sentez pas bien ?

Christophe et Fabrice se joignirent à eux à cet instant.

— Je ne sais trop, balbutia-t-il. Je ressens... Ce n'est pas une douleur, mais plutôt un agacement, dans l'abdomen.

Ce fut Fabrice qui élucida le mystère.

— Il faut manger.

C'était aussi simple que cela ! Interloqué, il écarquilla les yeux, donnant raison au jeune homme. Il y avait si longtemps qu'il avait éprouvé cette sensation qu'il en avait oublié les effets.

Éloïse suivit le même raisonnement et se demanda si le moment était venu de remplir la petite fiole. Elle l'interrogea du regard et il lui fit un signe imperceptible. Prenant un ton enjoué, elle proposa que l'on fasse une pause-goûter avant de s'attaquer au reste de l'exposition, suggestion qui fut acceptée d'emblée.

— Mais, d'abord, permettez que j'aille faire un petit tour aux cabinets des dames !

Derrière son dos, Walleggh lui glissa le flacon de verre dans la main. Puis, il attira subtilement l'attention de Christophe et de Fabrice sur *La Ronde de nuit*, permettant ainsi à son étudiante de glisser la fiole dans son sac.

Absorbés qu'ils étaient par la multitude de détails qu'offrait la superbe toile, aucun d'eux ne vit l'ombre qui se faufila du même côté qu'Éloïse.

Éloïse poussa le taquet de la cabine réservée aux mamans et aux personnes à mobilité réduite, abaissa la table à langer fixée au mur et sortit son attirail. Elle retroussa rapidement sa manche gauche et fit saillir ses veines en fermant le poing à quelques reprises. Elle introduisit habilement dans une veine l'aiguille munie d'un petit réceptacle, et retira celui-ci lorsque le sang monta le long du tube, pour le remplacer directement par la fiole opaque où perlait déjà une gouttelette de citrate.

Un grincement lui indiqua qu'une personne venait d'entrer dans la salle de toilettes. Éloïse se hâta de terminer son opération, puis rangea le tout avec soin, dans une petite trousse prévue à cet effet. Elle s'assura que le flacon contenant son précieux fluide était solidement fermé et le glissa au fond de la poche de son pantalon.

À deux pas d'elle, on tira la chasse d'eau. Elle en fit autant et sortit de la cabine pour se diriger tout droit vers les lavabos. Tandis qu'elle attendait que l'eau atteigne une température plus invitante, elle leva les yeux vers le miroir devant elle. C'est à ce moment qu'elle le vit.

— Fabrice, qu'y a-t-il ? s'inquiéta Christophe, devant la pâleur subite de son protégé.

Le frère d'Éloïse porta sa main à son bras gauche et dut s'asseoir pour laisser passer la sensation de tournis qui s'était emparée de lui. Walleggh l'observa un instant.

— Qu'est-ce qui lui prend ? s'enquit le directeur.

— Pour être franc, je l'ignore, mais cela fait quelques jours qu'il a cette drôle de réaction. Et, si je me fie aux fois précédentes, il va bientôt affirmer que.

— Éloïse va mourir... articula Fabrice, les yeux à demi fermés.

Walleggh sut d'où venait cette intuition, quoiqu'elle fut, à son sens, erronée. Non seulement savait-il pertinemment ce qu'Éloïse était en train de faire, mais il comprenait très bien comment Fabrice se sentait, pour l'avoir lui-même déjà vécu avec Morgane.

— Allons, allons, lui dit doucement Christophe, elle ne va pas

mourir. Elle est seulement allée à la toilette. Elle reviendra dans une toute petite minute, tu le sais bien.

Fabrice coula une œillade accusatrice vers le grand homme en noir, qui se tenait droit sur la trajectoire menant aux cabinets.

— Il est mort lui aussi, ajouta-t-il d'une voix si faible que l'intervenant se demanda s'il avait bien entendu.

Wallegh, lui, avait très bien saisi ses paroles.

Christophe tenta de dissiper le malaise en prenant la remarque à la légère.

— Il m'a l'air rudement en forme, pour un mort, tu ne trouves pas ?

— Pas lui. L'autre qui est entré après elle...

Le juron qu'elle lâcha lui échappa sans même qu'elle s'en rende compte. Elle se tourna vivement pour faire face à l'intrus.

— Ça vous amuse de surprendre les gens ainsi ? Lui reprocha Éloïse d'une voix dure.

— Oui, je trouve en effet la chose plutôt divertissante, rétorqua LeBreton.

— Je me doutais bien que j'allais tomber sur vous un de ces quatre. Je sais qui vous êtes et ce que vous voulez. Wallegh m'a tout révélé.

— Oh ! Quelle excellente nouvelle ! Cela m'évitera de me perdre en explications inutiles et vous empêchera de faire une scène, sachant que vous ne pouvez pas vous soustraire à votre destin.

— Sachez, monsieur, que mon destin réside tout ailleurs et que je ne vous crains pas.

— Vous m'en direz tant ! C'est à se demander si votre amant vous a adéquatement renseignée sur mes intentions...

— Nous ne sommes pas amants, trancha-t-elle vivement.

— Oh, bien sûr que non ! Quel idiot je suis ! Le fait que je sente votre odeur sur lui et la sienne sur vous n'est autre que le fruit d'une étrange et complexe coïncidence...

D'un coup d'œil, Éloïse évalua que trois mètres la séparaient de la porte. L'homme se tenait précisément à mi-chemin entre elle et la sortie, dans un passage qui ne mesurait qu'un seul mètre de large, rendant toute fuite presque impossible. Elle ne pouvait qu'espérer gagner du temps et souhaiter que son absence prolongée alerte ses compagnons.

— Hé ! Attendez ! Qu'est-ce qui vous prend ?

Christophe ne put retenir Walleggh, qui détalait vers les toilettes. Il se lança à sa suite, talonné par Fabrice. Voilà des jours qu'il déclarait que sa sœur allait mourir ; ce n'était pas le genre de chose qu'on affirmait comme la plus commune des banalités. Un sentiment d'urgence s'empara de lui et il se rua de plus belle vers la pièce où se trouvait Éloïse. Il n'eut aucun mal à rattraper Walleggh et à le dépasser.

L'affolement du directeur était presque palpable. LeBreton les avait suivis et il était avec la jeune femme, il en était sûr. Il devait l'empêcher de commettre l'irréparable. Il avait besoin d'Éloïse !

Si elle mourait...

Sa réflexion fut très rapide. Il s'immobilisa brusquement, barrant le passage à Fabrice qui était sur ses talons, Walleggh le saisit par les épaules et braqua son regard dans le sien.

— Je ne perdrai pas mes deux seules chances de rédemption ; tu vas rester ici et attendre bien sagement que nous ressortions.

Fabrice obtempéra, puis esquiva l'intensité inquiétante des yeux d'acier qui le dardaient.

La porte battit avec fracas contre le muret de l'entrée. Éloïse sursauta sans pouvoir retenir un cri de stupeur. Christophe fit brusquement irruption dans la pièce, aussitôt suivi de Walleggh. Ils constatèrent que la jeune femme était sauve.

— Comme c'est charmant à vous de daigner vous joindre à notre petit caucus ! s'exclama LeBreton, nullement impressionné par l'entrée remarquée de son ancien compère.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? s'enquit Christophe d'une voix dure.

Walleggh s'approcha de LeBreton et tenta de faire écran à son étudiante.

— Éloïse, sortez, ordonna-t-il.

— Personne ne sortira d'ici tant que tu n'auras pas honoré notre marché.

Avec une vitesse fulgurante, LeBreton contourna Walleggh et se retrouva derrière Christophe. D'un geste vif, il lui empoigna la tête et la renversa vers l'arrière. Il pressa le crâne entre ses mains, faisant grimacer sa proie. Un sourire mauvais sur les lèvres, il huma l'odeur de Christophe en fermant les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, son regard était brouillé et injecté de sang. Éloïse reconnut les traits que Walleggh affichait quand elle avait trouvé Philip inerte entre ses bras.

— Alors, cher cousin, lequel des deux ce sera ? susurra-t-il d'une voix mielleuse où perçaient ses intentions réelles.

— Prends-le, trancha Walleggh, sans hésitation aucune.

— NON ! protesta Éloïse, en s'élançant vers LeBreton.

Walleggh la rattrapa par la taille et l'immobilisa contre lui. La jeune femme tenta de se dégager en lui lançant des coups de pied dans les jambes, mais en vain.

Christophe prenait peu à peu une inquiétante teinte rougeâtre, sans que son agresseur lâche prise. Il fallait qu'elle tente quelque chose.

— Laissez-le partir ; c'est moi que vous voulez.

— Oh ! C'est d'une originalité stupéfiante ! se moqua LeBreton. En effet, c'est vous que je veux. Le problème, c'est que notre ami Walleggh refuse de vous sacrifier alors qu'il s'y était pourtant engagé...

Christophe s'agita, mais la poigne sur ses tempes lui fit abandonner toute tentative de contestation.

LeBreton poursuivit sa litanie revendicatrice, ne voyant rien de ce qui se passait dans son dos.

Fabrice était rongé par l'inquiétude. Les minutes s'étiraient et personne ne revenait. L'accablante impression de désastre qui lui labourait la poitrine était toujours là. Il n'en pouvait plus d'attendre.

Puis, le cri de sa sœur retentit. Le baladeur en bandoulière, Fabrice enfouit ses mains au fond de ses poches et, les yeux rivés sur le marbre gris du plancher, franchit à grandes enjambées la courte distance qui le séparait des toilettes. Il ne s'était pas trompé : Éloïse courait un grave danger.

Fabrice entra dans la salle d'eau et risqua un bref regard au-delà de la cloison. Il repéra sa sœur, dont le cœur bondit en le voyant, et se réfugia aussitôt derrière le muret. L'homme qui brutalisait Christophe était tout juste de l'autre côté. C'était lui qu'il fallait mettre hors d'état de nuire.

Profitant du fait que l'adversaire déblatérerait toujours sur les injustices subies par le passé, Fabrice saisit le petit appareil audio prêté pour l'exposition, contourna la cloison et lui asséna un violent coup sur la tête, LeBreton écarta les mains et s'effondra. Christophe s'écroula sur le plancher, respirant à grands coups pour s'oxygéner le cerveau.

Alors que le vampire faisait mine de se relever, Fabrice aida son intervenant à se redresser et Walleggh entraîna Éloïse vers la sortie.

— Fuyez ! Il y a une sortie de secours juste après les toilettes. Je m'occupe de lui. Et tâchez de ne pas vous faire remarquer.

— Non ! riposta Éloïse. Vous venez avec nous. Vous n'êtes plus en état de le vaincre.

Elle avait raison. Walleggh se tourna vers LeBreton et lui balança un coup de pied en plein visage, espérant gagner quelques secondes.

Ils sortirent d'un pas pressé mais contenu et, le diable à leurs trousses, se dirigèrent vers la sortie d'urgence. Le froid mordant les accueillit à l'extérieur, mais ils ne s'en soucièrent guère.

Ils se retrouvèrent sur l'esplanade de l'Astrolabe, derrière le musée, sans grande issue possible. Leur seule option était de longer les murs bordés de conifères de l'édifice jusqu'à l'avant.

La porte se rouvrit derrière eux et alla percuter le mur extérieur du bâtiment. LeBreton les repéra tout de suite. La neige entassée et compacte rendait leur fuite lente et ardue, leurs jambes frigorifiées s'enfonçant dans la masse blanche jusqu'aux genoux. Ils étaient conscients que, ce faisant, ils ouvraient la voie à leur assaillant, mais ils n'avaient pas d'autre choix.

Walleggh, qui fermait la marche, s'arrêta et fit face à LeBreton. L'affrontement était inévitable.

— Je vais te tuer, cher cousin, après quoi je la prendrai elle aussi.

— Je ne suis pas ton cousin.

Un premier coup de poing heurta la mâchoire de Walleggh, qui riposta avec vigueur. Il perdait peut-être son immortalité, mais il conservait néanmoins son instinct de prédateur et toute sa force musculaire. Le combat se déchaîna, tachant de rouge la neige immaculée.

Ne se sentant plus suivie, Éloïse se retourna et aperçut les deux hommes en train de se battre. Elle hurla et se précipita vers son directeur. Christophe la rattrapa et tenta de l'en empêcher.

— On doit alerter la police ! cria-t-il.

— On n'a pas le temps ! Ne vois-tu pas qu'il va se faire tuer ?

Mue par un instinct ravageur, elle se dégagea et reprit tant bien que mal sa course, sans apercevoir Fabrice dans son sillage. Elle franchit les quelques mètres qui la séparaient de Walleggh, que la bagarre avait entraîné vers la falaise qui surplombait la rivière des Outaouais. Le directeur était passablement amoché, tandis que l'autre encaissait les coups comme s'il eût s'agit de simples caresses. Son visage était tuméfié, mais il ne semblait pas en souffrir.

Éloïse planta solidement ses pieds dans la neige, enfouit la main dans son pantalon pour y prendre la fiole, à défaut d'avoir mieux, et emplit d'air ses poumons.

— LEBRETON !

Elle dut répéter son manège une seconde fois avant que l'interpellé ne la regarde enfin.

— Je suis une fille d'Avalon ! En moi coulent son pouvoir et sa force et mon sang est béni !

Sur ces paroles, elle écarta le col de sa chemise et offrit sa gorge. Le vampire réagit aussitôt, tout son corps exacerbé par l'échauffourée. Il avança sur elle à grandes foulées, enjambant Walleggh, qui parvint à lui agripper le pied au passage.

LeBreton tituba et s'affala dans la neige. Éloïse bondit sur lui, lui enfonça un genou dans le cou et, d'un geste sec, lui planta la fiole dans un œil. Il hurla comme un damné, se débattit et projeta la jeune femme par terre. Elle vit alors Fabrice, qui se tenait là, debout, une épaisse plaque de glace entre les mains.

Walleggh devina qu'il allait la fracasser sur le crâne de son ennemi, mais il eut lui-même une tout autre idée.

Il se glissa jusqu'au blessé et l'immobilisa en s'asseyant à califourchon sur sa poitrine et en lui coinçant les bras sous les genoux. Éloïse se précipita pour maintenir les jambes du vaincu. Le vampire impuissant hurlait de rage, pendant que Walleggh tendait les mains vers Fabrice. Celui-ci consulta sa sœur du regard et remit la plaque de glace au directeur sans hésiter. Ce dernier fixa l'œil valide de LeBreton et cracha entre ses dents :

— C'est moi qui t'ai fait, vermine, et c'est moi qui te renverrai en enfer.

D'un geste assuré, il tint la croûte givrée à la verticale et s'en servit pour lui trancher la gorge, avant de la lui enfoncer profondément dans le cou.

Le visage maculé du sang qui l'avait éclaboussé, Walleggh s'essuya du revers de la manche et contempla le corps à jamais inanimé de LeBreton. Il ressentit alors une grande faiblesse et un profond malaise. Walleggh se releva, fit quelques pas puis s'effondra dans la neige, assailli par un violent haut-le-cœur.

Éloïse se précipita vers lui. Jamais elle ne l'avait vu si mal en point.

— Il faut vous ravitailler et vous devez aussi manger. Nous allons vous ramener à l'hôtel ; ce n'est qu'à deux pas...

— Non, il faut d'abord faire disparaître le corps, objecta-t-il.

Il avait raison. Éloïse regarda autour d'elle et sut ce qu'ils allaient faire.

Elle dut presque hurler pour que Christophe sorte de sa stupeur. Il fixait la scène dans un état d'hébétude profonde. Un homme venait d'être tué devant ses yeux et la femme qu'il aimait avait pris part à ce crime sordide ! Il se rendit soudain compte qu'Éloïse lui parlait, mais les paroles qu'elle prononçait allaient au-delà de l'absurde.

— Il faut balancer le corps en bas de la falaise. Fabrice va t'aider.

— As-tu perdu la tête ? explosa-t-il. C'est hors de question ; il faut appeler la police ! Putain de merde de bordel de...

Sa voix se brisa. Il pivota, pressa ses mains contre ses tempes en fermant les yeux et tira ses cheveux vers l'arrière. Il jura de nouveau, fit deux pas puis revint précipitamment vers Éloïse.

— Qui était cet homme ?

Elle le regarda douloureusement. Par où commencer ?

— Tu vas me dire qui était cet homme ! tonna-t-il.

— C'était lui ou moi ! se défendit-elle, je n'avais pas le choix...

Christophe passa une main nerveuse sur son menton, une lueur incendiaire dans les yeux. Il allait rétorquer lorsque Walleggh se hissa sur ses genoux et s'agrippa à lui pour se redresser. Christophe tenta de le repousser, mais la poigne du directeur était ferme. Il le saisit par le col, puisa au fond de lui-même et le fixa avec insistance.

— Vous allez jeter le corps par-dessus la falaise.

Il ne le répéta que deux fois. Le visage de Christophe se dénua peu à peu de toute expression. Walleggh le relâcha et il se pencha sur le cadavre. Fabrice n'eut pas besoin de se laisser convaincre. Il fallait se débarrasser de cet homme qui avait voulu lui ravir sa sœur. Dans son esprit, l'homicide dont il venait d'être témoin n'était pas un meurtre ; c'était un acte de survie, d'autodéfense. De toute façon, l'inconnu sentait déjà la mort, au même titre que le directeur, d'ailleurs...

L'arrière du musée ne comportait pas de fenêtre et l'esplanade était située en hauteur ; ils ne risquaient pas de se faire surprendre. Les deux hommes empoignèrent le macchabée, l'un par les aisselles, l'autre par les chevilles, et le transportèrent laborieusement vers l'extrémité de la terrasse, sa tête ballotant grossièrement au gré de leurs pas.

Walleggh avait largement abusé de ses forces. Tout en regardant Fabrice et Christophe emporter la dépouille, il s'effondra. Éloïse se rendit compte qu'il ne parviendrait pas à se rendre à l'hôtel, pourtant situé à un seul coin de rue. Elle devait aider Walleggh à se remettre sur pied, mais le petit flacon était inutilisable et hors d'atteinte. Quand bien même, jamais elle n'aurait pu le retirer d'où il était !

— Je suis désolée pour la fiole, s'excusa-t-elle, c'est tout ce que j'avais sous la main.

— Allez, avouez que vous l'avez fait exprès...

— Ce n'est pas le moment de blaguer ; vous êtes très faible. Il n'y a qu'une seule chose à faire.

Elle dévoila son bras gauche, au creux duquel on voyait encore la petite trace de ponction, et l'offrit à Walleggh.

— Vous n'en prendrez qu'une petite quantité. Je vous préviens que si vous tentez d'abuser...

Il accrocha son regard d'acier au sien et saisit aussitôt son bras pour y porter goulûment les lèvres, sans la quitter des yeux. Éloïse grimaça sous l'effet de la morsure, mais serra les dents.

Elle haletait, son visage à quelques centimètres seulement de celui de Walleggh. De sa mémoire surgit le souvenir de ce qu'elle avait d'abord cru n'être que de simples rêves. Son corps s'embrasa et elle se laissa aller à cette étrange sensation de langueur lubrique, ne sentant plus la neige qui lui gelait les jambes. Walleggh perçut son émoi et ferma les yeux, savourant lui aussi ce rappel intense qui ne serait désormais plus que cela. Il pressa plus fort le bras d'Éloïse contre sa bouche et perdit presque la raison. Soudain, un tintamarre retentissant le ramena à la réalité. Le carillon du parlement sonnait midi.

Il se détacha brusquement de son étudiante, s'assura qu'il n'avait pas tiré d'elle plus qu'il n'en fallait et parvint à se lever sans aucune difficulté. Éloïse avait la nausée, mais ça irait.

Au même moment, Christophe et Fabrice hissaient ce qui restait de LeBreton sur la rampe de protection qui surplombait l'escarpement et le projetaient dans le vide. Sans se soucier de voir où l'entraînerait sa chute, ils abandonnèrent le cadavre à son sort et revinrent sur leurs pas.

— Il faut dissimuler le sang, ordonna Walleggh.

Tandis qu'Éloïse et les deux hommes recouvraient de neige les traces laissées par LeBreton, Walleggh alla jeter un coup d'œil par-dessus le parapet et avisa le roc qui dégringolait en ligne droite jusqu'à la rivière, une bonne trentaine de mètres plus bas. Il scruta les buissons et ne vit le corps nulle part. Avec un peu de chance, il s'était échoué dans l'eau, qui le rendrait méconnaissable une fois le printemps venu, à condition, bien sûr, qu'on le retrouve. Sans plus s'attarder, il tourna les talons.

— Allons récupérer nos manteaux et rentrons.

LA SOURCE

Wallegh cessa un moment de contempler l'océan qui s'étendait sous la carlingue de son petit appareil et reporta son regard sur Éloïse, la tête inclinée au-dessus de son journal personnel. Se sentant soudainement observée, elle releva la tête.

— Je vous remercie, lui dit-il. Vous auriez pu choisir de demeurer auprès d'eux...

— Plus vite tout ceci sera terminé, mieux je m'en porterai.
Sans rien ajouter de plus, elle retourna à son écriture.

8 février

Wallegh a décidé de prolonger notre séjour. Trois semaines au lieu d'une seule, qui se sont écoulées trop rapidement à mon goût, certes, mais qui auront par contre apaisé l'angoisse de Fabrice, aussi bien que la mienne, je l'avoue. J'ai également dit à Christophe que la date de mon retour était avancée, étant donné que mon mémoire sera prêt d'ici la fin du mois prochain. Il n'a pu que se réjouir de cette nouvelle et me féliciter pour la réalisation de mon projet de thèse ; plus vite je l'aurai déposé, plus vite nous nous retrouverons.

Il a expliqué à Fabrice les sentiments qui s'étaient développés entre nous et, autant à notre étonnement qu'à notre soulagement, mon frère le savait déjà. Mais Christophe a été très clair ; leur relation de beaux-frères ne va rien changer au fait qu'il demeura son intervenant ; et Fabrice ne devra pas s'attendre à ce que certains passe-droits lui soient accordés. Son approche, sa rigueur et les objectifs qu'il a fixés quant à son cheminement vont demeurer les mêmes.

En ce qui a trait à LeBreton, l'esprit de Christophe semble parfaitement lavé de tout souvenir concernant l'inqualifiable épisode. J'ignore comment Wallegh y est parvenu, mais pas une fois il n'y a fait allusion. Ce pouvoir qu'il possède est presque terrifiant ! J'ai tenu à ce que la même chose soit faite pour Fabrice, afin qu'il ne soit pas hanté ou perturbé par cet affreux événement. Son hypnose semble avoir fonctionné mais, à quelques reprises, j'ai surpris cette expression de désarroi dans son

regard, alors qu'il semblait perdu, isolé dans ses pensées. Comment savoir ? Chaque fois que je l'ai questionné à ce sujet, il a refusé de me dire ce qui n'allait pas.

Quant à moi... Sans cesse, je revois avec horreur le flacon de verre s'enfoncer dans l'orbite de LeBreton. J'entends le bruit répugnant de ses chairs mutilées qui se rompent, se déchirent, l'épouvantable et sinistre craquement que le choc a causé... Les cauchemars commencent à peine à s'estomper. J'ai été tentée de demander à Walleggh de laver aussi ma mémoire de cette ignominieuse épreuve, mais je ne l'ai pas fait. Je tiens à garder l'esprit clair pour la suite des événements. Quelque chose me dit que je devrai puiser dans ma rage afin de mener à terme ma mission maudite. Mais, après coup, comment retrouverai-je mon équilibre ?

Aux nouvelles télévisées, rien sur la découverte d'un corps dans la rivière des Outaouais ou derrière le Musée des beaux-arts. Rien dans les journaux non plus. Cela ne m'a pas empêchée de me faire un sang d'encre et de jeter des coups d'œil autour de moi les quelques fois où je suis allée rendre visite à Walleggh, au Château Laurier, pour renflouer la nouvelle fiole qu'il s'est procurée. Comment savoir s'il compte dans son cercle de connaissances plusieurs amis de cette trempe ?

Cela m'a beaucoup donné à réfléchir, non seulement à son sujet, mais également sur le fait que cette race d'êtres infâmes côtoie la nôtre au grand jour depuis des lunes, et ce, dans l'ignorance la plus totale de notre part. Je suis d'avis que les vampires ont savamment et délibérément bâti un mythe gigantesque entourant leur réalité, afin de se protéger et d'évoluer parmi nous ni vus ni connus. Je dois reconnaître qu'il s'agit là de la ruse la plus parfaite.

Quant à « mon » vampire, les jours qui passent lui ramènent toujours un peu plus de son humanité. Il a commencé à ingurgiter de la nourriture sur une base presque régulière et je n'ai pratiquement plus besoin de lui fournir de mon sang. Walleggh prétend que quelques gouttes par jour suffisent. Selon lui, la transformation sera complète lorsque ce goût métallique lui répugnera. D'ici là, il en ajoute toujours une larme dans son vin rouge ; pour lequel son penchant ne s'est pas estompé. Il a toutefois découvert qu'il n'aime pas la viande, pas même lorsqu'elle est saignante ! Ironique, non, vu ce qu'il est ?

Quant à Philip, j'ai pris de ses nouvelles il y a quelques jours. Il est rentré au manoir depuis près d'une semaine maintenant et affirme se sentir à merveille. Il m'a promis de m'aider à peaufiner la rédaction de mon mémoire et de me guider dans ma présentation. J'ai une vague idée de comment soutenir une thèse, mais je préfère me pointer bien préparée devant le comité.

Je consacrerai donc les prochaines semaines à ma rédaction, en m'efforçant de ne pas céder à l'envie de me défilier de l'issue funeste de ce

voyage. J'ai demandé à Walleggh de ne pas chercher à me voir, d'ici le 21 mars, de peur que nos rapports m'empêchent de mener cette épreuve à terme. Je me jetterai à corps perdu dans mon mémoire, en souhaitant ne pas devenir folle à mesure que les jours avanceront.

Je n'ai pas encore décidé si, à la fin, je lui demanderai d'effacer tout ceci de ma mémoire. Cela me coûterait entre autres le souvenir de l'amitié de mon cher Philip, et ça, je ne veux pas. À moins que Walleggh ne puisse effacer qu'une partie de mes souvenirs ?

Je n'ai encore aucune idée de ce que je ferai de ma maîtrise, une fois le diplôme en poche, mais je caresse un rêve depuis fort longtemps, et toutes les lectures que j'ai faites depuis mon arrivée au Royaume-Uni n'ont fait que le raviver. J'aimerais bien posséder ma propre petite librairie, ou peut-être me tournerai-je vers une entreprise plus conviviale et ouvrirai-je – tiens, pourquoi pas ? – un salon de thé en plein cœur du Marché, à Ottawa, avec son coin de lecture ? Je l'ignore encore, mais, chose certaine, je veux que Fabrice m'accompagne dans ce projet. J'en ai d'ailleurs glissé un mot à Christophe, qui trouve que c'est une excellente idée.

D'ici là, je refoule dans le fond de ma tête les images que mon esprit évoque lorsque je songe à ce moment fatidique où la lame jaillira du pommeau enchanté alors que Walleggh vivra ses derniers instants devant moi... Si le sang d'Avalon coule réellement dans mes veines, je prie le Ciel et la Déesse pour qu'ils me donnent la force d'aller jusqu'au bout. Pour Morgane.

Comme lors de ses premières semaines en sol britannique, Éloïse passait le plus clair de son temps dans son cubicule de la bibliothèque, à lire et relire ses notes, à mettre de l'ordre dans ses textes et à tout colliger dans un manuscrit exhaustif, où se côtoyaient légende et réalité.

Chaque chapitre complété parvenait à Philip imprimé et inséré dans une grande enveloppe, inévitablement accompagné d'une tasse de thé et d'un petit sac de papier brun contenant deux scones, de la confiture et du beurre fouetté. L'assistant s'affairait alors à réviser le tout, à émettre commentaires et suggestions, et à rendre compte de ses observations à la principale intéressée, entièrement absorbée par son travail de rédaction.

La troisième semaine marqua l'achèvement du mémoire.

Pour l'occasion, Éloïse communiqua avec Christophe et Fabrice, braqua sa webcam directement sur son ordinateur portable et tapa le point final devant eux. Ils célébrèrent cet accomplissement champagne à la main, en entrechoquant leurs coupes sur le petit

appareil, ne manquant à la cérémonie que le tintement cristallin du verre.

— Alors, demanda Christophe, quand le déposes-tu ?

— Vers la fin de la semaine prochaine, mais ça demeure à confirmer.

— Crois-tu qu'ils apprécieront le résultat ?

— Pour être franche, je l'ignore. Le comité a semblé très étonné lorsque Walleggh a soumis ma demande de soutenir avant le temps, alors que les étudiants demandent généralement une extension de délai. Il y a aussi le fait que je me suis éloignée de mon sujet de thèse, en me penchant surtout sur Morgane au lieu de Guenièvre, mais je ne pouvais pas faire autrement : c'est vraiment Morgane qui tient cette légende sur ses épaules et j'espère lui rendre justice. Guenièvre y perd toute sa couleur, la pauvre... répondit Éloïse en portant la coupe à ses lèvres.

— C'est beau, de t'entendre parler ainsi... Tu les évoques avec une telle ferveur, on croirait presque que tu les connais réellement. Tu parles d'elles comme s'il s'agissait de vieilles copines.

— Elles le sont, en quelque sorte... Bon, allez, je dois apporter mon dernier chapitre à Philip, si je veux qu'il ait le temps de le réviser avant ma présentation finale.

— Dis-lui ! Dis-lui ! s'écria soudain Fabrice.

— Me dire quoi, exactement ? demanda Éloïse, partagée entre l'inquiétude et la curiosité.

Éloïse vit à l'écran son amoureux se tourner vers son beau-frère pour lui expliquer qu'il devait s'agir d'une surprise. Elle fronça les sourcils et l'inquiétude s'envola d'un coup, laissant place à une attention et un intérêt marqués.

— Christophe, tu comptes me répondre un de ces jours ?

Il soupira et revint face à l'écran.

— Eh bien, j'ai peut-être déniché une petite maison à pignons, comme tu les aimes, dans le secteur commercial du Vieux-Hull...

Il n'eut pas besoin d'en dire davantage. Éloïse comprit qu'il avait sondé le marché de l'immobilier pour trouver un toit à son éventuelle petite entreprise. Elle lui adressa un sourire empreint d'amour et de reconnaissance, savourant l'éclat de satisfaction qui animait ses beaux yeux bleu azur.

Ils demeurèrent encore quelques instants en ligne, puis Éloïse rompit la communication pour se rendre chez Philip, avec un petit sac à dos bien rempli et son précieux colis entre les mains.

— Comment ! Pas de thé ni de scones ?

— Pas cette fois-ci ! Pour te remercier de m'avoir soutenue et aidée pendant mon cheminement, je t'invite au pub. On va fêter la fin de ma thèse !

— Dans ce cas, je te pardonne !

Philip alla déposer l'enveloppe sur son bureau et saisit au passage son manteau et sa longue écharpe. Éloïse lui décocha un sourire malicieux.

— Tu auras besoin de plus que ton manteau, et apporte mon texte...

Il s'immobilisa.

— Pourquoi ai-je l'impression que tu viens de faire un mauvais coup ?

— Disons que je n'ai pas très envie de passer la fin de semaine au manoir. Je me suis demandé ce que je pourrais bien faire pour me divertir, et c'est alors que je me suis rendu compte que je n'ai pas encore visité l'attrait par excellence du sud de l'Angleterre. Tu sais, ces grosses roches en cercle ? J'ai fait quelques appels et je nous ai trouvé une petite auberge très sympathique à Salisbury.

— Nous ? Mais, ton chapitre ?

— Tu auras tout le temps de le lire dans le train !

Ils déposèrent leurs bagages chez Sue, qui leur ouvrit la porte peu après 17 h. La chambre comptait deux grands lits et offrait une vue sur une corniche de tôle donnant sur une petite cour intérieure qui devait être fort jolie et accueillante, en été.

Le taxi les attendait pour les ramener au centre-ville. Ils déambulèrent dans les rues tranquilles, admirant la superbe architecture anglo-saxonne et s'émerveillant devant la beauté et la magnificence de la cathédrale, sous la fine neige qui tombait lentement. De toutes celles qu'Éloïse avait vues jusqu'ici, c'était celle qui remportait la palme.

Puis, ils se mirent en quête du lieu où ils prendraient leur repas, leurs estomacs réclamant avec insistance qu'on s'occupe enfin d'eux.

Ils dénichèrent un établissement, le Market Inn – Pub And Restaurant, niché dans un square achalandé. Après une brève consultation du regard et avoir examiné le menu affiché à la porte, ils y entrèrent, séduits par les mets proposés et la décoration typique de l'endroit.

Pendant le repas, ils discutèrent de la thèse d'Éloïse, lui dégustant une côte d'agneau à la menthe, et elle, un filet de saumon à la crème.

— Ce fut un excellent repas, commenta la jeune femme. Merci d'avoir accepté de m'accompagner pour cette petite escapade.

— Tout le plaisir est pour moi. Salisbury est une ville que j'aime beaucoup. Allez, levons notre verre à ton mémoire !

Ils empoignèrent chacun leur énorme pinte de cidre et en vidèrent le contenu. Le serveur vint leur demander s'ils comptaient prendre autre chose, à quoi ils répondirent par deux hochements de têtes négatifs.

Éloïse lui fit ses compliments pour la qualité du repas et le remercia du bon service. Quelques instants après, le jeune homme leur apporta l'addition et s'en fut vers une autre table. Philip s'en empara prestement, avec un sourire malicieux.

— Mais c'est moi qui invitais ! objecta Éloïse.

— Eh bien, disons que c'est mon cadeau de maîtrise !

Il se pencha vers son sac à dos, le mit sur ses genoux et l'ouvrit pour en sortir son portefeuille.

— Saloperie ! Pourquoi est-ce que je le fous toujours au fond... grommela-t-il en sortant dudit sac ce qui l'empêchait d'atteindre son argent.

Pendant ce temps, Éloïse aperçut sur sa pinte une petite couronne gravée au jet de sable, qu'elle trouva fort jolie et qu'elle n'avait pas encore remarquée. Le nom du délicieux cidre y était également inscrit. Voilà qui ferait un petit souvenir très sympathique...

— Dans ce cas, j'insiste pour laisser le pourboire.

Elle sortit de la poche intérieure de sa veste un billet de dix livres.

— Dix livres ! s'exclama Philip. Mais c'est beaucoup trop ! D'ailleurs, je crois que le pourboire est inclus dans le total.

Il fronça les sourcils et consulta l'addition.

— C'est pour couvrir la pinte... murmura Éloïse.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Comme le garçon tardait à revenir, Éloïse posa l'argent directement sur la petite facture, au centre de la table. Puis, sous les yeux ahuris de Philip, elle jeta un regard circulaire dans le pub, prit sa pinte vide et, avec toute la simplicité du monde, la glissa dans son propre fourre-tout.

— Envouëye, on sacre le camp ! lâcha-t-elle dans un québécois on ne peut plus authentique.

— Pardon ?

— *Let's get the hell out of here !*

Ils sortirent du pub sans s'attarder, mais sans courir non plus. À tout moment, Éloïse s'attendait à entendre retentir un sifflement aigu ou un *Halte !* impératif, mais rien ne vint. Pas une fois ils ne se retournèrent, mais, lorsqu'ils tournèrent enfin le coin du square, hors

du champ de vision du serveur, ils accélérèrent brusquement la cadence.

— Délinquante !

Philip regardait Éloïse en riant.

— Je ne sais pas ce qui m'a-pris... haleta-t-elle, toujours entre la marche rapide et le jogging. C'était une envie incontrôlable !

— Ne t'en fais pas, s'esclaffa Philip, tout bon touriste cède à cette pulsion. Je dirais même que c'est le protocole, pour quiconque met le pied dans un pub, que de repartir avec un « souvenir » !

Ils déambulaient tranquillement en direction de leur auberge lorsqu'un joli décor s'offrit à eux.

— Que c'est féérique ! Je dois photographier cette petite rue-là, s'exclama Philip.

Il s'agissait d'une ruelle gardée par un portail de grillage s'ouvrant sur deux rangées de maisons en brique rouge, dont les fenêtres étaient éclairées par des bougies et où l'allée centrale était décorée de centaines de petites lumières blanches suspendues à des conifères coniques taillés à la perfection.

Philip fouilla dans son sac pour trouver son appareil, tandis qu'Éloïse admirait la vue. Soudain, son compagnon émit un grognement, retira son gant et plongea sa main plus profondément dans son sac à dos.

— Voyons, il doit bien être quelque part... ronchonna-t-il.

Puis, il se figea et écarquilla les yeux.

— *Bloody hell...*

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? l'interrogea Éloïse, alarmée par l'angoisse contagieuse de Philip.

Il déglutit et la regarda droit dans les yeux.

— Je crois que j'ai laissé mon appareil photo sur la table, quand je cherchais mon portefeuille...

Les yeux d'Éloïse s'agrandirent d'horreur à leur tour. C'est vrai qu'ils étaient partis du pub très vite...

Elle resta muette un instant, attendant une réaction du jeune homme.

— Et, là, c'est le moment où tu me dis que tu te paies ma tête, c'est ça ?

— Non, je te jure que je ne plaisante pas. Il faut retourner chercher mon appareil.

Elle lui arracha son sac et y farfouilla frénétiquement, sans toutefois trouver l'objet de malheur.

Éloïse se rendit à l'évidence : il leur fallait rebrousser chemin et... retourner au pub. L'image d'un chien avançant piteusement la queue entre les jambes s'imposa à son esprit.

Du grand art, de Grandpré ! Vois comment l'Univers te punit pour ton larcin !

Elle grimâça et rendit le sac à Philip.

— D'accord, allons-y.

Elle fit deux pas, mais il la retint.

— Non, attends-moi ici. J'y vais en vitesse et je reviens en moins de deux.

— Et s'ils ont fait venir les *bobbys*^[10] ?

— Mais non, pas pour une simple pinte. Ne t'en fais pas, tout se passera bien.

Sans lui laisser la chance de rétorquer quoi que ce soit, il lui plaqua un baiser sur le front, lui laissa son sac à dos et partit au pas de course.

Les minutes semblaient s'acharner à prendre deux fois plus de temps que d'habitude à passer. Éloïse s'assit sur le banc froid d'un abribus et entreprit de meubler le temps en faisant une seconde fouille du sac de Philip, mais ses recherches furent vaines.

Le soir tombait peu à peu et les passants la regardaient de biais, se demandant ce qui pouvait bien tourmenter ainsi ses traits, sur lesquels se lisait clairement l'inquiétude. Personne, toutefois, ne l'aborda. Personne, excepté sa petite voix intérieure, qui la félicitait cyniquement de clore son séjour en Angleterre par un délit qu'elle faisait payer à celui qui était devenu son meilleur ami.

Soudain, Éloïse ne put s'y résoudre. Elle se leva et marcha en direction du pub, tout en scrutant l'extrémité de la rue. Elle repéra le square où se trouvait l'établissement et remarqua une silhouette qui se détachait au loin, grande et mince. C'était Philip !

Éloïse pressa le pas, curieuse de savoir ce qui était arrivé au pub. Pourtant, plus elle se rapprochait, plus elle constatait qu'il avait l'air abattu et ne tenait rien dans ses mains...

— L'appareil n'y était plus ? lui lança-t-elle, lorsqu'il ne fut qu'à deux mètres d'elle.

— Si, il y était. C'est ça qui est ironique : ils ne me le rendront qu'en échange de la pinte.

L'orgueil d'Éloïse allait en prendre un coup... Elle serra les dents et signifia à Philip qu'elle était prête à y aller.

Ils franchirent quelques pas en silence puis, n'y tenant plus, le jeune homme éclata de rire en sortant son appareil photo de derrière son dos.

Éloïse lui asséna une paire de gifles sur le bras et le traita de sale petit vaurien, avant de s'esclaffer à son tour.

— Tu m'as bien eue, espèce de fripouille ! Mais sache que j'aurai ma revanche, un de ces jours ! Tu ne perds rien pour attendre !

— C'est quand tu veux !

Ils repartirent aussitôt en sens inverse, en direction de leur auberge.

— Alors, raconte, comment ça s'est passé ?

Philip lui résuma la scène : le serveur l'avait toisé avec un regard on ne peut plus sarcastique et l'avait observé longuement alors qu'il cherchait autour de la table qu'ils avaient occupée quelques instants auparavant. Puis, ne trouvant rien, Philip avait été forcé de se diriger vers le bar, où le barman l'attendait avec le même air suffisant. Il lui avait demandé s'il avait perdu quelque chose, sachant très bien qu'il voulait récupérer sa caméra numérique.

Philip s'était informé pour savoir s'il l'avait trouvée et avait vu le tenancier se pencher sous son bar sans le quitter des yeux. Il avait déposé l'appareil tout juste devant lui, forçant le client à s'étirer le bras pour l'atteindre.

— Est-ce que ce sera tout ? lui avait-il demandé encore, toujours avec un sourire indéfinissable.

— Oui. Merci, très aimable à vous ! Au revoir ! avait répondu le jeune homme avant de sortir de là au plus vite.

Éloïse rit de nouveau, mais proposa à son comparse d'aller tout de même rendre la pinte.

— Pas question ! Avec la honte que je viens de subir, tu vas la garder, la ramener chez toi et la placer bien en vue sur le manteau de ta cheminée !

— C'est bon, tu gagnes ! Mais, j'y pense... Comme tu as dit qu'il était monnaie courante de garder un souvenir des pubs qu'on visite, peut-être en subtiliserai-je une autre pour Fabrice ?

— Milady, je crois que vous avez dépassé votre limite de cidre pour la journée ! Rentrons. Demain, nous partons à l'assaut de Stonehenge.

— Comment avez-vous apprécié votre visite de l'illustre cercle de pierres ?

Éloïse se retrouvait dans le bureau de Wallegh comme la première fois où elle y était entrée. Il y avait déjà un bon moment qu'elle n'y était pas venue et quelque chose lui semblait différent. En fait, Wallegh était différent.

Il lui offrit une tasse de thé chaud et odorant, qui lui donna l'impression de chasser cette humidité permanente qui la transperçait. Le printemps s'annonçait déjà, froid et pénétrant. Elle remercia le directeur et conserva le breuvage entre ses mains, près de son corps.

— Je ne pensais pas être à ce point impressionnée, avoua-t-elle. Peut-être était-ce purement de l'autosuggestion, mais j'y ai ressenti une telle énergie, une telle force, presque une présence, même.

— Je suis d'accord avec vous. Il y a, à Stonehenge, quelque chose de tangible et d'explicable à la fois.

— Et dire que les pierres proviennent du pays de Galles, à des centaines de kilomètres de là !

— Le mystère demeure entier, conclut-il. Je suis ravi que vous soyez offert cette petite escapade. Les jours à venir seront plutôt chargés.

Le visage d'Éloïse se referma. Elle baissa les yeux sur sa tasse, muette. Walleggh se redressa dans son fauteuil et s'empara du document relié et recouvert d'une feuille cartonnée et plastifiée.

— Je parlais de votre thèse, très chère...

Éloïse balbutia quelque excuse, mais Walleggh garda le silence, en la mesurant du regard.

— Nous allons devoir aborder cet autre sujet un jour, et plus tôt que tard, je le crains.

— Vous ne comprenez pas ce que ça implique pour moi...

— C'est vous qui ne comprenez pas ! la coupa-t-il. Il ne s'agit pas d'un choix ; c'est la prophétie, c'est le destin, le vôtre, Éloïse. Et le mien en dépend.

Il souleva le document en le présentant à son étudiante.

— Chaque ligne que vous-même avez pondue dans ce mémoire vous crie que vous ne pouvez pas vous en détourner. Vous le savez très bien. Ne serait-ce que pour elle.

— Je sais, admit froidement Éloïse, Alors comment on fait ça ? On se donne rendez-vous, je descends chez vous, « Saluez Morgane de ma part, au revoir », je vous tranche la tête et je remonte tranquillement me coucher ?

Walleggh ne put retenir l'éclat d'amusement qui lui traversa les yeux. Son étudiante ne manquait ni de fougue, ni de détermination. C'était toujours ça de gagné.

Il se rassit au fond de son fauteuil et feuilleta distraitement le document.

— Je pourrais très bien vous hypnotiser et vous ordonner d'exécuter mes ordres... Je me souviens clairement de certaines nuits où...

— Espèce de salaud ! Vous méritez que je vous tue !

— Eh bien voilà ! s'exclama-t-il. Ça n'était pas si compliqué, n'est-ce pas ? Vous n'aurez qu'à vous inspirer de la sorte, lorsque le moment sera venu.

Éloïse serra les dents et s'efforça de retrouver son calme. Elle but

une longue gorgée de thé, puis reporta son regard sur son mémoire.

— Croyez-vous que ça conviendra ?

— Ils n'ont aucune raison valable de le rejeter. Vous êtes une étudiante sérieuse et talentueuse ; vous n'avez pas à vous inquiéter.

— Qui prendra votre relève, l'automne prochain, à votre avis ? demanda-t-elle soudain.

Walleghe la regarda intensément. Éloïse venait de lui confirmer qu'elle irait jusqu'au bout.

— Philip, bien entendu. Il est prêt et il en a l'étoffe. C'est un passionné. À présent, si nous nous attaquons un peu à ce document ?

Des éclairs aveuglants zébraient le velours pourpre et noir qui tapissait le ciel. Le vent hurlait dans les branches, menaçant dangereusement de déraciner les arbres. Le jardin de Chalice Well avait perdu toute sa sérénité, faisant place à une atmosphère lugubre et surnaturelle. Éloïse y avançait, pieds nus dans la neige fine qui fondait presque à vue d'œil.

Elle se tenait devant les deux vasques circulaires entrecroisées, subjuguée par un son qui perçait le tumulte de la tempête. Un son de flûte, très doux, presque inaudible, mais qui l'attirait néanmoins plus haut, vers le grand bassin plat. Le blanc de sa chemise de nuit lui donnait des allures de fantôme, ajoutant à l'étrangeté de la situation.

Mue par une envie irrépressible, elle releva son vêtement jusqu'à ses genoux et descendit dans le bassin, dont le fond visqueux risquait de la faire glisser à tout moment. Mais elle n'en avait cure. Il n'y avait que le son, l'appel de cette musique apaisante et intrigante.

Derrière elle, la foudre s'abattit sur l'énorme chêne au pied duquel étaient disposées les vasques. Il s'effondra dans une série de craquements dantesques et sinistres, mais Éloïse en eut à peine conscience.

Elle parvint jusqu'à un rideau de branches, desquelles pendaient obstinément quelques feuilles mortes, et aperçut un homme assis sur un des bancs en pierre de cette partie du jardin appelée la Cour d'Arthur. Elle franchit l'écran de branchages et se trouva face au musicien, qui l'interpella sans pour autant cesser de jouer.

— Je savais que je vous reverrais, Éloïse. Venez, je vous prie.

Sans hésiter, elle s'assit devant LeBreton et écouta sa musique. Elle ferma les yeux et laissa son corps onduler au son de la flûte apaisante.

À travers ses paupières closes, elle vit un éclat lumineux jaillir sur sa gauche. Éloïse tourna la tête de ce côté et aperçut Morgane, qui se

tenait dans l'eau, en haut de la petite chute. Elle affichait toujours son sourire bienveillant, mais ses yeux trahissaient une tristesse insondable. Elle tendit la main à Éloïse, qui demeura là, sans bouger.

L'eau de la cascade vira soudain au rouge et Morgane poussa un hurlement à terrasser les morts. Son cri fut si aigu que la jeune femme se boucha les oreilles. Le son de la flûte disparut aussitôt.

Puis, devant elle, au lieu de LeBreton apparut Walleggh, qui lui tendait une dague ornée de pierres précieuses, luisant sous les éclairs déchaînés. Elle la saisit et la présenta au ciel. C'est alors qu'elle sentit des mains lui empoigner les jambes pour l'attirer sous l'eau. Son cerveau lui dicta de ne pas avoir peur, l'onde ne lui arrivait qu'aux chevilles. Pourtant, elle s'enfonçait dans la pierre sans parvenir à se maintenir à la surface.

Elle tendit les mains vers Walleggh, mais il ne bougea pas d'un poil. Lentement, irrémédiablement, elle s'enlisait dans la coulée de sang chaud, sous le rire dément de LeBreton.

— Morgane, aidez-moi !

Son cri ne fut qu'un murmure. La dame de l'épée demeura coite. Elle pointa seulement la dague, puis porta sa main sur son cœur en désignant la poitrine d'Éloïse. La jeune femme voulut riposter mais, déjà, sa main s'élevait dans les airs, prête à s'abattre sur son propre cœur.

Au moment où elle sentait ses muscles se bander, un dernier éclair déchira le ciel et fondit droit sur elle, dans le bassin. Tout son corps s'embrasa et elle laissa tomber la dague en hurlant.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle était recroquevillée dans son lit, en nage, les cheveux collés aux tempes, tout son corps agité par de violents tremblements. Telle une forcenée, elle courut allumer toutes les lampes de ses appartements, tentant de chasser cette impression encore palpable de noirceur et d'oppression. Ce n'est qu'une fois sa chambre illuminée qu'elle se rendit compte qu'il s'agissait d'un autre épouvantable cauchemar.

Éloïse se rendit à la toilette en titubant et vomit. Après avoir apprécié pendant de longues minutes le froid du marbre de son plancher, elle se débarbouilla le visage à l'eau fraîche et fondit en larmes, convaincue que ce rêve avait quelque chose de prémonitoire.

Prise d'une peur incontrôlable, elle se rua vers son bureau de travail, écarta ses notes de recherche et son journal intime, ouvrit son portable et écrivit à la maison.

Mes deux amours.

Sachez que je vous aime du plus profond de mon cœur, que je serai toujours auprès de vous, quoi qu'il arrive. Mon cher Fabrice, tu me portes

en ton sang, jamais tu ne seras séparé de moi. Christophe, mon roc adoré, je veillerai sur toi.

Éloïse

Sans se relire, elle appuya sur « Envoyer ». Mais, tout juste avant de retirer ses doigts de la souris, elle ferma les yeux.

— Qu'est-ce que je viens de faire là ?

Elle prit conscience de la gravité de son geste et le regretta aussitôt, mais c'était trop tard.

Elle se dit alors que puisqu'elle venait de se mettre dans le pétrin, autant s'y embourber pour la peine. Sans s'attarder une seconde de plus, elle se contenta de rabaisser brusquement l'écran de son portable au lieu de l'éteindre, récupéra sa valise sous son lit et se précipita vers sa commode.

Christophe intercepta le message avant que Fabrice ne le lise. Il tenta d'établir la communication virtuelle, mais sans succès. Il demeura perplexe de longues minutes, tenaillé par un sentiment désagréable. Ce mot ne ressemblait pas du tout à Éloïse ; il avait comme un goût de fin du monde. Peut-être cet étrange courriel était-il dû au dépôt imminent de son mémoire, avec le lot de nervosité que l'exercice pouvait entraîner ?

Christophe avait résolu de se rendre à Bristol pour la surprendre et assister à la soutenance de sa thèse en compagnie de Fabrice ; le message qu'il venait de lire ne fit que hâter les choses.

Il répondit brièvement à Éloïse dans l'espoir que ses encouragements apaisent son anxiété évidente et rédigea ensuite une missive à l'intendante du manoir, pour la prévenir de leur arrivée prochaine. À peine l'avait-il terminée que retentissait la sonnerie du téléphone. Il reconnut sur l'afficheur le numéro du centre de jour.

— Christophe ? C'est au sujet de Fabrice... Il semble que ses épisodes de panique recommencent...

— Comment ça, vous ne la trouvez nulle part ?

Dépitée, Mina expliqua à Philip qu'elle s'était rendue dans la suite d'Éloïse pour prendre sa lessive, mais qu'elle ne lui répondait pas. La croyant sortie, elle avait déverrouillé la porte, comme elle le faisait habituellement dans ces cas-là, et avait cherché le panier où elle déposait ses vêtements sales. Or, elle avait tout de suite remarqué le lit

défait, les lumières allumées et les tiroirs de commode ouverts, ce qui était contraire aux habitudes de la jeune femme, d'ordinaire si ordonnée.

Prise d'un affreux pressentiment, elle avait arpenté l'appartement, cherchant un indice quelconque, mais en vain. La découverte de ses notes de thèse abandonnées sur le secrétaire, à côté de son ordinateur, avait achevé de la convaincre que quelque chose n'allait décidément pas.

— J'ai interrogé Jean-René pour savoir s'il l'avait conduite quelque part, mais il affirme que non. *Oh dear* Philip, je suis si inquiète ! Tout cela ne lui ressemble pas !

— Rassurez-vous, Mina, elle ne peut pas être partie bien loin. Elle doit présenter son mémoire dans moins d'une semaine.

— Oui, vous avez sans doute raison. Doit-on aviser le maître ?

Philip arquait son sourcil et des sillons vinrent creuser son front haut. Walleggh... Il réagirait probablement très mal à cette subite disparition, à moins qu'il ne soit au courant de quelque chose.

— Laissez, je m'en charge. D'ici là, tâchez de ne pas trop vous faire de bile avec ça.

L'intendante repartit en direction de ses quartiers, les épaules voûtées par le poids du souci.

Suivi par Philip, Walleggh grimpa l'escalier secret rapidement et émergea dans la chambre d'Éloïse. Il lui avait vaguement semblé entendre du chahut, la nuit précédente, mais il n'y avait point porté attention. Il s'en mordait à présent les doigts ; son assistant venait tout juste de lui apprendre l'apparente disparition d'Éloïse.

Il constata, comme l'avait remarqué Mina, qu'Éloïse avait laissé sa suite dans un état qui ne lui ressemblait guère. Pris d'une soudaine intuition, il fouilla à la tête du lit, sous les oreillers encore tassés et portant les marques du sommeil agité de la jeune femme.

— Que cherchez-vous ? s'enquit Philip.

— Le manche d'Excalibur. C'est habituellement là qu'elle le garde, mais il ne s'y trouve pas.

Sa voix était sourde, empreinte d'un doute à peine voilé. Il entreprit de scruter chaque recoin de la pièce, à l'affût du pommeau. Philip lui prêta main-forte, mais leur fouille resta vaine.

— Si j'allais faire un tour du côté de la bibliothèque ? Peut-être s'y trouve-t-elle, sinon quelqu'un l'aura-t-il aperçue ?

Walleggh hocha simplement la tête. Son assistant partit aussitôt, refermant la porte derrière lui, laissant son maître les yeux rivés sur

les draps défaits.

Pour la première fois depuis qu'il était redevenu mortel, il maudit son incapacité à entrer en transe. Cette faculté lui aurait sans doute permis de localiser son étudiante.

Il humait bien l'odeur d'Éloïse à travers ses couvertures, mais la fragrance s'évanouissait dans le vide dès qu'il s'en éloignait. Walleggh s'efforça tout de même de se concentrer et de se glisser dans la peau de la jeune femme en la visualisant.

— Je te tiens, murmura-t-il après quelques minutes.

Il tourna la tête vers le bureau et ferma les yeux de soulagement lorsqu'il aperçut le journal intime d'Éloïse, parmi ses notes de recherche. La dernière entrée remontait au 17 mars, soit trois jours auparavant. Elle y décrivait son angoisse face à ces cauchemars récurrents, terrifiants et hallucinants de réalisme. Au sujet de sa thèse, pas un mot. Son esprit était obnubilé par la date fatidique d'Ostara, le 21 mars.

Plus bas, Walleggh lut ce qui pouvait constituer un indice quant à l'endroit où son étudiante s'était peut-être réfugiée. « Je dois puiser mon courage à même la Source », avait-elle écrit. Il devina immédiatement pourquoi elle avait mis une majuscule à ce dernier mot.

Sans faire ni une ni deux, il remit le cahier sur la pile de documents avant de descendre requérir les services de Jean-René.

Philip rentra bredouille au manoir, où il apprit que le maître était parti quelques heures plus tôt, sans révéler à l'intendante où il allait. Malade d'inquiétude, Mina lui dit que le chauffeur ignorait lui-même leur destination, tant Walleggh semblait pressé.

— Je l'ai juste entendu lancer qu'il lui donnerait ses instructions une fois dans la voiture. Le connaissant, il téléphonera sans doute pour nous prévenir de ce qui se passe.

Mina avait dit cela autant pour se rassurer elle-même que parce qu'elle y croyait sincèrement. Philip savait qu'elle avait raison, mais les heures d'attente à venir leur sembleraient non moins interminables.

— Ah, j'allais oublier ! Nous avons reçu ce télégramme, tout à l'heure. Le frère d'Éloïse et son intervenant arriveront demain.

— Il ne manquait plus que ça...

OSTARA

En ce jour d'équinoxe, le jardin était fort achalandé. Éloïse marcha vers l'entrée et acquitta le droit d'accès. Le vieux gardien à la barbe hirsute et broussailleuse l'accueillit avec la même amabilité que lors de sa première visite. Il l'informa que les heures d'ouverture seraient exceptionnellement prolongées et, d'une voix chaleureuse et apaisante, lui souhaita une agréable visite.

Elle suivit le petit sentier en gravier, franchit le portail arborant les formes arrondies également présentes sur le couvercle du puits et évoquant les deux vasques, puis pénétra dans le sanctuaire. Le ciel était d'un bleu vif qui n'avait rien à voir avec la vision apocalyptique du cauchemar qui, la veille, l'avait emmenée en ces lieux.

Devant le double bassin, Éloïse fit une découverte qui lui glaça le sang. Un jeune arbre retenu par un tuteur, dont le tronc mesurait à peine douze centimètres de diamètre, était planté exactement là où, dans son rêve, un puissant et majestueux chêne avait été foudroyé. À moins d'un mètre de là gisaient les vestiges d'une énorme souche, rendue grise et aplanie par le temps et les caprices de mère Nature.

La visiteuse préféra ne pas s'attarder et suivit le sentier jusqu'à la petite fontaine à l'effigie d'une tête de lion, un peu plus haut sur le parcours.

En passant devant le grand bassin plat, son cœur cessa de battre. À ses oreilles montait le chant harmonieux d'une flûte, dont la mélodie emplissait l'air avec grâce. Éloïse s'éloigna aussitôt de la Cour d'Arthur, non sans jeter un regard derrière elle. Constatant que la musique provenait de l'instrument d'une vieille dame accompagnée de deux autres femmes, elle se traita d'imbécile et poursuivit son chemin.

Sur le terrain devenu boueux à la suite de la récente fonte de la neige, Éloïse porta une attention accrue aux endroits où elle posait les pieds. Devant la fontaine, elle s'accroupit, prit un des verres laissés à la disposition des visiteurs et le remplit à ras bord. Éloïse se recueillit un instant et but lentement, appréciant le goût légèrement ferreux de l'eau, reconnue pour ses prétendues propriétés curatives et magiques.

Elle reposa le gobelet et sortit une bouteille de son sac fourre-tout, qu'elle emplît également de l'eau de la fontaine. Elle s'assura que le couvercle était solidement fermé avant de la remettre à sa place.

Ensuite, elle se rendit directement au puits lui-même, où un couple se trouvait déjà. L'homme et la femme se pressèrent l'un contre l'autre pour lui faire une place. Elle leur adressa un sourire et s'assit devant le couvercle ouvert.

Éloïse se laissa submerger par la paix et le calme qui émanait de l'endroit et savoura ce moment de parfaite tranquillité. Elle retira son gant, glissa la main dans son fourre-tout et laissa tout naturellement ses doigts s'enrouler autour du manche d'Excalibur. Pour la première fois depuis longtemps, elle le sentit vibrer. Sa chaleur se répandit dans tout son être et Éloïse sourit. Elle avait bien fait de revenir en ces lieux.

Le couple finit par délaisser le puits et poursuivit son exploration vers un tunnel constitué de feuillages fanés. Ayant découvert la coutume lors de sa première visite, Éloïse avait apporté une offrande pour la Déesse, incontestable maîtresse de céans. Elle retira le lys blanc qu'elle portait à la boutonnière de son manteau et le piqua sous le fer ornemental cerclant le massif couvercle de bois. Ses pensées se tournèrent alors vers Morgane, dont la délivrance était prévue pour le soir même.

Wallegh viendrait, elle en était sûre.

La grande voiture noire se gara au sommet de la petite butte. Comme il le faisait toujours en cas d'intempérie, Jean-René se hâta pour ouvrir la portière à son maître et lui tendre un parapluie, mais celui-ci fut plus rapide. Sans se soucier du crachin qui tombait, il se précipita hors de la voiture et hurla le prénom d'Éloïse, mais son cri alla mourir contre les parois inertes de la forteresse. Il étouffa un juron et se rendit à l'évidence qu'il devait descendre au cœur des ruines afin de voir si la jeune femme s'y trouvait.

Conscient de perdre un temps précieux, Wallegh dévala l'escalier en pierre, une peur sourde au ventre. Elle n'était pas là. Il le devinait, le sentait. Au bas des marches, il appela une fois de plus, son cri demeurant toujours sans écho.

— Mais où es-tu ? pesta-t-il entre ses dents.

Puis, se rendant compte qu'il n'arriverait à rien en perdant la maîtrise de lui-même, Wallegh se força à inspirer et à se calmer. Il ferma les yeux et se remémora le passage du journal d'Éloïse : «... à même la Source... »

De toute évidence, il faisait fausse route. Il avait cru à tort que l'étudiante considérait Camelot comme cette possible Source, puisque ici même avaient réellement vécu Morgane et Arthur... Mais Éloïse

brillait par son absence. Il fallait trouver autre chose.

À toute vitesse, son cerveau émit une série d'hypothèses, jusqu'à ce que la pluie naissante lui apporte une réponse.

— Imbécile ! s'admonesta-t-il.

Sans hésiter, il gravit l'escalier et ordonna au chauffeur de prendre immédiatement le chemin du village tout près. Jean-René s'exécuta avec une adresse remarquable, témoignant de son expérience et de son efficacité. Sur la banquette arrière, Walleggh rongea son frein. Il avait la certitude, cette fois-ci, de ne pas se tromper. La Source, c'était l'eau. C'était le Graal.

La septième fille l'attendait à Avalon.

— Philip ! Philip, venez vite !

Le cri alerta l'assistant, qui redoutait l'arrivée inopinée de Christophe et de Fabrice à tout moment. Il courut vers la cuisine et faillit heurter Mina, qui venait à sa rencontre. Dans l'excitation générale, son chien aboya et s'empêtra dans les jambes de son maître.

— Silence ! lui ordonna-t-il sévèrement. Alors, ça y est, vous avez eu des nouvelles ?

— Jean-René vient d'appeler, acquiesça l'intendante. Ils sont à Glastonbury. Le maître est avec elle.

— J'y vais.

Il s'élança sans se soucier des jappements frénétiques qui reprenaient de plus belle, et sans même entendre la supplique de Mina.

— Que dirai-je à son frère lorsqu'il arrivera ?

Elle n'eut pas besoin de se retourner pour deviner que c'était lui. Il n'avait pourtant fait aucun bruit et des dizaines de personnes déambulaient autour d'elle.

— Je n'allais pas me dérober, vous savez...

— Vous êtes néanmoins partie sans laisser de trace ni même aviser qui que ce soit.

La voix de Walleggh trahissait sa colère et son émoi.

— Votre sœur vous attend, dit soudain Éloïse. Je la sens, tout contre moi.

Walleggh tressaillit. Son ton était tout à fait posé, calme et assuré. Sa voix lui semblait profonde. La gravité de la situation lui sauta alors au visage. Éloïse venait de passer les derniers jours à se préparer pour

sa mission, tandis que lui s'était surtout concentré sur son legs. Toutes ses possessions iraient à différentes galeries et musées. Il pouvait quitter ce bas monde en sachant qu'il avait fait la bonne chose.

— Êtes-vous prêt ? lui demanda subitement Éloïse.

— Là ? Tout de suite ?

— Bien sûr que non, c'est bondé de monde. Et je ne voudrais pas souiller cet endroit sacré. Je vous demandais si vous aviez des regrets, des projets... inachevés.

— Allons, très chère, j'ai traversé près de deux millénaires. Croyez-vous qu'il puisse encore me rester quelque chose à vivre ou à découvrir ?

— Sait-on jamais. Pas de regrets non plus ?

Walleggh se tut et réfléchit. Il n'appréciait pas du tout le goût amer que sa réponse lui imposait. Son humanité retrouvée lui infligeait non seulement le regret, mais également le remords et la culpabilité. C'était à la limite du tolérable. Il eut presque un élan de respect pour le commun des mortels, qui devait vivre au jour le jour sous le joug de sa conscience.

Il évita finalement de donner suite à la question d'Éloïse et lui en posa une à son tour.

— Si pas ici, où, alors ?

— Ne devinez-vous pas ?

— Je crois savoir, mais dites tout de même.

Elle pointa le village du menton, où les ogives nues et abandonnées des ruines de l'abbaye se distinguaient du reste de l'architecture.

— La tombe d'Arthur... murmura Walleggh.

— Ne m'avez-vous pas dit que c'est là que Morgane a été inhumée ? dit-elle d'une voix très douce.

— Si, mais son corps n'y est plus.

— N'empêche ; cette terre qui l'a portée n'en demeure pas moins sacrée et a été pendant longtemps le lieu de son repos éternel. Je me suis dit que c'était le meilleur endroit pour... la rejoindre, acheva-t-elle dans un murmure.

Walleggh fut touché. Lui-même n'aurait pu orchestrer meilleur scénario, mais Éloïse semblait avoir omis un léger détail.

— Vous oubliez quelque chose. Lorsque vous en aurez terminé, mon corps ne disparaîtra pas comme par enchantement...

— Le chien rouge ! s'écria Fabrice en voyant le setter irlandais bondir vers lui.

Mina accueillit les arrivants avec le plus beau sourire qu'elle put improviser. Christophe la salua chaleureusement et demanda si Éloïse se trouvait au manoir ou sur le campus. Elle n'eut pas le temps de répondre ; Fabrice s'élança dans le grand escalier, le chien sur ses talons, en quête de sa sœur.

L'intendante eut du mal à cacher son malaise et balbutia gauchement qu'Éloïse passait la soirée en ville avec messieurs Walleghe et Philip, afin de célébrer la fin de sa maîtrise. D'ici là, l'assistant aurait sans doute le temps de retrouver les deux fugitifs et de ramener Éloïse au manoir, se dit-elle. Quant au maître, elle ne le reverrait probablement jamais...

— Ils rentreront sans doute très tard, argua-t-elle. En attendant, pourquoi ne pas vous mettre à votre aise et chasser le décalage horaire bien tranquillement ? Vos chambres sont déjà prêtes.

Christophe trouva dans les manières de Mina quelque chose d'emprunté, de faussement jovial, sans qu'il puisse dire exactement quoi. Était-ce ses yeux rougis ? Son sourire artificiel ? Il ne sut le dire, mais, en parvenant à l'étage, lorsqu'il vit Fabrice assis sur le lit de sa sœur et se balançant sur lui-même, il eut un frisson désagréable le long de l'échine. Même le chien avait soudainement l'air piteux...

— Fabrice, qu'y a-t-il ? demanda-t-il doucement.

Son beau-frère fit seulement non de la tête, sans même lever les yeux. Christophe fronça les sourcils.

— Ce n'est rien. Il est déçu de ne pas voir sa sœur immédiatement, voilà tout ! s'exclama Mina.

Christophe contourna le lit et s'assit à côté de Fabrice. Il n'avait pas retiré son manteau et le maintenait serré contre son torse à deux mains, dissimulant parfaitement le journal d'Éloïse.

Aucun mot d'encouragement ne parvint à lui faire dire quoi que ce soit. Christophe soupira et tapota l'épaule du jeune homme.

— Tu verras, elle rentrera bientôt...

Ses yeux se posèrent alors sur le portable de sa conjointe, dont l'écran était rabaisé mais pas éteint. Intrigué, Christophe le consulta un court instant puis, brusquement, fit face à l'intendante.

— Dites-moi où se trouve Éloïse.

— Mais... je vous l'ai dit. Elle est à Bristol pour...

— Ne me mentez pas. Voilà deux jours qu'elle n'a pas pris ses courriels.

La Benz roula lentement dans les rues du village, à contre-courant de la masse qui remontait High Street pour se rendre à Chalice Well.

De là, une grande parade en l'honneur du renouveau printanier procédait vers le Tor. Le long sentier menant à son sommet était illuminé de plusieurs dizaines de torches flamboyantes. Éloïse et Wallegh se seraient pratiquement crus dans un village fantôme tant le cœur de Glastonbury était inanimé.

Ils arrivèrent devant Market Cross, décorée pour l'occasion de bougies et de gerbes de fleurs, puis prirent à gauche, en direction de l'abbaye, dont le grand portail principal était fermé. La voiture ne fit que ralentir.

— Vous êtes certain de ne pas vouloir y entrer une dernière fois ? demanda Éloïse.

Ces mots lui écorchèrent la gorge, mais elle s'efforça de n'en rien laisser paraître. Wallegh réitéra son refus et affirma n'avoir plus aucune attache en ces lieux. Il ordonna à Jean-René de poursuivre sa route et de sortir du village. Le chauffeur obtempéra aussitôt, sachant pertinemment qu'il s'agissait de l'une des dernières instructions qu'il recevait de lui. Les quelques passants qu'ils rencontrèrent ne leur accordèrent qu'une œillade à la dérobée, ayant reconnu la voiture du grand homme chauve. Ils aimaient mieux passer leur chemin sans chercher à savoir ce qui le ramenait dans les parages.

Le petit coupé deux places que conduisait Philip parvint à Glastonbury à peine trente minutes après que la berline eut quitté le bourg. Il fulmina de se voir coincé dans la procession, impuissant et prisonnier des promeneurs qui, eux, rayonnaient de joie.

— Vous n'allez pas me gâcher cette ultime nuit avec lui, bande d'imbéciles heureux ! ragea-t-il derrière son volant.

Il appuya frénétiquement sur le klaxon, tout en jurant et en criant aux piétons de se tasser de son chemin. Personne ne parut se soucier de lui, jusqu'à ce qu'un grand homme qui trimbalait ce qui semblait être... – non, il n'y avait pas de doute possible ! – une corde à danser, ose enfin l'invectiver en retour.

— Ne voyez-vous pas que vous êtes le seul crétin à vous promener en voiture ? Ayez un peu de respect, c'est Ostara !

Philip écarquilla les yeux, prêt à lui balancer une réplique acerbe, quand un autre passant renchérit :

— Non, tu oublies l'autre, là, avec sa grosse bagnole de mafioso...

Philip tiqua. Il ne pouvait s'agir que de la Mercedes du maître.

— Tu me dis où et quand elle est passée, et je fous le camp de votre Pays des Merveilles !

La voiture était immobilisée depuis quelques minutes, ses trois passagers silencieux. Éloïse contempla la colline et se dit que Walleggh avait raison : c'était le meilleur endroit, voire l'unique endroit. Le vent balayait les ruines du défunt château de Camelot et agitait les branches d'arbre qui les ceinturaient.

— Allons-y, déclara Walleggh au bout d'un moment.

Jean-René s'empressa de leur ouvrir les portières, puis se posta devant celui pour qui il avait jusque-là consacré de nombreuses années de loyaux services.

— Ce fut un honneur, Monsieur.

— L'honneur fut mien, sois-en assuré.

Walleggh le regarda une seconde encore puis s'en fut rejoindre Éloïse, qui attendait, le pommeau serré contre sa poitrine. Il ne vit pas le sourire mesquin qui étirait les lèvres de son domestique.

Un crachin aussi soudain que froid se mit à tomber.

— J'ai toujours détesté les grandes sorties théâtrales, maugréa Walleggh. Venez, très chère, marchons. Le temps file.

Guidés par le faisceau d'une lampe de poche, ils se dirigèrent vers l'escalier en pierre emprunté deux mois plus tôt et descendirent lentement vers ce qui avait été la salle du trône, juste au bas des marches, et où Éloïse avait vu les chevaliers et la cour du Haut-Roi qu'était alors Arthur Pendragon. Tout cela disparaîtrait dans quelques instants... Cette pensée lui provoqua un pincement de regret, que remarqua Walleggh.

— Êtes-vous certaine de ne pas vouloir vous souvenir ?

— Absolument.

— Mais si ça ne fonctionnait pas ? Vous êtes très butée, vous savez...

— Je sais. C'est d'ailleurs ce qui me permettra d'accomplir ce que j'ai à faire.

Éloïse se tut et fit face à Walleggh. Le regard ancré dans le sien, elle se mordit la lèvre inférieure jusqu'à ce que la douleur soit intolérable. Elle passa ensuite le bout de sa langue sur la morsure et détecta le goût qu'elle recherchait. Du bout du doigt, elle essuya la goutte de sang qui perlait.

— Mon baiser d'adieu, souffla-t-elle d'une voix rauque, en enduisant de sang l'étroit orifice du manche de l'épée.

Elle saisit alors la main de Walleggh et la plaqua sur la garde, qu'elle empoigna à son tour. Ensemble, ils la levèrent vers le ciel au moment même où un éclair déchirait les nuages noirs. Éloïse refoula les réminiscences de son terrifiant cauchemar et se concentra sur la

chaleur qui émanait du pommeau.

Puis vint la vibration. Walleggh retira sa main et posa la lampe de poche par terre. Éloïse recula d'un pas, ses yeux toujours rivés à ceux de l'homme, du simple mortel qui se tenait devant elle. Elle sentit son pouls s'accélérer, son souffle lui manquer. La jeune femme chassa de son esprit le souvenir de ces instants qu'ils avaient passés ensemble, pour ne laisser place qu'à une seule vision : celle de Morgane.

L'onde se propagea dans tout son bras et, dans un éclat bleuté, la lame jaillit.

— Pour Dieu, pour Avalon et pour le roi...

Les lèvres d'Éloïse n'avaient pas bougé, mais les paroles étaient sorties de sa bouche. La voix sembla emplir les ruines, alors qu'elle n'était pourtant qu'un murmure. Ce murmure, Walleggh l'aurait reconnu entre tous. Une aura lumineuse se détacha du corps d'Éloïse et caressa la lame d'Excalibur.

— Je t'avais promis de t'attendre, mon frère. Viens à moi, à présent...

Walleggh effleura la silhouette floue et céleste de Morgane. L'expression de leur regard mutuel émut profondément Éloïse, qui sut que le moment était venu.

Elle réprima son envie de vomir, ferma les yeux, baignés de larmes et de pluie, et empoigna son épée à deux mains. Ses bras obéirent au geste qu'elle avait visualisé des centaines de fois, au cours des deux derniers jours, et décrivirent un arc au-dessus de sa tête. Walleggh offrit son visage au ciel orageux.

Juste comme le tranchant allait s'abattre dans le cou tendu, une douleur cuisante transperça la cuisse d'Éloïse, qui perdit sa poigne. Elle cria de surprise et porta sa main à sa jambe meurtrie, pour y découvrir un petit poignard profondément planté.

D'un même mouvement, Walleggh et elle tournèrent la tête vers l'escalier, au bas duquel se tenait Jean-René, souriant méchamment.

Le directeur vit tout de suite que ce regard n'était pas celui de son domestique. Ce regard-là, il ne l'avait vu que chez un seul être, perfide, vil et immonde comme jamais il n'en avait plus rencontré, mais qui était impossible à oublier.

— L'Étrangère... cracha-t-il entre ses dents.

— Tiens, tiens, comme on se retrouve ! Tu ne croyais tout de même pas que je t'avais oublié ? Et vois comme tu es devenu un beau grand garçon ! le railla-t-elle. Au fait, comment va ta sœur ? Si mon souvenir est exact, elle me doit quelque chose...

De façon tout à fait grotesque, le corps possédé de Jean-René les rejoignit en quelques pas et s'arrêta devant Éloïse, qui se tordait de douleur au sol.

— Ah, la pauvre chérie... Elle était si près du but. C'est vraiment ce que tu as trouvé de mieux pour assurer ta délivrance ? Non, mais regarde-la un peu : une toute petite dague et elle perd ses moyens !

Son rire percuta les parois rocheuses, tandis que l'orage se déchaînait de plus belle. Walleggh ne put résister à sa colère et lui sauta à la gorge, enserrant son cou de ses deux mains. Mais l'Étrangère avait dix fois sa force et le corps robuste de Jean-René obéissait à ses moindres ordres.

Walleggh reçut un coup de tête en plein visage. Un craquement sinistre lui indiqua qu'il avait le nez fracturé. Le sang se mêla à la pluie qui lui coulait dessus. Il tomba à genoux. L'Étrangère lui envoya un solide coup de pied dans les côtes, se réjouissant de voir ployer sa proie davantage. Elle tournoya ensuite lentement autour de lui en se repaissant de la supériorité dont elle jouissait.

— Tu sais ce que j'aime des contes de fées ? lui demanda-t-elle soudain. C'est que le charme se rompt toujours à minuit. Et tu sais ce qui se passera, à minuit ?

Walleggh ne le savait que trop. Ostara serait chose du passé. L'échéance ultime serait tombée, envolée à jamais. L'Étrangère s'approprierait l'essence de Morgane et la sienne, par le fait même. Il n'osa même pas imaginer ce qu'elle ferait ensuite subir à Éloïse...

Celle-ci, pour l'instant hors du centre d'intérêt de l'assaillante, cherchait un moyen de récupérer Excalibur, qui représentait leur seul salut à tous. Sa cuisse la faisait horriblement souffrir, mais la douleur commençait à l'engourdir. L'espace d'une fraction de seconde, elle songea amèrement à l'eau sacrée du puits, qui ne pouvait lui être d'aucun secours, la bouteille étant dans son fourre-tout, lui-même demeuré dans la voiture.

Elle refusa de songer qu'elle risquait de mourir au bout de son sang et se traîna contre la paroi rocheuse. Puis, alors qu'elle scrutait les ruines pour trouver un moyen de maîtriser l'Étrangère, elle vit un faisceau lumineux au-dessus de sa tête. Il ne s'agissait pas d'un éclair : la source lumineuse était constante et... double. Des phares de voiture !

— À L'AIDE ! À L'AIDE ! NOUS SOMMES EN BAS !

Éloïse hurla de toutes les forces dont elle était capable, attirant évidemment l'attention de l'Étrangère. La jeune femme la vit foncer sur elle, le roc lui broyant les omoplates tandis qu'elle s'efforçait de ne pas s'effondrer sous l'effet de la terreur.

Le chauffeur envouté l'agrippa par le cou et la souleva de terre. Éloïse crut qu'elle allait suffoquer.

— LÂCHE-LA TOUT DE SUITE !

Philip accourut, dévalant l'escalier et manquant se tordre une

cheville en glissant sur les pierres humides. Tous les regards se tournèrent vers lui.

Walleggh en profita pour faire un signe à Éloïse, mais elle avait déjà deviné. Comme elle l'avait fait dans son rêve, elle se débattit pour parvenir à atteindre sa cuisse et retira le poignard d'un coup sec. Elle eut peur de voir des étoiles tant la douleur fut lancinante, mais l'adrénaline joua bien son rôle. Elle enserra fermement le petit manche et planta la dague dans l'épaule de l'Étrangère, consciente qu'elle venait de blesser le corps de quelqu'un qu'elle appréciait énormément.

Éloïse fut libérée et s'effondra sur le sol en un gémissement rauque. Philip sauta sur le dos du chauffeur, qu'il crut pris de folie. Armé d'une pierre, il se mit à le frapper à la tête, avant qu'Éloïse ne puisse le prévenir que Jean-René n'était pas maître de ses agissements.

— Arrête ! Je t'en prie, écoute-moi ! Ce n'est pas lui ; il est possédé. Tu vas le tuer ! Arrête !

Mais les coups avaient déjà porté. L'Étrangère essuya le sang qui coulait sur son front et, d'un coup d'épaule, se libéra de son attaquant et l'envoya voler contre le mur. Il s'écrasa dans un grognement sourd.

Pendant ce temps, Walleggh avait réussi à empoigner l'épée et à la projeter vers Éloïse, qui la dissimula tant bien que mal sous sa jambe allongée. L'aura de Morgane n'était plus qu'un simple reflet. Il fallait faire vite.

Sans se soucier de sa cuisse qui perdait beaucoup de sang, Éloïse rassembla tout son courage et apostropha l'Étrangère avec hargne.

— NE SAIS-TU PAS À QUI TU AS AFFAIRE, DÉMON DE PACOTILLE ?

La tactique réussit : l'Étrangère se tourna vers elle. Éloïse continua de plus belle.

— Tu ne peux rien contre moi ! Je détiens entre mes mains le pouvoir d'Avalon et de Dieu ! Mesure-toi à moi, si tu l'oses !

Sans se faire prier, l'Étrangère se rua sur la petite écervelée prétentieuse qui venait de signer son arrêt de mort. Elle ne vit l'éclat bleuté qu'au dernier moment. Éloïse brandit son épée et lui entailla l'abdomen. Le corps de Jean-René s'affaissa, dans un râlement outré. Triomphante, Éloïse maintint le plat de la lame contre lui et força l'Étrangère à la regarder dans les yeux.

— Par le pouvoir du Saint Graal, quitte-le et retourne en enfer, siffla-t-elle entre ses dents.

— Je reviendrai...

— Je t'attendrai.

Le regard hargneux se voila et le chauffeur perdit connaissance. Aussitôt, Éloïse interpella Philip. Elle dut s'y prendre à deux reprises pour qu'il retrouve ses esprits, toujours sonné par son corps à corps

avec l'inébranlable paroi des ruines.

— Vite, il faut arrêter l'hémorragie ! Il est hors de question qu'il y laisse sa peau. Occupe-toi de lui !

Elle n'avait pas le temps de se soucier du fait que la vue du sang faisait tourner de l'œil à son camarade ; quelqu'un d'autre la réclamait.

— Je la perds, Éloïse. Il est trop tard.

Morgane n'était plus qu'une ombre diaphane. Walleggh s'agenouilla près de la jeune femme et contempla l'épée.

— Non. Je la sens encore, lui répondit-elle.

Il la consulta des yeux et vit qu'elle disait vrai.

— Alors, allez-y.

Le temps s'arrêta. Philip cessa de respirer et lui offrit un ultime regard. Il resta de marbre, malgré les premières larmes qui roulaient sur ses joues. Walleggh le trouva beau.

Toutefois, le visage qu'il emporta avec lui fut celui d'Éloïse, qui lui enfonça l'épée dans le cœur sans hésiter. Elle demeura prostrée sur lui et cueillit son dernier souffle. L'ancienne salle du trône fut alors inondée d'une aveuglante lueur dorée qui naquit de la poitrine de Walleggh et se jumela à l'éclat d'acier de la lame en montant jusqu'à la voûte du ciel, où elle explosa en un million d'éclats scintillants. La prophétie était accomplie.

La septième fille d'Avalon sentit ses forces la quitter. Elle fut brusquement envahie par un froid intense et une nausée intolérable. Elle s'effondra sur le sol, sans entendre les cris désespérés de Philip.

Le hurlement des sirènes de police était assourdissant. Malgré les efforts de Fabrice pour reconforter Alfie, rien n'apaisait les gémissements interminables que poussait le chien. Il avait beau lui caresser les flancs et l'arrière des oreilles en lui murmurant que tout allait bien, la pauvre bête n'arrivait pas à se calmer. En ce triste 21 mars, l'angoisse était presque aussi palpable que le nuage de brume qui enveloppait les murs gris du manoir. Cela faisait deux jours qu'Éloïse était portée disparue.

Tandis que les policiers examinaient des photos d'elle, Fabrice sentait le remords le ronger jusqu'au plus profond de son être. À cela se mêlait cette certitude qui le hantait depuis quelque temps, déjà : elle était morte. Cette fois-ci, il ne pouvait pas y avoir d'erreur.

Plus les minutes s'égrenaient, plus le jeune homme devinait qu'il ne pourrait pas cacher son secret plus longtemps. Mais l'écouteraient-ils seulement, lui qui ne s'exprimait qu'à demi-mot et dont les idées

s'entremêlaient à l'en faire bégayer ?

Tapi dans l'ombre, assis sur une des marches les plus hautes de l'escalier, il serrait un objet contre son cœur, tout en se berçant et en caressant le chien de plus en plus machinalement. Lorsque Christophe éclata en sanglots, Fabrice sut qu'il était temps, S'armant de courage, il fit signe à Alfie de rester là et descendit lentement l'escalier. La bête baissa les oreilles et gémit de nouveau, mais obéit.

Muet, Fabrice croisa les bras sur son trésor et avança d'un pas incertain jusqu'à son beau-frère, qui mit moins d'une seconde pour reconnaître le journal intime d'Éloïse.

— Est-ce bien le cahier de ta sœur que tu tiens là ? lui demanda Christophe, en se raclant la gorge.

Le jeune homme baissa les yeux et hocha la tête. Une lueur d'espoir raviva enfin le regard de Christophe, qui se retint d'adresser un flot de reproches à Fabrice. Voilà des heures qu'ils fouillaient le manoir de fond en comble pour mettre la main sur ce journal !

— Est-ce que je peux y jeter un coup d'œil ?

Fabrice hésita mais, sachant que c'était la seule chose à faire, il lui tendit l'objet d'une valeur inestimable. Christophe ouvrit le journal sur l'écriture gracieuse et soignée de la femme qu'il aimait. La date indiquait le 16 août, soit près de sept mois plus tôt.

Une série de jappements frénétiques retentit soudain et interrompit sa lecture. Tous les regards se tournèrent vers le setter irlandais, qui dévala l'escalier et courut droit vers la grande baie vitrée du vivoir. Le chien aboya de plus belle, tandis qu'une silhouette se dessinait peu à peu entre les voitures de police, nimbée d'un halo écarlate par les gyrophares. Le maître d'Alfie était enfin de retour. Si quelqu'un pouvait savoir où se trouvait Éloïse, c'était bien lui.

Christophe posa le journal sur la table à café, se précipita vers la porte et l'ouvrit d'un geste prompt. Il s'arrêta presque aussitôt, les yeux écarquillés d'horreur. Tel un automate, Philip avançait vers le manoir, couvert de sang et tenant dans ses bras le corps inerte d'Éloïse.

Il s'immobilisa et la déposa sur le parvis, tandis qu'accouraient Fabrice, Mina et les enquêteurs.

— Monsieur, dit l'un d'eux à Philip, nous allons vous demander de nous faire votre déposition.

— Bien sûr. Mais, auparavant, je vous prie de porter assistance à notre chauffeur. Il est dans la voiture et il est très grièvement blessé.

Une seconde équipe de secours se rua vers l'auto de Philip. Christophe et les secours entourèrent Éloïse, qui émit un faible râle. Elle entrouvrit les yeux en gémissant.

— Quelle idiote je suis d'avoir cru que le décalage horaire ne

m'affecterait pas... Au diable la maîtrise, je veux rentrer chez moi !

Christophe écarquilla les yeux, hébété, et interrogea Philip du regard.

— Ils ont eu un accident de voiture. Je crois que le choc lui a fait perdre la mémoire...

Les secouristes la prirent en charge. Philip recula pour leur laisser l'espace nécessaire, puis marcha vers le vestibule pour se débarrasser de ses vêtements mouillés qui empestaient le sang. Vidé de toute énergie, il s'arrêta dans le vivoir et retira son manteau. C'est alors qu'il vit sur la table le journal intime abandonné.

Après un rapide coup d'œil derrière lui, il s'en empara, le dissimula dans son paletot et se dirigea vers l'aile sud, où l'attendait le silence de ses appartements.

Épilogue

Les bras croisés, son corps droit et élancé campé devant la fenêtre de son grand bureau, Philip contemplait l'action qui animait le campus, tout en caressant un petit objet lisse au creux de sa main. Tandis que la plupart des étudiants songeaient au congé pascal qui s'annonçait pour les prochains jours, le nouveau directeur du département de littérature anglaise se remémora les événements qui, tout juste un an auparavant, avaient marqué à jamais son existence.

Éloïse avait mis peu de temps à reprendre ses sens, mais elle avait dû passer deux semaines à l'hôpital, dont un court séjour aux soins intensifs, pour permettre à sa cuisse mutilée de guérir. Elle avait également subi quelques séances de physiothérapie, tant pour habituer sa jambe à se mouvoir à nouveau que pour renforcer sa musculature meurtrie. Pendant tout ce temps, elle affirma n'avoir aucun souvenir de ce qui avait pu la conduire là, même si elle savait pertinemment pourquoi elle se trouvait au Royaume-Uni.

Sa maîtrise... Quel beau gâchis !

Au terme de sa troisième semaine de convalescence, Éloïse avait relu le document qu'elle avait mis un peu plus de six mois à produire, aboutissement ultime de ses fastidieuses recherches, et en avait éprouvé une ambivalence dérangeante. Elle avait trouvé logiques les postulats qui y étaient énoncés, mais sa lecture lui avait donné l'impression que le travail avait été rédigé par une autre main que la sienne. Pourquoi Morgane y prenait-elle autant de place, alors que c'était de Guenièvre dont il était question au départ ? Elle avait fait part à Christophe de son intention de ne pas présenter son mémoire, décision qu'il avait acceptée non sans tenter de la faire changer d'avis. Or l'usage voulait que l'on *soutienne* une thèse, et cela, Éloïse ne s'en sentait pas la force. Elle n'aspirait qu'à rentrer chez elle.

Quelqu'un, cependant, ne l'entendait pas ainsi. Vu les circonstances, une dérogation avait été accordée à Philip, afin qu'il puisse se présenter devant l'Assemblée des recteurs à sa place, ne serait-ce que pour honorer le travail méticuleux de la jeune femme et la mémoire de son maître une dernière fois.

La thèse avait donc été soutenue et favorablement accueillie. L'exercice avait duré près de quarante-cinq minutes, séance au cours de laquelle l'absence de Walleggh avait évidemment été très remarquée. Personne, apparemment, ne savait ce qu'il en était

advenu.

Éloïse avait quitté l'Angleterre quelques jours auparavant, non sans avoir dûment fait ses adieux à ses amis anglais. Elle-même, son frère et Christophe étaient partis de bon matin, leur vol décollant en fin de matinée. L'assistant avait choisi de ne pas les accompagner à l'aéroport ; un service de limousine s'en était chargé. Jean-René récupérait fort bien de ses propres blessures, mais il n'était pas encore prêt à reprendre le volant. Comme la Québécoise, le chauffeur ne semblait conserver aucun souvenir des circonstances qui avaient failli lui coûter la vie. Tous deux allaient s'en remettre, mais seul Philip savait la véritable raison de leur prompt guérison...

Mina avait difficilement retenu ses émotions, au moment de dire au revoir à sa pensionnaire, et avait trompé sa peine en s'affairant à préparer le petit-déjeuner de son jeune maître. Lorsque la longue voiture était disparue derrière le portail grillagé, Philip, accablé d'un lourd chagrin, s'était dirigé vers la verrière, où il avait si souvent amorcé ses journées en compagnie de cette jeune femme qu'il appréciait tant, mais qui semblait avoir oublié la profonde amitié qu'ils avaient partagée et développée au fil des mois.

À sa surprise, en entrant dans la pièce vitrée et baignée de soleil, il avait aperçu sur la table un petit écrin de velours noir. Philip avait haussé son sourcil gauche et pris le boîtier dans ses mains. Il s'était assis avant de l'ouvrir, geste qu'il avait fait avec lenteur et en retenant son souffle. À l'intérieur se trouvait un carton sur lequel était simplement inscrit : *Pour toi, Milord.*

Philip avait fermé les yeux et refoulé la vague d'émotion qui le submergeait. Éloïse n'avait pas tout oublié...

Il s'était ressaisi puis, délicatement, avait soulevé le carton. Un hoquet de stupeur s'était échappé de sa gorge, nouée par l'émotion, et ses yeux s'étaient embués. Du bout des doigts, il avait caressé le petit contenant de verre pourpre, orné de minuscules fleurs jaunes et fermé par un couvercle en étain.

Il avait murmuré le nom de Wallegh et porté la fiole à ses lèvres.

— Merci, Milady...

Philip délaissa la fenêtre et vint s'asseoir dans le fauteuil qu'occupait jadis Wallegh. Il ferma les yeux et eut encore une fois l'impression de se retrouver au creux de ses bras, comme si l'ancien directeur y avait laissé sa trace indélébile. Un an était passé. Un an à ressasser des images qui l'empêchaient encore parfois de dormir. Un an à revivre les instants les plus pénibles mais, aussi, les plus intenses

de sa vie.

Il inspira profondément puis sortit de la poche intérieure de son veston une petite clé argentée qu'il tint du bout des doigts pour déverrouiller le premier tiroir de son bureau. Il en extirpa soigneusement une pochette de cuir lacée, qu'il détacha avec soin, Philip sortit le journal d'Éloïse de son étui et en caressa la surface, avant de tirer avec précaution sur le signet doré. Le journal s'ouvrit à la toute dernière entrée qu'il contenait, sur une calligraphie impatiente qui contrastait franchement avec celle d'ordinaire plus soignée de la jeune femme.

22 mars

C'est fini. Il est disparu à jamais. La prophétie s'est accomplie et mon Walleggh a rendu l'âme, ainsi qu'il le souhaitait. Il règne en moi un vide et un froid qui, je crois, ne me quitteront qu'au moment de ma propre mort.

J'ai pensé que je me devais d'inscrire dans le journal d'Éloïse la fin de cette quête qui la mena ici, jusqu'à lui, jusqu'à moi. Alors, voilà.

Je viens tout juste de donner aux enquêteurs ma soi-disant déposition. Ils ont eu l'air de gober ce que je leur ai raconté. Je prétendis que, dans le cadre de son projet de recherche, Éloïse était partie avec Walleggh assister aux cérémonies d'Ostara à Glastonbury, ce qui n'est pas tout à fait faux en soi. Pour ma part, ayant appris l'arrivée imminente et inattendue de son frère, j'étais parti les retrouver ; n'ayant pas réussi à les joindre par téléphone cellulaire, les ondes étant probablement embrouillées en raison de l'orage électrique. Ils ont marché ; tant mieux.

J'affirmai que, sur l'étroite route qui sillonnait les ruines de Cadbury, à mi-chemin entre Brent-Knoll et Glastonbury, j'avais aperçu des phares de voiture à l'orée d'un boisé. Je m'étais immobilisé pour porter secours aux occupants, pour me rendre compte – avec horreur – qu'il s'agissait de ceux que j'étais parti chercher.

Je racontai aux bobbys que la voiture devait avoir dérapé de la chaussée avant de chuter dans un profond talus pour finalement heurter un arbre de plein fouet. Je prétendis être descendu dans la ravine pour leur porter personnellement assistance, n'ayant pas pu davantage appeler les secours en raison de l'orage.

J'ai allégué que pendant ma tentative d'extirper Éloïse de là, un éclat de verre s'était logé dans sa cuisse, affirmation qui ne souleva pas de questionnements. J'ajoutai que Jean-René s'était sans doute blessé à la tête en ayant été fortement secoué dans l'habitacle de la voiture, lui qui ne bouclait jamais sa ceinture. Là encore, ils m'ont cru.

Je sentais sur moi le poids du regard inquisiteur du policier tandis que je rapportais ma version des faits. Soudain, il me fit la réflexion que j'avais moi-même l'air mal en point et me demanda si je me sentais bien. J'affirmai que oui et précisai m'être infligé mes propres égratignures en tombant et dégringolant à plusieurs reprises pendant que je transportais les deux blessés dans ma voiture.

Je terminai ma déposition en disant avoir rapidement scruté les alentours pour trouver Walleggh, mais, ne le localisant nulle part, je m'empressai de ramener Éloïse et Jean-René au plus vite.

L'histoire semblait tenir la route – sans mauvais jeu de mots – jusqu'à ce que l'enquêteur me demande pourquoi je n'étais pas allé directement à l'hôpital. Et vlan ! En plein visage ! De peur de m'empêtrer dans mes mensonges, je dis simplement la vérité : dans l'énervement, l'idée ne m'avait même pas effleuré l'esprit. Je voulais tout d'abord les mener dans un lieu sûr, et cela signifiait le manoir. J'étais à bout de force, et ça, je ne pouvais pas le feindre.

Le flic me félicita pour ma bravoure, me recommanda d'aller me rafraîchir et me reposer un peu et prit congé de moi en me demandant de demeurer disponible pour toute autre question. Évidemment, je rentrai sans me faire prier, mais je l'entendis néanmoins demander à un collègue d'envoyer une patrouille sur les lieux de l'accident pour tenter de localiser un grand homme chauve répondant au nom de Walleggh Grovonovitch. Il l'avisa aussi qu'il allait envoyer une remorqueuse récupérer la Benz qui se trouvait encore là-bas.

Or voici ce qui s'est réellement passé. Je l'écris pour une raison que j'ignore, mais sans doute le découvrirai-je un jour.

Après l'explosion surnaturelle phénoménale qui était survenue à la suite du décès de Walleggh, Éloïse perdit connaissance. Je récupérai la lampe électrique, la glissai dans l'une des poches de mon manteau, puis m'empressai de m'assurer qu'Éloïse respirait encore. Je la transportai jusqu'à la voiture, où je lui fis, du mieux que je pus, un solide garrot à la cuisse à l'aide de mon écharpe. Je ne comprends toujours pas comment il se fait que je ne me sois pas dégoûlé dessus ; elle perdait vraiment beaucoup de sang.

Comment j'ai pu faire tout ça sans me préoccuper de Walleggh, qui gisait là, ses beaux yeux fixés sur le néant, je me le demande encore. Je sais par contre que je serai hanté par cette image pour le restant de mes jours. Je lui ai fermé les paupières en promettant de revenir m'occuper de lui dès que je le pourrais, me contentant de le glisser contre le mur, à l'abri de la pluie.

Je m'attardai alors à Jean-René, inconscient lui aussi, et lui figolai sur l'abdomen un semblant de pansement à l'aide de sa propre écharpe. Puis, non sans peine, je le remontai hors des ruines et l'installai aux côtés

d'Éloïse dans la Benz.

Ensuite, sachant que je ne devais pas perdre de temps, je redescendis au fond des ruines et je cherchai, dans la paroi, une cavité où je pourrais enfouir le corps de celui qui avait jadis régné sur les lieux. Je trouvai les restes de ce qui avait sans doute été un âtre et y transportai le corps de Walleggh en le traînant par les aisselles.

Je n'arrivais pas à détacher mon regard d'Excalibur, qui le transperçait toujours, j'avais mal de la voir là, aussi sacrée fût-elle, fichée dans ce corps superbe qu'il m'avait été donné, une unique fois, de goûter, d'aimer.

Je l'étendis au fond de l'alcôve exiguë et – non sans combattre mon envie de vomir –, je retirai l'épée de sa poitrine. Son épée. Je la déposai sur lui, avec tout le respect que je lui vouais.

Je ne pus m'empêcher de songer à cette vieille légende voulant que le corps d'Arthur Pendragon sommeille toujours, quelque part dans une grotte oubliée, attendant de revenir régner de nouveau sur son royaume, armé de son glaive mythique...

Je le contemplai un instant puis, mu par une pulsion inexplicable, je me penchai sur son thorax et caressai l'entaille béante, d'où suintait le fluide qui le maintenait en vie il n'y avait encore que quelques minutes. J'observai le bout rougi de mes doigts et les portai lentement à mes lèvres en fermant les yeux. Le goût âcre me leva le cœur, mais j'eus alors une envie irrépressible, je devais faire vite, sachant que les morts ne saignent pas.

J'enfonçai ma main dans mon imper, pris la lampe de poche, dévissai le couvercle et retirai les piles de leur réceptacle. J'appuyai l'extrémité du cylindre contre la plaie et récoltai le sang qui en émergeait. Je m'empressai aussitôt de refermer la lampe et de la fourrer de nouveau au creux de ma poche. Qu'allai-je faire de ça ? Aucune idée.

Je ne cherchai pas la réponse. Le temps me pressait ; je devais encore sceller le tombeau de Walleggh. J'en refermai donc la cavité à l'aide de pierres et de boue, puis je remontai vers la Benz. Là, je me rendis compte du sérieux problème que j'avais : il y avait deux voitures à ramener et j'étais le seul conducteur valide ! D'autre part ; je me voyais dans l'impossibilité de me pointer à l'hôpital en expliquant que mes deux blessés avaient été attaqués par un démon ; on m'aurait interné. Quant à Walleggh...

Je ne pouvais rien révéler de tout ça à personne.

Je décidai de jouer la carte de l'accident et de la disparition. Je transférai donc dans ma propre bagnole Éloïse et Jean-René, dont le front était couvert de sueur. Il semblait dangereusement mal en point. Je devais faire vite.

Je repérai un talus boisé à quelques dizaines de mètres de la route

principale et allai stationner mon auto à proximité. L'endroit était parfait : la ravine était juste assez profonde pour provoquer des dommages crédibles et suffisamment loin de l'ancienne forteresse pour prendre assez d'accélération, mais éviter que j'y laisse ma peau. Je coupai le contact, m'assurai que mes deux passagers respiraient toujours et revins à la course vers le site des ruines.

Je jetai un dernier coup d'œil au tombeau de Wallegh et pris le volant de la Mercedes qu'il appréciait tant, je lui fis faire demi-tour et enfonçai l'accélérateur en priant tous les anges de me protéger. Je roulais tout droit vers le talus ; qui se rapprochait inexorablement. Puis, une petite voix dans ma tête cria : « Maintenant ! » Je m'éjectai de la voiture à la dernière seconde.

Je roulai dans la boue et l'herbe détrempée, mes muscles déjà endoloris par ma précédente bagarre absorbant difficilement le choc. Je ne saurais dire combien de minutes je mis à retrouver mes esprits, mais je finis par me souvenir qu'Éloïse et Jean-René gisaient encore dans ma voiture, toujours stationnée en bordure de la ravine. Il fallait que je me remue.

Avant de reprendre la route pour regagner le manoir, je descendis près de la Benz et jetai un coup d'œil aux alentours pour constater l'étendue des dommages, convaincu que les policiers n'y verraient que du feu. Je vis alors les effets personnels d'Éloïse qui, à cause de l'impact, étaient éparpillés un peu partout dans et autour de l'habacle. C'est alors que je vis ce que je crus être un don du Ciel : une bouteille d'eau. Je m'en saisis et portai le goulot à ma bouche desséchée. Le goût atrocement ferreux me fit d'abord grimacer, mais je compris de quelle eau il s'agissait. Je bénis mentalement Éloïse d'avoir pris l'eau de Chalice Well et me dis que jamais ne viendrait meilleur moment pour tester ses présumées propriétés miracles.

Je remontai aussi rapidement que possible vers ma voiture et en aspergeai abondamment les plaies de Jean-René, ainsi que la cuisse d'Éloïse puis fis couler entre leurs lèvres un mince filet en me croisant les doigts. La dernière gorgée fut pour moi.

Une fois la bouteille vidée, je repris le volant et fonçai vers le manoir C'était peut-être de l'autosuggestion, mais j'aurais juré que mes contusions n'étaient plus aussi douloureuses...

Voilà donc le fin fond de l'histoire. Seul le temps me dira si on remettra en question la véracité de ma déposition. Pour l'instant ; je m'efforce de voir clair dans toutes ces émotions qui m'assaillent. Je prie pour qu'Éloïse sorte, indemne de toute cette histoire et que Wallegh, là où il se trouve présentement, goûte enfin cette paix à laquelle il aspirait tant. Puisse-t-il aussi m'aider à acquérir ma propre tranquillité d'esprit, sachant que je vivrai à jamais seul avec le poids du souvenir.

Philip referma soigneusement le journal et le rangea dans son étui. Comme il le déposait au fond de son tiroir, son téléphone sonna.

— Monsieur Edward, votre premier candidat est arrivé.

— Je vous remercie, Kate. Donnez-moi un moment avant de le faire entrer, voulez-vous ?

— Très bien, Monsieur.

Philip posa le combiné en soupirant et avisa la pile de dossiers qui l'attendait sur le coin de son bureau. Ses nouvelles fonctions de directeur requéraient qu'il embauche un assistant pour le seconder dans ses tâches. Comme le programme de bourses étrangères de son prédécesseur avait été aboli, le rectorat de l'université lui avait confié la tâche de réviser en profondeur les cours offerts au département de littérature. On envisageait même de les fusionner à ceux du département d'études historiques ou encore à ceux des langues. Cela constituait un travail colossal. Depuis la disparition toujours non résolue de Wallegh Grovonovitch, ce travail revenait à son assistant, efficace et dynamique, qui avait rapidement été promu directeur intérimaire. Toutefois, il ne pouvait pas s'acquitter de cet exercice à lui seul. Un stagiaire lui avait été attribué pour le seconder, mais celui-ci venait de compléter sa période d'apprentissage. Philip se retrouvait donc seul avec la lourde charge et devait rapidement le remplacer par quelqu'un qui l'épaulerait davantage que le temps d'une formation.

Philip s'empara du premier dossier sur le dessus et le laissa tomber devant lui en faisant la moue. Il s'apprêtait, sans grand enthousiasme, à rencontrer une quinzaine de candidats.

Il fronça son sourcil, s'accorda une seconde de réflexion et se leva de son fauteuil. Tout en traversant la grande pièce, il apprécia le son de ses chaussures sur le plancher de bois bien ciré et se dit qu'après cette série d'entrevues, il s'offrirait un petit répit de fin de semestre et irait siroter un thé Chez Lady Grey, qui avait tout nouvellement pignon sur rue à deux pas de la capitale nationale canadienne. Éloïse serait sans doute ravie qu'il accepte enfin son invitation. Il lui apporterait même un petit pot de *marmite* pour célébrer leurs retrouvailles !

Un sourire en coin accroché à ses lèvres, il ouvrit le cabinet de bois de rose et prit une coupe de cristal dans laquelle il versa une généreuse rasade de vin rouge. Puis, il s'empara de la chaînette qui pendait à son pantalon et tira dessus. De la poche jaillit une petite fiole pourpre ornée de minuscules fleurs jaunes, qu'il ouvrit habilement. Le directeur l'inclina au-dessus de sa coupe et attendit qu'il en glisse une goutte, une unique et infime gouttelette couleur bordeaux.

Il rangea le flacon, leva le verre dans la lumière du jour et le fit tourner en s'extasiant sur le liquide rougeoyant. Philip huma son parfum et trempa ses lèvres, puis vint se rasseoir. Il s'enfonça dans son fauteuil, se croisa les jambes et décrocha le combiné. Sans cesser d'admirer les reflets qui dansaient toujours dans sa coupe, il s'adressa à sa secrétaire avec ce ton d'autorité nouvelle qui teintait désormais sa voix suave.

— C'est bon, Kate, faites-le entrer.

Il raccrocha et posa son regard perçant sur la porte.

FIN

Remerciements

Arthur Pendragon, le célèbre roi Arthur. D'aussi loin que je me souviens, je l'ai toujours aimé. Il m'a toujours fascinée, intriguée, voire interpellée. Légende ? Réalité ? « Dieu le sait, le diable s'en doute », disait jadis mon professeur d'histoire, mais cette question a néanmoins donné vie au livre que vous tenez entre vos mains.

Cette quête aurait été impossible sans l'amour, la générosité et la compréhension de mon petit clan. Karelle, Juliane, merci de permettre à votre mère de s'enfermer des journées entières dans son « cachot » pour écrire. Une pluie de mercis à Claude, pour la même clémence. Sache que tu as prêté certaines de tes plus belles paroles à mon *Christophe...*

Annie et Dominic, mes deux meilleurs amis, mes baromètres, toute ma reconnaissance pour avoir lu et relu mes chapitres, pour les avoir accueillis avec enthousiasme, pour les avoir commentés avec rigueur et honnêteté, et pour m'avoir encouragée et soutenue lorsque mon écran d'ordinateur demeurait obstinément blanc... Merci, Dominic, pour cette fabuleuse et inoubliable semaine passée en ta compagnie à découvrir Glastonbury et la merveilleuse région du Somerset. Je chérirai ces souvenirs toute ma vie.

Enfin, merci à Michel Quintin de m'avoir offert mon second souffle et d'avoir cru en ma plume, et à Jean-Pierre, mon éternelle amitié et toute ma gratitude d'avoir ouvert la porte pour moi.

[1] Le cream tea est un thé accompagné d'un scone que l'on recouvre d'une sorte de beurre de crème très riche, originaire de la région du Devon, dans le sud de l'Angleterre.

[2] Beltane est une fête païenne qui marque le renouveau, le printemps et la fertilité. On la célèbre le 30 avril.

[3] Le Tor est une colline qui s'élève à plus de 150 mètres d'altitude, au sommet de laquelle trône une tour de pierre.

[4] Il est ici question de la Bretagne de l'ère romaine. C'était le nom qu'on donnait alors à l'Angleterre.

[5] Une claymore est une immense épée à deux tranchants que les guerriers écossais devaient manier à deux mains.

[6] L'âme d'une épée, c'est sa lame.

[7] Aussi appelée « la Dame du Lac », Viviane était la grande prêtresse de l'île d'Avalon et la sœur d'Igraine de Cornouailles, ce qui faisait

d'elle la tante d'Arthur et de Morgane.

[8] Samhaia est le nom païen de la fête d'Halloween.

[9] Un athamé est un couteau cérémoniel, utilisé lors de rituels magiques.

[10] Les policiers britanniques sont ainsi surnommés en l'honneur de Robert Peel qui a fondé Scotland Yard en 1829.